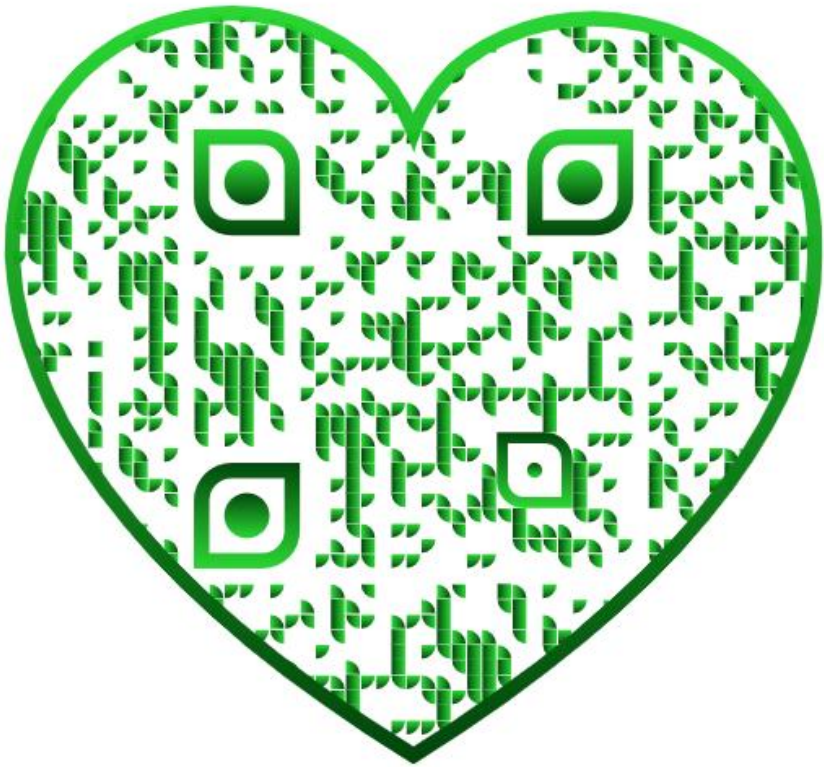
L'ACCOMPAGNANTE
JO CROW



L'ACCOMPAGNANTE
JO CROW

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, endroits et incidents qui y sont décrits ont été inventés et utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes véritables, vivantes ou décédées, événements ou lieux, est fortuite.

RELAY PUBLISHING EDITION, JUIN 2025
Copyright © 2025 Relay Publishing Ltd.

Tous droits réservés. Publié au Royaume-Uni par Relay Publishing. Ce livre ou tout extrait de ce livre ne peut être reproduit ou utilisé d'une quelconque manière que ce soit sans permission expresse et écrite de l'éditeur, à l'exception de citations brèves dans une revue littéraire.

Jo Crow est un nom d'emprunt créé par Relay Publishing pour des projets à auteurs multiples sur le thème de la Romance. Relay Publishing travaille avec des équipes incroyables d'écrivains et éditeurs pour créer collectivement les meilleures histoires possibles pour nos lecteurs.

Image de couverture par Blacksheep Designs.

Traduit de l'anglais par Aurélie Serres

Relecture en français par Eliette Pebay

www.relaypub.com

L'ACCOMPAGNANTE

RÉSUMÉ

RECHERCHE : Une accompagnante pour mon épouse malade

Être engagée pour prendre soin de la **femme catatonique** du podcasteur vedette Colin Harrington pourrait bien être la meilleure chose qui me soit arrivée depuis longtemps. J'y gagne un salaire, un endroit où vivre et une opportunité de sauver ma carrière en souffrance.

C'est ma **dernière chance** de faire mes preuves. Je n'ai pas le droit à l'échec.

Il me suffit de survivre quelques mois dans les couloirs inquiétants du manoir Harrington, où la technologie est omniprésente. Mais m'occuper de Kara, la femme de Colin, éprouve ma santé mentale. Les portes semblent s'ouvrir et se fermer d'elles-mêmes, des ombres se déplacent à la limite de mon champ de vision et je ne peux me défaire de la **sensation d'être épiée.**

Cela ne me dérangerait pas que Colin joue les voyeurs. Il a vécu **un véritable enfer**, et cela fait des lustres que sa femme a eu cet accident. Peut-être est-il temps qu'il aille de l'avant. Peut-être suis-je celle qui l'y aidera.

Mais c'est alors que je découvre une cassette qui révèle une **vérité choquante**…

Quelqu'un dans cette maison a un terrible secret, et est **prêt à tout pour le protéger**. Mais cette personne n'est pas la seule à avoir quelque chose à cacher…

Moi aussi, j'ai un secret.

LISTE DE DIFFUSION

Merci d’avoir lu “*L'accompagnante*”

Inscris-toi à la newsletter de Jo Crow pour être informée des nouveautés, tirages au sort et offres spéciales.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue
Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47

Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56
Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60

Fin de L'accompagnante
Fais plaisir à une auteure...
Au sujet de Jo

PROLOGUE

En me regardant, vous penseriez sans doute – elle a tout pour elle.
Mais vous ne comprendriez pas. Personne ne comprendrait.

Cela ne peut finir qu'ainsi.

Parce que quand elle veut quelque chose… elle l'obtient.

C'est l'histoire de ma mort.

1

Si les voisins m'avaient vue ainsi plantée devant la maison des Harrington, ils auraient probablement appelé la police.

Et je ne leur en aurais pas voulu. J'avais essayé de dompter mes cheveux frisés et de mettre mes plus beaux vêtements, mais malgré tous mes efforts, il était évident que je n'avais rien à faire ici, dans cette allée brûlante qui menait à un manoir à plusieurs millions de dollars. Vue de l'extérieur, je pouvais très bien passer pour une fan folle à lier qui s'était introduite dans ce sanctuaire d'allées impeccables et de jardins parfaitement entretenus.

Ou pire, pour une paparazzi.

J'essuyai la sueur de mon front d'un revers de main et je baissai les yeux vers la maison. Elle était tout à fait comme ce que j'avais vu en ligne : une maison moderne, blanche, tout en lignes épurées et en angles nets. De hautes fenêtres divisaient la façade, reflétant le paysage environnant : des arbres, une pelouse méticuleusement tondue et une statue de marbre noir poli d'au moins trois mètres de haut.

La maison avait l'air d'une sculpture. L'architecte avait certainement gagné un prix pour sa conception.

C'était une maison pour le genre de personnes qui n'étaient jamais en sueur, avec des cheveux toujours lisses et brillants. Des actrices, des podcasteurs célèbres. Des gens comme les Harrington, donc.

Je commençai à descendre l'allée vers la maison. L'asphalte brûlant collait aux semelles de mes chaussures, qui s'en détachaient avec un horrible *smack*.

J'essayais de ne pas penser à ce que représentait cet entretien, mais à chaque pas, mes idées noires se faisaient plus insistantes.

Ma carrière. *Smack*. Mes rêves. *Smack*. Tout ce pour quoi j'avais travaillé à Los Angeles, tout ce que j'avais sacrifié. *Smack, smack*.

J'étais si profondément plongée dans mes pensées que je ne levai pas la tête tout de suite. Mais quand je le fis, je fus prise de peur en voyant du mouvement dans une petite fenêtre à l'étage. Je ralentis.

Le reflet du ciel bleu vif et du soleil éclatant dissimulait ses traits, mais il n'y avait aucun doute – c'était la silhouette noire d'une personne en train de repousser les rideaux sur le côté pour m'observer. Enfin, j'étais sûre qu'elle me regardait, même si je ne pouvais pas distinguer son visage. Je me pétrifiai sur place, comme un papillon épinglé sur un tableau.

Et puis, aussi soudainement qu'elle était apparue, les rideaux retombèrent et l'ombre s'en fut.

Je pris une profonde inspiration. Je me montrais stupide. Si je faisais passer des entretiens à des candidats pour un emploi à domicile, j'aurais moi aussi envie de leur jeter un coup d'œil.

Je continuai donc à avancer.

Que représentait réellement cet entretien ?

Absolument tout.

~

En m'approchant de la porte, je voulus sonner, mais je m'aperçus qu'il n'y avait pas de bouton pour cela. La porte tout entière et les murs qui l'encadraient étaient faits d'ardoise noire et lisse, dénuée de toute aspérité et plus encore, de sonnette. J'avais passé tellement de temps à paniquer pendant le trajet et dans le jardin que je ne me rendis compte qu'à cet instant que je risquais d'être en retard à cet entretien de la plus haute importance.

À l'instant où j'envisageai de frapper, un son qui ressemblait au soupir d'un scellé hermétique à son ouverture se fit entendre, et la porte pivota sans effort.

L'homme qui se tenait dans l'embrasure était indéniablement attirant. Il avait des cheveux noirs et brillants et une chemise d'un blanc éclatant, presque aveuglant. Soit elle était neuve, soit il avait accès à une Javel de qualité industrielle dont je n'avais jamais entendu parler.

Il arborait un air interrogateur.

Il se demande probablement si je suis sur le point de l'attaquer.

J'abaissai rapidement le poing.

— Bonjour, je suis Anna. Je suis ici pour l'entretien ?

— Anna Albright ? demanda-t-il, souriant. Parfait ! Vous êtes pile à l'heure.

Mon humeur s'éclaircit un peu devant son attitude accueillante ; peut-être ne détonnais-je pas autant dans le décor que je l'avais cru. Je me redressai et tentai de respirer la confiance.

— Super ! J'ai vraiment hâte de rencontrer les Harrington.

Avec un grand sourire, l'homme me fit signe d'entrer. Comme il repoussait la porte derrière nous, celle-ci se referma avec un autre de ses soupirs – *woosh*.

— Vous en avez déjà rencontré un ! dit-il joyeusement. Je suis Colin, Colin Harrington. Désolé, j'aurais dû me présenter plus tôt. Ça a été la course toute la matinée, avec tous ces entretiens.

Je grimaçai intérieurement – moins d'une minute après mon arrivée, j'avais déjà fait une gaffe. J'aurais dû me douter qu'il serait trop beau d'espérer que les Harrington emploient un portier sexy et célibataire. Pour dissimuler ma gêne, je désignai la porte.

— Comment… l'ouvrez-vous ? demandai-je.

— C'est une porte intelligente, expliqua Colin. Elle nous reconnaît.

— Oh.

Évidemment.

Colin rit devant mon effarement, d'un rire gai et contagieux, et nous rîmes un moment tous les deux devant la porte.

— Je n'y comprends rien non plus, confessa Colin. L'équipe de sécurité m'a montré comment m'en servir, mais tout ce dont je me souviens, c'est une histoire d'*empreintes thermiques* et d'*empreintes vocales*. Aucune idée de ce que ça veut dire. Mais vous pouvez l'ouvrir de l'intérieur avec cette poignée… à moins que le triple verrou ne soit activé…

Colin tenta de tourner la poignée de la porte, mais rien ne se produisit. Il haussa les épaules et me fit signe de le suivre.

L'opulence de la maison des Harrington me fit vite oublier la porte. J'avais du mal à croire que quiconque pouvait *vivre* ici. La pièce dans laquelle nous nous tenions avait tout du hall d'un hôtel de luxe. Et… non… il y avait une cascade *à l'intérieur* de la maison ?

Mes pensées furent interrompues par une jeune femme aux cheveux méchés de blond qui passait la courroie de son sac sur son épaule. Elle semblait se préparer à partir. Du bout de ses doigts impeccablement manucurés, elle tenait une feuille de papier.

— Je vais laisser ça ici, Colin, dit-elle avec un geste vers une table en verre de la taille d'un lit, transparente au point de se fondre dans la pièce.

Une petite pile de feuilles y était posée bien en ordre, comme un nuage parfaitement rectangulaire flottant dans les airs.

— Ah, parfait. Merci d'être venue, Emily, répondit Colin.

— Non, c'est moi qui vous remercie, Colin, dit la femme.

Elle lui offrit un sourire chaleureux qui disparut instantanément quand elle se détourna pour passer devant moi. En allant vers la sortie, elle me toisa comme pour dire, *Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?*

Je serrai les poings et suivis Colin à travers la maison. J'étais une bonne candidate pour ce travail. J'allais le prouver.

~

Colin me conduisit le long d'un couloir clair jusque dans son bureau et me désigna un siège. Je lui tendis mon CV par-dessus le bureau. Tandis qu'il le lisait, mes yeux vagabondèrent dans la pièce.

L'endroit était épuré et moderne, peu décoré. Un des murs arborait plusieurs tableaux. L'un d'eux donnait l'impression que quelqu'un avait barbouillé des fruits sur une toile avec une bombe de peinture. Ça me rappelait les graffitis que des vandales avaient tagués sur les murs de la station-service de ma ville natale. Qui sait, peut-être que l'un d'eux s'était reconverti dans l'art contemporain pour les élites ?

Colin remarqua mon regard et demanda :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est… vous êtes un grand amateur de pommes ? demandai-je avec un geste vers le tableau.

Colin éclata de rire. Il secoua la tête, ses boucles brunes retombant devant ses yeux.

— Non, non. C'est un cadeau. L'un des invités de mon podcast se trouve être un avide collectionneur d'art contemporain prometteur. Je le garde ici pour lui faire plaisir. Votre réaction est rafraîchissante. L'une des candidates l'a trouvé *sublime*.

Je me détendis très légèrement dans mon fauteuil. Si Colin était bien du genre pragmatique, peut-être avais-je encore une chance.

— Et celui-ci ? demandai-je en désignant une autre œuvre d'art.

C'était un portrait d'une femme nue, aux traits exagérés, coloré en pourpre, rouge et noir. La toile était couverte d'une telle épaisseur de peinture qu'on l'aurait dite maculée de terre ou de sang séché.

Colin repoussa ses cheveux en arrière et jeta un regard au portrait.

— Ah, c'est ma femme. Kara. La plupart des gens remarquent ce tableau en premier. Elle a commissionné l'un de ses artistes préférés pour faire son portrait. Elle adore l'art contemporain.

Je cherchai en vain une réponse diplomatique, mais heureusement, Colin pensa qu'il était temps de parler affaires.

— Alors, comment avez-vous entendu parler de ce poste chez nous ?

— En fait… c'est mon père qui m'en a parlé. Il est plus ou moins à la retraite maintenant, mais il travaillait à Hollywood. Je suppose qu'une de ses vieilles connaissances en a entendu parler et savait que j'étais là et… disponible…

— Eh bien, les relations sont essentielles. Surtout dans ce milieu. Je peux vous le dire, je suis un homme avec d'excellentes relations, et regardez comment je m'en sors.

Il sourit et étendit les bras pour m'inciter à regarder autour de nous.

Je regardai alentour en acquiesçant, espérant avoir l'air suffisamment impressionnée. J'avais été si distraite jusque-là par les tableaux tapageurs que je n'avais pas vu le diplôme encadré pendu au mur adjacent. J'essayai de déchiffrer ce qu'il disait. *Certificat de*… méprise ? ou maîtrise ?

Dans quel genre d'école étudiait quelqu'un comme Colin ?

— Un père qui guide son enfant, voilà qui fait plaisir, dit-il. Vous êtes proches, tous les deux ?

Absolument pas.

— Plutôt, mentis-je.

Colin pointa du doigt sur mon CV la liste des boulots que j'avais faits : serveuse, femme de chambre, et barmaid.

— Vous avez mentionné un parent en centre de soins ?

— Simplement pour montrer que j'ai de l'expérience quand il s'agit de m'occuper de…

Je ne finis pas ma phrase. Quel était l'état de santé de Kara, au juste ?

— C'est bon à savoir. Il faut que vous sachiez que nous avons déjà une infirmière pour Kara. Ce que nous voulons vraiment, c'est quelqu'un qui peut lui tenir compagnie et lui parler. Rendre ses journées plus vivantes, plus stimulantes.

Je hochai la tête avec vigueur. Je pouvais tout à fait faire ça.

— Je travaille à la maison de temps à autre, mais je passe la plupart de mes journées en ville, poursuivit Colin. Je ne veux pas qu'elle se sente seule quand je m'absente.

Il me rendit mon CV.

— Gardez ça pour le moment. Avez-vous des questions, avant que je ne vous présente à Kara ?

— Le poste implique de loger à votre domicile, c'est bien cela ? demandai-je en repoussant une mèche de cheveux blonds derrière mon oreille.

C'était une vieille habitude de mon enfance, dans les moments où j'avais besoin de me calmer. Mais cela ne me réussissait pas vraiment à cet instant : je pouvais sentir ma chemise en polyester bon marché, trempée de sueur, coller à mes aisselles et à mon dos.

— Oui. Au moins pour l'été. La plupart des amis de Kara ont quitté la ville, et les choses sont plutôt calmes ici. La personne que nous engagerons pourra profiter librement de la maison. Nous voulons qu'elle se sente chez elle. Cela vous va ?

Profiter librement de la maison.

Cela comprenait sûrement le studio d'enregistrement, non ? Mon père avait mentionné que cela pouvait être un des avantages de l'emploi.

Mais je retins ma question. Trop tôt.

J'acquiesçai.

— Parfait. Laissez-moi vous conduire à ma femme.

~

Je suivis Colin hors du bureau et à travers le grand hall, pour monter une volée de marches en pierre polie qui semblaient flotter dans le vide, jusqu'à un palier aux murs ornés d'autres tableaux abstraits. Mes chaussures couinaient sur les immenses dalles de marbre blanc.

Tout en me guidant à travers la maison, Colin demanda si j'avais écouté son podcast. Je lui avouai que non. Bien sûr, j'en avais entendu parler – c'était l'un des dix podcasts les plus écoutés. De ce que j'avais compris, Colin parlait beaucoup de développement personnel. Difficile de se soucier de ce genre de choses quand vous passez votre temps à vous demander comment payer le loyer. Quand je n'aurais plus à m'inquiéter pour mon quotidien, peut-être m'intéresserais-je à l'introspection.

— Eh bien, c'est peut-être une bonne chose, dit-il après mon aveu. J'ai comme qui dirait une image de dur à cuire dans mon podcast, ce qui intimide certains.

Je trouvais cela difficile à imaginer : Colin s'était montré amical au possible depuis que j'avais passé sa porte.

— Vous semblez différent de la plupart des personnes que j'ai croisées à Los Angeles, admis-je.

— On me le dit souvent. Peut-être parce que nous sommes assez discrets. Nous essayons d'éviter l'attention, autant que possible. Les médias nous ont fait vivre un enfer après l'accident de Kara.

L'accident de Kara. J'essayai de conserver une expression neutre tandis que je me rappelai ce que j'avais entendu. *Chute en état d'ébriété de Kara Harrington. L'ascension d'une star controversée de Hollywood stoppée net.*

Les médias avaient été impitoyables. Ils s'étaient acharnés sur Kara. Il y avait même eu une grosse polémique sur le respect de la vie privée quand un paparazzi s'était introduit dans la propriété pour prendre des photos par les fenêtres de la maison : une pratique illégale, mais le magazine avait quand même publié les images.

— Peut-être que cette porte d'entrée n'est pas une si mauvaise idée, dis-je.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire.

La voix de Colin contenait une trace d'amusement. Puis son sourire s'effaça.

— Ils ont écrit des choses terribles sur Kara.

— Ne vous en faites pas. Je ne suis pas du genre à fouiner en ligne pour lire des ragots, le rassurai-je. Les journalistes ne cherchent qu'à faire le buzz, n'est-ce pas ?

— Exactement. Ce ne sont que des torchons de toute façon, dit-il.

Je suivis Colin le long d'un couloir à l'étage. En vérité, je m'étais renseignée sur les Harrington en ligne. En plus du raz de marée de gros titres de la presse people, j'avais lu une interview où Colin exprimait sa profonde haine pour les médias. J'avais cessé mes recherches après ça. Il semblait que j'avais pris la bonne décision.

Pour être honnête, je me moquais de ce que je risquais de trouver.

Rien de ce que je pouvais découvrir ne me ferait renoncer à ce poste.

2

Colin ouvrit une double porte au bout du couloir.
— Voici la chambre de Kara, dit-il doucement.

La pièce était sombre, seulement éclairée par une lumière tamisée qui estompait les angles du mobilier et les fondait dans le décor. Les objets de décoration et les tissus étaient de couleurs neutres et impersonnelles qui me rappelaient le bureau d'un thérapeute ou un hall d'aéroport. Un tableau représentant un lever de soleil sur un paysage de gratte-ciel était suspendu au-dessus du lit. C'était l'unique rayon de soleil dans cette pièce lugubre.

Kara nous tournait le dos, assise dans un fauteuil roulant, face à la fenêtre aux rideaux fermés. Je ne pouvais distinguer que le dessus de ses cheveux bruns en bataille. Elle semblait complètement immobile.

Colin me frôla en se dirigeant vers la fenêtre. Il me fit signe de le suivre.

En m'approchant, je pus voir Mme Harrington plus en détail. Contrairement à Colin, j'avais vu d'innombrables images de Kara dans des publicités, des films, ou des magazines people. C'était étrange de voir en personne quelqu'un que vous n'aviez vu qu'en photo pendant des années. Des éléments de son visage que je n'avais jamais remarqués m'apparurent aussitôt : la légère bosse de son nez, les fines ridules autour de ses yeux, les grains de beauté sous sa lèvre.

Bien sûr, elle avait l'air malade maintenant. Sa peau pâle semblait presque translucide dans cette lumière étrange et son visage sculptural était creusé.

— Kara, voici Anna, me présenta Colin. Elle est venue pour te rencontrer et voir si vous pourriez vous entendre.

Aucune réponse de la part de Kara.

— Bonjour Kara, c'est un plaisir de vous rencontrer, dis-je. J'espère que nous pourrons apprendre à nous connaître, et passer l'été ensemble. J'aimerais aider à faire en sorte que vous ayez tout ce dont vous avez besoin.

Je jetai un regard à Colin, qui hocha la tête d'un air encourageant.

— Kara aime lire, continua Colin. Mais elle ne peut plus tellement le faire par elle-même à présent. Peut-être pourriez-vous lui lire quelque chose ?

Faire la lecture à Kara ? Jouer la comédie et user de ma voix pour transmettre des émotions, là était mon plus grand talent. Cela pouvait être ma chance de me démarquer des autres candidates.

— Oh, bien sûr, répondis-je.

Je me dirigeai vers la table de chevet et pris un livre avant de revenir à ma place près de la fenêtre. Kara n'avait toujours pas ouvert les yeux, et je me demandais comment Colin pouvait savoir qu'elle était réveillée. Les doigts tremblants, j'ouvris le livre à une page cornée, en essayant de ne pas penser à ce qui arriverait si j'échouais.

Si je n'obtenais pas ce boulot, au revoir Los Angeles et bonjour ma petite ville natale paumée dans le Minnesota.

J'avais travaillé si dur pour m'en sortir dans cette ville. J'avais fait *beaucoup* de sacrifices. Mais si cela n'aboutissait pas, rien de tout ça n'aurait d'importance.

Pas de pression, hein ?

Je pris une profonde inspiration. *Un jour comme un autre dans une cabine d'enregistrement*, me dis-je.

Essayant de ne pas laisser mes pensées me perturber, je commençai à lire à voix haute. Il me fallut un moment pour dépasser le côté gênant de la situation – debout dans une pièce sombre, en train de faire la lecture à une femme qui ne réagissait pas – mais une fois que j'eus commencé, mes mots s'enchaînèrent avec plus de fluidité et mon rythme se fit plus régulier.

En arrivant à la fin du chapitre, je levai les yeux pour voir Kara en train de me fixer.

Je faillis lâcher le livre.

— Oh, dis-je. Est-ce que ça vous a…

Mais je ne finis pas ma question, car après ce que je ne pouvais interpréter que comme un regard de mépris, Kara tourna la tête vers la fenêtre et se concentra sur les rideaux. Je me tournai vers Colin pour un peu d'aide.

— Je pense que ça suffit pour aujourd'hui, dit-il gentiment.

Il se pencha pour embrasser Kara sur le front avant de me guider hors

de la chambre et jusqu'aux escaliers. Il expliqua qu'elle n'avait pas encore récupéré la faculté de parler, donc elle communiquait parfois de façon singulière, mais je ne l'écoutais qu'à moitié à travers le tintement qui résonnait dans mes oreilles.

C'est fini. Ma seule chance de rester dans cette ville tenait à la lecture de ces quelques lignes – et j'avais réussi à me planter !

Colin dut se répéter plusieurs fois avant que je ne me rende compte qu'il me posait une question.

— Je vous demande pardon ?

— Vous avez une si jolie voix, dit-il. Vous êtes une professionnelle, de toute évidence. Avez-vous joué dans quelque chose de connu ?

Son visage s'éclaira, et il poursuivit :

— Vous devez avoir entendu parler de mon offre d'utiliser le studio d'enregistrement ! Vous travaillez sur quelque chose en ce moment ?

Son compliment m'aurait réchauffé le cœur si je n'avais pas été au bord des larmes. Je fis appel à tout mon talent d'actrice pour lui faire un grand sourire.

— J'ai un rôle dans une série d'animation. C'est une opportunité géniale.

Un rôle qui pourrait redémarrer ma carrière. Un rôle que je vais perdre si je ne fournis pas un studio pour le projet.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance pour votre projet, Anna, dit Colin avec sincérité. Je suis sûr que vous ferez un travail fantastique.

J'aurais pu, pensai-je sombrement.

Je me forçai néanmoins à sourire et à acquiescer.

Colin se renfrogna en consultant son téléphone.

— Je dois prendre cet appel. Vous trouverez bien la sortie ? Pensez à laisser votre CV sur la pile, ici.

— Bien sûr, répondis-je.

Je voyais le poste m'échapper comme une lumière lointaine s'affaiblissant à l'horizon.

— Merci d'être venue, Anna. Vraiment.

Colin me serra brièvement la main, porta le téléphone à son oreille, et s'éloigna. J'entendis ses pas sur le marbre puis le déclic de la porte de

son bureau qui se refermait. La déception me retourna l'estomac.

En me penchant pour ajouter mon CV à la pile, je ne pus m'empêcher de remarquer celui qui avait été placé avant le mien par la jeune femme élégante qui m'avait précédée. Il était imprimé sur du papier plus épais, texturé, presque comme du bristol. *Évidemment.* J'en parcourus le contenu, effarée. Y avait-il vraiment des cours sur la *réhabilitation des individus de marque* ?

Fait chier.

J'escamotai le CV prétentieux et déposai le mien à la place. Cette candidate surqualifiée et parfaitement stylée n'était pas aussi désespérée que moi d'obtenir ce poste. Je froissai la feuille et la fourrai dans ma poche avant de quitter en trombe cette maison snob pour me diriger vers ma vieille bagnole garée dans l'allée.

La voiture démarra avec un bruit de ferraille fatigué. Je jetai un dernier regard en arrière vers la maison. Mes yeux se posèrent sur la fenêtre à l'étage, mais il ne s'y trouvait personne.

Je me retournai vers la rue et j'écrasai l'accélérateur.

~

Le trajet pour retourner à mon appartement prit une heure. C'était un monde complètement différent des rues immaculées du quartier des Pacific Palisades. Ici, les routes étaient sales et parsemées d'ordures, les immeubles étaient vétustes et couverts de graffitis et d'une crasse perpétuelle que personne ne semblait devoir nettoyer.

Dès que j'arrivai devant mon immeuble, je pus constater que ma propriétaire avait mis à exécution la menace proférée quelques jours plus tôt : toutes mes possessions étaient éparpillées sur le trottoir, dans une pile de cartons posés en vrac.

Les larmes aux yeux, je sortis rapidement de ma voiture et commençai à y charger le tout. En me baissant pour ramasser un carton, ma jupe crayon – la seule jupe que je possédais – remonta trop haut sur mes cuisses, mais je n'avais pas le temps de l'arranger. Je traînai les pieds vers ma voiture avec le dernier carton. Pile au moment où j'allais le mettre dans le coffre, le fond céda et tous les vieux bouquins qu'il contenait se répandirent sur le sol.

Ma propriétaire choisit ce moment pour apparaître sur le pas de sa porte et me regarder avec un air suffisant. Malgré la chaleur, elle portait un gilet à fleurs fané, qui collait à ses bras tannés. Ses cheveux

frisottés étaient plaqués sur son front, et elle croisait les bras avec un rictus.

— Tu ne pensais pas que je le ferais, pas vrai ? lança-t-elle. Vous autres jeunes parasites, vous pensez toujours pouvoir vous en tirer à bon compte. Eh bien, je ne fais pas la charité, moi. Si tu ne paies pas, tu ne restes pas !

Du dos de la main, j'essuyai des larmes qui menaçaient de couler. Je refusais de lui offrir la satisfaction de me voir pleurer. Je refermai mon coffre d'un coup sec, retournai à l'avant, et montai dans la voiture tandis qu'elle clopinait derrière moi.

— Et ne crois pas que je renonce aux loyers que tu me dois ! cria-t-elle quand je démarrai.

Je continuai de rouler. Je ne savais pas où j'allais. Je n'étais attendue nulle part. Quelqu'un m'avait dit un jour que les requins ne devaient jamais s'arrêter de nager, faute de quoi ils coulaient au fond de l'océan. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je ne pouvais pas m'arrêter de rouler.

Je montai une colline et continuai pendant environ dix minutes avant d'en atteindre le sommet. Les stridulations des criquets emplirent l'air quand je coupai le contact. Je sortis de ma voiture et m'assis sur le capot. Il y avait des années que je n'avais pas visité ce coin. C'était ici que mon ex m'avait emmenée la première fois, quand nous commencions à sortir ensemble, pour essayer de m'impressionner avec cette vue secrète de la ville scintillante au-dessous de nous.

— Bienvenue à Los Angeles, avait-il dit avec un sourire.

Et à cet instant, j'avais eu l'impression que c'était là que j'étais censée être. Mais au fil du temps, il était devenu évident que je n'avais pas ce qu'il fallait pour réussir dans cette ville.

J'étais incapable de me frayer un chemin vers le sommet comme j'avais pensé pouvoir le faire. J'en avais la volonté, je le savais. Chaque fibre de mon être voulait réussir, et j'étais prête à faire n'importe quoi. Mais il ne m'arrivait que tuile sur tuile.

Il y avait quelque chose que je devais faire. Cette pensée tournait en rond dans ma tête comme une guêpe, et je ne me rendis pas compte que je me rongeais les ongles avant de sentir le goût du sang.

Je devais appeler mon père et lui dire la vérité : j'avais échoué, et je devais rentrer à la maison.

Il n'avait jamais approuvé mon rêve de devenir comédienne de

doublage. Il m'avait dit, très clairement, qu'il ne pensait pas que j'avais suffisamment de talent. Que je ne m'en sortirais jamais à Hollywood.

Je l'avais pris comme un défi. J'avais été déterminée à lui prouver qu'il avait tort.

Je ne lui avais jamais demandé d'argent, non pas qu'il m'en aurait proposé. Mais il savait que ça ne marchait pas très bien pour moi. Quand il avait mentionné le poste chez les Harrington et le fait que Colin était une « star de l'audio » dont je pourrais m'inspirer, je l'avais vu comme une sorte de concession. Peut-être, après tout, avait-il finalement accepté mon rêve.

Mais je n'avais fait que lui prouver qu'il avait raison.

Mon doigt hésita au-dessus de l'écran noir et fendu de mon téléphone. Mon reflet me fixait depuis une douzaine d'éclats fragmentés.

Une bribe de souvenir me revint soudain : je ramassais mon téléphone sur un plancher sombre et remarquais vaguement l'écran craquelé. Les lumières d'un gyrophare. La sirène d'une ambulance. Un bruit étranglé. Un gargouillis. Une main grasse qui s'accrochait à moi, avant de retomber, flasque.

Je rempochai mon téléphone et repoussai ces pensées en respirant profondément. Les lumières de la ville clignotaient distraitement au-dessous de moi.

J'étais venue ici pour réaliser mon rêve. Mais par définition, un rêve est une expérience imaginaire. Pas quelque chose de réel.

~

La sonnerie agressive de mon téléphone me tira de mon sommeil moite.

Je m'étais allongée sur ma banquette arrière, mais l'intérieur de la voiture commençait déjà à chauffer sous le soleil du matin.

J'attrapai mon téléphone et me frottai les yeux.

Merde. Déjeuner. Micky.

Micky était un producteur et directeur artistique que j'avais rencontré lors d'un événement pour les comédiens de doublage, et il avait un rôle pour lequel il pensait que je serais *parfaite*. Des mots que je n'avais pas entendus depuis longtemps. Micky était la seule personne

qui avait osé venir me parler pendant toute la journée.

Il m'avait offert un boulot bourré de potentiel – peut-être même suffisant pour redémarrer ma carrière, si tout se passait bien. Il y avait juste un problème. C'était un projet indépendant qu'il finançait lui-même, et il avait déjà trouvé une actrice qui pouvait fournir un studio gratuitement.

Si je voulais le rôle, je devais pouvoir offrir la même chose.

Les Harrington avaient un studio d'enregistrement au top de la technologie ; en tant qu'employée à domicile, j'aurais pu y avoir accès.

Mais pour cela, il aurait fallu que je réussisse mon entretien.

Les Harrington ne risquaient pas de m'engager après ma désastreuse interaction avec Kara. Maintenant, j'allais devoir annoncer que je n'avais pas de studio, et Micky devrait me virer du dernier projet qui aurait pu me permettre de rester en ville.

Je lui envoyai un message pour le prévenir que j'allais être en retard, puis je sortis en titubant de la voiture pour regagner le siège du conducteur. Je redoutais d'avoir à annoncer mon échec à Micky, mais il valait mieux en finir. Cependant, il y avait quelqu'un d'autre que je devais voir avant.

Quelqu'un de bien plus important que Micky.

~

Ce n'était vraiment pas une journée idéale pour conduire dans une voiture mal climatisée. À mesure que le soleil grimpait dans le ciel, la chaleur devint presque insupportable. Je me garai sur le parking et fixai le bâtiment en face de moi, tout en essayant de m'éventer en faisant aller et venir la portière, pour me rafraîchir.

Je regrettais amèrement d'avoir dormi dans ma chemise en polyester, qui était pratiquement collée à moi par la sueur de ces deux journées. Je songeai avec nostalgie à la douche de mon ancien appartement. Je n'aurais jamais pensé qu'elle me manquerait, avec sa moisissure persistante dans les recoins, son carrelage fêlé et la compagnie insidieuse des cafards qui rampaient dans le conduit d'aération au plafond. C'est fou la différence qu'une seule journée peut faire.

Je jetai un regard sombre vers l'arrière de ma voiture. L'un des avantages de vivre dans son véhicule, au moins, c'est que votre garde-robe vous suit où que vous alliez. Je fouillai dans mes sacs et j'en extirpai un simple t-shirt et un legging. Pas la plus élégante des

tenues, mais je savais que la personne à qui je rendais visite ne me jugerait pas. Après m'être changée le plus discrètement possible, je verrouillai la portière et me dirigeai vers l'immeuble.

Le centre de soins Green Village était un établissement à la fois snob et mal nommé ; il était dépourvu de toute verdure et situé dans un quartier d'affaires animé. Le bâtiment en lui-même était un immeuble de plusieurs étages couleur de sable qui ressemblait à une villa.

Quand j'entrai, l'infirmière habituelle me salua de la main. Je me dirigeai vers la chambre 107, mes pas résonnant doucement dans le couloir vide au sol immaculé.

Ma routine était familière : ajuster les couvertures et remplacer les fleurs fanées, vérifier le dossier médical au pied du lit, et observer le corps comateux devant moi. Les seuls sons dans la chambre étaient le bourdonnement persistant du climatiseur, les conversations distantes qui résonnaient dans les couloirs, et la respiration lente mais régulière du patient inconscient. Sur un écran, les pics saccadés d'un rythme cardiaque.

Les minutes défilèrent. Je serais bientôt en retard pour mon déjeuner avec Micky. Pourtant, je trouvais difficile de m'éloigner.

Je me penchai pour poser une main sur son bras et chuchoter, mais il n'y eut aucune réaction. Aucune indication qu'il était conscient de ma présence.

~

Micky avait choisi un restau de burgers végétarien pour notre rendez-vous. L'endroit avait un nom ironique, des sièges bleu vif et un menu truffé de plats aux noms idiots. Micky s'assit en face de moi. Ses lunettes retombaient sur son nez pendant qu'il parcourait la carte.

Une serveuse avec un pichet d'eau vint prendre notre commande.

— Je prendrai seulement de l'eau, s'il vous plaît, dis-je avec un petit sourire.

J'espérais que ça ne poserait pas de problème.

— Ne sois pas comme ça, Anna, grogna Micky tandis que la serveuse remplissait mon verre. Tu vas me faire faire mauvaise impression. C'est moi qui paie. Prends ce que tu veux, d'accord ?

Il se tourna vers la serveuse.

— Double portion de frites, et le Double Smash Burg'r.

— Je prendrai le cheeseburger, dis-je.

— Un Cheezy Dream pour vous, donc ? demanda la serveuse d'une voix monocorde, comme si les mots avaient été implantés dans son esprit.

— Ça me va, répondis-je.

J'avais de la peine pour elle. J'avais fait mon compte de boulots minables pour essayer de réaliser mon rêve. Elle aurait probablement préféré être ailleurs et poursuivre le sien plutôt que d'être coincée ici, forcée de répéter des noms stupides.

La serveuse disparut, et Micky se tourna vers moi.

— Alors, Anna, du nouveau ?

Je bus une gorgée d'eau pour gagner un peu de temps, sous le regard plein d'espoir de Micky. Mais il ne servait à rien d'édulcorer les faits.

— Je pense que j'ai foiré l'entretien. Madame Harrington ne m'a pas appréciée.

— Je croyais que c'était un légume, dit Micky en fronçant les sourcils.

Je grimaçai devant le choix de mots de Micky mais poursuivis :

— C'est difficile à expliquer. C'est une impression que j'ai eue.

— C'est nul, dit Micky avec une moue puérile. Je veux travailler avec toi.

— Dommage que le projet ne puisse pas se payer un studio, soupirai-je pour la énième fois.

— C'est un projet indépendant, dit Micky, sur la défensive. On doit économiser là où c'est possible. Mon autre actrice me propose un studio qu'on peut utiliser. Je ne peux pas laisser passer cette occasion.

Je n'avais aucune envie de supplier Micky de me donner ce boulot, mais j'étais désespérée.

— Tu pourrais me payer plus tard, une fois le financement participatif lancé, proposai-je. Comme ça, on pourrait louer un studio maintenant. Comme tu l'as dit, il y a une base de fans dévoués, et une fois que l'épisode pilote sera sorti, le financement devrait se faire sans problème…

Micky me dévisagea, sceptique.

— Je t'aime bien, Anna, mais sans ce studio gratuit, t'embaucher ferait perdre de l'argent au projet.

Je me fis plus passionnée.

— Je vaux le coup, Micky.

— Je ne sais pas, Anna… je pense que ça ne va pas fonctionner.

— Tu ne regretteras pas de m'avoir choisie, je te le *promets*.

Micky se renfrogna.

— Mais de quoi vas-tu vivre entre-temps ?

Je déglutis. Je ne lui avais pas dit que j'avais été expulsée, et je doutais que révéler ce fait donne du poids à mes arguments.

— Je vais prendre un job à temps partiel. Trouver un appartement moins cher.

J'essayais de ne pas m'attarder sur la logique bancale de ma suggestion : trouver un emploi pour me permettre de travailler sur un autre pour lequel je ne serais pas payée. J'aurais besoin d'une adresse pour obtenir un boulot, mais comment trouver un endroit où loger sans argent à avancer ni garantie de pouvoir payer le loyer ? Qu'est-ce que je pourrais dire à un propriétaire – que j'avais des chances de jouer dans l'adaptation animée d'un jeu vidéo culte, qui pourrait, ou non, être financée dans les mois à venir ?

— Tu déménagerais ? Sans vouloir t'offenser, est-ce que ton appart n'est pas déjà très bon marché ?

Avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit, la serveuse arriva avec nos assiettes – deux burgers juteux et une montagne de frites qui me firent saliver rien qu'en les regardant.

Quand je pris une bouchée et sentis le substitut de viande me fondre dans la bouche, je pardonnai immédiatement ce restaurant pour son mobilier criard et ses noms ridicules. C'était divin. Quand avais-je mangé pour la dernière fois ?

Un peu de sauce tomba de mes lèvres et je m'essuyai le menton. Je surpris Micky en train de me fixer, et il regarda ailleurs, gêné. J'essayai de l'ignorer. Micky était un gars sympa, mais je ne pouvais rien imaginer entre nous. Malheureusement, je n'étais pas sûre qu'il soit du même avis.

Il y eut un silence gêné.

Soudain, mon téléphone sonna.

Dieu merci.

Je battis probablement un record de vitesse en le sortant de ma poche pour le coller à mon oreille.

— Anna Albright, annonçai-je, le souffle court.

La voix chaleureuse de Colin emplit mes oreilles.

— Anna, Kara vous a adorée. Êtes-vous toujours intéressée par le poste ?

J'avais du mal à croire ce que j'entendais.

Kara m'avait adorée, et j'avais maintenant l'opportunité de devenir son accompagnante.

Non seulement j'allais passer l'été dans la luxueuse maison des Harrington, mais j'aurais aussi accès au studio de Colin, où je pourrais enregistrer mon texte pour le projet de Micky. Un projet qui pourrait sauver ma carrière en train de couler.

— Anna ?

— Oui, oui ! Je suis là.

Dans mon excitation, je fis signe à Micky, qui me rendit un regard interrogateur.

— Je serais ravie d'accepter le poste !

— C'est une excellente nouvelle. Quand pouvez-vous commencer ?

Je levai les pouces à l'intention de Micky. Il me sourit, mais il y avait dans son regard une étrange lueur que je n'arrivai pas à déchiffrer.

Ce n'était pas important. J'avais le poste chez les Harrington. Et tout allait bien se passer.

3

Quand j'arrivai chez les Harrington le matin suivant, je rencontrai un autre obstacle en plus de la porte high-tech de ma première visite. Un portail noir et lisse bloquait l'allée qui menait à la maison des Harrington. Des rails s'enfonçaient derrière un buisson taillé en cube, là où le portail devait avoir été rétracté la veille.

Comme la porte de la maison, ce portail n'avait ni console, ni bouton, ni poignée. Je me demandais si lui aussi captait les signatures thermiques.

Je me tins là, perplexe face au défi que représentaient ces portails et ces portes élitistes. Mais alors que je commençais à transpirer, une voix derrière moi me tira brusquement de mes pensées.

— Je peux vous aider ? me demanda un homme d'âge moyen, sur un ton vaguement suspicieux.

Il portait une tenue de sport et des baskets, un style vestimentaire que j'associais généralement aux adolescents. Sa peau était remarquablement lisse, et son t-shirt, comme celui de Colin, était d'un blanc éclatant. Ce devait être normal dans le quartier, décidai-je.

— Je suis ici pour travailler. Pour les Harrington. Pour Kara Harrington ? expliquai-je, pour qu'il sache que je n'étais pas une simple fouineuse qu'il devait dénoncer au service de sécurité.

Après tout, il risquait de me voir souvent.

— *Kara* Harrington ? dit-il en haussant un sourcil.

— Oui, je suis sa nouvelle accompagnante à domicile. Je vais l'aider et lui tenir compagnie, précisai-je.

Il jeta un regard vers la maison comme si elle faisait partie intégrante de la conversation. Il secoua la tête en renâclant, puis me regarda, soupçonneux.

— Eh bien, bonne chance, dit-il d'un ton sec avant de tourner les talons.

— Euh, ravie de vous avoir rencontré… je suppose, dis-je, incertaine, ne sachant trop que penser de l'interaction.

Il marmonnait en s'éloignant, et je crus distinguer les mots « folle » et « pétasse ».

Malpoli. Mais au moins il savait que je n'étais pas ici pour un cambriolage.

En même temps, je ne risquais pas de voler grand-chose si je ne pouvais même pas passer ce fichu portail !

À cet instant, une voix désincarnée et légèrement distordue sortit du portail.

— Anna ! Bienvenue. Entrez, dit-elle joyeusement.

Avec soulagement, je regardai le portail glisser sans bruit sur le côté et disparaître derrière les buissons. Je remontai dans ma voiture et descendis lentement l'allée vers le garage. Alors que je m'approchais, les portes s'ouvrirent pour révéler un Colin Harrington souriant. Mon cœur se fit plus léger quand il s'approcha de ma vitre, que j'abaissai rapidement de quelques tours de manivelle.

— Alors, comment marche ce portail ? Par télépathie ?

Il rit de ma blague idiote.

— Le système de sécurité m'a prévenu qu'il y avait quelqu'un à l'entrée. Mais si vous devez aller et venir, il peut savoir si vous avez une clé.

Bien sûr.

Je regardai par-dessus mon épaule et vis le portail glisser à sa place initiale sur l'allée, bloquant l'accès depuis la rue.

Colin me désigna une place au fond du garage où je pouvais me garer, au milieu de sa collection hors de prix de voitures de luxe.

Je sortis de ma voiture en prenant garde à ne rien heurter, puisque tout ici coûtait plus cher que ma propre vie, et je me dirigeai vers l'endroit où Colin m'attendait.

Il me conduisit à l'intérieur, où l'agencement des lieux commençait à m'être familier. Au rez-de-chaussée, il y avait une cuisine spacieuse et un salon en contrebas, avec vue sur une piscine scintillante à travers une baie vitrée. Le couloir qui menait au bureau de Colin desservait plusieurs autres pièces, dont une quantité disproportionnée de toilettes luxueuses. À l'étage, des couloirs pavés de marbre faisaient le tour de la maison, et une rambarde en verre offrait une vision d'ensemble des espaces communs au-dessous. Les portes étaient encastrées sous des affleurements de roche blanche, doucement

illuminés par en dessous grâce à un éclairage dissimulé qui leur donnait une aura subtile et chaleureuse.

Je ne voulais pas penser à ce que cet endroit avait dû coûter. J'aurais parié qu'une seule marche de l'escalier valait plus que ma voiture.

Colin me surprit les yeux baissés tandis que nous montions.

— Les marches viennent d'Italie. Récupérées dans un vieux château.

Je hochai la tête, dûment impressionnée. Il rit.

— Je plaisante. Je ne sais pas du tout d'où elles viennent. Probablement d'une carrière dans le Colorado.

Je me détendis. Riche, charmant *et* amusant.

— Merci de m'accueillir. Je suis si heureuse d'être ici.

— C'est nous qui sommes heureux que vous soyez ici. Et reconnaissants que vous puissiez commencer si tôt.

Il me conduisit dans la chambre de Kara. Elle était étendue dans un fauteuil inclinable, tandis qu'une femme que je ne connaissais pas s'occupait d'elle.

— Anna, laissez-moi vous présenter Flora, l'infirmière de Kara.

Flora était une petite femme au visage doux, aux longs cheveux coiffés en une natte. Elle portait un uniforme blanc impeccable qui lui allait à la perfection.

— Ravie de vous rencontrer, Flora, dis-je.

— Tout le plaisir est pour moi, dit Flora.

Son expression semblait contredire sa déclaration. Je souris néanmoins, résolue à faire mon possible pour établir une bonne relation de travail avec cette femme.

Ne sachant pas trop quoi ajouter, je me penchai vers Kara.

— C'est bon de vous voir, Kara. J'espère que vous allez bien ?

Les lèvres de Kara formèrent des mots, mais il n'en sortit qu'un murmure à peine perceptible. Je me penchai davantage pour mieux l'entendre. Moi ? Ma ?

— S'il vous plaît, ne dérangez pas Mme Harrington quand elle essaie de dormir, dit Flora en me tapotant le bras.

Je reculai à contrecœur. Kara avait-elle essayé de me dire quelque

chose ?

— Eh bien, je vais vous laisser, toutes les deux, dit Colin. Flora peut vous montrer où est votre chambre. Je serai en bas dans mon bureau.

— Oui, Monsieur Harrington, répondit Flora.

Colin sortit et la porte se referma, me laissant avec Flora dans un silence gêné.

— Désolée… J'ai cru qu'elle me disait quelque chose.

— Parfois Mme Harrington dit des choses étranges, dit Flora. C'est lié à son accident. Ce ne sont que des bafouillages.

Je jetai un regard vers Kara pour voir sa réaction, mais elle était toujours aussi impassible. Elle continuait de regarder dans le vide, droit devant elle.

— À quel point est-ce qu'elle… euh, est-ce que Kara comprend les choses ?

— Mme Harrington exprime parfois sa satisfaction ou son déplaisir par des signes non verbaux. En dehors de ça… eh bien, elle n'a pas coopéré aux examens neurologiques. Alors, ne vous attendez pas à une conversation passionnante.

Je grimaçai intérieurement. Même si Kara ne comprenait pas ce qui se passait autour d'elle, entendre Flora parler ainsi d'une personne en sa présence était dérangeant.

Pas étonnant que Colin ait voulu embaucher quelqu'un d'autre pour tenir compagnie à Kara.

— Son bracelet a un bouton dont elle a appris à se servir pour demander de l'aide, continua Flora.

Elle me tendit un bipeur.

Je n'en avais jamais vu qu'à la télévision. Je tournai l'objet entre mes mains.

— Rétro, murmurai-je.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Flora avec un reniflement.

Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle était plus dure avec moi maintenant que Colin nous avait laissées seules.

Elle me conduisit hors de la chambre, le long d'un corridor avec une balustrade en verre qui dominait la cuisine et le salon.

— La garde-robe de Mme Harrington, indiqua-t-elle sèchement quand nous dépassâmes une porte.

Elle me pressa sans un mot devant une autre porte. Je la désignai par-dessus mon épaule.

— Et cette pièce ?

Elle m'ignora.

— Je suis tout excitée d'être ici.

— Je vois ça, dit sèchement Flora.

Je crois que je viens de rencontrer ma nouvelle meilleure amie…

Nous passâmes devant quelques autres portes pour lesquelles je ne reçus aucune explication, et un ascenseur qui descendait au rez-de-chaussée. Tout en marchant, Flora m'expliqua les horaires : elle venait prendre soin de Kara tôt dans la matinée et revenait la voir dans la soirée, tandis qu'on attendait de moi que je lui tienne compagnie durant la journée et que j'intervienne la nuit si besoin.

J'étais en train de perdre le compte. *Combien de pièces y a-t-il dans cette maison ?*

Je descendis les escaliers à la suite de Flora et nous arrivâmes dans un couloir longé de baies vitrées qui montaient jusqu'au plafond, avec vue sur la piscine et les collines. Du coin de l'œil, je pouvais voir scintiller l'océan.

— Waouh.

Flora remarqua ma réaction.

— Il nous est déconseillé d'utiliser la piscine, dit-elle.

— Oh, dis-je, légèrement déçue.

Colin m'avait dit de faire comme chez moi, mais Flora semblait avoir bien plus de règles à dicter. Elle savait probablement des choses que j'ignorais vis-à-vis du travail. Je n'allais pas renoncer à utiliser le studio d'enregistrement, mais peut-être était-il plus sûr de m'en tenir aux conseils de Flora concernant le reste de la maison.

Après un dernier regard mélancolique vers la piscine, je suivis Flora le long du couloir et à travers la cuisine et le salon jusqu'à un escalier menant vers le sous-sol.

En bas, nous traversâmes un salon convivial agrémenté de poufs en forme de poires, ainsi qu'une pièce dont j'étais quasi sûre qu'il

s'agissait d'une salle de cinéma. Je devais me dépêcher derrière Flora, mais je ne cessai de regarder autour de moi pour tenter de tout assimiler. *Je rêve, ou il y a un bar rétroéclairé en quartz ?* Était-ce là que j'allais vivre ?

Flora me conduisit à une petite chambre. C'était un endroit accueillant, avec un lit confortable, des lumières chaleureuses et des rayonnages garnis de livres.

— Voici votre chambre, dit-elle.

— C'est super, dis-je, sincère.

— Vous devez probablement aller chez vous chercher des affaires.

— Oh, non, toutes mes affaires sont dans ma voiture, dis-je distraitement.

— *Toutes* vos affaires ?

Merde. Flora ne risquait pas d'être impressionnée si elle découvrait que j'étais sans domicile.

— Toutes les affaires dont j'ai besoin, corrigeai-je rapidement, en repoussant une mèche de cheveux derrière mon oreille.

Flora pinça les lèvres en m'examinant, mais ne posa pas plus de questions. J'espérais qu'elle était satisfaite de ma réponse.

Je n'avais vraiment pas besoin qu'elle vienne déballer mon linge sale.

~

Je n'avais pas beaucoup d'objets essentiels à mettre dans ma nouvelle chambre – ma voiture était surtout remplie de trucs et de bidules comme des livres ou des casseroles – aussi pris-je seulement le sac de voyage rempli de tous les vêtements que je possédais. Flora m'avait donné une télécommande pour les portes du garage, sur laquelle j'appuyai par accident en récupérant le sac. Les portes s'ouvrirent dans un silence surprenant, mais pas suffisant pour que Flora ne le remarque pas. La porte donnant sur la maison s'ouvrit brusquement, et Flora me regarda avec un air interrogateur.

— Vous partez déjà ? demanda-t-elle.

— Non ! Je suis juste un peu maladroite ! dis-je avec un rire faux.

Je fis passer le sac sur mon autre épaule et plongeai la main dans ma poche pour atteindre la télécommande.

Flora disparut à nouveau à l'intérieur, et je poussai un soupir de soulagement.

Tandis que les portes se refermaient je jetai un regard au ciel dégagé, où ne se voyaient que de rares nuages recourbés comme des points d'interrogation.

Je n'étais pas certaine du code vestimentaire attendu, mais vu la simplicité avec laquelle était vêtue Flora, je me dis que je pourrais m'en sortir avec le peu que j'avais, pour l'instant. Une fois que j'aurais commencé à gagner de l'argent, je pourrais me payer de meilleurs habits. Et avec ce boulot, plus le projet de Micky, cela ne devrait pas prendre trop longtemps.

En retournant dans la maison avec mon sac, je remarquai Colin en train de terminer un appel téléphonique. J'attendis.

— Super. Merci, mec. Va de l'avant.

Colin empocha son téléphone et se tourna vers moi.

— Anna. Vous vous installez ?

— Oui ! Flora m'a fait visiter la maison, dis-je. Mais elle n'a pas eu le temps de me montrer le studio…

Colin saisit sans peine mon allusion.

— Bien sûr ! répondit-il avec enthousiasme. Venez donc.

Il me conduisit au sous-sol devant une porte tout à fait ordinaire et me fit signe d'entrer.

À l'intérieur se trouvait une console d'enregistrement massive dernier cri, avec un moniteur double, des enceintes et un microphone, le tout rassemblé derrière quelques chaises de bureau et canapés au design futuriste. Tout était brillant et impeccable, comme neuf et tout juste sorti de son emballage. La cabine d'enregistrement elle-même, derrière un grand panneau de verre, était entièrement isolée et contenait une table, des sièges et plusieurs autres micros. Au-dessus de la porte de la cabine était une lampe rouge, éteinte.

Colin m'observait.

— Vous pensez que ça fera l'affaire ?

— C'est parfait, dis-je avec révérence.

Il contempla la pièce, comme pour la mémoriser à nouveau.

— Kara et moi nous en servions tout le temps, mais maintenant je

l'utilise surtout pour de l'édition sonore, et pour un épisode de temps en temps. La plupart de mes invités préfèrent enregistrer en ville. Mais cet endroit est spécial.

Une sonnerie électronique retentit, interrompant Colin dans ses souvenirs. Il prit son téléphone et se renfrogna.

— Désolé, je dois vraiment répondre. Inspectez l'endroit comme ça vous chante.

Je m'installai dans le fauteuil rotatif devant la gigantesque console et j'admirai les lieux. J'étais habituée à m'enfermer dans mon placard pour enregistrer, en me servant de draps et de couvertures pour l'isolation sonore, et maintenant je me trouvais ici, dans un studio d'enregistrement professionnel. Et j'y avais libre accès. Cela devrait suffire à Micky.

Je passai les mains sur la console. Mon doigt effleura un coin de ruban adhésif transparent sur le bord, détail incongru dans un environnement aussi immaculé. Je fixai le bout de scotch un moment, ce petit défaut agaçant dans un espace autrement parfait. Maintenant que je l'avais remarqué, je ne pouvais me retenir. Je commençai à en gratter distraitement le bord et à le retirer. Bizarrement, il descendait le long de la console jusque sous le plateau.

Je me mis à genoux pour le retirer, mais je remarquai alors qu'il était relié à quelque chose de plus gros, retenu par plusieurs rubans d'adhésif. Est-ce que j'avais accidentellement détaché quelque chose qui n'aurait pas dû l'être ? Ce morceau de scotch avait-il une utilité ? Les Harrington devaient avoir assez d'argent pour payer des réparations en bonne et due forme, et ne pas avoir à recourir à ce genre de trucs.

En l'examinant de plus près, je me rendis compte que le scotch n'était pas là pour une réparation rapide de la console – il avait été placé avec soin. Il maintenait quelque chose en place. Je retirai le dernier bout de ruban, et avec vint une cassette audio.

Je tournai la cassette entre mes doigts. Il était écrit dessus, en lettres épaisses, le nom *Kara*.

Je me figeai.

Pourquoi avais-je soudain l'impression de faire quelque chose de mal ?

Un coup à la porte me fit sursauter, et sur une impulsion je fourrai la cassette dans ma poche.

Flora ouvrit la porte et passa la tête.

— Je vous cherchais dans votre chambre. Il est l'heure de vous occuper de Kara. Suivez-moi.

Je montai les escaliers derrière elle, sans écouter la moitié de ce qu'elle disait. Je pouvais sentir la forme anguleuse de la cassette à travers mon jean.

Qui s'était donné la peine de cacher une cassette de cette façon ? Et pourquoi ?

4

Lors de mon premier matin chez les Harrington, je trouvai une inconnue dans ma chambre au réveil.

Je m'assis brusquement dans le lit, alarmée. La veille, j'étais restée debout bien trop tard et m'étais endormie en écoutant le podcast de Colin, curieuse d'en apprendre davantage sur mon employeur. Mon esprit engourdi mit un moment à comprendre que l'intrus était une jeune femme de chambre aux yeux écarquillés.

— Je suis désolée, dit-elle avec un fort accent, sans quitter ses pieds des yeux. Je ne savais pas que quelqu'un était ici.

Elle quitta promptement la pièce, sans croiser mon regard une seule fois.

Je frottai mes yeux ensommeillés du dos de la main et me levai. Il était inutile de chercher à me rendormir maintenant. Je me demandais qui avait oublié de prévenir la femme de chambre que je logeais ici.

La jeune femme n'était pas la seule étrangère dans la maison. Quand je me rendis dans la cuisine pour chercher de quoi manger, j'y trouvai un livreur en train de remplir le réfrigérateur. Dehors, derrière les immenses baies vitrées, quelqu'un tondait la pelouse. Un moment plus tard, un homme en costume noir sortit du couloir qui menait au bureau de Colin, une pile de papiers dans les bras, et sortit par la porte de devant.

Tous m'ignorèrent. Avec un peu de chance, c'était parce qu'eux, au moins, avaient été prévenus de ce que je faisais ici.

J'avais demandé à Colin si j'aurais une place dans le frigo pour stocker ma nourriture, et il m'avait dit de me servir comme je le souhaitais. Un traiteur local le remplissait régulièrement de plats et d'en-cas tous prêts. J'en inspectai le contenu et notai que les repas étaient tous exactement ce à quoi je m'étais attendue de la part des Harrington : bouillon infusé au collagène, spaghetti de courgettes avec un pesto de chanvre, citronnade au charbon actif. Peut-être que je vivrais plus longtemps ou que j'obtiendrais cette peau éclatante typique de Hollywood après un été passé à consommer des superaliments, mais je me languissais déjà d'un bon burger, et ça ne faisait même pas un jour que j'étais arrivée.

Résignée, je me servis des chips avec une sauce au brocoli pour grignoter tout en feuilletant le script pour la série de Micky. Mais mes pensées ne cessaient de revenir à la cassette audio que j'avais trouvée la nuit précédente. Pourquoi diable quelqu'un l'avait-il cachée ainsi ? Était-ce une vieille cassette, ou quelqu'un avait-il volontairement choisi d'enregistrer avec une technologie dépassée ? Et si oui, pourquoi ?

Que trouverais-je si je l'écoutais ? Et *comment* pourrais-je l'écouter ? Est-ce qu'on faisait encore des lecteurs de cassette ?

Je ne cessais de vérifier mon téléphone pour voir combien de temps il me restait avant de devoir aller à l'étage et retrouver Flora, qui me montrerait comment prendre soin de Kara. Comme Colin m'en avait avertie pendant l'entretien, mon travail en tant qu'accompagnante de Kara impliquait aussi de devoir l'aider pour certaines tâches basiques.

Flora m'attendait dans la chambre de Kara. Sans même un bonjour, elle commença à débiter des instructions.

— Par ici, allez chercher les vêtements de Mme Harrington, dit-elle en indiquant une porte au fond de la pièce.

En entrant, je trouvai un dressing avec d'innombrables rangées de tenues élégantes et confortables dans une vaste palette de beiges. C'était irréel. *Moi*, ici, en train de choisir les vêtements de la fameuse Kara Harrington. Une fois de plus, je me demandai s'il y avait eu un malentendu, si Colin avait commis une erreur en me choisissant pour ce poste.

Mais ça n'avait aucune importance à présent. J'allais prouver que j'avais ce qu'il fallait, que j'étais à ma place.

Je choisis deux tenues et les apportai pour les montrer à Kara. Entre-temps, Flora avait redressé Kara dans son lit et l'avait appuyée contre son épaule.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demandai-je à Kara. Un top à col en V, ou ce petit pull à col roulé en cachemire ?

— Ne prenez pas cette peine, dit Flora. Contentez-vous d'en choisir un.

J'étudiai Kara. Est-ce que Flora n'avait pas dit la veille que Kara était capable d'exprimer de la satisfaction ou de la déception ? Et si c'était le cas, ne devrions-nous pas la laisser donner son opinion quand elle le pouvait ?

Mais Kara ne réagit nullement, à aucune des deux tenues. Je tendis

donc le sweater à Flora, qui commença à guider les longs bras de Kara à travers les manches.

— Uniquement des matières naturelles, pour Mme Harrington. Ça aide à réguler les odeurs corporelles. La sueur. L'urine parfois, dit Flora en me jetant un regard en coin.

Je regardai à nouveau Kara. Sa tête reposait sur l'épaule de Flora tandis que celle-ci l'installait dans son fauteuil à côté du lit. Flora parlait d'elle comme si elle n'était pas là. Comment savoir ce qu'elle comprenait, exactement ? Et si Kara saisissait tout ce que nous disions ?

Peu de temps après que j'ai eu cette réflexion, Kara commença à tapoter des doigts en rythme sur l'accoudoir de son fauteuil, ses poignets délicats tressautant de haut en bas. Cela me rappela quelque chose que j'avais appris chez les scouts, dans le Minnesota.

— C'est du morse ? demandai-je.

Flora me dévisagea comme si j'avais posé une question incroyablement stupide. J'aurais aussi bien pu lui demander si Kara était en train de jeter un sort.

— Mme Harrington tape si elle doit aller aux toilettes. Malheureusement, c'est là toute l'étendue de sa communication.

Flora jeta un œil à sa montre.

— Mon service se termine bientôt, et nous n'avons pas tout vu. Mais ça devra suffire pour aujourd'hui. Je vais aller préparer ses médicaments au rez-de-chaussée. Emmenez Mme Harrington aux toilettes et remettez-la au lit. Il va falloir lui faire sa seconde injection.

Vu la façon dont elle me parlait, on aurait pu croire que c'était *Flora*, ma patronne ! Cela dit, j'admirais le fait qu'elle soit aussi exigeante quant aux soins de Kara, même si elle n'était pas très aimable.

— D'accord, dis-je joyeusement, soudain consciente de ce que j'étais sur le point de faire.

Même si j'avais parlé de mon expérience en tant qu'accompagnante dans mon CV, en vérité je n'avais jamais travaillé dans le domaine de l'aide à la personne. Je n'avais certainement jamais aidé quelqu'un à aller aux toilettes.

Flora disparut de la pièce sans ajouter un mot.

— Alors, dis-je, bêtement enjouée. Allons faire un tour aux toilettes.

Je grimaçai – les mots étaient sortis sur un ton chantant et puéril, comme tirés d'un dessin animé pour enfants.

Mais Kara ne réagit pas. Elle était assise, tassée sur elle-même, dans son fauteuil, le regard dans le vague. Si elle m'avait entendue, elle n'en montrait rien.

Je poussai le fauteuil de Kara dans la salle de bains, où toutes les surfaces semblaient de marbre. Je ne pus m'empêcher de penser que ce n'était pas l'environnement le plus sûr pour une patiente en convalescence. Et si Kara glissait ? Une chute sur une surface aussi dure pouvait être dangereuse.

Au moins y avait-il des poignées installées de chaque côté des toilettes, mais je n'étais pas sûre de la force de Kara. Flora avait bien choisi son moment pour me pousser dans le grand bain.

— Bien, je vais baisser votre pantalon maintenant, dis-je en essayant de garder une voix ferme. Et puis on pourra vous installer sur les toilettes.

Silence.

Je commençai à baisser le pantalon en cachemire hors de prix de Kara. Cela paraissait… intrusif. Je lui jetai un coup d'œil. Elle regardait toujours dans le vide, mais j'aurais pu jurer que son regard était plus clair. Concentré.

Puisqu'elle était assise, je ne pouvais pas retirer complètement ses habits. Je passai donc un bras sous ses aisselles et l'aidai à s'appuyer sur moi pendant que je baissai sa culotte. J'avais l'impression de manipuler un mannequin, rigide et fragile à la fois. Comme j'étais plus petite qu'elle, sa tête retombait par-dessus mon épaule. J'avais de la chance qu'elle soit si légère. Flora s'y prenait-elle de cette façon ? J'étais suffisamment proche pour sentir l'haleine matinale de Kara. Son souffle me chatouillait le cou.

Alors que je la soulevai, le fauteuil commença à s'éloigner derrière elle. J'avais oublié de le verrouiller.

— Merde.

Essayant de ne pas paniquer, je me rapprochai des toilettes et j'installai Kara sur le siège du mieux que je le pouvais. Les mains de Kara agrippèrent les poignées en tremblant. Je devais la maintenir pour éviter qu'elle ne tombe en avant ou ne penche trop sur un côté. Une fois qu'elle fut à peu près stabilisée, j'ajustai son haut pour m'assurer qu'il ne soit pas coincé sous elle.

Rougissante, je levai le regard sur son visage, qui avait l'air tendu par un effort de concentration. Je me rendis compte, trop tard, que je la dévisageais pendant qu'elle défequait.

Je détournai les yeux et j'observai la pièce pour trouver autre chose à faire. Nous étions parvenues jusque-là – et maintenant, quoi ? Heureusement, je repérai un tableau de commandes sur les toilettes. Après avoir déchiffré les boutons et testé différentes options, je fus soulagée de trouver un bouton qui activait une petite douchette à l'arrière de la cuvette. Cette partie-là était facile, au moins.

Après l'avoir séchée avec une serviette et avoir récupéré le fauteuil fuyant, j'aidai Kara à s'y rasseoir avec précaution.

— Pas mal, non, pour briser la glace ? tentai-je de plaisanter en ramenant Kara dans sa chambre pour l'installer sur son lit.

À ce stade, je n'attendais pas de réponse de la part de Kara et heureusement, elle resta silencieuse. Cela semblait juste, étant donné la situation.

Je l'assis dans son lit et remontai le drap.

— Et voilà, bien installée, lui dis-je avec un sourire. Je m'améliorerai avec la pratique, vous verrez.

Les yeux de Kara glissèrent sur moi en direction de la fenêtre. Je suivis son regard jusqu'à une photographie encadrée posée sur le rebord. Elle devait signifier quelque chose pour elle, parce qu'elle ne cessait d'y revenir.

— Vous la voulez ? lui demandai-je.

J'allai chercher le cadre et je revins vers le lit. Sur la photo, légèrement plus jeunes, Colin et Kara s'enlaçaient. Le visage de Kara était à demi dissimulé derrière un voile translucide.

— C'est une photo ravissante. Il s'agit de votre mariage ?

Les yeux de Kara revenaient encore et toujours sur la photo.

— Vous voulez la tenir ?

Un minuscule hochement de tête, presque imperceptible. J'éprouvai une bouffée de satisfaction. Peut-être que j'avais une sorte de doigté magique. Malgré ce que Flora avait dit de Kara, nous étions en train de communiquer. De créer un lien.

Je plaçai le cadre dans la paume de Kara. Elle baissa les yeux sur la photo.

Puis, soudain, la main de Kara tressaillit, et la photographie encadrée lui échappa. Elle tomba sur le marbre et se brisa en mille morceaux. Des éclats de verre s'éparpillèrent sur le sol lisse.

— Kara ! Oh, non. Est-ce que… ça va ?

Kara ferma simplement les yeux.

J'étais à genoux en train de ramasser les bouts de verre quand Flora revint.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Kara a fait tomber le cadre, expliquai-je.

— *Kara* a fait tomber le cadre ? Ne reprochez pas votre propre maladresse à quelqu'un qui ne peut pas se défendre.

Elle me pointa du doigt et secoua la tête.

— Vous devez faire plus attention, asséna-t-elle. Et assumer la responsabilité de vos actes.

Je serrai les dents. L'injustice était cuisante, mais je ne savais pas que dire d'autre pour me défendre.

— D'accord.

— Assurez-vous de ramasser tous les morceaux, que personne ne se blesse.

— D'accord, répétai-je.

Flora emplit une seringue d'une solution ambrée qu'elle commença à injecter dans le bras de Kara. Avec son pouce, elle appuya sur le piston pour permettre au liquide de se diffuser lentement.

— Ne touchez jamais aux médicaments de Mme Harrington. Ils sont sous ma stricte responsabilité, dit durement Flora.

Je me demandai si c'était la fin de mes réprimandes pour la journée.

— Est-ce clair ? insista-t-elle.

Je me forçai à sourire.

— Parfaitement clair.

~

La demeure des Harrington avait tous les gadgets possibles et

imaginables – à l'exception d'un magnétophone. Mais j'étais déterminée à trouver un moyen d'écouter la cassette que j'avais dénichée. Le plus sûr était probablement de fouiller dans les caisses d'appareils électroniques stockées au fond du studio d'enregistrement, mais je n'avais pas encore eu l'occasion d'y passer beaucoup de temps. Commander un lecteur en ligne aurait été plus simple, mais il semblait présomptueux de commencer à me faire livrer des colis chez les Harrington. Et je n'avais malheureusement pas d'autre adresse où me faire livrer.

Mon esprit s'emballait en imaginant ce que je pourrais trouver sur la cassette. La préparation de Kara pour un rôle ? Une conversation clandestine entre elle et un réalisateur renommé ? Les preuves d'une ancienne liaison ? Cela devait être croustillant pour que quelqu'un prenne la peine de la cacher de cette façon.

Mais percer à jour ce secret potentiel allait devoir attendre. Pour l'instant, je devais me concentrer sur ma mission en tant qu'accompagnante de Kara – au moins jusqu'à ce que j'aie gagné un peu d'argent et enregistré mon texte pour le projet de Micky.

Après une semaine passée avec Kara, notre relation ne s'améliorait pas. L'instant de complicité que je pensais avoir partagé avec elle quand elle avait hoché la tête devant la photo ne s'était pas reproduit. Peut-être que j'avais imaginé ce geste. Mais il était difficile de ne pas m'en agacer, d'autant plus qu'elle m'avait attiré des ennuis et fait passer pour une idiote devant Flora.

J'essayais de me convaincre de lâcher l'affaire et de cesser de trop y réfléchir. C'était un accident. Flora m'avait peut-être blâmée, mais je n'avais pas été virée pour autant. Dorénavant, je me contenterais de ne plus rien donner de fragile à Kara.

En m'occupant d'elle au quotidien, il devenait facile d'oublier que Kara était une star de cinéma. Cependant des fragments de son ancienne vie, éparpillés dans la maison, me le rappelaient bien vite. Les murs étaient couverts de posters de films dans lesquels elle avait joué et de couvertures de magazine sur lesquelles elle était apparue – les revues de mode les plus connues, bien sûr, mais également certaines dont je n'avais jamais entendu parler.

Dans le bar du sous-sol se trouvait un objet que j'avais pris pour un presse-papiers, mais qui était en fait une récompense pour la performance de Kara dans une biographie historique. Je me souvenais du film, il n'avait pas rapporté autant que prévu. Il y avait eu une mauvaise publicité autour de Kara avant la sortie – apparemment, elle avait crié sur un jeune membre de l'équipe pendant le tournage – mais

je ne me souvenais pas des détails.

Qu'elle ait ou non fait perdre des millions de dollars au studio, Kara vivait tout de même dans cette maison luxueuse. De toute évidence, la fortune vous plaçait à l'abri des conséquences de certaines erreurs.

La garde-robe dédiée aux tenues de soirée de Kara était un autre témoignage de sa célébrité et de sa richesse. Je confondais souvent la porte de cette garde-robe et celle des toilettes, et je ne pouvais m'empêcher de m'attarder dans la première lorsque je m'y trouvais. D'accord, c'était peut-être en train de devenir une habitude. La pièce était pleine de rangées après rangées de robes, d'étagères de chaussures, et une console au centre débordait de bijoux et d'accessoires.

Ce n'était pas tant une penderie qu'un musée. Est-ce que Kara pourrait seulement reporter l'une de ces robes un jour ? Où était-ce juste un rappel de ce qu'elle avait eu avant son accident ?

Je tendis la main pour toucher une luxueuse robe en soie. Si c'était là la texture de la soie, je me demandais ce qu'étaient les tissus que j'avais pris pour de la soie jusque-là. Je ne pus m'empêcher d'imaginer ce que ce serait de vivre comme Kara. D'avoir un dressing rempli de robes de couturiers et de diamants, qui nécessitaient probablement une assurance pour les grandes occasions.

Lorsque je sortis de la pièce, je sentis mes yeux s'écarquiller. Kara était là, dans son fauteuil, un peu plus loin dans le couloir, et me regardait.

Mon cœur se mit à battre follement dans ma poitrine.

— Kara ! m'exclamai-je, une fois le choc passé. Vous êtes sortie !

Durant toute la semaine que j'avais passée avec les Harrington, je n'avais jamais vu Kara hors de sa chambre. J'ignorais qu'elle était capable de se déplacer par elle-même. M'avait-elle surveillée en secret toute cette semaine ?

Juste à cet instant, Flora fit son apparition, un foulard clair à la main. Elle devait avoir amené Kara ici avant de repartir chercher quelque chose dans la garde-robe de la chambre de Kara, celle avec tous les vêtements beiges. Bien sûr que Kara ne se déplaçait pas dans la maison ; elle ne pouvait même pas aller seule aux toilettes.

— Pourquoi ne devrait-elle pas sortir de sa chambre ? demanda Flora. Elle est chez elle.

Du talon, elle desserra le frein du fauteuil de Kara et commença à le pousser dans ma direction. Arrivée à ma hauteur, elle ralentit un

moment, son regard oscillant entre la porte du dressing et moi. Je me sentis rougir.

— Je vous recommande de ne pas fouiner, même si le style de vie de Mme Harrington attise votre curiosité. Simple conseil amical.

Bizarrement, son ton ne semblait pas si amical que ça.

5

Quelques jours plus tard, j'étais en train de pousser le fauteuil de Kara sur le balcon pour y prendre un peu l'air quand mon téléphone se mit à sonner.

— Désolée, je dois répondre, dis-je.

Kara ne réagit pas.

Pourquoi j'ai dit ça ? Elle s'en fiche. Si ça se trouve, elle ne m'entend même pas.

Je portai le téléphone à mon oreille.

— Allô ?

Une voix familière me répondit. C'était l'une des infirmières du centre de soins. J'expédiai les politesses habituelles. Il était coutumier qu'elles m'appellent une fois de temps en temps avec de nouvelles infos mineures, mais ma dernière visite ne remontait pas à si longtemps que ça.

— Je voulais vous informer personnellement. Nous avons observé des mouvements oculaires instinctifs.

Mon cœur sauta un battement.

— Quoi ?

— Nous voulions que vous soyez au courant. Cependant, sachez que ce changement n'est pas forcément significatif. Vous devez comprendre que le rétablissement d'une personne dépend énormément de l'individu, surtout après une si longue période d'inconscience. Nous gardons un œil sur la situation et vous ferons savoir si elle évolue. Mais à votre place… J'essaierais de ne pas trop espérer.

— Bien sûr, dis-je. Merci.

Je raccrochai et laissai mon regard errer par-dessus la balustrade.

Des sirènes qui se rapprochent. Un gargouillis étouffé, désespéré. Une main qui se tend…

Soudain, je ressentis un choc douloureux contre mes jambes quand le fauteuil de Kara me heurta. Surprise, je trébuchai contre la rambarde,

qui m'arrivait à la taille, et m'y accrochai instinctivement aussi fort que je le pouvais. Le vertige me prit ; nous étions très loin du sol.

Je me redressai et me dégageai. Kara, dans son fauteuil, roula en avant pour venir prendre la place que j'avais occupée, en heurtant doucement la balustrade.

J'aurais pu jurer que j'avais vérifié les freins. Depuis l'incident aux toilettes, je faisais toujours très attention.

Et pourtant, ils étaient desserrés, de toute évidence. Je me baissai rapidement pour les enclencher, les doigts tremblants, en m'excusant abondamment.

— Je suis vraiment désolée, marmonnai-je. Cela n'arrivera plus.

Je baissai le regard vers Kara. Ses yeux se détournèrent de moi et se reportèrent sur l'horizon. L'espace d'un instant, je crus y déceler une expression et j'eus soudain l'impression d'être… observée ? Jugée ?

Je me faisais probablement des idées.

Alors que je l'éloignais du balcon, une idée me vint : et si c'était de ce balcon que Kara était tombée ? Mon estomac se retourna à cette pensée. Kara avait-elle été contrariée que je l'aie amenée ici ?

Comment savoir, avec elle ?

~

Quelqu'un avait fouillé dans mes affaires.

De retour dans la chambre d'amis, je fis l'inventaire du peu que je possédais. Cela ne prit pas longtemps – un sac de voyage, un sac à dos, et ce que j'avais jugé utile de ramener de la voiture. Le tout tenait sans peine sur le lit. Certes, le lit était immense, mais vous voyez ce que je veux dire.

Je n'avais pas grand-chose, aussi était-il évident que certains objets avaient été déplacés. La personne qui avait fouillé n'avait pas vraiment été subtile : le câble de mon téléphone avait été enroulé et déposé sur la table de chevet, mes t-shirts avaient été pliés en plus d'être réarrangés, et même les sous-vêtements que j'avais laissés en vrac dans le sac avaient été rangés en une pile nette, sans aucun égard pour mon intimité.

Tout d'abord, je fus soulagée de me rendre compte que la cassette audio trouvée dans le studio était toujours là. Mais ensuite ma gorge

se noua à l'idée que la femme de chambre avait trouvé quelque chose étiqueté au nom de *Kara* dans mes affaires, surtout après que Flora m'avait déjà réprimandée pour ma curiosité. Allait-elle en parler aux Harrington ? Risquais-je de perdre ma place ?

La prochaine fois que je verrais la femme de chambre, je lui expliquerais. Je lui dirais que j'avais trouvé cette cassette dans la maison et que j'avais eu l'intention de la rendre, mais que ça m'était complètement sorti de l'esprit. Je me montrerais super convaincante.

Je ne pouvais pas me permettre de perdre ce boulot.

Pourquoi n'avais-je pas donné la cassette à quelqu'un, d'ailleurs ? J'aurais pu la remettre à la femme de chambre, ou alors à Colin. Était-ce parce que je ne voulais pas donner l'impression d'avoir fouiné ? Ou par simple curiosité ?

Il semblait normal de trouver des objets au nom de Kara. C'était sa maison, après tout. Mais pourquoi cette cassette avait-elle été dissimulée sous la console ? Et qui enregistrait sur des *cassettes audio*, à notre époque ?

Je ne savais pas pourquoi, mais j'avais l'impression que cette cassette pouvait m'apprendre des choses sur Kara, m'aider à comprendre la femme à qui je devais tenir compagnie. Une femme dont je savais tout, et pourtant si peu.

Aussi décidai-je, à partir de ce moment, de toujours garder la cassette au fond de ma poche.

~

Se lier d'amitié avec quelqu'un qui n'est que partiellement réactif et absolument pas intéressé est un défi. Se lier d'amitié avec quelqu'un qui vous fiche la chair de poule est quasiment impossible.

Mais j'avais un travail. J'avais un endroit où vivre. Et, par-dessus tout, j'avais accès à un studio d'enregistrement tout équipé, ce qui était la clé pour me sortir de la pauvreté mais aussi pour relancer ma carrière de comédienne de doublage. Après un long passage à vide, j'avais enfin trouvé un moyen de sortir la tête de l'eau. Tout ce que j'avais à faire, c'était prétendre être la meilleure amie de Kara Harrington.

Cette dernière était en train de regarder fixement à travers moi pendant que j'arrangeais les coussins dans son dos et remontais une couverture sur ses jambes longues et minces.

Elle était vêtue d'une magnifique chemise de nuit d'un bleu profond,

bordée de dentelle. Avec une paire de talons et des pendants d'oreille, j'aurais sans doute pu la porter comme une robe à l'occasion d'un cocktail chic.

Je ne pus m'empêcher de songer que c'était du gâchis.

Je me sentis immédiatement coupable d'avoir de telles pensées.

— Vous avez de très beaux vêtements, dis-je rapidement. Ces couleurs vives vous vont toujours bien au teint.

Kara continua de m'ignorer pour se concentrer plutôt sur une plante en pot posée dans un coin de la chambre – une plante qui aurait sûrement fait une meilleure interlocutrice. Mais il y avait une tension sous-jacente, comme un ressort prêt à la détente. Les gestes brusques de Kara me mettaient toujours sur le qui-vive. Je m'attendais à tout moment à ce qu'elle renverse un objet et que Flora se précipite pour m'accuser. Il aurait fallu l'entourer uniquement d'objets en plastique. Avec ses spasmes, Kara était un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Je me demandais si ces spasmes étaient douloureux et si elle ressentait grand-chose.

— Voudriez-vous que je vous brosse les cheveux ? demandai-je. Ils sont si beaux, si épais.

Les paupières de Kara tressaillirent. C'était sans doute mon imagination, mais j'aurais pu jurer l'avoir vue lever les yeux au ciel. Puis elle posa son regard sur la table de chevet, où se trouvait une pile de livres.

— Vous voulez que je lise ?

Un minuscule hochement de tête, à peine perceptible.

Heureuse que nous communiquions enfin après presque deux semaines à être ignorée, j'inspectai les livres. En examinant les couvertures – biographies de personnages historiques, fiction contemporaine, et même un roman de fantasy tiré d'une franchise de films à succès – le déclic se fit. C'étaient tous des projets sur lesquels Kara avait travaillé.

— Ce sont tous des films dans lesquels vous avez joué ! m'exclamai-je. Attendez, est-ce que c'est le roman du film qui se passe dans l'espace ? Celui où vous jouez une astronaute ?

Kara ferma les yeux. Je commençais à penser que ça signifiait *oui*. Ou peut-être *la ferme*.

À cet instant, on frappa à la porte.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit Colin en passant la tête à l'intérieur.

— Oh non, pas du tout, dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Ces temps-ci j'écoutais le podcast de Colin avant de m'endormir, et il était difficile de ne pas adhérer à son style de pensée positive.

Sans parler du fait qu'il avait une voix agréable. Grave, apaisante. J'aimais l'entendre au creux de mon oreille.

Je repoussai ces pensées et hochai la tête en direction de la table de chevet.

— Nous étions sur le point de lire, expliquai-je. Mais je me suis laissée distraire par les titres.

— J'ai entendu, dit Colin avec un large sourire. C'est une belle collection, n'est-ce pas ? Kara a participé à de super projets.

— Ça, c'est sûr !

Puis, me rendant compte à quel point je m'étais emballée, je jetai un regard à Kara et j'essayai de me reprendre.

— J'ai bien peur d'avoir été en train de radoter…

— Ne vous excusez pas, me rassura Colin en avançant vers le lit. Je suis heureux qu'elle ait quelqu'un qui lui parle comme à une amie. La plupart des gens lui parlent comme…

— Comme si elle n'était même pas là ? terminai-je en pensant à Flora.

Elle semblait convaincue que Kara n'était capable de communiquer que des besoins basiques. Pour être franche, je ne savais pas trop ce que je croyais. Parfois, je pensais voir l'ombre d'une émotion sur le visage généralement impassible de Kara, en réponse à quelque chose que j'avais fait ou dit. Mais peut-être n'était-ce que mon imagination. Peut-être projetais-je mes propres émotions sur elle.

— Exactement, confirma Colin. Et ses autres amis, eh bien… la plupart ont disparu après l'accident.

— Je suis navrée de l'entendre, dis-je.

Mon cœur se fendit pour Kara. Je savais ce que c'était d'être mise de côté et oubliée, rejetée d'une communauté. De voir tous vos anciens amis se retourner contre vous.

— Merci, Anna. Vous avez assez travaillé pour aujourd'hui. Je peux prendre le relais.

Ses yeux bleus scannèrent les titres des livres.

— *Les Sentinelles des Étoiles*, dit-il. Un classique.

— Il y a un million de livres dans cette série, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Il en sort un nouveau chaque année, dit Colin en riant. Mais au moins, cela veut dire qu'il y a de la matière pour des adaptations. J'ai entendu dire qu'ils se préparent à tourner la suite. Avec un peu de chance, Kara ira mieux d'ici là.

Mon estomac se noua. J'avais travaillé dans l'industrie du divertissement comme comédienne de doublage. Je savais combien l'attente pouvait être longue avant qu'un casting soit annoncé pour un projet. Mais imaginer Kara en studio en train de faire des cascades dans un harnais de sécurité, une arme factice à la main, me semblait impossible. Même d'ici quelques années.

Mais je ne pouvais pas dire cela à Colin, surtout quand il regardait sa femme avec une expression pleine d'espoir.

— J'en suis certaine, dis-je en me forçant à sourire. Merci, Colin. Profitez de votre lecture.

— J'y compte bien, dit Colin. Merci, Anna.

— À plus tard, Kara, dis-je avant de me diriger vers la porte.

Alors que je me glissais dans le couloir, je risquai un regard à l'intérieur de la chambre. Colin avait commencé à lire le début du livre. Sa voix était ferme et réconfortante, son timbre bas et agréable. Si on ajoutait à cela sa personnalité aimable, il était facile de voir comment il était devenu un podcasteur si populaire. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser que son optimisme était mal placé. Je pouvais l'imaginer, lui, dans une situation similaire – faire des petits signes encourageants au personnel aidant, interagir avec les accessoires de kinésithérapie, et surmonter toutes les difficultés. Mais Kara ? Kara avec ses yeux perdus au loin, ses airs condescendants et ses mains tremblantes ? Kara, affalée contre moi comme une poupée de chiffon ? Il me semblait qu'elle avait déjà abandonné.

Et Colin ne s'en était pas encore rendu compte. Il ne méritait vraiment pas cela.

Je secouai la tête et tentai de me concentrer sur autre chose que sur l'épaisse chevelure noire et bouclée de Colin quand mon regard se porta à nouveau sur Kara.

Mais cette fois, elle ne regardait pas dans le vide, ou à travers moi.

Elle me regardait droit dans les yeux.

Je me figeai, puis je m'empressai de refermer la porte.

Était-ce mon imagination… ou avais-je lu quelque chose dans ses yeux ?

De l'hostilité ? De la malveillance ? Ou même… de la haine ?

6

En fouillant dans les nombreux cartons d'équipement dans le studio, je trouvai un adaptateur pour cassette.

Je savais que j'aurais mieux fait de laisser tomber.

Mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

J'avais encore une heure avant que Micky arrive pour notre première session d'enregistrement.

Je n'avais pas vraiment demandé l'autorisation à Colin de faire venir Micky à la maison pour enregistrer. J'avais le sentiment qu'il serait d'accord, mais c'était tout de même gênant de lui demander si je pouvais inviter un homme, si tôt après le début de mon contrat. Je craignais que Colin ne se fasse des idées.

Je n'avais cessé de repousser le moment de lui poser la question, et maintenant il était trop tard. J'en avais eu l'intention, j'y avais pensé toute la semaine, mais Colin était très occupé. Il était souvent à l'extérieur, et quand il était à la maison, il était soit dans le studio, soit avec Kara. Dans un cas comme dans l'autre, je ne me voyais pas l'interrompre. Et chaque fois que nous nous croisions entretemps, Micky était bien loin de mes pensées.

À présent, il était trop tard pour demander la permission. Micky allait arriver dans l'heure, et Colin était en ville. Heureusement, les femmes de chambre n'étaient pas là, et il était trop tard pour une livraison ou pour que l'un des assistants ou associés de Colin fasse irruption avant de ressortir sans un mot. Flora serait à l'étage avec Kara, occupée à la laver et lui donner ses médicaments.

J'avais dit à Micky de me retrouver au portail, et je pouvais le faire entrer directement par la porte près de la piscine qui menait au sous-sol, dans le couloir où se trouvait le studio. Si tout se déroulait comme prévu, Micky allait pouvoir entrer et sortir sans que personne ne soit au courant. Plus tard, je pourrais expliquer toute la situation à Colin et m'épargner *beaucoup* de stress par la suite.

J'allumai l'ordinateur du studio et il s'éveilla en diffusant une plaisante mélodie. Je cherchai rapidement une prise pour l'adaptateur et j'en trouvai une. Quelques clics plus tard, un fichier audio était affiché à l'écran, prêt à être écouté. Je jetai un regard nerveux vers la

porte.

Il n'y avait personne à la maison, pour autant que je sache. Tout allait bien. Même si quelqu'un devait entrer, je pouvais toujours dire que je m'étais trompée de cassette.

Je fis un double-clic sur le fichier.

Un clip audio s'ouvrit à l'écran et le niveau sonore apparut comme une chaîne de montagnes vert fluo tandis qu'une voix tonnait tout autour de moi, venue de partout et nulle part à la fois par la grâce du son surround.

La voix était celle d'une femme. Elle avait le ton rauque, comme si elle venait d'avoir une quinte de toux ou de pleurer.

Je ne sais pas quoi dire. Dois-je commencer au début ?

Il y eut une courte pause et un murmure indistinct, comme si quelqu'un lui répondait.

D'accord. Je vais juste parler de comment je me sens sur le moment, alors.

Je ne sais pas vraiment en qui avoir confiance, ou qui croire. Je ne pense pas pouvoir me faire confiance.

Je commence à avoir peur.

J'ai la sensation que quelque chose de terrible va m'arriver. Cela va me tomber dessus, inévitablement, comme un raz-de-marée. Mais il n'y a rien que je puisse faire pour l'empêcher. Aucune issue. Et aucun visage sur cet ennemi.

J'ai peur.

Et je ne sais pas quoi faire…

Je sursautai quand la porte s'ouvrit et j'abattis une main sur le clavier, coupant net l'audio.

— Anna ?

Je me couvris le visage de mes mains.

— Oh mon Dieu, Micky, tu m'as fait peur ! dis-je avant de me redresser. Comment es-tu entré ici ?

— Le portail était ouvert, et tu ne répondais pas au téléphone, expliqua Micky. J'ai fait le tour de la piscine et j'ai vu la porte du sous-sol, alors je me suis dit que j'allais venir te retrouver.

— Je t'avais dit de m'attendre.

Je déconnectai l'adaptateur et le fourrai sous la console, en espérant que Micky ne le remarquerait pas.

— Pourquoi ? demanda Micky avec un froncement de sourcils.

— Peu importe, dis-je.

Je n'arrivais pas à croire que Micky s'était glissé à l'intérieur sans m'attendre. Et ce n'était pas le genre des Harrington ou de leurs employés de laisser le portail ouvert.

Micky observa le studio d'enregistrement autour de nous avec un hochement de tête admiratif.

— C'est incroyable. Plus notre démo aura un son professionnel, meilleures seront nos chances d'être financés.

Il me jeta un regard en coin, une lueur d'espoir dans les yeux.

— On peut faire ce qu'on veut ici, personne ne nous entendra.

Il s'avança vers la console et joua avec quelques réglages. Il cliqua sur le micro près de lui et énonça dramatiquement, « Dans l'espace, personne ne vous entend crier ». Ses mots résonnèrent dans la pièce. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Eh bien, mettons-nous au travail ! dit Micky en battant des mains.

Nous commençâmes à travailler sur le dialogue, et Micky me fit passer au micro pour tenter différentes versions. Après chaque essai, Micky bidouillait les réglages jusqu'à être satisfait du profil sonore qu'il avait obtenu et sauvegardé, prêt à être utilisé chaque fois que j'enregistrerais mes répliques.

— Plus tu auras d'indications, meilleur sera le produit fini, ne cessait de me rappeler Micky.

— Bien sûr, mais nous pouvons travailler à distance. Je ne veux pas te déranger, expliquai-je. Tu n'es pas obligé de venir ici tout le temps.

En vérité, j'étais surtout nerveuse à l'idée que Flora me surprenne en train de faire entrer un homme dans la maison.

— Ça ne me dérange pas de venir, dit Micky. C'est aussi une bonne excuse pour te voir !

Je me forçai à sourire.

Sans se rendre compte de ma gêne, Micky fouilla dans son sac et en sortit une bouteille d'alcool bon marché.

— Il faut qu'on fête ça !

— Peut-être juste un verre, suggérai-je.

Je commençais à avoir le pressentiment que Micky espérait passer du temps avec moi, et je ne voulais pas que Colin ou Flora nous surprenne et se fasse des idées.

Je sortis deux verres, et Micky nous servit à boire. La liqueur était amère, mais ce n'était pas aussi mauvais que je le craignais. Je me détendis dans mon fauteuil, et Micky et moi commençâmes à parler des personnages. Quand il s'en tenait au travail, la conversation de Micky n'était pas inintéressante. Il était véritablement passionné par ce projet. Et sa passion était contagieuse : je sentais que je commençais à m'enthousiasmer pour l'histoire, les personnages, et les possibilités que pouvait offrir ce projet avec un financement correct.

— Avec une base de fans déjà solide et tout un univers préétabli prêt à être adapté, nous pourrions avoir des années de travail devant nous. Qui sait où cela pourrait nous mener ? dit joyeusement Micky pour la énième fois en remplissant à nouveau mon verre.

J'acquiesçai, envahie par la chaleur de la liqueur, une brûlure plaisante dans la gorge.

— Et tu es vraiment le choix parfait pour le rôle de la Comtesse, dit Micky. Tu *es* la Comtesse.

Cela aussi, il l'avait déjà dit au moins trois fois. À quel point était-il ivre ?

— Merci, dis-je poliment.

Je me demandais si je devais mettre un terme à la visite. J'étais de plus en plus consciente que mon service allait bientôt commencer et de plus en plus inquiète à l'idée d'avoir bu juste avant. Je comptais ne boire qu'un seul verre, mais j'avais perdu le compte du nombre de fois où Micky m'avait resservie, et je me sentais légèrement étourdie. *Pas bon.*

— Tu pourrais t'inspirer de ce qui t'entoure, dit Micky.

Il agita vaguement le bras en direction de la maison en général. De la liqueur éclaboussa sa manche et la moquette. Je me raidis.

— C'est très gentil de la part de Colin de nous laisser utiliser le studio, dis-je pour changer de sujet.

Micky fit tournoyer l'alcool dans son verre.

— Qu'est-ce que tu penses de lui ? demanda-t-il.

— Il ferait un bon Comte, c'est certain, dis-je, ne voyant pas trop où il voulait en venir.

Micky plissa les yeux. Il tapota son verre du bout des doigts.

— Tu sais, dit-il, tout le monde *adore* le Comte.

L'atmosphère autour de nous avait changé.

— Je suppose, dis-je avec un rire gêné. Il est charmant et attirant, et…

— Oui, m'interrompit Micky. Il est séduisant et charmant, mais il est aussi…

Il secoua la tête avant de reprendre le fil de sa pensée.

— Mais les gens ne veulent pas le voir. Pas comme le Fou. Le Fou est quelqu'un de fiable…

Il ne finit pas sa phrase. J'attendis qu'il poursuive, en priant pour que cela n'aille pas dans la direction que je craignais. Combien d'actrices avaient eu à gérer les avances non désirées de leurs metteurs en scène ?

Mais il se contenta de finir son verre, le reposa sur la table d'un geste un peu hésitant, et se leva. Il secoua la tête en me regardant.

— Donc, tu auras terminé le premier lot de répliques à la fin de la semaine prochaine ? me demanda-t-il.

— Oui, absolument, répondis-je, désarçonnée par son changement soudain.

Nous nous étions déjà mis d'accord sur cette date, et nous avions à peine commencé à travailler sur le projet, mais maintenant j'avais l'impression d'être une employée indisciplinée.

Micky acquiesça distraitement et quitta la pièce.

— À bientôt, Anna.

Je restai seule dans le studio, confuse, mon verre à demi plein à la main.

Le projet de Micky pouvait être mon billet vers le succès et la stabilité, mais peut-être étais-je trop naïve. Et s'il attendait davantage de ma part ? Et s'il voulait quelque chose que je n'étais pas prête à lui offrir ?

Qu'arriverait-il quand il s'en rendrait compte ?

Cette pensée me retourna l’estomac.

7

J'étais employée chez les Harrington depuis deux semaines quand j'eus pour la première fois l'opportunité de quitter la maison.

Enfin, ce n'était pas tout à fait vrai. Techniquement, j'aurais pu sortir durant les matinées ou les soirées, quand Flora s'occupait de Kara, mais la chaleur brûlante de l'été rendait bien plus attractif le fait de rester dans le sous-sol climatisé, avec son bar plein de boissons fraîches.

Et puis, mon objectif principal était de lire mon script et d'enregistrer mes répliques dans le studio, aussi ne pouvais-je pas me plaindre. Après tout, ma chance était enfin en train de tourner.

Mais ce jour-là était différent. Alors que je me dirigeais vers l'étage pour commencer mon service, je vis Colin en train de parler avec un homme vêtu d'un costume noir, probablement un assistant. Colin lui serra fermement la main, mettant un terme à leur conversation, et m'intercepta.

— Anna, dit-il. J'espérais vous croiser.

Il passa distraitement une main dans ses boucles, qui retombèrent sur son front. Il avait les cheveux humides, comme s'il venait de prendre une douche. J'étais étrangement heureuse qu'il ait interrompu sa discussion pour me parler, comme si cela prouvait, d'une certaine façon, que j'étais importante à ses yeux. À tout le moins, cela m'aidait à me sentir un peu plus à ma place.

L'autre homme me jeta un coup d'œil en se dirigeant vers la sortie. Je souris, mais mon attention était sur Colin.

— C'est votre jour de chance, dis-je en écartant les mains. Comment puis-je vous aider ?

— En fait, j'espérais que vous pourriez conduire Kara à son rendez-vous chez le kinésithérapeute.

— Oh. Est-ce que ce n'est pas… le rôle de Flora ?

Je me moquais de qui c'était le rôle, mais ça ne ressemblait pas à Flora d'abandonner ses responsabilités. Colin dut remarquer ma surprise.

— Si, mais je me disais que vous pourriez prendre sa place aujourd'hui. Il serait bon de vous familiariser avec ce genre de tâches. Juste au cas où Flora serait… indisponible.

— Compris, dis-je.

J'étais certaine que Flora ne serait jamais *indisponible*, mais je n'étais pas en position de remettre en question ce que Colin estimait nécessaire.

Et puis, je devais admettre que j'aimais l'idée d'emmener Kara à l'extérieur. Passer des heures et des heures dans la chambre de Kara, dans un épais silence uniquement rompu par ma propre voix, commençait à me mettre mal à l'aise. Deux semaines avaient passé, mais je n'arrivais toujours pas à me débarrasser de l'étrange impression que j'avais auprès de Kara. Elle me rappelait ces portraits dont les yeux avaient l'air de vous suivre où que vous soyez dans une pièce, même si elle semblait regarder droit devant elle.

Peut-être serait-elle moins intimidante au-dehors, dans le monde réel, entourée par le remue-ménage de la circulation et par des kinés enthousiastes.

— Parfait ! Merci beaucoup, Anna, dit-il avec une légère pression sur mon bras. Flora ?

Quelques instants plus tard, Flora apparut avec Kara dans son fauteuil.

— Vous expliquerez tout à Anna ?

— Bien sûr, Monsieur Harrington, répondit Flora.

Son ton était neutre, mais froid. Elle poussa le fauteuil de Kara dans l'ascenseur, et j'y montai à leur suite. Colin nous fit un salut joyeux de la main, puis les portes se refermèrent. Soudain, la température chuta d'au moins dix degrés.

Nous descendîmes au garage. Je n'y avais été que brièvement, quand j'avais garé ma voiture dans un coin. J'essayai d'ignorer mon vieux tacot en passant devant la collection de voitures rutilantes des Harrington, mais je vis tout de même Flora lui jeter un regard de mépris à peine dissimulé.

Elle pouvait faire la moue autant que ça lui chantait, tant qu'elle ne me posait pas de questions indiscrètes.

Les Harrington avaient suffisamment de voitures pour une petite armée. Cela semblait excessif pour un foyer qui ne comptait que deux personnes. Je me demandai vaguement s'ils avaient espéré avoir une

famille plus grande, avant l'accident de Kara.

Il y avait deux 4x4, un coupé Maserati argent étincelant, et quelques voitures vintage que je ne reconnus pas dans le fond. Flora conduisit Kara vers un véhicule à l'avant, un gros van Mercedes noir.

— La clé est à l'intérieur, dit Flora.

Elle ouvrit la portière et pressa un bouton qui abaissa une plateforme pour le fauteuil de Kara. Pendant ce temps, je fis le tour pour atteindre la place du conducteur. Les sièges étaient en cuir blanc immaculé et incroyablement moelleux, un sacré contraste comparé à ma vieille bagnole que j'échouai à oublier. Je m'assis en poussant un soupir d'aise. Je vous jure, en cet instant, Flora aurait pu dire ce qu'elle voulait, j'aurais laissé couler.

Après qu'elle eut fait monter Kara dans le van, je démarrai et je fis défiler les infos sur le navigateur jusqu'à trouver l'adresse du cabinet de kinésithérapie.

— Attention sur la route, dit Flora avant de claquer la portière de Kara.

De la part de n'importe qui d'autre, cela serait passé pour une inquiétude sincère, mais de la part de Flora, cela sonnait comme un ordre. Je nous dirigeai vers les portes du garage, qui s'ouvrirent automatiquement, et nous sortîmes dans la rue tandis que Flora disparaissait dans l'obscurité.

La conduite était souple, j'avais plus l'impression de voler que de rouler. Et aisée – la voiture se conduisait pratiquement toute seule. La climatisation soufflait un courant d'air frais en continu qui m'immunisait contre la vague de chaleur extérieure.

Tout en conduisant, je ne cessais de repenser à la voix sur la cassette que j'avais trouvée dans le studio d'enregistrement. Même si Micky avait interrompu mon écoute, les mots troublants s'étaient gravés dans ma mémoire, et je pouvais me les rappeler comme si on me les chuchotait directement à l'oreille.

…quelque chose de terrible va m'arriver.

Le désespoir dans cette voix.

Il n'y a rien que je puisse faire pour l'empêcher.

La légère distorsion de la bande rendait difficile d'identifier la voix. Cela me faisait penser à de vieux bureaux enfumés et des Walkmans encombrants – bref, des trucs de la génération de mes parents.

Pas d'issue.

Mais cette cassette avait clairement été étiquetée au nom de Kara. Est-ce qu'elle l'avait enregistrée elle-même, ou est-ce qu'on la lui avait envoyée ? J'allais devoir chercher des vidéos de Kara en train de parler pour comparer sa voix à celle de la cassette.

Certes, Kara avait déjà modifié sa voix pour des rôles. Peut-être se préparait-elle à jouer un personnage ? C'était quoi, le film qu'elle avait laissé tomber avant l'accident ?

J'ai peur.

Et j'avais cru chaque mot prononcé par cette voix. Qui que soit la personne qui parlait sur cette cassette, soit elle était véritablement terrifiée, soit elle était capable d'un jeu d'acteur digne d'un Oscar. Ce genre de performance n'était pas facile. Je le savais mieux que quiconque.

Kara était-elle une meilleure actrice que je ne l'avais pensé ? Ou l'inébranlable Kara Harrington avait-elle réellement eu peur ? Et si oui, de quoi ?

J'entraperçus Kara dans le rétroviseur et je faillis écraser la pédale de frein, ce qui aurait été catastrophique.

Ce n'était pas seulement le fait qu'elle me fixait du regard qui m'avait déstabilisée.

C'était qu'elle n'avait pas de ceinture de sécurité.

— Oh merde.

J'inspectai frénétiquement la route à la recherche d'une place où me garer. Je n'en vis aucune, et je dus attendre un feu rouge pour sauter rapidement hors du van. Des klaxons résonnèrent quand le feu passa au vert, juste au moment où je mettais sa ceinture à Kara.

Essoufflée mais soulagée que Kara soit bien attachée, je me précipitai derrière le volant.

Le reste du trajet jusqu'au cabinet se fit sans accroc. Mais, tandis que je faisais passer le fauteuil de Kara sur la plateforme de levage et la poussais en direction du cabinet, je sentis la colère monter en moi. Je songeai aux paroles de Flora : *Attention sur la route.*

Avait-elle fait en sorte de me mettre en faute ? Était-ce un genre de test tordu ?

J'avais le sentiment que Flora ne m'appréciait pas beaucoup, mais

mettre en danger la sécurité de Kara pour prouver mon incompétence paraissait extrême, même pour elle.

Il me vint à l'esprit que Flora devait sûrement faire moins d'heures depuis que j'avais été embauchée, et il semblait que je récupérais davantage de ses responsabilités. Puisque j'avais mis en avant sur mon CV le fait d'avoir pris soin d'un proche malade, on m'avait assigné des tâches généralement effectuées par une infirmière. Aider Kara à aller aux toilettes. La baigner. L'habiller.

Flora devait être amère parce que je la remplaçais.

Je guidai Kara jusqu'au cabinet. L'intérieur luxueux était tout en bois et pierre sombres, baigné dans une chaude lumière ambrée. Une douce musique de flûte complétait cette ambiance spa. Il était difficile de croire que c'était un centre de rééducation agréé. Et moi qui croyais que tout ce qui touchait au domaine médical impliquait la couleur blanche, du linoléum et du carrelage…

J'apprenais que l'argent fonctionnait comme un tour de magie. Tout était possible pour peu qu'on y mette le prix.

Je poussai le fauteuil de Kara jusqu'à l'accueil où était assise une réceptionniste vêtue d'une chemise noire impeccable, un magazine people en papier glacé entre les mains. Elle leva les yeux quand je m'approchai avec Kara.

— Oh, bonjour. Comment allez-vous ? Mme Harrington a rendez-vous avec un kinésithérapeute, annonçai-je, en m'apercevant que je ne connaissais pas le nom de son médecin.

Même si Kara ne parlait pas, je pouvais parfois *ressentir* sa désapprobation. C'était l'un de ces moments. Je déglutis nerveusement.

— Absolument, dit la réceptionniste en faisant cliqueter ses faux ongles avec vigueur sur le clavier. Veuillez vous asseoir. Cela ne prendra pas longtemps.

J'eus à peine le temps de me trouver un siège avant qu'un homme en blouse blanche n'apparaisse. Il avait un visage impeccablement rasé et un sourire d'un blanc presque aveuglant. Tout comme les Harrington, il dégageait une aura de propreté telle qu'il semblait inimaginable qu'il puisse se salir. C'était probablement un talent qu'il avait perfectionné pour plaire à sa clientèle riche et prestigieuse.

Un talent que je n'avais pas encore acquis.

L'homme salua Kara avec enthousiasme.

— Bonjour, Madame Harrington. Quel plaisir de vous revoir !

Puis il se tourna vers moi.

— Et vous devez être… ?

— Anna Albright. Je suis l'accompagnante de Mme Harrington.

Je fus moi-même surprise par la note de fierté que je perçus dans ma voix.

— Merveilleux. Vous pouvez attendre ici pendant que j'emmène Mme Harrington à sa séance.

— Oh, dis-je, incertaine.

Personne ne m'avait expliqué que faire dans ce scénario. J'avais supposé que je serais dans la salle avec elle. Je jetai un regard vers Kara, qui semblait captivée par les mouvements des poissons dans l'aquarium à l'autre bout de la pièce.

— Je ne suis pas sûre, mais peut-être que Kara préfèrerait que je sois là ?

À cet instant, Kara tapota deux fois sur son accoudoir. L'homme hocha la tête.

— Voilà votre réponse.

— Je vous demande pardon ? D'habitude, elle tape si elle veut aller aux toilettes…

— Une tape pour oui, deux tapes pour non, expliqua-t-il.

— Oh, m'entendis-je dire.

Je ne savais pas quoi ajouter. Pourquoi est-ce que personne ne me l'avait dit ? Flora avait tellement insisté sur le fait que la communication de Kara se limitait à indiquer qu'elle voulait aller aux toilettes. Flora avait-elle minimisé les capacités de Kara pour se donner l'air plus importante, en tant qu'infirmière diplômée ?

Colin était-il au courant ?

Le kiné partit avec un léger sourire, mais il aurait tout aussi bien pu secouer la tête. Comment quelqu'un qui travaillait pour Kara pouvait ignorer ce genre de choses ?

J'avais envie de me cacher dans un coin. Je me laissai tomber sur un des sièges de la salle d'attente. La réceptionniste, qui feuilletait distraitement son magazine people, leva la tête.

— Il adore faire comme s'il était son meilleur ami, mais Kara ne lui prête jamais attention, dit-elle.

Cela me réconforta un peu.

— C'est bon de savoir qu'elle ignore tout le monde équitablement.

La jeune femme me fit un sourire de conspiratrice par-dessus son magazine.

— *Alors*, c'est comment de travailler pour les Harrington ?

— Colin – M. Harrington – est très gentil, répondis-je honnêtement. Mais il n'est pas souvent à la maison.

— Dommage. Il est agréable à regarder, pas vrai ?

À ma grande horreur, je rougis.

— Je n'y ai pas réfléchi, mentis-je.

La réceptionniste gloussa. Elle se pencha par-dessus son magazine, avide de ragots.

— Je promets de ne pas le dire à Kara.

— Eh bien… euh, je suppose que oui, admis-je.

À qui le dirait-elle de toute façon ? Elle était clairement en manque d'interactions sociales. Je doutais que la clientèle du cabinet daigne remarquer sa présence.

— Il ressemble à une pub de parfum ambulante, soufflai-je. À côté de lui, mon ex a l'air d'un gremlin.

— Trop drôle ! Vous savez, je crois que je vous préfère à la dernière fille.

— Je me préfère à Flora, moi aussi, marmonnai-je.

— Elle s'appelait Flora ? Je ne me souviens pas. J'ai vu pas mal de filles amener Kara. Elles l'accompagnent seulement pendant quelques semaines. Jamais très longtemps, dit-elle avec détachement en reposant le magazine sur son bureau.

Je la regardai, ahurie. Je pensais être la première accompagnante de Kara, mais ce n'était clairement pas le cas. Il semblait étrange que personne n'ait mentionné mes prédécesseuses avant aujourd'hui.

— Vous pensez qu'elle est toujours présente ? Kara ? Vous pensez qu'elle sait ce qui se passe ? demanda la réceptionniste.

Je me rappelai le regard intense et plein de venin que Kara m'avait lancé dans le rétroviseur, puis je repensai à ses moments d'immobilité, à ses yeux vides. À la façon dont elle semblait partir au loin, là où personne ne pouvait la suivre.

— Je pense que oui. Du moins par moments.

Alors, la jeune femme dit quelque chose d'inattendu.

— Bien. J'espère que c'est le cas. Vu la façon dont elle a piétiné d'autres femmes pour en arriver là où elle est, elle l'a bien mérité. Ce n'est que justice qu'elle doive souffrir en silence.

Je me figeai. Elle poursuivit, méprenant de toute évidence mon choc pour de la curiosité.

— Vous savez, j'ai une amie qui a travaillé sur un tournage avec elle, une fois. Elle m'a dit que Kara l'avait prise en grippe parce qu'elle était jeune et jolie. Kara a été horrible avec mon amie. Et pas juste horrible comme le sont souvent les stars de Hollywood, mais carrément détraquée. Elle m'a dit que Kara était vraiment une sale g-

Avant que je puisse répondre, la porte s'ouvrit et le kiné apparut avec Kara. Je le remerciai et me hâtai de sortir de la clinique avec elle, perturbée par ces propos si malveillants et si désinvoltes. J'entendis la réceptionniste nous souhaiter distraitement une bonne journée, avant de replonger nonchalamment dans les pages de son magazine.

Elle avait dit des choses terribles et cruelles, et cela m'avait fait un choc. Mais au-delà de ma désapprobation, je ne pouvais que m'interroger.

Qu'est-ce que Kara avait bien pu faire pour mériter un tel sort ?

8

J'avais trouvé la chaleur de la semaine précédente insupportable, mais elle avait été polaire en comparaison de la canicule qui suivit. Un soleil de plomb implacable faisait chauffer l'asphalte des rues d'où s'élevaient des ondes distordues.

Même la climatisation dernier cri de la maison avait du mal à suivre. Je m'étais mise à conserver mes lotions dans le réfrigérateur. Et même si le sous-sol était la partie la plus fraîche et tranquille de la maison, je dormais très mal. Je rêvais que Kara me brûlait avec une cigarette.

La semaine d'avant, j'avais envoyé mes premières répliques à Micky mais il ne m'avait pas encore fait de retour. Cela ne lui ressemblait pas, d'habitude il répondait rapidement. Peut-être était-il encore contrarié par sa dernière visite, quand il s'était lancé dans ce discours bizarre sur le Comte et le Fou.

Si Micky voulait qu'on oublie ce qui s'était passé, je n'en étais que trop heureuse. J'étais prête à aller de l'avant avec le projet. J'avais déjà commencé à enregistrer une seconde session de répliques, mais la chaleur m'avait stoppée net. Il était tout bonnement impossible de se concentrer.

Flora était une autre source de contrariété. Je n'avais jamais été en retard pour mon service, mais elle venait toujours me chercher dix bonnes minutes à l'avance, comme si j'étais une enfant désobéissante qu'il fallait recadrer. Récemment, elle avait aussi commencé à se présenter à l'improviste, probablement parce qu'elle espérait me surprendre en train de faire quelque chose que je n'aurais pas dû. À cause de ses apparitions inopinées, je n'avais pas osé écouter la cassette mystérieuse durant la journée. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'elle me tombe dessus et me pose des questions à ce sujet.

J'allai jusqu'au réfrigérateur et je récupérai quelques glaçons dans ma paume, où ils commencèrent aussitôt à fondre. Je les glissai dans ma bouche, mais cela ne fit pas grand-chose pour atténuer la sensation d'étouffement. J'avais encore une heure avant de prendre mon service, et je ne savais pas comment j'allais tenir le coup.

Je décidai de me risquer à piquer une tête dans la piscine des Harrington.

J'enfilai mon seul maillot de bain – un bikini turquoise minimaliste, avec un laçage croisé sur mon ventre et dans mon dos – et je montai les marches de marbre qui menaient directement du sous-sol à la piscine. La surface étincelante ondoyait sous la brise, le soleil s'y reflétait en fragments de croissants lumineux. Sans hésitation, je jetai ma serviette sur le transat le plus proche et plongeai dans l'eau fraîche.

Dire que c'était le paradis aurait été un euphémisme.

J'émergeai à la surface de l'eau et je nageai vers l'extrémité de la piscine, où le terrain s'abaissait brusquement pour révéler une vue époustouflante de la ville. Quelque part en contrebas, je m'étais acharnée à enchaîner les auditions pendant que Kara et Colin flottaient paisiblement et admiraient la ville qui se déroulait au-dessous, ses habitants comme autant de microscopiques grains de poussière.

— Hé, Anna.

Je me retournai et vis Colin devant la piscine, vêtu d'un costume en coton sur mesure, ses traits séduisants encadrés par ses cheveux noirs ébouriffés.

— Je suis désolée, bafouillai-je. J'aurais dû vous demander…

Mais Colin balaya mes excuses de la main avec un sourire.

— Premièrement, je crois qu'il est temps qu'on se tutoie. Et deuxièmement, tu as le droit d'utiliser la piscine quand tu veux. C'est une excellente idée par cette chaleur.

Je remarquai que ses yeux bleus étaient parfaitement assortis à la couleur de l'eau.

— Franchement, je pensais que ces restaurants d'hôtels où l'on vous sert à manger dans l'eau étaient de mauvais goût, réfléchit Colin, mais maintenant je me dis qu'il y a de l'idée.

— J'ai déjà été dans un de ces restaurants, admis-je. À Belize. Pendant des vacances en famille.

— Oh ? dit Colin en haussant un sourcil. Et quel est ton verdict ?

J'essayai de me rappeler ce repas. Je venais juste d'avoir onze ans. J'avais barboté dans l'eau et je m'étais gorgée de pastèque et de brochettes de porc épicé, exaltée à l'idée de faire quelque chose qui en temps normal était interdit.

Et ma mère était là. C'était l'un des rares souvenirs que j'avais d'elle

où elle riait. Où elle avait l'air heureuse.

— En fait c'était vraiment super, confessai-je avec un sourire.

Colin fit claquer ses mains en signe d'approbation.

— C'est décidé, alors. À la prochaine occasion, je nous commande à dîner dans cette piscine.

Nous.

Je ne savais pas s'il plaisantait ou non, mais son enthousiasme était contagieux. Il m'avait manqué. Il était la seule personne qui semblait contente que je sois dans les parages. Même la timide femme de chambre m'évitait depuis que je lui avais demandé des comptes pour avoir fouillé dans mes affaires. Elle m'avait regardée comme si elle n'y comprenait rien, puis m'avait soutenu que ce n'était pas elle, et avait tout bonnement cessé de nettoyer ma chambre.

Mais Colin appréciait ma présence. Avec lui, je me sentais désirée. Ironique, étant donné que j'avais été engagée pour tenir compagnie à sa *femme*.

Je me demandais si je lui faisais éprouver la même chose. Après tout, il ne devait plus rester beaucoup de désir entre lui et sa femme, n'est-ce pas ?

— En fait, il y a quelque chose dont je voulais discuter avec toi, dit Colin, soudain sérieux.

Il s'accroupit au bord de la piscine. Mon cœur commença à s'emballer. Il avait sûrement remarqué que Kara ne s'attachait pas autant à moi qu'il l'avait espéré. Je comptais sur ce boulot d'été pour payer mes dettes et mettre un peu de côté, mais s'il mettait fin à mon contrat maintenant, je ne pourrais même pas terminer le projet avec Micky.

— J'ai besoin de ton adresse permanente, pour les impôts, avant de te payer ton premier mois, dit Colin. J'ai vérifié, mais elle ne figure pas sur ton CV.

J'essayai de cacher ma panique. Depuis que j'avais été expulsée, je n'avais plus d'adresse permanente. Il semblait absurde de dire que j'étais sans domicile alors que je vivais dans la luxueuse demeure des Harrington, mais techniquement, c'était le cas. Que penserait Colin s'il le découvrait ?

— Je te la ferai passer, dis-je rapidement.

— Super, merci Anna, répondit Colin. Je devrais…

Il hésita, trempa le bout de ses doigts dans l'eau.

— …remettre à plus tard ce que j'ai à faire et rejoindre Anna dans la piscine ? terminai-je pour lui, choquée par ma propre audace.

Colin rit.

— Ça serait plus agréable que de travailler, n'est-ce pas ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu as dit toi-même que c'était une excellente idée. Et je t'ai entendu dire que tu choisis toujours la meilleure idée qui t'est présentée, le taquinai-je.

— Tu as donc bien écouté mon podcast, dit Colin avec un sourire taquin. Eh bien, je suppose que je ne peux pas contredire ma propre logique. Je ferais mieux de retirer ces vêtements.

Je le regardai s'éloigner et sentis une bouffée d'excitation. J'ajustai le laçage de mon bikini et lissai mes cheveux avec un peu d'eau.

Qu'est-ce que je fabrique ?

Colin revint bientôt, et je dus lutter pour ne pas le regarder trop fixement. Il était vraiment sexy avec son short de bain et sa chemise ouverte qui laissait entrevoir son torse bien défini. Ses cheveux sombres étaient légèrement bouclés sous l'effet de la sueur et de la chaleur. Je déglutis quand il retira sa chemise et descendit dans la piscine. Il était difficile de croire qu'il était célèbre pour un podcast, alors qu'il aurait facilement pu être mannequin.

Concentre-toi, Anna.

— Tu ressembles à un dieu de la mer, dis-je sans réfléchir.

J'eus aussitôt l'envie de me noyer.

— Tu vas me faire rougir, plaisanta Colin. C'est la chose la plus gentille qu'on m'ait dite depuis longtemps. Si c'est bien un compliment.

— Oh, c'est un compliment.

Je me sentis rougir.

— J'ai laissé mon trident à l'intérieur, dit Colin en se rapprochant à la nage. J'espère que ça ne te déçoit pas trop.

— Tu ne pourrais pas. Me décevoir. Je veux dire…

Je plongeai la tête sous l'eau pour éviter d'avoir à finir ma phrase.

Un instant plus tard, Colin était sous l'eau avec moi. Ses yeux avaient l'air encore plus bleus dans l'eau claire de la piscine.

Je me cachai le visage de mes mains, mais Colin me prit gentiment par les poignets en souriant, et m'entraîna vers la surface.

Quand nous émergeâmes, Colin secoua la tête, projetant des gouttelettes partout alentour. Il affichait toujours un large sourire.

— Bien, dit-il.

Mais avant que je puisse réagir, la tête de Flora apparut au balcon juste au-dessus.

— Monsieur Harrington. Mme Harrington vient de se réveiller.

Colin leva les yeux, surpris.

— Merci, Flora. S'il vous plaît, dites-lui que j'arrive.

Colin me regarda avec un sourire penaud.

— Je suppose que la piscine va devoir attendre. Je suis heureux qu'elle serve à nouveau. Il y a un bail qu'une jeune et jolie actrice n'y avait pas nagé.

Là-dessus, il se détourna et repartit vers la maison.

Je rêve ou il était en train… de flirter ?

Malgré la fraîcheur de l'eau, la chaleur m'envahit, et mon cœur se serra alors que je le regardais s'éloigner.

Mais avant que je puisse me reprendre, je levai la tête et vis Flora qui m'observait, le visage marqué par une froide désapprobation. Sans dire un mot, elle rentra et disparut.

Je me laissais flotter dans l'eau, essayant de retrouver ma joie de nager, bien qu'abattue par cette interruption.

Flora n'avait aucun droit de désapprouver. Colin lui-même avait dit que je pouvais utiliser la piscine, et notre interaction avait été parfaitement innocente.

N'est-ce pas ?

9

D'ordinaire je me faufilais avec mon déjeuner jusqu'au sous-sol, où je me sentais moins exposée. La cuisine était magnifique, mais avec toutes ses vitres et ses balcons, m'asseoir au comptoir pour manger me donnait l'impression d'être un sujet de test en observation.

Mais les remarques mesquines de Flora et ses coups bas, comme avec la ceinture de sécurité, m'avaient tellement irritée que je pris un tabouret dans la cuisine et mangeai ma salade bio au comptoir. Je fus presque déçue quand elle ne vint pas me chercher avant mon service, comme elle le faisait habituellement.

Cinq minutes avant l'heure où je devais me trouver auprès de Kara, je plaçai le bol en verre de ma salade dans le lave-vaisselle et me rendis à l'étage.

Dès que j'entrai dans la chambre de Kara, Flora prit la parole. Elle était en train de ranger ce qui ressemblait à un brassard pour prendre la tension et était vêtue de son uniforme d'infirmière habituel, que je la soupçonnais de porter pour établir son autorité. Ses cheveux étaient encore davantage tirés en arrière que d'habitude, comme si resserrer sa natte pouvait resserrer sa prise sur son boulot. Ou peut-être sur moi.

— Je vois que vous avez ignoré mon conseil, dit Flora.

— Étant donné l'avalanche de conseils non sollicités que vous proférez, vous allez devoir être plus précise, répondis-je sur un ton neutre.

Je vis un éclair de surprise dans ses yeux en réponse à ma rébellion, et je me redressai légèrement.

Eh oui. Je riposte.

— La garde-robe de Mme Harrington, dit sèchement Flora. Celle pour ses tenues de couturier, dans le couloir. Je suis allée y chercher une écharpe en soie et j'ai trouvé la pièce sens dessus dessous.

J'ouvris la bouche pour me défendre avant de la refermer, confuse. Je m'étais attendue à ce qu'elle répète ses conseils habituels, du style « restez à votre place » ou « n'essayez pas de vous rapprocher de la famille ». Elle me regardait d'un œil noir ou secouait la tête chaque

fois qu'elle me voyait parler avec Colin, comme si j'étais la lépreuse du village et que je risquais de le contaminer par ma seule proximité.

Mais le dressing de Kara ? Oui, j'y avais peut-être passé plus de temps que nécessaire à admirer les robes somptueuses que je ne pouvais que rêver de porter, mais je m'assurais toujours de tout remettre exactement comme c'était ; je replaçais même les sacs et les chaussures au bon angle.

Je n'aurais jamais laissé le dressing en pagaille. Je n'étais pas stupide à ce point.

— N'ayez pas l'air si surprise. Vous savez exactement de quoi je parle.

— Non ! Je n'ai…

Flora m'interrompit en secouant la tête.

— Eh bien, venez. Venez voir les dégâts.

Il était évident que ce que je pouvais dire n'avait aucune importance.

Je jetai un œil à Kara endormie, puis à Flora, avant de la suivre à contrecœur.

Elle me précéda hors de la chambre et dans le couloir jusqu'à la garde-robe. Quand elle ouvrit la porte, mon estomac se noua. C'était un désastre. Les robes coûteuses pendaient lamentablement des cintres. Les tiroirs pour les accessoires étaient ouverts, comme si quelqu'un avait voulu les refermer d'un coup sec et qu'ils avaient rebondi. Enfin, il y avait des chaussures éparpillées partout.

Flora. Pour une raison ou une autre, Flora a mis la pagaille et essaie de me discréditer.

— Vous avez environ un quart d'heure avant que Mme Harrington se réveille, dit Flora dans mon dos.

Mon sang ne fit qu'un tour. Je fis volte-face.

— Vous voulez me punir parce que je suis allée dans la piscine, c'est ça ? demandai-je. Ou peut-être parce que j'emmène Kara à ses séances de rééducation, maintenant ?

— Je travaille ici depuis longtemps. J'ai vu des opportunistes de votre genre aller et venir. Des *accompagnantes*, cracha Flora, en ignorant délibérément ce que je venais de dire. Sans qualifications, et effrayées par Mme Harrington. Tout comme vous.

Elle agita la main en direction du désordre et ajouta :

— Si vous voulez garder cet emploi aussi longtemps que vous êtes capable de l'endurer, rangez, et je n'aurai pas à parler de cette affaire à M. Harrington.

— *M. Harrington* ne serait pas content d'apprendre que vous avez envoyé sa femme à sa séance de rééducation avec une ceinture de sécurité détachée.

— Excusez-moi ? Vous êtes en train de dire que *vous* n'avez pas attaché la ceinture de sécurité de Mme Harrington quand *vous* l'avez emmenée voir le kiné ? Non, en effet, M. Harrington ne sera pas du tout heureux de l'apprendre.

Ma gorge se serra. J'avais dévoilé mes cartes trop tôt, et maintenant Flora avait l'avantage. Je pouvais voir sur son visage le rictus qu'elle peinait à dissimuler.

Flora regarda sa montre, puis moi.

— Vous avez votre bipeur ?

— Oui, dis-je, les dents serrées.

J'avais toujours mon bipeur sur moi. Elle ne vérifiait que pour me rabaisser et mettre en doute mes compétences.

— Alors vous saurez si Mme Harrington a besoin de vous. Je reviendrai plus tard pour lui donner ses médicaments, dit Flora.

Elle quitta le dressing sans un mot de plus. Je restai, fulminante, sur la scène du crime.

Ranger revenait à admettre ma culpabilité, mais je ne savais que faire d'autre. Je commençai donc à remettre soigneusement en ordre les vêtements et les chaussures, même si j'étais davantage d'humeur à les jeter à travers la pièce. Comment Flora avait-elle pu tomber aussi bas, simplement pour se débarrasser de moi ? Elle devait être encore plus dingue que je ne l'avais pensé.

Mais il y avait une vérité dans ce qu'elle avait dit : elle avait travaillé pour les Harrington bien plus longtemps que moi. Au bout du compte, qui Colin croirait-il ?

La façon dont elle s'était éloignée, la tête haute, comme si elle avait pris le dessus sur moi…

C'était vraiment mal me connaître.

~

Quand la réceptionniste du cabinet de kinésithérapie avait mentionné le fait que les accompagnantes précédentes n'étaient pas restées longtemps au service des Harrington avant d'être remplacées, j'avais supposé que c'était à cause de Kara. Pour être honnête, servir d'accompagnante à Kara était à peu près aussi attrayant qu'être de service de nuit dans un musée de cire.

Mais après les événements de la journée, je soupçonnais que Flora avait également quelque chose à voir là-dedans.

Je ne pouvais pas me permettre de perdre ce travail.

Je devais changer de stratégie.

Jusque-là, je m'étais concentrée sur mes tâches et j'avais évité Flora autant que possible, mais cela avait fait de moi une cible facile. Je devais prendre l'avantage. Et je savais exactement comment faire.

J'allais devenir l'accompagnante parfaite.

Je sais, je sais – c'est ce pour quoi j'avais été engagée. Mais franchement, même si je m'occupais des besoins de Kara et l'aidais dans son quotidien, comme pour prendre sa douche, je n'avais pas vraiment joué la meilleure copine. Même si je détestais l'admettre, Flora avait peut-être eu raison sur un point : Kara m'intimidait. Son regard absent. La façon dont je me rendais soudain compte qu'elle était en train de me fixer. Les tapotements insistants. Et la façon dont les objets semblaient se briser ou chuter en sa présence.

Mais maintenant, je comprenais que la vérité importait peu. Seules comptaient les apparences. Flora l'avait prouvé en me faisant accuser d'avoir mis le dressing de Kara en désordre. Je n'étais pas coupable, mais tout ce qui comptait, c'était que *j'en avais l'air*.

À partir de maintenant, j'allais donner l'impression que j'adorais Kara, et Flora ne pourrait rien y faire.

Et j'avais un sacré avantage sur elle.

J'étais une putain de bonne actrice.

~

Je mis immédiatement mon plan à exécution.

— Bonjour, Kara, dis-je gaiement en entrant dans la pièce.

Elle était allongée dans son lit, les yeux à demi-clos. Elle pencha légèrement la tête pour voir d'où venait le bruit pendant que je tirais

les rideaux pour laisser entrer la lumière. Elle cilla.

Je me penchai au-dessus d'elle pour donner deux bises dans le vide sur chacune de ses joues.

— Ou peut-être devrais-je dire *Buongiorno*. J'ai entendu dire que vous adoriez Milan, donc j'ai commencé à apprendre l'italien. Ça pourrait être notre langage secret !

Kara répondit avec l'un des regards les plus dédaigneux qu'elle m'ait jamais jeté avant que ses yeux reprennent leur expression vacante habituelle. Même si c'était perturbant, je ne pus m'empêcher d'éprouver un vague sentiment de victoire.

Qu'est-ce que tu vas faire, Kara ? Me rouler sur le pied ? Me baver dessus ?

Tout en troquant le pyjama de Kara pour l'une de ses tenues décontractées en cachemire beige, je continuai mon petit discours.

— Enfin, je me disais qu'on pourrait faire un petit tour de la maison. Changer un peu de paysage. Depuis combien de temps n'avez-vous pas vu toutes vos œuvres d'art ? Vous aimez l'art, n'est-ce pas ?

Je fis passer mes mains sous les aisselles de Kara et l'installai dans son fauteuil. Quand je me redressai, je vis que Kara avait très légèrement incliné la tête. Puis elle souleva l'index et tapota l'accoudoir de son fauteuil, une fois.

Cela voulait dire oui.

À cet instant, je dus vraiment faire un effort pour me retenir de sourire. Après un mois passé chez les Harrington, était-il possible que j'arrive *enfin* à communiquer avec Kara ?

— Parfait. Qui sait, peut-être qu'on sortira de la maison un de ces jours pour visiter une galerie. Cela vous plairait ?

Pas de réponse. Je pouvais tout de même sentir ses yeux posés sur moi. Je fouillai dans ma poche et j'en sortis une paire de boucles d'oreilles que j'avais prise dans le dressing.

— Ajoutons un peu de couleur à votre garde-robe beige, dis-je en lui montrant les boucles. Vous êtes si belle, et vous avez tous ces beaux vêtements et ces bijoux pour vous mettre en valeur. Pourquoi ne pas en profiter ?

Kara était peut-être aussi expressive qu'une statue, mais j'aurais juré voir un éclair de surprise sur son visage.

Attends un peu, Kara. Tu n'as encore rien vu.

Je passai une demi-heure à peigner et coiffer les cheveux de Kara et à la maquiller un peu. Avec un visage comme le sien, elle n'avait pas besoin de grand-chose, mais une touche de correcteur sous ses yeux, un peu de blush et d'highlighter lui donnèrent immédiatement l'air en meilleure santé. Plus fraîche. Moins… spectrale.

Une fois qu'elle fut apprêtée, je la fis sortir de sa chambre et commençai à la pousser dans le couloir, en m'arrêtant de temps en temps devant un tableau. La veille, j'avais recherché sur le Net toutes les œuvres qui décoraient la maison, et j'avais pris des notes. J'y avais passé toute la nuit.

Il y avait des peintures abstraites audacieuses, des sculptures de chrome géométriques, et même un tableau qui, d'après un site web, utilisait une couleur unique et impossible à reproduire. Pour moi, ça ressemblait à un beige grisâtre.

— Vous avez vraiment un goût éclectique. Je veux dire, il ne semble pas y avoir de points communs entre toutes ces œuvres que vous avez chez vous. Sauf…

Je ne savais pas trop si je devais finir ma phrase. Maintenant que j'y réfléchissais, il y avait bien un point commun. Toutes ces œuvres étaient dérangeantes. Je n'étais pas certaine de savoir si c'était à cause du choix des couleurs, ou des formes, ou même à cause des griffures ou déchirures visibles sur certaines des toiles.

Ce n'est pas comme si elle pouvait me répondre, si ?

— Elles ont toutes l'air un peu… déprimantes.

Les yeux de Kara se détachèrent de la toile pour se poser sur moi, et je regrettai immédiatement d'avoir ouvert la bouche. Je commençai à revenir en arrière dans le couloir.

Soudain, Kara émit un bruit. C'était un son à mi-chemin entre un grognement et un soupir, comme si elle luttait pour expulser l'air de ses poumons.

Je stoppai le fauteuil et vins me placer devant Kara. Est-ce qu'elle se sentait bien ? Est-ce qu'elle était mal assise ? Mais elle ne sembla pas me remarquer, le regard rivé sur la porte que nous venions de passer.

— Vous allez bien, Kara ? lui demandai-je.

Des larmes montèrent aux yeux de Kara. Je regardai la porte, puis Kara à nouveau.

— Vous voulez quelque chose qui est dans cette pièce ?

Kara ne réagit pas. Mais il y avait quelque chose de différent chez elle. Elle semblait encore plus hantée que d'habitude. Presque… possédée.

— Restez ici, lui dis-je en enclenchant le frein du fauteuil de la pointe du pied.

J'allai jusqu'à la porte et je posai la main sur la poignée. Je repensai à la façon dont Flora s'était comportée en passant devant cette pièce : elle avait accéléré le pas et s'était empressée de s'en éloigner, les yeux droit devant elle.

Kara émit un autre son, presque comme un gargouillis.

— Tout va bien, la rassurai-je, sans trop savoir si je m'adressais à Kara ou à moi-même.

Je tournai la poignée.

Je m'étais en partie attendue à ce que la porte soit verrouillée, mais elle s'ouvrit sans peine.

La pièce ressemblait à une étude, avec un canapé et un bureau. Le tissu d'ameublement était sombre avec un motif floral que je n'avais vu nulle part ailleurs dans la maison. Il y avait une petite fenêtre, aux rideaux tirés. Et contrairement au reste de la maison, la lumière ne s'alluma pas automatiquement quand j'entrai. La pièce resta plongée dans une obscurité lugubre, comme oubliée du reste de la maison.

Je m'approchai du bureau sur lequel se trouvait un magnétophone. Je n'étais pas sûre d'en avoir jamais touché un, même si la machine me semblait inexplicablement familière. Je pressai le bouton avec le symbole d'éjection, et l'appareil s'ouvrit avec un déclic, révélant un compartiment vide. Pas de cassette à l'intérieur.

Était-ce l'endroit où cet étrange enregistrement avait eu lieu ? Et si c'était le cas, pourquoi la cassette avait-elle été cachée au sous-sol ? Et d'abord, pourquoi enregistrer sur un vieux magnétophone, alors que la maison était dotée d'un studio tout équipé ?

Je m'éloignai du bureau… et me rendis compte que mes doigts étaient couverts d'une fine couche de poussière. Apparemment, la femme de chambre négligeait cet endroit. À quand remontait la dernière fois que quelqu'un avait pénétré dans cette pièce ?

À cet instant, j'entendis un choc résonner dans le couloir.

— Kara !

Je me précipitai hors de la pièce, sur le palier. Kara était affalée au pied de son fauteuil, ses longs membres emmêlés. Je m'accroupis à côté d'elle et j'essayai de la soulever pour la rasseoir, mais elle était impossible à déplacer, inerte comme un poids mort.

Tandis que je luttais, je sentis quelque chose d'humide contre mon genou. Le pantalon en cachemire de Kara était maintenant un ton plus sombre et une odeur d'urine flottait dans l'air. Kara devait s'être oubliée durant sa chute.

— Allez, Kara, aidez-moi un peu, dis-je entre mes dents en poursuivant mes tentatives pour la remonter sur le fauteuil.

J'entendis des pas derrière moi. Lorsque je me tournai, je vis Colin en train de monter les escaliers quatre à quatre.

— J'ai entendu un bruit, expliqua-t-il en découvrant la scène.

J'ouvris la bouche, ne sachant trop que dire. Quoi que j'aie l'air d'être en train de faire, ça ne devait pas donner une bonne impression. Colin me croirait-il encore capable de prendre soin de Kara après ça ?

Mais avant que je puisse dire quoi que ce soit, il vint à côté de moi et passa un bras autour de Kara.

— Attrape ses pieds, suggéra-t-il.

J'obéis.

— À trois : un, deux, trois, dit Colin.

Nous soulevâmes Kara du sol et l'installâmes dans son fauteuil.

Une fois assise, Kara commença à taper du doigt sur son accoudoir.

— Merci de prendre soin de Kara, dit Colin. Je sais que ce n'est pas toujours facile.

Ses yeux se portèrent brièvement sur le pantalon humide de Kara.

— Je vais m'occuper de la nettoyer, dit-il.

— Non, je t'en prie. Je peux le faire.

— Je ne voudrais pas qu'elle pense que je veux me débarrasser d'elle et laisser quelqu'un d'autre s'occuper de tout, dit Colin en secouant la tête. Je pensais… eh bien, je trouvais que la situation s'arrangeait ces derniers temps. Kara commence à aller mieux. Il y a un moment que nous n'avons pas eu d'incident de ce genre.

J'acquiesçai en réponse, ne sachant que dire. Je travaillais pour la

famille Harrington depuis près d'un mois maintenant, et malheureusement, d'après mes observations, l'état de Kara ne s'était pas amélioré. Je ne l'aurais jamais dit à Colin, mais il me semblait que son état était permanent.

Je me demandais ce que Colin voyait en Kara qui lui faisait croire qu'elle allait mieux.

Colin fit le tour du fauteuil pour desserrer les freins.

— Mais souviens-toi de faire attention à ses signaux, dit-il. Ça au moins, on peut s'y fier.

Je ne pus m'empêcher de le prendre comme un reproche. Colin supposait que j'avais manqué quelque chose, alors que je remarquais toujours les signaux de Kara. Il n'y en avait pas eu cette fois-ci.

Était-il possible que son état *empire* ?

10

Je ne me rappelais pas la dernière fois que quelqu'un m'avait envoyé un message pour savoir comment j'allais. Mon téléphone vibrait souvent, mais ce n'étaient que des notifications pour des e-mails publicitaires ou des lettres d'information de sites dont j'avais oublié de me désinscrire.

Mon téléphone était un lien inutile qui me rattachait à un club dont je ne faisais pas vraiment partie.

Le dernier message que j'avais envoyé était pour Micky, pour lui demander si je pouvais utiliser son adresse pour les formulaires que Colin devait remplir. Il avait simplement répondu : *Bien sûr Anna. Tu m'en dois une !* J'étais soulagée, mais… ce n'était pas comme si nous étions amis. Je n'avais aucune idée de ce qu'il faisait de son temps libre, et il ne savait que très peu de ma propre vie.

Un an plus tôt, du temps où j'avais encore des amis, ces derniers auraient voulu tout savoir sur ma vie chez les Harrington. Mais maintenant, je n'avais pas d'amis, et je n'avais pas non plus grand-chose à raconter.

C'est ce qui arrive quand on essaie d'atteindre les sommets.

Même au bout d'un mois, la plupart de mes connaissances semblaient futiles. Je m'étais familiarisée avec les camaïeux de beiges de Kara, ainsi qu'avec les grains de beauté sur ses joues, couverts par du fond de teint lors de ses apparitions en public. J'avais appris que Colin préférait les chemises en coton… et à reconnaître l'odeur musquée qu'il laissait derrière lui le matin dans la salle de sport.

Oui, je m'étais habituée à leurs particularités. Mais que savais-je *réellement* des Harrington ?

Bien que j'aie déclaré ne pas lire les magazines people pendant mon entretien avec Colin, les premiers titres qui apparaissaient quand je faisais des recherches sur Kara et Colin, tard le soir, étaient ceux de la presse à scandale. Mes doigts accrochaient sur l'écran craquelé de mon téléphone tandis que je faisais défiler les articles racoleurs.

LE couple du moment à Hollywood…

Comment Kara Harrington a détruit une franchise : EXPLICATIONS

TRIBUNE avec Colin Harrington : Top ou flop ?

Top 10 des couples les plus controversés de Hollywood…

Les célébrités avec qui personne n'a envie de travailler : le Top 10…

Qui sont les podcasteurs les mieux payés ?

Combien vaut Colin Harrington ?

Je m'arrêtai, intriguée par l'un des titres.

Une carrière ruinée par un accident : le cas Kara Harrington.

Kara Harrington a eu une carrière jalonnée d'incidents médiatiques, de rumeurs sur ses caprices de diva et de récompenses prestigieuses… jusqu'à ce qu'un accident y mette un terme.

Je poursuivis jusqu'à la partie décrivant l'accident et grimaçai. Une chute de deux étages. Kara avait été emmenée à l'hôpital et des documents avaient fuité, confirmant un fort taux d'alcool dans son sang. Je savais déjà tout cela, mais c'était tout de même difficile à lire.

Une vie de recluse, loin des regards, à la suite d'une blessure à la tête dévastatrice.

Il y avait une interview de Kara sur le site. Je cliquai sur *play*.

La vidéo s'ouvrit sur mon écran. Quelqu'un avait fait le choix artistique de filmer en noir et blanc. Kara était vêtue simplement, mais même ainsi, sa beauté transparaissait. Ses cheveux sombres étaient coiffés en un de ces chignons qui ont l'air désordonnés mais sont artistement arrangés par au moins deux stylistes. Ses ongles coupés court étaient vernis d'une couleur foncée, presque noire.

Avec une pointe d'embarras, je me rendis compte que, même quand elle n'était pas accentuée, la beauté de Kara était vraiment à part. Légèrement honteuse, je plongeai la main dans mon sachet de chips de chou kale.

— À tort ou à raison… Vous avez la réputation d'être une personne difficile sur les plateaux de tournage. Qu'en pensez-vous ? lui demanda le journaliste hors champ.

— L'attention constante des médias donne aux gens l'impression qu'ils me connaissent. Ils entendent une chose et remplissent les blancs, répondit Kara avec sérénité.

— Est-ce que cela vous inquiète que le public semble ne pas vous apprécier ?

— Je ne m'inquiète que de ce que pense un très petit nombre de personnes.

Il y eut une courte pause avant que le journaliste ne poursuive.

— Quel est le meilleur conseil que vous puissiez donner ?

Kara réfléchit un moment.

— Quand j'étais plus jeune, j'avais peur de ne pas m'en sortir. Mais quelqu'un m'a dit un jour qu'il y a toujours de la place au sommet.

— Ce qui veut dire… ?

— Ce qui veut dire que même s'il y a quantité de gens raisonnablement doués, les gens *vraiment* talentueux sont rares. Ils s'en sortent toujours. C'est pourquoi je ne suis pas trop inquiète.

Quelques applaudissements hésitants s'élevèrent du public, peut-être parce qu'il était difficile de savoir si son commentaire était ou non une plaisanterie. Les yeux de Kara pétillaient.

— Ma dernière question, commença le journaliste, concerne votre percée dans le milieu. Vous avez décroché votre plus grand rôle après le suicide de la première femme de votre époux, Mary Harrington. Est-ce qu'il vous arrive de penser…

Je retins mon souffle. Sur la vidéo, impassible, Kara prit un verre posé sur la table à côté d'elle et sirota quelques gorgées à l'aide d'une longue paille.

— Question suivante, dit-elle.

~

Je continuai mon enquête sur les Harrington en écoutant le podcast de Colin. Il était tôt dans la matinée et le soleil commençait à peine à poindre à l'horizon. J'étais sortie faire un footing dès que Flora était arrivée. Il ferait bientôt trop chaud pour courir à l'extérieur.

Le cordon de mes écouteurs rebondissait légèrement sur ma poitrine.

« Bienvenue dans *Tribune avec Colin Harrington*. »

La voix légèrement rauque de Colin résonnait clairement dans mes oreilles. Mes joues s'enflammèrent sous l'étrange illusion qu'il se tenait juste à côté de moi, tout contre mon oreille.

Tandis que je l'écoutais, je pris un rythme de croisière. Mes baskets claquaient sur le trottoir lisse et propre du quartier des Pacific

Palisades.

« Il est facile de croire que les jours de vache maigre ne finiront jamais, n'est-ce pas ? » disait Colin.

Son invité intervint, un musicien électro dont je n'avais jamais entendu parler. « C'est comme un défaut dans notre conception, en tant qu'humains. »

« Un défaut de conception, en effet, rétorqua Colin sur un ton plus sec. Est-ce là l'excuse que vous vous êtes donnée quand on vous a surpris en train de tromper votre femme ? Qu'il s'agissait d'une faillibilité humaine innée, au lieu de votre incapacité à résoudre vos problèmes de couple ? »

Aïe. J'écoutai l'invité essayer de se sortir de ce guêpier. Ayant écouté de nombreux épisodes de l'émission de Colin, je me demandais pourquoi les invités qui avaient des choses à cacher acceptaient de participer à son podcast. Peut-être étaient-ils incapables de voir leurs propres défauts, et avaient-ils besoin que quelqu'un comme Colin les leur pointe du doigt ?

« Mais je veux être clair, disait Colin, nous pouvons effectivement tout surmonter… si nous sommes prêts à nous battre. »

Mes chaussures martelaient la rue avec davantage de détermination tandis que j'accélérais le rythme. Je ressentais chaque impact jusque dans mes os. Mes vieilles baskets n'amortissaient pas grand-chose, mais maintenant que je lui avais donné l'adresse de Micky, Colin pouvait enfin me payer et j'allais pouvoir investir dans de nouveaux vêtements. J'allais bientôt avoir une après-midi de libre, et j'avais prévu de la passer à faire des achats en ligne.

« Vous avez des exemples ? » demanda l'invité, heureux de changer de sujet.

« En effet. Par exemple, ma femme… »

Je ralentis, intriguée. Colin continua sa phrase.

« …Kara, je suis certain que la plupart de mes auditeurs le savent, a subi un terrible accident. »

« Un accident vraiment horrible », répéta bêtement l'invité.

Il semblait encore sous le choc de l'interrogatoire qu'il venait de subir.

« Les médecins disaient qu'elle risquait de ne jamais se réveiller. Qu'elle ne serait plus capable de bouger, de parler ou de marcher. De jouer dans des films. Mais maintenant, elle a retrouvé la mobilité de sa

main. Elle peut communiquer, et bien plus encore. Je crois vraiment qu'avec de la détermination, et avec mon soutien, elle sera capable de remarcher d'ici un an. »

Un *an ?* Je m'arrêtai net, incrédule. Je connaissais suffisamment Colin pour savoir qu'il était un homme intelligent, mais là, c'était carrément du déni. Il n'y avait aucune chance pour que Kara soit guérie et de retour sur les plateaux au bout d'*un an.*

« Je ne laisserai jamais tomber ma femme. Quand je m'engage avec quelqu'un, c'est pour de bon. Cela ne peut finir que si l'autre décide de partir. »

« Cela demande du dévouement », roucoula l'invité, comme s'il croyait que Colin avait atteint un niveau de concentration digne d'un yogi au lieu d'être simplement un bon époux. « Et je vois que vous appliquez ce précepte dans tous les domaines de votre vie. »

Colin rit avec modestie.

« J'essaie », dit-il avant de changer à nouveau de sujet.

Je ravalai un mélange complexe d'émotions et je fis demi-tour vers la maison. De la sueur coulait de mon front et sur mes joues, comme des larmes.

De vieux souvenirs remontèrent spontanément à la surface. Des images de mon ex, qui me criait dessus avec tant de colère que je pouvais sentir ses postillons sur mon visage.

Ta carrière est finie. Nous deux, c'est fini. J'arrive pas à croire que je t'ai aimée. Tu parles d'une erreur.

Il y avait une sacrée différence entre ces souvenirs et la façon dont Colin parlait de Kara !

Quand je m'engage avec quelqu'un, c'est pour de bon.

J'accélérai la cadence.

Cela ne finit que si l'autre décide de partir.

Que n'aurais-je pas donné pour avoir quelqu'un comme lui dans mon camp. Quelqu'un qui se tiendrait à mes côtés quoi qu'il arrive. Quoi que j'aie fait.

Dommage que la qualité qui rendait Colin si admirable soit celle qui le rendait totalement inatteignable.

J'étais quasi certaine qu'il faudrait que Kara meure avant qu'il ne

tourne la page avec une autre femme.

11

En arrivant à la maison après mon jogging matinal, je repérai immédiatement une magnifique Porsche rouge garée à l'extérieur. Sa carrosserie étincelait au soleil. Depuis mon arrivée, je n'avais jamais vu personne rendre visite à Kara.

Pendant mon entretien d'embauche, Colin m'avait dit que les amis de Kara partaient pendant l'été, et que c'était pour cela qu'elle avait besoin d'une accompagnante, mais maintenant, je soupçonnais qu'elle n'avait tout bonnement pas beaucoup d'amis.

Peut-être avais-je tort. Les amis de Kara étaient-ils de retour en ville ?

J'entrai dans la maison, et j'entendis des voix venant de la cuisine. Il y avait là un homme d'âge mûr vêtu d'un costume onéreux, en pleine discussion animée avec Colin. Il avait un visage ridé et des yeux légèrement plissés, comme s'il avait besoin de lunettes mais refusait d'en porter. Dès qu'il me vit, son visage s'illumina.

— Oh, bonjour, ma petite ! Pourriez-vous m'attraper un cigare dans le réfrigérateur ?

Avant que j'aie le temps de répondre, Colin rit.

— Ce n'est pas la bonne, Luke, le corrigea-t-il.

L'homme se tourna alors pour me regarder avec curiosité.

— Anna, voici Luke, Luke Worthe, dit Colin. Luke, je te présente Anna.

— Ravie de vous rencontrer, dis-je en essayant de garder une voix ferme.

Cet homme était une légende hollywoodienne, et j'étais devant lui, dans mon legging bon marché et mon t-shirt trempé de sueur.

— Je suis désolée, je ne voulais pas vous interrom…

— Oh, non, ce n'est rien ! dit Colin avec un geste de la main.

Il se détourna pour ouvrir un petit réfrigérateur rempli de cigares.

Un frigo à cigares ? Plus rien ne me surprend…

Luke vint me serrer la main.

— Luke est ici pour enregistrer un épisode avec moi, expliqua Colin. Il est l'une des rares personnes qui préfèrent venir jusqu'ici.

— On ne trouve pas ces bébés en ville, dit Luke en désignant d'un geste le cigare que Colin avait sorti du frigo. Et puis, j'aime venir dire bonjour à Kara de temps en temps.

Devant mon air abasourdi, il me fit un clin d'œil.

— Colin connaît quasiment tout le monde.

— Mais Luke est un allié de confiance. Un ami proche, vraiment, précisa Colin.

Luke balaya l'intervention d'un geste et se concentra à nouveau sur moi.

— Il me flatte. Mais dites-moi, qui êtes-vous ?

— Je travaille comme accompagnante de Kara, répondis-je.

— *Oh*, dit Luke, avec un regard en coin vers Colin.

Il y avait quelque chose dans la façon dont il avait dit « Oh », une sorte d'emphase que je n'arrivais pas à cerner. Est-ce que Colin lui avait parlé de moi ? Ou est-ce que ça avait plutôt à voir avec le fait que les accompagnantes semblaient ne jamais faire long feu ici ?

— Anna est également comédienne de doublage, intervint Colin en tendant un cigare à Luke.

Je rougis légèrement, mais les deux hommes se contentèrent de rire aimablement.

— Ne sois pas modeste, Anna, dit Colin. Elle est incroyablement douée, et elle travaille sur un nouveau projet très prometteur. Une adaptation d'une œuvre culte.

— C'est toujours un plaisir de rencontrer les amis talentueux de Colin. Je compte bien qu'il me fasse parvenir le projet quand il sera prêt. J'aimerais y jeter un œil, dit Luke.

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles. Simplement parce que Colin m'avait présentée, Luke Worthe, l'un des plus gros producteurs de la ville, avait envie de voir mon travail ?

Je ferais mieux d'appeler Micky – il faut qu'on avance sur le projet, et vite.

Luke rit.

— Colin, tu dois être fou pour laisser une autre actrice s'occuper de Kara ! On sait tous combien elle est jalouse.

— *Compétitive*, le corrigea Colin. Kara a toujours été très compétitive. C'est une qualité précieuse, tu ne crois pas ?

Je me demandais comment quelqu'un d'aussi admirable que Colin avait pu tomber sous le charme de Kara, qui semblait être universellement détestée malgré son talent. Peut-être avait-il vu une facette de Kara que personne d'autre ne connaissait ? Ou peut-être voyait-il simplement ce qu'il voulait voir…

— Je ne suis pas sûr que les autres actrices soient d'accord avec toi, dit Luke en riant de bon cœur.

Il pointa son cigare vers moi.

— Je surveillerais mes arrières, si j'étais vous.

Colin secoua la tête puis se tourna vers moi.

— On ne va pas rester là, on va te laisser tranquille.

— C'est ta maison, lui rappelai-je.

— Oui, mais ton travail est plus important, rétorqua Colin avec un sourire.

— Eh bien, tu sais vraiment faire en sorte que tes invités se sentent appréciés ! dit Luke, qui semblait amusé par notre échange. J'ai été ravi de faire votre connaissance, Anna. Allez de l'avant !

Luke suivit Colin qui se dirigeait vers l'escalier menant au sous-sol. Je les regardai descendre, puis me dirigeai de l'autre côté pour monter à l'étage.

Je surveillerais mes arrières si j'étais vous…

~

Tandis que je montais les escaliers, mon esprit ne cessait de revenir à Kara et à la personne qu'elle était avant son accident. Avait-elle vraiment été aussi horrible que Luke Worthe l'avait insinué ? Je me demandai à quel point son avertissement était sérieux. Après tout, quel mal pouvait bien causer Kara dans son état quasi végétatif ?

Sur le palier, je fus accueillie par une preuve supplémentaire que ce n'était pas de Kara que je devais m'inquiéter. Il y avait d'autres menaces bien plus imminentes.

— Qu'est-ce que c'est ? dit sèchement Flora dès que j'entrai dans la chambre.

Elle montrait du doigt une pile de livres sur la table de chevet.

D'accord, bonjour à toi aussi.

— Des livres, dis-je.

Ma relation avec Flora avait été tendue dès le départ, et cela ne faisait qu'empirer. Puisque lui donner des réponses courtes, voire monosyllabiques semblait l'irriter, c'était ce que j'avais commencé à faire. Elle pouvait essayer de m'entraîner dans ses petits jeux, mais je n'allais pas lui faciliter la tâche.

— Pourquoi sont-ils ici ? demanda Flora.

— Certaines personnes s'en servent pour lire, dis-je innocemment.

Elle rougit de rage.

— Ne faites pas l'idiote. Vous lisez ces livres à Kara, n'est-ce pas ?

— Oui, admis-je.

Je n'avais aucune raison de le nier.

Flora recula d'un pas et secoua la tête, victorieuse.

— Si je comprends bien, vous admettez que vous lisez ces livres à Mme Harrington ? Même si ce sont des livres en rapport avec le rôle qu'elle n'a jamais eu la chance de jouer ? Celui qu'elle a perdu à cause de son tragique accident ?

Les bras m'en tombèrent.

— Je ne… je n'ai—

— Lire de tels livres à Mme Harrington est soit immensément stupide, soit horriblement cruel. Alors, qu'est-ce qui vous correspond le mieux ? La stupidité ou la cruauté ?

Mon visage s'enflamma sous l'audace des accusations de Flora.

— Je ne savais pas, finis-je par dire.

— Vous êtes censée être son *accompagnante*, dit Flora, mais je me demande… savez-vous quoi que ce soit à son sujet ?

— Ces livres étaient déjà ici, protestai-je.

— Toujours des excuses, Anna. Pourquoi n'assumez-vous jamais la responsabilité de vos erreurs ?

Je restai planté là, à fixer la pile de livres, longtemps après le départ de Flora. J'étais tellement en colère que j'avais envie de tout casser.

Flora avait-elle laissé ces livres ici, sachant que je les lirais à Kara, pour pouvoir ensuite m'accuser ?

J'en avais plus qu'assez de Flora. J'allais devoir m'occuper de son cas, et vite, avant que ses manigances ne me fassent licencier.

~

Flora avait peut-être pris soin de Kara plus longtemps que moi, mais je commençais à me dire qu'elle n'en savait pas davantage pour autant. Bien sûr, garder Kara dans sa chambre était une solution facile, mais même moi qui n'étais chez les Harrington que depuis un peu plus d'un mois, j'étais en train de devenir dingue à force de passer toutes mes journées dans cette pièce. Sans parler du fait que plus je passais de temps dans cette chambre, plus elle me semblait hantée.

Je ne pouvais qu'imaginer ce que ressentait Kara. Assise toute la journée, piégée dans son propre corps, toujours dans la même chambre plongée dans un silence sinistre. Ajoutez à cela l'attitude hostile et méprisante de Flora…

Je ne pourrais pas vivre comme ça. Je deviendrais folle.

Mais je suppose que Kara ne *vivait* pas vraiment, si ?

Même si notre précédente sortie pour contempler les œuvres d'art avait mal fini, je décidai que j'allais retenter le coup. Nous allions sortir, pas seulement de sa chambre, mais carrément de la maison. Il y avait un marché à une distance raisonnable en voiture. Je fis donc monter Kara dans le van et je nous y conduisis.

Je voulais que Colin voie que j'étais la meilleure compagnie pour sa femme. Ainsi, peut-être n'aurait-il plus autant besoin de Flora. Une Flora inutile avait beaucoup moins de chances de me faire virer.

Qui sait, peut-être pourrais-je continuer un peu après la fin de l'été et mettre davantage d'argent de côté. De cette façon, je pourrais vraiment remettre le pied à l'étrier.

Bien sûr, cela impliquerait de passer plus de temps avec Kara, mais on n'en était pas encore là.

Je garai la voiture sur le parking et fis descendre Kara du véhicule. Il faisait un soleil éclatant, mais heureusement, une légère brise venue de l'océan apportait la fraîcheur dont on avait désespérément besoin.

J'avais vêtu Kara d'une de ses tenues beiges habituelles, mais que j'avais assortie avec un haut et une écharpe bleus pris dans son autre dressing. En ajoutant à cela de délicates boucles d'oreilles en diamant, une montre-bracelet en argent et une paire de lunettes de soleil Chanel avec des accents en nacre, Kara avait l'air vraiment élégante.

De mon côté, je portais mon seul jean slim et un haut blanc bon marché, mais j'avais emprunté à Kara un bandeau en velours pour ajouter une touche de sophistication. Je m'étais dit que si je devais sortir avec Kara, il fallait que je sois présentable. Et ajouter un élément de marque à ma tenue donnait l'impression d'une simplicité recherchée. Du moins, c'était ce que j'espérais.

Et Kara ne risquait pas de se plaindre que je lui emprunte ses affaires, n'est-ce pas ?

Je poussais Kara devant différents étals, en m'arrêtant à l'occasion pour lui montrer quelque chose. Comme à son habitude, elle ne réagissait qu'à peine, mais j'aimais à penser que cette sortie lui offrait néanmoins une certaine stimulation. Même s'il ne s'agissait que de courgettes bio ou d'artichauts.

— Notre prochaine sortie sera dans une galerie d'art, c'est promis, lui dis-je.

Alors que nous passions devant un étal de fleurs absolument hors de prix, j'entendis un groupe de jeunes femmes toutes proches. Je sentis mes yeux s'écarquiller en les voyant.

Mon mois passé chez les Harrington aurait dû m'immuniser contre l'attrait des célébrités. Mais voir dans la vraie vie des personnes que j'avais vues des centaines de fois à l'écran me faisait toujours un effet surréaliste. Je pouvais nommer au moins trois des femmes du groupe, et j'étais à peu près sûre de pouvoir réciter toutes les répliques du film culte dans lequel avait joué l'une d'elles.

Elles étaient toutes parfaitement bronzées, habillées en tenues de sport de marque, avec des lunettes de soleil géantes. Pas un cheveu ne dépassait de leurs coiffures impeccables et leurs lèvres étaient si brillantes que j'aurais pu y voir mon reflet. Tout d'un coup, mon petit bandeau de couturier me paraissait bien terne.

— Vous avez vu le titre de son prochain film ? C'est si prétentieux, dit l'une d'elles.

— Et ce meme qui circule en ce moment, vous l'avez vu ?

Toutes rirent, et l'une d'elles ajouta :

— C'est hilarant. Je l'aurais bien reposté, mais ses fans me rendraient la vie infernale.

— C'est quoi déjà le surnom qu'elle donne à ses fans ?

— N'en parlons pas. Rien que d'y penser, j'ai envie de vomir.

Je me concentrais sur le choix de nouvelles fleurs pour la chambre de Kara tout en les espionnant. J'étais déterminée à ramener un peu de vie dans cette chambre étouffante – et aussi à identifier la cible de ces ragots.

— Attendez… ça ne serait pas Kara ?

Je me retournai pile à l'instant où le groupe se refermait autour d'elle.

— Mon Dieu, c'est elle ! J'ai failli ne pas la reconnaître, dit l'une d'elles, qui contemplait Kara de la tête aux pieds avec une joie à peine dissimulée.

Une autre était déjà en train de sortir son téléphone.

— C'est très courageux de ta part de sortir en public, dit une femme dont la tenue noire était assortie à ses lunettes de soleil. Je me souviens qu'une fois, aux Golden Globes, tu as refusé qu'on te prenne en photo parce que tu pensais que ton styliste s'était planté. Et te voilà ici, en tenue décontractée ! Ça te va bien.

Mais la façon dont elle avait dit cela ne faisait pas du tout l'impression d'un compliment.

— Vous croyez qu'on devrait prendre une photo avec elle ? murmura l'une d'elles à ses amies.

Elles disaient des gentillesses, mais j'avais côtoyé suffisamment de bandes de pétasses au lycée pour comprendre exactement ce qui se passait. Ces actrices haïssaient et jalousaient Kara et profitaient de cette occasion pour la rabaisser.

— Pas de photos, s'il vous plaît, dis-je. Mais on peut peut-être s'arranger pour un autographe.

Je regardai Kara comme pour confirmer quelque chose. Puis je haussai les épaules à l'attention des femmes, l'air désolée.

— Enfin, peut-être plus tard.

— Excusez-moi, vous ne savez pas qui nous sommes ? demanda l'une d'elles.

— Nous *connaissons* Kara, protesta une autre.

— Oh, toutes mes excuses, dis-je. En tant qu'accompagnante de Kara, je dois me souvenir de ses amis les plus en vue, mais je ne peux pas me souvenir de *tout le monde*. Je m'appelle Anna. Comment vous appelez-vous déjà ?

Elles en restèrent toutes bouche bée. La femme au milieu du groupe saisit ses amies par le bras et les entraîna à sa suite. Elles s'éloignèrent en marmonnant et en nous jetant des regards par-dessus leurs épaules.

— Malpolie…

— *Impossible* qu'elle ne sache pas qui nous sommes…

— Eh bien, dis-je à Kara, voilà qui devrait maintenir les vautours à distance un moment.

J'aurais pu jurer voir les coins de la bouche de Kara frémir et dessiner un sourire imperceptible.

~

Je garai le van dans le garage et j'emmenai Kara dans l'ascenseur, ravie que nous ayons pu faire cette sortie sans que Flora ne soit au courant. En arrivant au rez-de-chaussée, nous tombâmes sur Colin. Il était sur son trente-et-un.

Il se fendit d'un large sourire quand il vit Kara avec son écharpe et ses lunettes.

— On dirait que vous êtes parties à l'aventure, toutes les deux.

— Oh, on a seulement fait un tour au marché, dis-je.

Je plaçai un bouquet de lys rose vif sur l'îlot en marbre de la cuisine. Je jetai un regard à Kara, qui fixait vaguement une salière, puis je fis à Colin le récit de notre rencontre avec les actrices.

Il éclata de rire.

— Oh, j'aurais aimé voir ça. Tu as trouvé leur talon d'Achille. Elles doivent être folles de rage d'avoir été remises à leurs places par une jolie jeune femme. Bien joué, Anna.

Son compliment fit bondir mon cœur dans ma poitrine.

— Tout le plaisir était pour moi, répondis-je.

Je me perdis un instant dans les yeux de Colin, jusqu'au moment où j'eus la sensation d'être observée. Je jetai un regard en coin à Kara. Avait-elle cessé de regarder la salière, ou était-ce mon imagination ?

— Ah, Flora, s'exclama Colin en faisant un signe par-dessus mon épaule. Vous êtes en avance !

Mon pouls, qui s'était déjà accéléré, s'emballa encore davantage. J'allais faire une crise cardiaque, avec toutes ces surprises.

Eh bien, pour ce qui est de cacher notre petite escapade à Flora, c'est raté.

— Anna me racontait justement sa sortie avec Kara.

— Sortie ? demanda Flora.

— Et je dois dire que ça a fait des merveilles. Kara est absolument rayonnante, ajouta Colin.

— Oui, Monsieur Harrington, répéta docilement Flora.

Je me retins de lui faire un joyeux au revoir de la main tandis qu'elle disparaissait avec Kara dans l'ascenseur.

— Tu fais du super boulot, Anna, dit Colin. Il est très important que Kara ait droit à un peu… de normalité.

C'était là ma chance de creuser un peu, à propos de Flora. Je choisis mes mots avec soin.

— Flora ne semble pas penser que c'est une bonne idée d'emmener Kara à l'extérieur, dis-je délicatement.

Colin se rembrunit légèrement.

— Flora est… prudente, quand il s'agit de Kara. Elle est avec nous depuis… Eh bien, depuis avant le suicide de ma première femme. Cette expérience l'a énormément secouée.

C'était une déclaration si honnête et douloureuse que je ne sus pas immédiatement comment répondre. Même si j'avais trouvé moins d'informations sur la première Mme Harrington, je savais qu'elle aussi était dans l'industrie du spectacle, et qu'elle avait souffert de troubles psychologiques avant de mettre fin à ses jours.

Colin n'avait pas idée à quel point je le comprenais.

Ma mère s'était suicidée, elle aussi.

J'étais jeune, c'était il y a longtemps, mais ces blessures ne guérissent jamais. Je savais qu'elle était malade, que ce n'était pas juste de lui en vouloir – mais certains jours, cela donnait tout de même l'impression d'un crime. Je m'étais retrouvée seule, sans personne à blâmer. Mais ce n'était pas le moment d'en parler.

— Je suis désolée.

— Merci, Anna, dit Colin.

— Je suppose que tu fais confiance à Flora, alors, si elle est ici depuis si longtemps.

— Pour être franc… Je ne sais pas trop à quel point sa présence est encore nécessaire. À l'origine, je l'avais engagée pour superviser le traitement de ma première femme, et elle est revenue après l'accident de Kara. Au début, Kara avait besoin de beaucoup de médicaments. Tu savais qu'elle s'était brisé une dizaine d'os dans sa chute ?

— Non, je l'ignorais, répondis-je faiblement. Ce n'est pas étonnant qu'elle ait besoin de tous ces médicaments.

— Elle n'en prend plus autant maintenant. Elle guérit remarquablement bien. Les médecins disent que le reste de sa guérison est entre ses mains. Il ne semble pas y avoir de problème physique détectable. Je suis convaincu qu'elle va s'en sortir.

Je n'eus pas le cœur de dire à Colin que je n'étais pas d'accord.

— Alors… Que sont les injections que Flora lui administre ?

— Oh, celles-là ? Ce ne sont que des cocktails de vitamines. Des myorelaxants, dans les mauvais jours. Mais ils sont de plus en plus rares.

J'aurais juré que Flora m'avait parlé de médicaments à plusieurs reprises. C'était l'une de ces choses dont elle se servait pour me traiter de haut. L'une de ces choses qui nous séparaient, elle l'infirmière diplômée, et moi, l'accompagnante.

Mais si je savais comment prendre soin de Kara, et si elle n'avait pas vraiment besoin d'un traitement médicamenteux, alors à quoi servait Flora ?

— Au fait, Anna, je me suis assuré que le salaire pour ton premier mois soit transféré sur ton compte. Qui sait, peut-être qu'on pourra l'augmenter un peu à l'avenir… si tu reçois davantage de responsabilités.

…si tu reçois davantage de responsabilités…

Je savais ce qu'il était en train de penser. Il se disait qu'il n'avait peut-être plus besoin de Flora.

~

Comme un serpent prêt à l'attaque, Flora m'attendait en haut de l'escalier. Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche qu'un torrent de mots s'échappait de la sienne dans un sifflement.

— Qu'est-ce que vous faites avec M. Harrington ?

Avait-elle entendu toute la conversation ? Nous avait-elle espionnés ?

— Ce que *je* fais ? répliquai-je. J'ai fait sortir Kara. Et comme Colin l'a dit, ça lui a probablement fait le plus grand bien.

Maintenant que je savais que sa place était remise en question et que j'avais les faveurs de Colin, je ne la craignais plus. Ses fausses allégations n'avaient plus le moindre pouvoir.

— Ne prétendez pas vous soucier d'elle, dit vivement Flora. Votre petite comédie ne me trompe pas. Je sais que la seule chose qui vous intéresse, c'est de faire bonne impression.

— Et votre comédie, à vous ? rétorquai-je. J'ai entendu dire que les injections soi-disant super importantes que vous faites à Kara ne sont que des vitamines. S'il ne lui faut que de la compagnie et des soins légers, je me demande qui de nous deux est la plus qualifiée.

Cette information était mon atout majeur et je m'étais attendue à ce que Flora soit sonnée, comme quand le méchant d'un film titube en arrière lorsque le héros sort son arme magique. Mais elle n'en fit rien. En fait, elle se contenta de sourire d'un air menaçant.

— Je me suis renseignée sur vous, dit-elle, et j'ai trouvé des choses très intéressantes. Je me demande si M. Harrington sait ce qui s'est passé entre vous et M. Berg ?

Je me figeai.

Que sait-elle, exactement ?

Une lueur victorieuse passa dans les yeux de Flora. Ses mains tremblaient sous l'effet de l'excitation.

— Vous voulez que je le lui dise ?

Paniquée, je secouai vivement la tête.

— Alors cessez de vous faire des idées. Jamais vous ne prendrez ma place, siffla Flora.

Elle s'éloigna en me bousculant au passage, et me laissa sous le choc.

Comment Flora pouvait-elle connaître mon secret ?

Et surtout, comment pouvais-je empêcher que Colin ne l’apprenne ?

12

Maintenant que j'avais enfin reçu mon premier salaire, j'avais passé la fin de l'après-midi à faire défiler page après page de boutiques en ligne, pour essayer de me distraire de l'anxiété qui me rongeait.

Je surfais de site en site, remplissant de vêtements des paniers électroniques intangibles. Après avoir validé mes achats, je ressentis aussitôt le contrecoup d'avoir dépensé une bonne part de mon argent durement gagné. Mais en même temps, j'en avais plus qu'assez de porter des vêtements bon marché et inconfortables. Je voulais avoir l'air élégante et faire bonne figure à côté de Kara.

Mon colis de vêtements arriva quelques jours plus tard. J'ouvris la porte au jeune livreur et je signai le reçu qu'il me tendait. Je pouvais sentir ses yeux sur mes cheveux blonds, rendus doux et brillants par le shampoing haut de gamme que j'avais trouvé dans ma salle de bains. Il se demandait probablement s'il me connaissait, s'il m'avait déjà vue ou entendue quelque part.

Peut-être qu'un jour, ce serait le cas.

Dans ma chambre au sous-sol, j'arrangeai soigneusement les vêtements sur le lit et les contemplai.

Sur les photos de Kara prises dans la rue par des paparazzis, elle associait souvent des tenues simples de tous les jours avec un élément surprenant. Un jean parfaitement taillé et un t-shirt avec de grosses boucles d'oreilles en diamant. Une robe du soir simple en satin noir et des talons bleu électrique. Une robe en dentelle, presque translucide, avec un blouson en cuir.

Je n'avais pas les moyens de reproduire ce style, aussi avais-je choisi des alternatives proches. Un pantalon noir près du corps, dans un tissu de qualité. Des tops de couleur simples mais en coton bio ou en soie, qui coûtaient probablement plus cher que l'ensemble de tous les tops que j'avais achetés dans ma vie. Cette idée me faisait encore grimacer, à vrai dire. J'avais aussi investi dans des chaussures de sport.

Et j'avais acheté un nouveau maillot et quelques jolis sous-vêtements. Ça ne pouvait pas faire de mal. Après tout, porter un joli soutien-gorge pouvait suffire à booster la confiance.

Je me glissai hors de mes vêtements, et j'étais en train d'essayer

quelques-uns de mes nouveaux dessous devant le miroir quand mon téléphone sonna. Je le soulevai et fus instantanément prise de sueurs froides en voyant qui m'appelait.

Mon père.

Je me sentis stupide, tout à coup. J'enfilai rapidement un t-shirt avant de décrocher. Il ne servait à rien de repousser l'inévitable.

— Salut, Papa, dis-je en collant le téléphone à mon oreille.

— Anna Sophia, dit mon père.

Il était le seul à m'appeler ainsi. Quand je lui avais demandé pourquoi, il m'avait dit que Sophia voulait dire « sagesse » en grec, et qu'il espérait qu'en m'appelant ainsi, cette qualité se manifesterait chez moi un jour.

Il ne plaisantait pas. Ce n'est pas son genre.

— Tu n'as pas répondu à mon dernier appel, déclara mon père.

— J'étais occupée. Je travaillais, ajoutai-je rapidement.

— Oh ? Je croyais qu'il n'y avait plus de boulot, dit-il sèchement.

— Eh bien, j'ai obtenu le poste ! Celui dont tu m'as parlé.

Je fis une pause, essayant de me forcer à prononcer l'évidence qui devait suivre.

— Merci.

— Maintenant, tu dois le garder, répondit-il.

Je me mordis la langue. J'avais trouvé du travail, mais on pouvait compter sur mon père pour en profiter pour me faire la morale.

— C'est le poste idéal, en fait, dis-je, incapable de résister à la tentation. Je peux me faire de l'argent et travailler dans le doublage…

— Sais-tu pourquoi j'ai choisi de ne pas te soutenir financièrement ? m'interrompit mon père.

J'avais déjà entendu ce refrain. Ça passerait mieux si je jouais le jeu.

— Pour que je ne me repose pas sur mes lauriers.

— Plus ou moins, répondit-il.

Mon père avait l'habitude de juger les réponses qu'on lui donnait.

— C'était pour voir jusqu'où tu étais capable d'aller. Ce pour quoi tu

étais douée. Je n'avais aucune intention de t'aider à évoluer dans un environnement pour lequel tu n'avais aucun talent naturel.

— Ce n'est pas si simple, marmonnai-je malgré moi. Le milieu est saturé. Objectivement, c'est difficile pour n'importe qui de s'en sortir en tant que comédien de doublage. Il faut du temps et de la chance…

Il me coupa dans mon élan.

— Faux. Une chose que j'ai apprise, Anna Sophia, c'est qu'il y a *toujours* de la place au sommet.

Je fronçai les sourcils. Est-ce que Kara n'avait pas dit quelque chose du genre dans son interview ?

J'essayai de garder une voix ferme. Je n'imaginais que trop bien le mépris qui se dessinerait sur le visage de mon père s'il se rendait compte que j'étais au bord des larmes.

— Tu dis que si j'ai vraiment du talent, je m'en sortirai, c'est ça ? Quoi qu'il arrive ?

— Pas *quoi qu'il arrive*. Il faut tout de même travailler dur. Si une personne est vraiment douée et travaille dur, il y aura toujours de la place *pour elle*, dit-il.

La ligne resta silencieuse un moment.

— Tu sais, j'ai vécu et j'ai travaillé à Los Angeles pendant longtemps. Je connais bien les célébrités. J'ai vu ce que cela demande, pour y arriver. Il faut être ambitieux, Anna. Avoir du mordant. Il faut être capable de résister à la pression.

Je l'imaginais, assis dans son étude, derrière son luxueux bureau de bois poli, entouré de livres. Sa nouvelle femme Dina préparait probablement le dîner au rez-de-chaussée, en émincant des légumes en petits cubes parfaitement symétriques.

On s'entendait assez bien, elle et moi, mais on était trop différentes pour vraiment se comprendre. La dernière fois que j'étais allée chez eux, je lui avais demandé si elle avait vu *Et l'homme créa la femme*. Mon père m'avait dit ne pas essayer de faire de l'humour.

D'après lui, je n'étais pas très douée pour ça non plus.

— Je sais, papa.

— Nous enseignons ce mensonge à nos enfants, commença mon père de sa voix de basse. On leur assure qu'ils peuvent devenir ce qu'ils veulent. Faire tout ce dont ils ont envie. Mais ce n'est pas le cas.

Aucune créature n'a cette liberté. La meilleure chose qu'un parent puisse faire, c'est aider son enfant à reconnaître ses limites. Pour qu'il puisse trouver l'écosystème qui lui convient le mieux, à son niveau.

— Mais je peux y arriver, protestai-je.

Ma voix tremblotait, faible, même à mes oreilles. Elle gagna en volume à mesure que je continuais.

— Je sais que je suis destinée à devenir quelqu'un. Je sais que je peux y arriver, j'ai juste besoin d'un peu plus de temps.

— Eh bien, je suppose que c'est ta chance de le prouver. Grâce aux Harrington, tu pourrais aller loin. Si tu te montres intelligente. Si tu es suffisamment douée.

— Je le *suis*, insistai-je.

Pour la millionième fois, je me demandai comment ce serait d'avoir un père que je n'aurais pas besoin de convaincre de croire en moi. Combien ma vie serait différente si ma mère était encore là.

— Dans ce cas, je serais ravi d'avoir tort.

Il raccrocha.

Les doigts tremblants, je posai le téléphone à côté de moi sur le lit. Les vêtements que je venais d'acheter me paraissaient soudain ridicules, pathétiques. Comme un costume. Comme si je jouais une version de moi-même qui n'existait pas.

Mais une petite partie de moi refusait d'accepter la défaite. Je *savais* que j'étais une bonne actrice. Pas seulement bonne, mais talentueuse. Si l'année précédente s'était déroulée de manière différente, qui sait, peut-être aurais-je pu atteindre la célébrité ?

Mon père n'avait aucune idée de ce que j'étais prête à faire.

De ce que j'avais déjà fait.

À cet instant, mon bipeur s'alluma.

Kara.

13

Je traversai la maison sombre et silencieuse. De petites lampes à détecteurs de mouvements s'allumaient sur mon passage, baignant les pièces où je n'étais restée que quelques instants dans une lueur plaisante, bien que peu réconfortante. Je montai les escaliers depuis le sous-sol, traversai le sol de marbre froid du rez-de-chaussée et grimpai les marches jusqu'à l'étage. Les ombres s'étiraient à l'infini sur le sol avant de s'évaporer lorsqu'une lampe s'allumait automatiquement au-dessus de ma tête.

Au cours du mois où j'avais travaillé chez les Harrington, Kara ne m'avait jamais bipée au milieu de la nuit.

J'étais certaine qu'elle voulait seulement aller aux toilettes, ou peut-être boire un peu d'eau.

Arrivée en haut, je me dirigeai vers la porte de la chambre de Kara. Je m'arrêtai soudain. J'aurais pu jurer avoir entendu un choc résonner, quelque part dans la maison. Puis encore un autre, comme un bruit étouffé.

Qu'avais-je entendu sur cette cassette ?

J'ai la sensation que quelque chose de terrible va m'arriver.

Cela décrivait exactement ce que je ressentais.

Je franchis la distance qui me séparait de la chambre de Kara. J'avais la gorge sèche. Je déglutis tout en essayant de trouver le courage d'entrer.

Alors que la moindre cellule de mon corps me criait de ne pas le faire, je tendis la main et j'ouvris la porte. À l'intérieur, je n'entendis rien d'autre qu'un silence assourdissant.

Si quelque chose m'arrivait, on ne me retrouverait pas avant le matin.

— Kara ? appelai-je dans l'obscurité de la chambre.

Ma voix tremblait.

J'arrivais à peine à distinguer la silhouette de Kara dans le lit. Elle était empêtrée dans ses draps de satin comme si elle s'était retournée. Sa tête remuait d'un côté à l'autre, spasmodiquement. Elle avait la

peau brillante, comme si elle avait de la fièvre, et des mèches de cheveux étaient plaquées sur son front.

Faisait-elle un cauchemar ?

Je restai un moment à la regarder, mais elle avait l'air de dormir. Dans la pénombre, elle semblait presque luire.

Je n'avais jamais cru aux fantômes, mais dans le cas contraire, j'aurais pu penser que Kara était un spectre.

Délicatement, je réajustai ses draps et me glissai hors de la chambre. Je refermai la porte avec soulagement. Était-il possible qu'elle ait simplement cogné son bracelet contre le cadre du lit en remuant, et m'ait bipée ?

Il n'y a pas de quoi avoir peur.

Mais tandis que je me dirigeais vers le rez-de-chaussée, je remarquai quelque chose d'étrange. À l'extérieur, les lampes sur la pelouse devant la maison étaient allumées et illuminaient une silhouette sombre à la limite de la propriété. Immobile, elle aurait pu être une statue. Mais je ne me souvenais d'aucune statue à cet endroit du parc.

Puis la silhouette bougea. Elle leva les bras, comme pour braquer une caméra directement sur moi.

Il y eut un flash dans le lointain. Je criai de surprise.

Puis l'ombre laissa retomber ses bras et franchit les quelques mètres qui la séparaient des ténèbres.

Je portai mes mains à ma bouche. Un geste inutile – je devais avoir réveillé tout le monde dans la maison. Et en effet, quelques instants plus tard, la voix de Colin m'appela.

— Anna ? C'était toi ?

— Je suis ici, répondis-je d'une voix rauque.

Colin apparut peu après en se frottant les yeux.

— Tout va bien ? me demanda-t-il en observant mon apparence ébouriffée.

— Je suis désolée, je… commençai-je, avant de ravaler mes excuses. Il y avait quelqu'un dans le parc. Je crois qu'on a pris une photo. Il y a eu un flash…

Colin jura dans sa barbe.

— Ces foutus fans. Ce sont de vrais tarés.

— Pas des paparazzis ?

Il secoua la tête.

— Même les paparazzis ont des règlements. Ils savent qu'avec une photo clairement prise depuis la propriété, des poursuites judiciaires leur pendent au nez. Mais les fans… avec eux, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

Mon estomac se noua. Les paparazzis étaient des plaies, mais je pouvais comprendre être motivé par l'argent ou par une promotion. Une personne lambda, en revanche, me semblait beaucoup moins prévisible. Plus dangereuse.

— C'est déjà arrivé ?

Colin grimaça.

— J'ai quelques fans très persistants, sans respect pour la vie privée. Certains les appelleraient des harceleurs. J'aurais dû le mentionner plus tôt, mais je ne voulais pas t'inquiéter. Tu es en sûreté ici. Je vais appeler la société de gardiennage et faire venir quelqu'un tout de suite.

Il jeta un regard vers la chambre de Kara avant de se retourner vers moi.

— Tu devrais aller voir comment va Kara, suggérai-je.

— Tu es sûre que tu vas bien ? demanda-t-il en posant une main sur mon épaule.

— Ça va aller.

Sa main était plus que réconfortante.

— Reste là. Je reviens tout de suite. Je vais te raccompagner jusqu'à ta chambre.

J'attendis dans le couloir pendant que Colin allait voir Kara. Je laissai mes yeux vagabonder sur une étagère où étaient rangés des trophées qui brillaient doucement dans la faible lumière. La première semaine, j'avais passé mon temps à cataloguer mentalement tous les artefacts et souvenirs hollywoodiens, mais désormais je n'y prêtais plus vraiment attention.

En dehors de quelques récompenses que je reconnaissais, nombre d'entre elles avaient l'air de petites sculptures moches. J'avais été

déçue de constater que certaines étaient même en plastique. Elles dataient peut-être des débuts de Kara.

Je m'étais habituée à toutes ces décorations. Mais à cet instant, au milieu de la nuit, elles me faisaient davantage penser à des reliques d'une civilisation oubliée qu'à des récompenses modernes.

Puis je remarquai quelque chose. Une cassette audio, logée entre deux des trophées de Kara. Que faisait-elle ici ?

Devais-je le dire à Colin ?

Je jetai un œil vers la porte de la chambre de Kara. Je pouvais entendre Colin lui parler à voix basse. Je me rapprochai doucement de l'étagère et me hissai sur la pointe des pieds pour atteindre la cassette. Je m'en saisis, et la retournai entre mes doigts. Comme la première, elle aussi était étiquetée : *Kara.*

J'entendis Colin se rapprocher de la porte et je fourrai aussitôt la cassette dans la poche de mon pyjama. Je pouvais la sentir contre ma cuisse à travers la fine étoffe, tandis que je m'éloignais de l'étagère.

Colin ferma doucement la porte de la chambre.

— Elle dort comme un bébé, chuchota-t-il. Allons, je te ramène en bas. Tu dois être exténuée. Je vais rester debout jusqu'à ce que le service de sécurité arrive, tu n'as pas à t'en faire.

— Merci, Colin, répondis-je.

— Ce n'est rien, dit-il. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

— Je suis rassurée de savoir que tu montes la garde. Je suis sûre que je vais m'endormir dès que j'aurais posé la tête sur mon oreiller.

C'était un mensonge.

Je savais que dès que Colin allait remonter, j'allais me glisser dans le studio.

Il *fallait* que je sache ce qu'il y avait sur cette cassette.

14

Bon, je sais que ça paraît stupide. Je sais que j'ai l'air paranoïaque. Tout le monde dit que je le suis. Paranoïaque.

La question de l'interlocuteur était un murmure indistinct à l'arrière-plan.

Ils pensent que je n'écoute pas, ou que je ne fais pas attention. Ils n'arrivent pas vraiment à dire quand je suis… présente, ou pas. Mais j'en sais bien plus long que je ne laisse paraître. Je sais ce qu'ils pensent vraiment de moi.

Une autre question. La voix féminine se brisa légèrement en répondant.

Je n'ai pas pu le faire, vous voyez. Je n'ai pas pu. Peu importe à quel point Colin a essayé de m'aider. Peu importe à quel point je le déçois, on dirait que je ne peux pas faire les choses bien.

Peut-être que je m'identifie trop aux personnages, comme mon réalisateur l'a suggéré. Ou peut-être qu'il y a chez moi quelque chose de cassé, que je ne sais pas réparer. Mais c'est trop. Tout ça, c'est trop.

Le rôle. Le travail. La vie. Le mari. Les paparazzis.

Et parfois je me demande… Est-ce qu'elle arriverait à gérer tout ça, elle ?

Peut-être que je me suis retrouvée au mauvais endroit, d'une façon ou d'une autre. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle gérerait les choses bien mieux que moi. Elle était toujours si… ambitieuse, même quand nous étions jeunes. Si déterminée. Sans peur.

La voix à l'arrière-plan murmura une autre question.

Qui ? Kara, bien sûr.

L'enregistrement se finit brusquement avec un déclic et le sifflement de la bande qui continuait de défiler. Je fixai l'écran, ignorant l'heure affichée dans un coin – trois heures du matin passées – et je pressai le bouton pour rembobiner. Le ruban de la cassette ronronna tandis que l'adaptateur le remettait en position de départ. J'appuyai sur lecture une nouvelle fois.

Tandis que la conversation se déroulait en fond sonore, je passai en

revue ce que je savais. La voix sur la cassette n'était pas du tout celle de Kara mais celle de la première femme de Colin. Je fermai les yeux et me concentrai sur son nom. Il me revint au bout d'un instant. Mary. Mary Harrington.

Je fis le tour de ce dont je me souvenais à son sujet. Je savais qu'elle avait été actrice, comme Kara, mais n'avait jamais atteint la même renommée. Après le film qui l'avait révélée et quelques succès modestes, elle était retombée dans l'anonymat et avait fini en recluse.

C'est comme ça, à Hollywood. Il faut lutter pour rester d'actualité.

Colin avait dit qu'elle s'était suicidée.

Puis Kara avait hérité de son rôle dans un film. Et de son mari.

Mary avait-elle abandonné tout ça de son plein gré ?

15

Cela faisait des semaines que je n'avais pas vu Micky – depuis la fois où nous avions bu de la liqueur bon marché dans le studio et où il s'était montré étrangement véhément au sujet de certains des personnages. Mais après avoir appris que j'avais rencontré Luke Worthe, il avait retrouvé la motivation et notre communication était peu à peu revenue à la normale. J'espérais qu'on pourrait dépasser cet épisode gênant et continuer de travailler sur notre projet.

En attendant, j'avais enregistré des sons et des expressions variées. Des clips courts comme : « Attention ! », « À l'aide ! », « Jamais ! » et « Oui ! ». Des cris de guerre pour les moments où mon personnage, la Comtesse, faisait exploser ses ennemis avec ses pouvoirs magiques. Des grognements. Des gargouillis. Des sons où elle chutait et se cognait l'orteil.

Soyons réalistes, le doublage, ce n'est pas toujours glamour.

J'avais aussi enregistré des cris. Il y a plein de façons différentes de crier, vous savez. Des cris de terreur. De surprise. De douleur.

J'avais passé d'innombrables heures en solitaire dans le studio à la fin de mes journées, à crier jusqu'à me casser la voix. Heureusement que la pièce était insonorisée et isolée du reste de la maison.

Je venais juste de terminer un long cri à vous glacer le sang quand la porte du studio s'ouvrit.

Je criai à nouveau.

Micky passa la tête par l'entrebâillement et remonta ses lunettes.

— Tu l'as enregistré, celui-là ? demanda-t-il dans l'interphone.

— Je crois bien, dis-je.

Je stoppai l'enregistrement, le cœur battant à tout rompre, et me glissai hors de la cabine. Cette fois-ci au moins, je n'avais pas à m'inquiéter de la présence de Micky dans le studio ; j'avais demandé à Colin si je pouvais faire venir quelqu'un.

— Bien sûr, Anna, avait répondu Colin. Assure-toi juste qu'il ne s'approche pas de Kara, d'accord ? On ne sait jamais, il pourrait être un fan un peu trop enthousiaste et je ne veux pas lui imposer de stress

inutile.

J'avais promis que mon invité ne quitterait pas le sous-sol. J'avais dit à Micky de m'attendre près de la porte qui donnait sur la piscine, mais il avait dû entrer de sa propre initiative, comme la dernière fois.

— Micky, tu as failli me faire mourir de peur !

— Tu me sembles bien nerveuse.

Il laissa tomber ses sacs sur le sol et s'assit dans l'un des fauteuils pivotants du studio. Il se tourna vers moi, face à l'écran de l'ordinateur.

— Forcément, répondis-je en me mordillant distraitement un ongle. Ce script a tellement de moments flippants. Et tellement de hurlements.

Je n'avouai pas à Micky que je soupçonnais ma nervosité d'être due à l'étrange atmosphère de la maison. À cette impression que j'avais d'être constamment épiée.

— Parfait, tu rentres dans le personnage, marmonna Micky. Pourquoi tu ne retournerais pas en cabine ? Ne gâchons pas cette atmosphère, dit-il, concentré sur les réglages à l'écran.

— Est-ce qu'on peut revoir cette scène une dernière fois ? demandai-je.

— Bien sûr, dit Micky, agréablement surpris.

Il sortit ses notes. Pendant qu'il arrangeait ses affaires, j'attrapai une bouteille et deux verres que j'avais laissés dans le studio en prévision de cette session. Je nous versai un verre à chacun et lui tendis le sien.

— Je n'étais pas sûr que tu approuves qu'on boive dans le studio, remarqua Micky en remontant ses lunettes. Surtout après la façon dont je me suis lâché à propos des personnages, la dernière fois. C'était peut-être un peu trop…

— Non, j'aime apprendre ce que tu penses des personnages. Ça me permet de mieux les cerner, dis-je en trinquant avec lui. À notre projet !

— À notre projet, approuva Micky.

En vérité, j'avais revu cette scène suffisamment de fois pour qu'elle soit gravée dans ma mémoire. Micky et moi avions eu de nombreuses discussions à son sujet. J'étais à peu près sûre de savoir exactement ce qu'il attendait de moi. Mais je le laissai tout de même radoter, tandis que mon esprit revenait aux cassettes que j'avais découvertes et à la

voix obsédante qu'on y entendait.

Micky était un puits de science en ce qui concernait les personnalités de Hollywood. Il devait forcément en savoir davantage sur Mary Harrington, mais il n'aimait pas colporter des ragots. En temps normal, je trouvais cela admirable. Mais si je le poussais à s'enivrer juste un peu, j'étais certaine qu'il me dirait tout ce qu'il savait. Peut-être même ce qu'il n'avait pas voulu dire sur les Harrington, la dernière fois.

Peut-être aurais-je mieux fait d'oublier tout ça. De me concentrer sur mon boulot d'accompagnante. J'aurais pu me taire et attendre la fin de l'été, partir avec une jolie somme de côté pour l'année à venir.

Mais il avait quelque chose qui ne collait pas avec Kara. Avec Flora. Avec *cette maison*.

Et pour une raison ou une autre, je pressentais que ces cassettes étaient la clé du mystère. Que tout avait commencé avec Mary.

Il fallait que j'en sache plus.

— Super, je pense que je tiens le bon bout, dis-je plusieurs verres plus tard, après avoir écouté Micky monologuer pendant près d'une demi-heure.

— Parfait, dit Micky d'une voix légèrement pâteuse.

Je pris mon script et ma bouteille d'eau et j'entrai dans la cabine d'enregistrement, tout en faisant quelques exercices vocaux et en m'étirant le cou. La porte se referma derrière moi avec un déclic.

Le monde autour de moi s'estompa. Je ne pus entendre Micky qu'une fois qu'il eut allumé son micro de l'autre côté de la vitre.

— Tu m'entends ? demanda-t-il.

Sa voix désincarnée résonnait tout autour de moi.

Je me penchai sur mon micro.

— Ouais. Et toi ?

Il me fit signe que oui avec un pouce en l'air.

— On y va quand tu es prête.

— D'accord, dis-je.

Je jetai un coup d'œil à mon script avant de fermer les yeux et de me mettre dans la peau de la Comtesse. Une femme forte. Courageuse.

Avec un lourd passé.

Dans ma tête, elle ressemblait beaucoup à Kara.

— Mon amour, commençai-je. Je… je ne sais plus que croire. Je ne sais plus en qui avoir confiance. Ni si je peux me faire confiance. Je sais que nous nous sommes dressés ensemble contre la puissance de l'Empire des Ombres, mais je commence à avoir peur…

Des bribes de pensée parasites commencèrent à se presser à la limite de ma conscience, mais je les repoussai et m'efforçai de me concentrer sur ma performance. Je pris une inspiration et repris sur un rythme différent de ce que j'avais déjà enregistré.

— J'ai la sensation que quelque chose de terrible va m'arriver.

J'avais répété ces lignes une centaine de fois. Mais pourquoi me semblaient-elles si familières ? Je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

Micky tapota son micro.

— C'était parfait, Anna. Vraiment super. Peut-être qu'on peut insister davantage sur « quelque chose de terrible » ?

Où avais-je déjà entendu cela ?

— Anna ? Tu m'entends ?

Je revins à la réalité.

— Euh, oui, dis-je. J'ai juste besoin d'un peu d'air.

J'ouvris la porte et sortis faire quelques pas pour m'étirer les jambes. Je tendis mon verre à Micky, qui le remplit et s'assit à côté de moi avec une expression quelque peu réservée.

— Hum, je me demandais juste… J'ai réfléchi à ce que tu as dit la dernière fois, avançai-je. Que tout le monde aime le Comte et sous-estime le Fou…

— Tu devrais oublier tout ça, dit Micky avec un geste de la main.

— Non, je veux dire, je pense que tu as raison. Le Comte est charismatique, mais pourquoi la Comtesse est-elle avec lui, plutôt qu'avec le Fou ?

Micky but une autre gorgée de son verre.

— Je pense que c'est difficile pour elle d'imaginer un autre chemin. Elle est prisonnière de ses habitudes, dit-il en me jetant un regard

attentif. Mais toi, dis-moi. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je déglutis. J'avais voulu orienter la conversation dans une direction flatteuse pour Micky et son travail sur le script, mais maintenant il semblait que nous parlions de tout à fait autre chose. Je décidai d'esquiver.

— Je suppose qu'elle est trop prise par le reste pour vraiment y réfléchir. Sauver le monde des ténèbres, tout ça, répondis-je maladroitement.

Micky sirota son verre.

— C'est un personnage plutôt tragique, n'est-ce pas ? La Comtesse ? poursuivis-je.

— C'est un euphémisme.

— Tu sais, au début je ne m'étais pas rendu compte de toutes les tragédies qui ont pris place dans *cette* maison, dis-je sur un ton que j'espérai léger en désignant la pièce autour de nous. D'abord avec Mary, puis avec Kara.

Micky s'était figé, le verre à mi-chemin des lèvres. Il avait une expression étrange.

— C'est dommage que Colin ne veuille pas parler de sa première femme, continuai-je rapidement. J'aimerais bien savoir comment elle était, mais il n'est pas ouvert à ce point. Pas comme toi.

Les yeux de Micky se portèrent sur les miens. Son expression était indéchiffrable. Je fis de mon mieux pour soutenir son regard et j'attrapai mon verre. Mes doigts tremblaient. Étais-je allée trop loin ? Est-ce que Micky allait sortir en trombe ?

— Est-ce que tu savais… que Colin et Kara avaient eu une liaison alors qu'il était encore marié avec Mary ? commença Micky.

J'en restai bouche bée.

— Ouais. Ils se faisaient les yeux doux bien avant qu'elle soit six pieds sous terre, renchérit-il. Et tu savais qu'elles étaient amies ?

— C'est dingue, soufflai-je.

Dis-m'en plus.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Mary ?

— Elle… J'ai entendu dire qu'elle avait beaucoup d'ennuis de santé. Des allergies, des entorses, et elle était traitée pour ses troubles

mentaux aussi. Personne ne sait à quel point ses problèmes étaient… psychosomatiques.

Je me rapprochai juste un peu de Micky.

— Et ?

— On l'a retrouvée morte une nuit dans son bureau, avec un tas d'EpiPens autour d'elle, révéla Micky. On pense qu'elle les avait mis de côté. Elle s'en est injecté une demi-douzaine dans la cuisse, l'un après l'autre. Elle est morte d'un arrêt cardiaque.

— Oh mon Dieu, m'exclamai-je. C'est horrible.

— Ouais, dit Micky.

Il avait l'air au bord du malaise. Peut-être que l'alcool commençait vraiment à l'affecter.

Je me penchai pour lui toucher le bras. Au même moment, Micky commença à incliner son visage vers moi. Je l'évitai rapidement.

Merde.

Nous restâmes assis dans un silence gêné.

— Écoute, Micky, tu es vraiment gentil…

— Ce que tu as dit tout à l'heure sur le Comte et le Fou, tu n'en pensais pas un mot, n'est-ce pas ? demanda Micky.

Son regard était flou, mais son expression froide.

— Je…

— Est-ce que tu as essayé de me faire boire pour me poser des questions ?

Je secouai la tête, mais je pouvais voir qu'il n'était pas convaincu. Il se leva et prit son sac.

— S'il te plaît, Micky, reste calme. Il ne faudrait pas que ça affecte le projet…

— Ça ne l'affectera pas, dit Micky, impassible. Mais peut-être qu'on ne devrait plus relire le script ensemble. Peut-être que tu devrais répéter avec quelqu'un que tu apprécies davantage. Comme *Colin*.

— Je ne…

Avant que je finisse ma phrase, Micky était debout. Il sortit en trombe en claquant la porte derrière lui.

Mon cœur se serra.

Est-ce que je venais de gâcher mes chances sur ce projet ?

16

Une fois Micky parti, je restai dans le studio à siroter ma liqueur, même si je n'avais pas vraiment envie de boire. Ces heures de fin de soirée étaient généralement celles où j'étais le plus productive et j'avais encore un paquet de répliques à enregistrer, mais après notre dispute, je ne pouvais pas me concentrer. Est-ce qu'au moins j'avais encore un rôle dans le projet ?

Que Micky me vire après une dispute sous l'emprise de l'alcool paraissait drastique, mais je savais à quel point les directeurs artistiques pouvaient se montrer capricieux. Et il avait eu l'air amer, après que je l'ai repoussé.

Ébranlée par ces pensées, je me forçai à quitter le studio pour me rendre dans ma chambre. Sitôt que j'ouvris la porte, je me figeai.

Ma chambre avait encore été fouillée.

Mais cette fois, l'intrus n'avait pas fait dans la dentelle.

Ma lingerie neuve avait été jetée en vrac sur le lit et la table de chevet, froissée et déchirée. Le maillot de bain que j'avais porté dans la piscine gisait par terre. Mon maquillage avait été éparpillé partout, ma poudre bronzante et mon blush émiettés en grumeaux poudreux sur le sol. Mais ce n'était pas le pire.

Quelqu'un avait griffonné *Salope* sur le miroir avec un tube de rouge à lèvres.

Je contemplai bêtement la scène, comme s'il s'agissait d'une équation que j'étais incapable de résoudre. Mes mains commencèrent à trembler. J'avais déjà été la cible d'insultes, mais là, c'était différent. Quelqu'un s'était introduit dans mon espace. Soudain, je ne me sentais plus en sécurité et l'idée de dormir dans mon lit me donnait la chair de poule.

Le cœur battant à cent à l'heure, je pensai subitement à Colin et à ce qu'il m'avait dit en me trouvant dans le couloir, la nuit où j'avais crié.

Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

Colin saurait quoi faire.

Je traversai nerveusement la maison et frappai doucement à sa porte.

Quelques instants plus tard, Colin ouvrit la porte, tout en passant un large t-shirt sur ses épaules sculptées. Il cilla pour chasser le sommeil de ses yeux et me regarda, d'abord surpris, puis inquiet.

— Anna ? Tout va bien ?

— Quelqu'un… Quelqu'un est entré dans ma chambre, dis-je avec peine.

Je refermai mes bras sur moi-même.

Colin remarqua ma détresse et m'attira dans une étreinte réconfortante.

— Oh, Anna, murmura-t-il.

Je me laissai aller contre son épaule avec reconnaissance. Je me sentais légèrement mieux, enveloppée de ses bras.

— Ça va aller.

— J'ai peur, Colin. C'est si… malveillant.

— Donne-moi juste une minute.

Il rentra dans sa chambre, et je l'entendis chercher quelque chose dans ses affaires. Il revint peu après.

— D'accord. Montre-moi, dit-il.

Tandis que nous marchions côte à côte, je ne cessais de regarder tout autour de moi. Je m'attendais à ce que quelqu'un me saute dessus. Et si l'intrus était encore ici ?

— Du calme, chuchota Colin en percevant mon anxiété. Je suis là.

Mais à la tension de ses épaules et à ses poings serrés, je voyais bien que lui aussi était sur le qui-vive.

Quand nous atteignîmes ma chambre, Colin jura dans sa barbe.

— Seigneur, Anna. Je vais tout de suite appeler la sécurité. On n'aurait pas dû pouvoir entrer dans la maison.

Je frissonnai. Colin avait appelé son service de sécurité la dernière fois, quand l'intrus s'était montré sur la propriété, mais les agents n'avaient rien découvert. Et maintenant, *ça.*

La maison était bien gardée : l'imposante porte d'entrée, le portail high-tech, et les nombreuses caméras de sécurité placées aux alentours. Était-il possible pour un intrus de se glisser dans la maison, malgré tout ça ?

N'était-il pas plus probable que la personne qui avait fait ça se trouvait déjà à l'intérieur ? Je pensai à Micky, qui avait quitté le studio en claquant la porte. Il avait semblé vraiment en colère. Et le studio n'était pas si loin de ma chambre…

Et si c'était effectivement Micky qui avait fait le coup, que penserait Colin s'il découvrait que mon invité avait vandalisé sa maison ?

Je déglutis péniblement.

— Est-ce que tu penses… que ça pourrait être un fan dérangé ?

— Qui d'autre aurait pu faire ça ? répondit Colin, lugubre.

J'avais ma petite idée là-dessus.

— Anna ? demanda gentiment Colin.

J'émergeai de ma torpeur.

— Pardon, tu disais ?

— Je te demandais si ça allait, répéta-t-il plus doucement.

— Je vais bien, c'est seulement…

J'agitai la main dans la direction générale de la pièce.

Colin secoua la tête.

— Je suis désolé, c'était une question stupide. Bien sûr que ça ne va pas. Tu devrais pouvoir te sentir en sécurité dans cette maison.

— *J'aime* cette maison, le rassurai-je. C'est comme un rêve. Je veux dire, ça semble complètement irréel que je puisse vivre dans un endroit comme celui-ci…

— Et pourtant, c'est chez toi, dit Colin.

— Oui, mais pas de manière permanente, répliquai-je.

Je le regrettai instantanément. Quelques secondes de silence tendu suivirent.

Est-ce que je viens de suggérer à Colin de m'embaucher définitivement ?

— Je suis certain que tu peux tout accomplir, pour peu que tu le décides, dit Colin. Ça ne me surprendrait pas que tu possèdes une maison comme celle-ci très bientôt.

— Moi, ça me surprendrait beaucoup ! rétorquai-je.

Je me sentais un peu mieux.

— Viens, dit Colin en me prenant gentiment par les épaules.

Maintenant, je me sentais *beaucoup* mieux. Son contact était électrique sur ma peau nue. Il m'entraîna hors de la pièce jusqu'au bar du sous-sol, où il me fit m'asseoir sur l'un des tabourets avant de prendre place derrière le comptoir. Avec des gestes vifs, il attrapa un shaker et une passoire et commença à me préparer une boisson. Il rit devant mon air stupéfait.

— J'ai travaillé comme barman, expliqua-t-il.

Prestement, il tira une orange d'un tiroir qui en était apparemment rempli.

— Je sais préparer un *old-fashioned* du tonnerre. Je me suis dit qu'un verre ne nous ferait pas de mal.

— J'en ai bien besoin, en effet, approuvai-je.

C'était exactement ce qu'il me fallait après toutes ces émotions.

Colin commença à peler de larges zestes d'orange et à les disposer dans le mélange, puis il attrapa un bocal de cerises au marasquin et en glissa une sur un bâtonnet qu'il posa en équilibre sur le verre. Il fit glisser le cocktail vers moi.

— Offert par la maison.

Je soulevai le verre.

— Tu n'as pas peur que l'intrus soit encore dans la maison ? demandai-je.

Il secoua la tête, et souleva son t-shirt pour révéler ses abdos ciselés et l'éclat du métal glissé dans la ceinture de son pantalon.

— C'est… un flingue ? dis-je, surprise. Tu serais prêt à tirer sur un intrus ?

Il laissa retomber son t-shirt.

— Quelqu'un a voulu te faire peur, Anna. Qui sait de quoi cette personne est capable.

— Je suppose que tu as raison.

D'un côté, j'étais touchée que Colin prenne les choses au sérieux. Qu'il soit prêt à tirer sur quelqu'un pour me défendre.

Je pris une gorgée de ma boisson pour dissimuler mon sourire. L'amertume me brûla les lèvres, mais j'appréciai la sensation. Colin

finit de préparer son propre verre et fit le tour du bar pour s'asseoir sur un tabouret à côté de moi.

Peut-être était-ce l'effet des lampes et de leur lumière ambrée, mais il y avait quelque chose de différent chez lui, cette nuit. Bien qu'il fût toujours aussi séduisant, il avait aussi l'air fatigué.

Je me rendis compte, soudain, qu'il y avait quelque chose que j'avais oublié de lui demander.

— Et toi, comment tu te sens ?

— Je pense que la vie nous lance des défis pour voir comment nous nous en sortons, répondit Colin avec un sourire peu convaincu. Et plus le défi est important, plus l'histoire de notre réussite est impressionnante, tu ne penses pas ?

Mon cœur se serra.

— Est-ce que tu as l'impression de faire face à un défi important ? demandai-je en posant une main sur son bras.

Colin prit une autre gorgée de son verre et passa les doigts dans ses cheveux sombres.

— Les choses n'ont pas tourné comme je m'y attendais. Ma première femme, Mary, était très sensible et perturbée. J'avais souvent l'impression que le monde était trop dur pour quelqu'un comme elle. Mais Kara… Kara est une battante. J'étais si sûr qu'elle se rétablirait vite.

Mon cœur cessa de battre. *J'étais si sûr*. Au passé. Est-ce que Colin commençait enfin à voir que Kara était un cas désespéré ?

Je décidai qu'il était trop tôt pour aborder le sujet sensible de la convalescence difficile de Kara.

— Je ne crois pas avoir vu beaucoup de photos de Mary, dis-je pour parler d'autre chose que de Kara.

— Laisse-moi te montrer, dit Colin.

Il tira son téléphone de sa poche. Il fit défiler sa galerie pendant quelques instants, puis il me le tendit.

— Voilà.

Mary avait une silhouette délicate et un visage plus rond que celui de Kara, qui avait les traits plus définis, presque sculptés – la beauté d'un mannequin de mode. À bien y regarder, Mary me ressemblait

beaucoup : le même visage rond, les mêmes traits délicats, des cheveux blonds et un nez retroussé. Nous aurions pu passer pour des sœurs.

Je me demandai si Colin s'était déjà fait la même réflexion.

Puis je remarquai quelque chose d'autre sur l'image.

Dans le flou de l'arrière-plan se trouvaient quelques invités, leurs visages à peine distincts. Mais en plissant les yeux, je m'aperçus avec stupeur que l'un d'entre eux était Kara.

Je me rappelai ce que Micky avait dit. Mary et Kara étaient des amies proches, ce n'était donc pas surprenant que Kara ait été présente à leur mariage.

Ce qui était choquant, c'était l'expression de Kara. Son attention n'était pas sur son amie, mais sur Colin, qu'elle regardait fixement.

Les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter.

Kara, qui regardait Colin depuis l'arrière-plan de la photo de son mariage avec Mary. La certitude de Mary, sur la cassette, que quelque chose de terrible allait lui arriver.

Un nœud se forma dans ma gorge. Kara avait-elle volé Colin à Mary ? Ou… avait-elle quelque chose à voir avec la mort de Mary ?

Non, c'était absurde. Je m'étais clairement trop imprégnée de mon scénario d'horreur fantastique. On était dans la vraie vie. Les femmes n'assassinaient pas leurs amies pour leur voler leurs maris. Et d'ailleurs, Micky avait été clair : Mary s'était suicidée.

Mais Kara pouvait-elle l'y avoir poussée ? Lui avait-elle rendu la vie intenable en lui arrachant tout ce qu'elle avait, jusqu'à ce que Mary se retrouve sans rien ?

Une vague de culpabilité me submergea après avoir eu cette pensée, mais peut-être Kara n'était-elle pas une victime innocente, dans toute cette histoire. Peut-être que son accident avait été une sorte de punition karmique. Peut-être valait-il mieux que Kara ne guérisse jamais. Peut-être fallait-il qu'elle reste loin, très loin de Colin – et de quiconque se trouverait sur sa route.

Je n'avais pas voulu en arriver là, mais maintenant je savais que je devais parler de Kara, même si je risquais de dépasser les bornes. Ça ne pouvait pas attendre. Je pris une autre gorgée de mon verre pour me donner du courage et me tournai vers Colin.

— Je sais que tu veux que Kara aille mieux. Nous le voulons tous,

mentis-je. Mais même si Kara est ici physiquement, elle n'est peut-être… pas tout à fait présente mentalement.

Colin me jeta un regard en coin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'essayai de faire preuve de tact.

— Il y a beaucoup de centres de soins, dis-je. Des lieux qui pourraient offrir à Kara tout ce qu'elle veut, et tout ce dont elle a besoin.

— Comme celui où se trouve ton parent ?

J'acquiesçai.

— Ce ne sont pas des prisons. Ce sont des endroits vraiment accueillants, où le personnel peut constamment veiller sur les résidents.

Et s'assurer qu'ils ne fassent rien de dingue.

— Je ne suis pas le genre d'homme à baisser les bras, Anna.

— Mais peut-être que Kara a déjà baissé les bras, elle.

— Je ne la laisserai pas faire.

— Ça ne dépend pas forcément de toi, remarquai-je.

Colin se leva brusquement, visiblement en colère.

— Cette discussion est terminée, dit-il.

Surprise, je le regardai s'éloigner.

— Tu mérites aussi de vivre ta vie, lançai-je dans son dos, mais je n'étais pas sûre qu'il m'ait entendue.

Je restai à fixer le verre de Colin abandonné sur le bar. Horrifiée, je pris soudain conscience de ce qui venait de se passer.

J'avais essentiellement dit à mon charmant et dévoué patron de se débarrasser de sa femme malade.

Cette fois, j'avais *vraiment* merdé.

17

Toute la journée suivante, l'anxiété me rongea inlassablement, comme un petit animal enragé qui s'attaquait à ma poitrine et ma gorge. Je m'attendais à moitié à voir Colin faire irruption pour me licencier, mais il brilla par son absence.

Même s'il ne me virait immédiatement, il n'y avait aucune garantie que je garde ce boulot. Je savais que je devais passer à la vitesse supérieure, ou je risquais de tout perdre. Je me rappelai combien Colin avait eu l'air heureux quand j'avais emmené Kara au marché, et je décidai qu'il était temps de faire une autre expédition, quoi qu'en dise Flora.

Et puis, je mourais d'envie de quitter la maison. J'avais désespérément besoin d'échapper à ses murs étouffants, ne serait-ce que quelques heures. Mon service de l'après-midi auprès de Kara serait bien plus supportable à l'extérieur.

J'habillai Kara d'une tenue aux tons bleus, violets et rouges, que je savais être ses couleurs préférées, puis je la fis monter dans le van.

J'avais repéré un restaurant agréable en centre-ville, réputé pour son très beau patio couvert de lierre. Suffisamment cher pour être exclusif, cet établissement semblait être l'endroit parfait où emmener Kara sans attirer les regards. Je pouvais comprendre pourquoi les célébrités se repliaient dans des communautés fermées, à l'abri du reste du monde.

Je garai le van sur le parking et poussai Kara dans le restaurant, où l'on nous installa à une très jolie table dans le patio. Les plantes grimpantes créaient une ambiance naturelle. Elles s'enroulaient autour des balustrades et retombaient autour de nous comme un voile de verdure.

Les autres clients étaient habillés avec classe et sirotaient leurs boissons en cette belle après-midi. Le murmure des conversations et les tintements des couverts offraient un bruit de fond plaisant. Il y avait eu quelques chuchotements quand j'avais fait entrer Kara, mais personne ne venait nous déranger. Dans ce genre d'endroit, les célébrités étaient monnaie courante. J'avais bien choisi.

Le garçon me tendit le menu.

Quelques mois plus tôt, ces prix m'auraient fait tourner de l'œil, mais

après notre expédition de la dernière fois, Colin m'avait donné une carte de crédit pour couvrir les dépenses de mes futures sorties avec Kara. Mon cœur se serra en pensant à Colin. Il avait eu l'air tellement en colère quand il était parti, et il y avait dans son expression quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant. De la déception ?

Si je voulais garder Colin et cette vie de luxe d'une manière ou d'une autre, j'avais besoin que Kara m'apprécie. J'avais besoin que tout le monde croie que je voulais qu'elle aille mieux, malgré mes doutes grandissants.

Le garçon apparut pour prendre la commande, et j'essayai de repousser ces pensées.

— Pourrais-je avoir la salade César au chou kale, la bisque de langoustine, et deux citrons pressés, s'il vous plaît ?

— Parfait. Autre chose, Mademoiselle ?

— Pourriez-vous aussi apporter une paille, je vous prie ?

— Bien sûr, Mademoiselle.

J'étais contente de moi. Après avoir passé presque deux mois chez les Harrington, j'avais changé de plus d'une façon. Les soins capillaires de luxe et les taies d'oreiller en satin avaient aidé à dompter mes cheveux frisottés, qui étaient maintenant coiffés dans un style à la mode qui complimentait mon visage, grâce à un passage récent chez le coiffeur. Mes nouveaux vêtements de qualité m'allaient à la perfection, leur tissu épousait mes formes de manière flatteuse. J'avais même emprunté une paire de lunettes de soleil dans le placard de Kara pour compléter ma tenue et mon nouveau look si coûteux.

Je méritais de vivre la même vie qu'eux, de porter le même genre de vêtements que Kara.

Ce n'était plus un déguisement. *J'appartenais* à ce monde.

Le garçon revint avec une paille pour la boisson de Kara, et je me penchai vers elle pour la faire boire. Les glaçons tintèrent contre le bord du verre. J'avais équipé Kara d'immenses lunettes de soleil pour son confort et pour la dissimuler aux yeux indiscrets, mais cela rendait son expression encore plus difficile à déchiffrer que d'habitude. Jusque-là, je n'avais aucune idée de ce que Kara pensait de cette sortie.

— Puisque nous devons attendre les plats, j'ai amené ça, dis-je en tirant un magazine people de mon sac. Je l'ai récupéré au salon de coiffure.

Je feuilletai jusqu'à trouver l'article que je cherchais.

— Regarde, c'est l'une des femmes que nous avons croisées sur le marché. Sophia Bellamy ? « Sophia Bellamy et sa robe *désastreuse* lors de la réception prénuptiale. Étrangement semblable à ce modèle au rabais sur Amazon ! »

Je me penchai pour montrer les photos à Kara, avant de les inspecter moi-même. Je fronçai les sourcils.

— Ça y ressemble vraiment. Je suppose qu'on ne peut pas acheter le bon goût, hein ?

Je ne pouvais pas en être certaine, mais j'avais l'impression qu'un léger sourire se formait au coin des lèvres de Kara, et je souris aussi. Étonnamment, j'étais en train… de m'amuser ?

Peut-être avions-nous plus en commun que je ne l'avais cru. Après tout, nous étions toutes les deux des actrices pleines d'ambition. Nous avions sacrifié beaucoup pour nous en sortir. Nous trouvions toutes les deux son mari charmant. Et pour tout observateur extérieur, il n'y avait aucun moyen de savoir que j'avais été engagée pour lui tenir compagnie. J'avais déjà vu quelques clients jeter des regards dans notre direction pour essayer d'identifier la jeune et jolie actrice qui déjeunait avec Kara Harrington.

Et cela me convenait très bien.

Je lus à peu près la moitié du magazine pendant que nous attendions nos plats. Kara avait incliné son menton vers moi, et je remarquai que ses mains reposaient tranquillement sur ses accoudoirs au lieu de remuer ou de tressaillir d'impatience. Si je devais faire une supposition, j'aurais dit qu'elle appréciait les ragots, elle aussi. En tout cas, elle se concentrait bien plus sur mes récits des faux pas d'autres actrices que sur les fictions ou les biographies d'actrices du vieux Hollywood que j'avais trouvées sur sa table de chevet.

Voilà ce qui captait vraiment son attention – les vies compliquées des gens de notre monde.

Soudain, mon téléphone sonna, interrompant mes pensées comme un réveil agressif. Je décrochai.

— Allô, c'est Anna.

Une voix belliqueuse tonitrua à l'autre bout du fil, si abrasive que je m'éloignai instinctivement du téléphone.

— Où êtes-vous, bon sang ?

C'était Flora. Elle avait l'air furieuse.

Je reculai encore un peu plus mon téléphone pour pouvoir lire l'heure dans un coin de l'écran, et mon sang se figea dans mes veines. L'heure à laquelle je devais remettre Kara à Flora était passée de dix minutes. J'avais complètement perdu la notion du temps.

— Nous sommes à…

J'hésitai. Un instant, j'envisageai de mentir, mais je savais que ça ne marcherait pas.

— On prend un déjeuner tardif chez Lila, à Santa Monica. On peut rentrer…

— *Quoi ?* Vous avez emmené Mme Harrington si loin de la maison ? dit Flora, incrédule.

— Ce n'est pas la fin du monde…

— Et si Mme Harrington avait une urgence médicale ? Restez où vous êtes, je vais venir la chercher.

— Pourquoi est-ce que je ne…

— RESTEZ LÀ.

Flora raccrocha. Je posai le téléphone sur la table, mon cœur battant la chamade. La table à côté de la nôtre reprit sa conversation, mise en pause pendant mon appel.

J'étais humiliée. Maintenant, tout le monde savait que je n'avais pas vraiment ma place ici. Je n'étais pas vraiment l'amie de Kara, j'étais sa… servante.

C'est du Flora tout craché. Essayer de me convaincre que tout ce que je fais est mal.

Mes mains tremblaient malgré moi tandis que j'interpellai le garçon pour demander la note. Je ne voulais pas que Flora vienne faire une scène au restaurant.

Le temps d'amener Kara aux toilettes et de sortir sur le trottoir, où nous nous abritâmes à l'ombre du bâtiment, il ne nous fallut attendre que dix minutes avant qu'un taxi n'arrive et que Flora n'en descende.

Elle portait toujours son uniforme blanc, ses cheveux étaient tirés en arrière dans un chignon douloureusement serré. Elle s'avança vers nous à grands pas et fit un geste pour saisir le fauteuil de Kara, mais je la stoppai en levant une main.

— Flora, calmez-vous. Allons jusqu'au van et…

— Reculez. C'est moi qui m'occupe de Mme Harrington maintenant, répondit Flora, dure et autoritaire, en me repoussant.

Je reculai d'un pas. Je sentais la moutarde me monter au nez.

— Flora, vous dramatisez ! Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à faire prendre l'air à Kara – elle n'a pas à rester enfermée comme un secret honteux !

— Ce n'est pas à vous de prendre cette décision. Vous êtes une étrangère. Votre poste est temporaire. Vous ne savez *rien* de cette famille, cracha Flora en faisant faire demi-tour à Kara.

— Je fais seulement ce que je pense être le mieux pour Kara. Et c'est ce que vous devriez faire, vous aussi !

— Elle est encore trop faible ! Et comment sauriez-vous ce qui est le mieux pour Kara ? Vous n'êtes pas une infirmière qualifiée. En fait, je pense que vous n'avez jamais pris soin d'une personne handicapée, comme vous l'avez marqué dans votre CV, continua Flora, la voix pleine de mépris. Et n'oublions pas votre passé. Vous êtes une arnaqueuse et une menteuse, vous vous êtes introduite dans cette maison et—

Avant que Flora puisse finir de m'insulter, elle poussa un cri perçant.

Elle avait parlé avec tant d'animation qu'avant qu'aucune de nous deux ne s'en rende compte, les poignées du fauteuil de Kara lui avaient échappé.

Les mains de Flora se tendirent désespérément vers le fauteuil qui dévalait le trottoir en pente, déjà hors de portée. Une cacophonie de klaxons s'éleva juste au moment où Kara déboula sur la route, au beau milieu de la circulation.

18

Pas le temps de calculer, je fis la seule chose que je pouvais faire. Je me précipitai à sa suite.

Sans réfléchir, je sprintai derrière Kara et j'attrapai les poignées du fauteuil. Les klaxons et les crissements de pneus résonnèrent tout autour de nous tandis que les voitures pilaient. Mes bras tremblaient sous l'effort que je dus faire pour arracher le fauteuil à sa trajectoire. Je me demandais même si mon épaule ne s'était pas déboîtée.

— Oh mon Dieu.

Je haletai, frénétique, mon corps envahi par l'adrénaline.

— Oh mon Dieu.

Kara n'avait parcouru qu'un peu moins de deux mètres, mais tout droit dans une rue passante, et au moins trois conducteurs en colère avaient passé la tête hors de leurs voitures pour me crier dessus. Certains invectivaient aussi Flora.

La bourde de Flora s'était miraculeusement produite au bon moment. Quelques secondes plus tôt ou plus tard, Kara était fichue.

Je la ramenai sur le trottoir et verrouillai les freins. Flora, pour une fois, ne disait rien. Je m'agenouillai devant Kara.

Si j'avais besoin d'une confirmation que Kara était définitivement aux abonnés absents, je l'avais. Même après être passée à deux doigts de la mort, elle était toujours aussi inexpressive qu'avant. Elle se contentait de regarder dans le vague, comme une poupée de cire.

Il était possible qu'il y eût une sculpture en cire de Kara chez Madame Tussauds. J'aurais parié qu'on pouvait échanger les deux, et que personne n'aurait pu faire la différence.

Flora semblait avoir retrouvé la parole, même si elle était encore très pâle.

— C'est inacceptable… complètement inacceptable, votre manque d'attention…

Je n'allais pas me laisser faire.

— Flora, n'y pensez même pas, sifflai-je en me tournant vers elle. C'était votre faute ! *Vous* avez failli la faire *tuer* !

En secouant la tête, je sortis mon téléphone. Flora tendit la main pour m'empêcher de le porter à mon oreille.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'appelle Colin, bien sûr, dis-je.

J'étais irritée d'avoir à le lui expliquer.

— Il faut qu'il sache ce qui vient d'arriver.

— Non ! s'exclama Flora en repoussant ma main.

Un instant, ses yeux s'agitèrent follement, comme ceux d'un animal piégé qui essaie de trouver une issue. Mais ensuite elle sembla penser à quelque chose et se reprit.

— Et pourquoi voudriez-vous dire à Colin que vous avez poussé Mme Harrington sur la route ?

Le feu me monta aux joues. C'était de loin la tentative la plus audacieuse de Flora pour me faire douter de moi.

— N'essayez pas de déformer la vérité. Vous m'avez pratiquement arraché Kara et *vous* étiez trop occupée à me réprimander pour veiller sur elle. Colin devrait—

— Je dirai tout à Colin sur vous et M. Berg, dit rapidement Flora. *Absolument tout.*

Je pris une vive inspiration. Flora avait joué sa carte maîtresse, et elle le savait. Ses joues retrouvaient déjà des couleurs. Elle tendit la main.

— Les clés du van, s'il vous plaît.

À contrecœur, je lui tendis les clés. Elle s'en empara d'un geste vif, puis vint me prendre les poignées du fauteuil de Kara.

— Je vous fais une faveur en acceptant de ne pas parler de cette énorme bourde à M. Harrington, dit-elle en retrouvant son ton moralisateur. Vous devriez vous estimer heureuse.

— Hum-mm, murmurai-je entre mes dents serrées.

Je regardai Flora pousser Kara vers le parking. Elle ne se retourna pas pour voir si je les suivais.

Je ne les suivis pas. Je restai sur le trottoir, furieuse, l'estomac retourné par l'idée que Flora avait encore triomphé.

Une idée désespérée me vint. Et si je racontais tout à Colin moi-même, pour couper l'herbe sous le pied de Flora ? Après tout, il pensait clairement qu'elle n'était plus indispensable. Quelques jours plus tôt, j'aurais été certaine qu'il me préférait à Flora.

Mais prendrait-il mon parti, maintenant qu'il était en colère contre moi ?

19

Une heure plus tard, j'étais de retour à la maison après une longue marche pour évacuer ma frustration puis un court trajet en taxi. Arriver à pied sur la propriété au lieu de me glisser dans l'allée à bord du van noir était une sensation étrange. Même si je n'étais pas responsable de ce qui venait d'arriver à Kara, j'avais l'impression de rentrer chez les Harrington la queue entre les jambes.

Peut-être était-ce ce que Flora avait eu en tête.

J'attendis que la porte au bout de l'allée s'ouvre, tout en essayant de me débarrasser du souvenir de la silhouette qui m'avait observée depuis la fenêtre de Kara lors de ma première visite. Était-ce Flora qui m'avait toisée ? Voulait-elle jauger la concurrence ? Peut-être planifiait-elle déjà comment saboter mon travail et se débarrasser de moi avant que je puisse remettre en cause sa position.

Mais quand je levai la tête, il n'y avait personne à la fenêtre. Personne en train de suivre mes faits et gestes quand j'entrai dans la maison en ressassant mon échec.

Je n'avais pas envie de m'attarder plus que nécessaire dans les parties communes de la maison, de peur de tomber sur Flora. Je me retirai donc directement dans la seule pièce où je me sentais vraiment à l'aise : le studio d'enregistrement.

Mais à ma surprise, il s'y trouvait déjà quelqu'un.

— Oh merde, m'exclamai-je en ouvrant la porte.

Colin était penché sur un micro ; je venais de l'interrompre en plein milieu d'une phrase. Je fis un geste vers la porte et reculai d'un pas.

— Je vais juste…

— Non, s'il te plaît, Anna. Reste, dit Colin avec un sourire rassurant. J'ai presque fini.

— Oh… D'accord, répondis-je, prise au dépourvu.

Gênée, je m'avançai jusqu'à l'une des chaises près du moniteur et je m'assis. Je croisai et décroisai mes jambes. Colin retourna à son micro et poursuivit sa dernière phrase.

— Souvenez-vous : la vie met des montagnes et des canyons sur notre chemin pour nous tester. Qu'est-ce qu'on fait ? On continue de grimper. N'oubliez pas, il y a toujours de la place au sommet ! À la prochaine fois !

Colin attendit quelques secondes et coupa l'enregistrement. Il commença rapidement à monter l'audio, en ajoutant sa dernière prise pour couvrir la fin de celle que j'avais gâchée.

— On y est presque…

Colin fit passer l'audio recomposé au travers de quelques logiciels en faisant de petits ajustements çà et là.

— Tu ne l'envoies pas à un éditeur ?

— Nan. Je veux que ça ait l'air pris sur le vif. Honnête. C'est ce que mes auditeurs apprécient dans mes podcasts.

Il continua de cliquer sur son moniteur pendant quelques instants. Je regardai les pics de l'audio se déformer et se rétracter à l'écran.

— Je m'assure simplement qu'il n'y ait pas de pics distrayants, j'ajoute un peu de réverb, et…

Il cliqua sur un bouton, et une barre de chargement apparut.

— Terminé.

— Terminé ? C'est tout ?

J'étais surprise – dans tous mes projets précédents, les ingénieurs du son et les producteurs dépensaient beaucoup de temps et d'argent pour perfectionner l'audio. La création du podcast de Colin avait l'air d'être un processus bien plus simple.

— Enfin, une dernière chose, dit-il lorsque le chargement fut complet. Tu peux me passer mon téléphone, Anna ?

Je pris le portable que Colin me désignait et le lui tendis. Il ouvrit ses notes et entra un mot de passe dans un encart qui était apparu à l'écran.

— Je ne me rappelle jamais mes mots de passe, expliqua-t-il, penaud.

— Oh, je suis pareille, dis-je.

C'était un mensonge. J'avais une mémoire des chiffres quasi photographique. Mais Colin se fendit d'un sourire appréciateur qui valait bien ce pieux mensonge.

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

— Une fois que j'ai vérifié le chargement, mon hôte le distribue automatiquement à toutes les plus grosses applis de podcasts. Spotify, Google, Apple, et cetera.

— Donc, c'est mis en ligne et c'est tout ? Pas d'intermédiaire ?

— Exactement. Tout chaud sorti du four ! Mais plus sérieusement, ce n'est pas toujours si facile. Parfois j'ai des invités qui n'ont aucun contrôle sur leur voix, ou l'audio est foireux. Ou on veut ajouter des effets, des clips, ou des chansons ou connecter des morceaux plus courts. Mais parfois c'est facile. Naturel, dit Colin en me souriant.

— Mince. J'ai choisi la mauvaise profession, plaisantai-je.

— C'est ce que Kara disait souvent, répondit-il avec un sourire triste.

Mon rire fut coupé net.

— Colin, je suis désolée…

— Non, s'il te plaît, Anna. C'est moi qui suis désolé.

Colin repoussa les cheveux qui lui tombaient devant les yeux et poussa un soupir.

— Je me targue de discuter de vrais problèmes dans mon podcast, de relever des défis, mais quand tu as parlé de Kara, j'ai fui au lieu d'affronter la discussion.

— Bien sûr, c'est un sujet difficile.

Je fis pivoter ma chaise pour me rapprocher de Colin, tentée de lui prendre la main pour lui montrer mon soutien.

— Je n'avais pas le droit d'imposer mon opinion, lui dis-je. Tu sais ce qui vaut le mieux pour Kara.

Colin se frotta la nuque, pensif.

— Le truc, c'est que ce n'est pas le cas. Je ne me suis même pas renseigné sur les centres de soins. Je ne voulais pas envisager la possibilité qu'elle pourrait ne pas récupérer complètement. Elle a toujours été si forte, elle dépassait constamment toutes les attentes. Quand les médecins ont dit que ses blessures physiques étaient guéries et que ce qui la freinait était psychique… J'ai été incapable d'accepter l'idée qu'elle ne se remettrait pas.

— Donc tu penses que tout ça, son état… C'est dans sa tête ?

— Les lésions cérébrales sont difficiles à diagnostiquer, expliqua Colin. Dans le cas de Kara, les spécialistes n'ont pas pu distinguer ce qui pouvait venir d'une lésion et ce qui pouvait être d'ordre psychologique.

— Et elle ne prend vraiment aucun traitement ?

— Exact, confirma Colin.

— Flora m'a *spécifiquement* interdit de toucher aux médicaments de Kara… dis-je.

J'espérais que le mensonge de Flora remettrait sa position en question.

Colin rit.

— Flora prend son travail très au sérieux. Je lui ai même dit qu'elle n'a pas besoin de porter son uniforme, mais elle n'est pas d'accord. J'ai rencontré des gardes du corps présidentiels moins exigeants que Flora.

— Des gardes du corps présidentiels ? demandai-je, curieuse.

— En fait, je n'en ai rencontré aucun, dit Colin en riant. Mais je suis sûr qu'ils sont plus coulants en comparaison.

La dernière fois que Colin et moi avions discuté du « traitement » de Kara, je n'avais pas su que faire de cette information. Mais maintenant, il s'était certainement rendu compte que Flora était inutile. S'il apprenait ce qui était arrivé plus tôt, il passerait peut-être à l'acte. Avec un peu de chance, il n'hésiterait pas à se débarrasser de cette employée superflue.

J'ouvris la bouche pour dire à Colin ce qui s'était produit plus tôt dans l'après-midi, mais je me tus. Même si Flora avait fait une énorme bourde, je ne pouvais pas risquer qu'elle expose mon secret.

Aussi j'orientai plutôt la discussion vers la guérison de Kara.

— Je suis sûre que Kara a fait de son mieux pour se remettre, dis-je. Mais ce n'est peut-être pas de son ressort.

Colin serra et desserra les poings. Je voyais bien que c'était difficile pour lui.

— Tu n'es pas obligé d'en parler, ajoutai-je rapidement.

Après sa réaction de la dernière fois, je ne voulais pas me montrer trop insistante.

— J'avais cette… cette idée, dans ma tête, de comment Kara ferait son

grand retour, dit-il avec un soupir. Elle montrerait à tout le monde qu'elle était une battante. Une survivante. Elle a été punie pour son comportement dans le milieu, mais le public aime une bonne histoire de come-back, tu sais ? Les gens auraient enfin vu sa valeur et l'auraient accueillie à bras ouverts.

Il marqua une pause avant de continuer.

— Elle a toujours envié la popularité de Mary.

— Oh ? dis-je en essayant de ne pas avoir l'air trop curieuse.

Je repensai à la voix de Mary sur la cassette.

Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle s'en sortirait bien mieux que moi.

— Le public adorait Mary, mais Kara n'était pas appréciée. Je crois que Kara n'a jamais accepté le succès de Mary. Juste avant son accident… Nous nous sommes disputés à son sujet.

En l'écoutant, une image de leur passé se formait dans mon esprit. Mary avait été populaire auprès du public, mais instable et paranoïaque, ce qui l'avait menée à perdre des rôles et, pour finir, à se suicider. Kara était jalouse de sa popularité, et, de l'avis de tous, envieuse et compétitive d'une manière générale.

Il ne semblait donc pas déraisonnable de penser qu'elle avait voulu s'approprier la vie de Mary, et avait vu une occasion se présenter au moment de la tragédie. Colin devait être dévasté. Peut-être même qu'il s'en voulait. Les gens malheureux sont vulnérables ; Kara lui avait offert une épaule pour pleurer, et très vite il lui mangeait dans la main.

— Kara rageait contre Mary. Elle était ivre. Cela faisait un moment qu'elle n'était plus heureuse, piégée dans l'ombre de Mary.

Je repensai aux œuvres d'art que Kara avait rassemblées dans leur maison. Elles semblaient toutes liées par des connotations sinistres. Tout se tenait. Kara avait sombré dans la déprime. Peut-être avait-elle pensé qu'épouser Colin pouvait lui octroyer la vie qu'avait eue Mary, mais au lieu de s'améliorer, sa réputation était descendue en flèche. Et alors que Mary, dans sa dépression, s'était suicidée, Kara s'était tournée vers l'alcool.

Ensuite, il avait suffi d'une chute…

— Enfin, continua Colin, me ramenant au présent. Tu as quelqu'un de proche dans un centre de soins, n'est-ce pas ? Comment c'est ?

Je repensai au centre de Green Village. Je n'y étais pas allée depuis un moment, et je n'avais reçu aucun autre appel.

— C'est un cadre agréable, répondis-je avec sincérité. Accueillant, dans le genre luxueux. Et on sent que le personnel est impliqué.

Colin marqua une pause, et je pensai qu'il allait peut-être dire qu'il avait décidé d'y envoyer Kara. Que ça semblait parfait.

— Merci d'être là, Anna, dit-il en posant une main sur mon bras. Kara a beaucoup de chance de t'avoir.

— Merci, dis-je doucement.

J'aurais de la chance de t'avoir, toi.

Nous nous regardâmes, la main de Colin toujours sur mon bras. Les secondes passèrent, mon cœur battait la chamade. Finalement, Colin détourna les yeux.

Il claqua des mains, comme pour dissiper l'étrange moment que nous venions de partager.

— Bon, dit-il. Puisque tu m'as aidé tout à l'heure, je devrais te renvoyer l'ascenseur.

— Aidé ? Je t'ai juste donné ton téléphone, dis-je en riant. Et si tu te souvenais de ton mot de passe, tu n'aurais même pas eu besoin de moi.

— Écoute, Anna, je ne me souviens jamais de mon mot de passe. Tu vois, vérifier sur mon téléphone fait partie intégrante du processus pour poster mon podcast. Tu m'as vraiment aidé, insista Colin avec une lueur espiègle dans le regard. Tu mérites que je te rende la pareille.

— Eh bien… Tu pourrais m'aider à répéter mon texte.

— Ah, dit-il. J'avais l'habitude de faire ça avec Mary. Dans cette même pièce, en fait.

— Oh. Je suis désolée de l'avoir suggéré. Oublie ça, s'il te plaît.

— Non, tu m'as mal compris, répondit Colin avec un petit sourire. Ça m'a manqué. J'aime me rendre utile.

— Oh. D'accord. Tu veux que j'aille chercher mon script dans ma chambre ?

— Prends ton temps.

Submergée par une tornade d'émotions mêlées, je me levai et me dirigeai vers la porte. Avant de sortir, je jetai un regard derrière moi. Maintenant que je m'étais réconciliée avec Colin, j'avais presque peur qu'il disparaisse d'une façon ou d'une autre.

De retour dans ma chambre, je me brossai rapidement les cheveux et vérifiai mon maquillage. Je n'en portais quasiment jamais quand j'avais commencé à travailler dans cette maison, mais j'avais progressivement ajouté des étapes supplémentaires à ma routine matinale. Juste quelques touches subtiles, par-ci par-là.

J'appliquai un léger trait de rouge à lèvres et l'estompai avec mon pouce. D'accord, j'avais emprunté ce rouge à la trousse à maquillage de Kara, mais il m'allait si bien. Je m'étais promis de le rendre… dès que Kara me le demanderait.

Satisfaite de mon apparence, je pris le script et remontai le couloir en essayant de ne pas sautiller.

Mais quand j'entrai dans le studio, je trouvai la pièce vide. Ma main retomba et le script vint heurter ma cuisse. Était-il arrivé quelque chose ? Colin avait-il été appelé en urgence ?

Ou se sentait-il coupable de passer du temps avec moi ?

Soudain, j'entendis les pas de Colin derrière moi. Il entra, une bouteille à la main.

— Du vin ?

Soulagement et enthousiasme m'envahirent, étourdissants.

— Oui, s'il te plaît, répondis-je.

Colin se laissa tomber sur le canapé moelleux et je le rejoignis, soudain parfaitement consciente de la proximité de nos jambes.

Je feuilletai mon script nerveusement tandis que Colin nous servait du vin.

— D'accord, et si on… commençait par cette scène ? suggérai-je.

Je me penchai pour tendre le script à Colin. Il l'accepta et s'inclina en arrière sur le sofa en croisant les jambes. Son pied était maintenant dangereusement près du mien. Je déglutis.

— Ça te dérange si j'enregistre ? demandai-je. Ça aide d'avoir une référence quand quelque chose fonctionne.

— Pas de souci.

Derrière les pages, Colin leva ses yeux bleus vers moi tandis que je tâtonnais sur mon téléphone pour ouvrir l'appli d'enregistrement. Je pressai l'énorme bouton rouge affiché à l'écran. Colin me fit un petit sourire avant de redevenir sérieux.

— Tu es prête ?

Mon cœur battait à cent à l'heure et mes joues étaient brûlantes. Ce n'était pourtant pas une audition, mais je me sentais incroyablement nerveuse. Je n'étais absolument pas prête.

— D'accord, vas-y, dis-je.

Colin s'éclaircit la gorge et commença à lire. J'avais choisi un passage où la Comtesse tentait de séduire le Comte pour qu'il devienne, comme elle, un vampire immortel.

Oui, c'était la série gothique par excellence.

Au début, j'étais terriblement anxieuse, mais très vite je me pris au jeu. La Comtesse était sensuelle et séduisante, et je me détendis à mesure que j'entrais dans la peau du personnage. Colin mit un peu plus longtemps à trouver le rythme, mais il était habitué à parler pour gagner sa vie. Sa voix grave et légèrement rauque correspondait bien au personnage du Comte. Quelques pages plus tard, j'étais comme en transe.

— Penses-tu vraiment pouvoir me résister, Comte ? soufflai-je avec le léger accent que j'avais mis au point pour la Comtesse. Tu as aimé des créatures comme moi auparavant. En cet instant même, ton sang brûle pour moi.

— Peut-être. Mais j'ai aussi eu affaire à des femmes comme toi. Je sais ce qui doit être fait.

Colin parlait sans accent particulier, mais il fallait reconnaître qu'il était très crédible.

— Je n'ai pas eu d'autre choix que de tuer mon premier amour, poursuivit-il. Je te ferai subir le même sort si tu ne m'obéis pas.

Je ris, ou plutôt la Comtesse rit – un joli gloussement mélodieux.

— Tu peux nier tant que tu veux, mais le désir dans ta voix te trahit.

Sur le moment, je ne m'étais pas rendu compte que j'avais choisi une scène aussi chargée en érotisme. Bon, la plupart des interactions entre le Comte et la Comtesse étaient ainsi, un jeu du chat et de la souris. Je savais que je jouais un personnage, mais je ne pouvais m'empêcher de rougir. Colin me fixait avec un regard de braise. J'étais certaine qu'il

faisait semblant, pour parfaire sa prestation.

Non ?

— Tu me sous-estimes, gronda-t-il en élevant la voix. J'ai regardé s'éteindre la lumière dans ses yeux. Je la regarderai s'éteindre dans les tiens avec joie.

— Ce n'est pas ce que tu veux, Comte, et tu le sais, murmurai-je en me penchant en avant. Tu me veux près de toi, suffisamment pour sentir mon souffle sur ta peau et la vibration de ma voix au creux de ton oreille. Tu ne demandes qu'à succomber.

Colin se pencha à son tour. Il était si près de moi désormais que je pouvais sentir son eau de Cologne. Bois de cèdre et musc.

— Tente quoi que ce soit, me menaça-t-il d'une voix rauque, et je te réduirai à néant. Je t'effacerai de cette terre. Il ne restera rien de toi. Et je rirai en te regardant agoniser.

— Alors que la partie commence, Comte, le contrai-je, impassible. Voyons lequel de nous deux détient vraiment le pouvoir.

Nous nous regardions, les yeux dans les yeux. Nous étions suffisamment proches pour que je puisse compter ses cils. Malgré moi, je me mordis la lèvre.

— Et… coupez ! dit Colin en laissant tomber le script entre nous sur le sofa.

Nous nous regardâmes et éclatâmes de rire.

— C'était incroyable ! s'exclama Colin une fois le fou rire passé. Et très, *très* dramatique !

— C'est basé sur un jeu vidéo, expliquai-je sur un ton d'excuse.

Cependant je ne regrettais rien. Je ne m'étais pas autant amusée depuis longtemps.

— Tu étais vraiment super, Anna.

— Eh bien, tu fais un Comte plutôt coquin, le taquinai-je.

Le fou rire nous reprit.

— Mais sérieusement, dit Colin en s'essuyant les yeux. Tu as quelque chose de spécial. Crois-moi. J'ai vu passer beaucoup de monde à Hollywood. Le talent brut est rare. Il doit être cultivé.

La tête inclinée sur le côté, il m'examina.

— Tu devrais avoir tout un tas d'opportunités, dit-il. Et pourtant tu es ici, à travailler comme accompagnante pour Kara. Qu'est-ce que ça cache ?

Je pouvais encore sentir le tiraillement du rire sur mon visage, alors même que mon sourire s'effaçait.

Était-ce le moment de tout lui avouer ?

Je pris une grande inspiration.

— Eh bien… Je m'en sortais pas mal, au début. En tout cas, j'avais de plus en plus de travail. Et puis j'ai rencontré un directeur artistique assez connu. Marcus Berg. Il avait un rôle parfait pour moi, seulement…

J'hésitai un instant. Je pouvais sentir les yeux de Colin posés sur moi.

— Quand je me suis présentée pour ce que je pensais être une audition, il avait autre chose en tête.

Colin hocha la tête pour m'encourager à continuer. Je déglutis. Était-ce vraiment une bonne idée de révéler tout cela à mon nouveau patron ?

Son regard me donna le courage de poursuivre.

— Il m'a fait des avances. Il pensait que je coucherais avec lui pour avoir le rôle. J'ai refusé, bien sûr. Je suppose que j'espérais qu'il m'embaucherait quand même. Mais… Non seulement j'ai perdu le rôle, mais d'une façon ou d'une autre la rumeur s'est répandue que *je* lui avais fait des avances pour avoir le rôle et que *lui* m'avait repoussée. Tout le monde l'a pris pour un type bien, et moi pour une fille qui couchait pour réussir. Bien fait pour moi, hein ? Après ça, on a commencé à répandre des rumeurs sur moi. Je suis devenue une paria dans le milieu. Seules les pires ordures me contactaient, parce qu'ils pensaient que j'étais prête à tout pour un job.

Colin secoua la tête.

— Je suis vraiment désolé, Anna. Il n'avait pas le droit de te traiter ainsi.

— Et le pire, c'est… mon fiancé, dis-je avec un sourire triste. Il a cru les rumeurs. Il m'a quittée après m'avoir balancé un tas d'horreurs.

— Ce n'est pas juste. Un conjoint est censé nous soutenir, quoi qu'il arrive.

Il prit une profonde inspiration et ajouta :

— Jamais je ne quitterai ma femme. Jamais.

— Jamais ? demandai-je. Même si elle avait fait quelque chose de vraiment horrible ?

— Si c'était le cas, j'essaierais de la ramener sur le droit chemin. Non, je ne la quitterais pas. Je n'accepterais de la laisser partir que si c'était elle qui le voulait.

Est-ce qu'un cœur peut s'emballer et se fendre en même temps ? Je dévisageai Colin en absorbant l'impact de ses mots. *Jamais je ne quitterai ma femme.*

Je pensai à combien il avait été facile pour mon fiancé de me quitter. Kara avait tellement de chance, et elle ne s'en rendait même pas compte.

Ma vie aurait été tellement différente avec quelqu'un comme Colin à mes côtés.

Mais ensuite, je pensai à la dernière chose que Colin avait dit – qu'il n'accepterait la séparation que si sa femme voulait partir. Cela voulait-il dire qu'il resterait avec Kara jusqu'au bout ?

— Il y a différentes façons de partir, dis-je doucement.

Je pensais à Kara – guérie physiquement mais absente mentalement. Elle pouvait être présente, mais elle ne serait jamais vraiment là.

Consciemment ou non, est-ce qu'elle n'avait pas *déjà* quitté Colin ?

Je levai les yeux vers lui, terrifiée à l'idée qu'il se mette en colère, qu'il quitte la pièce comme la fois d'avant. Mais il ne me lâchait pas des yeux.

Et je pouvais voir qu'il comprenait.

Soudain, la sonnerie de mon téléphone rompit le charme. Je jurai intérieurement en m'en emparant et vis le nom de Micky affiché à l'écran. Le temps était passé très vite, il était censé arriver d'une minute à l'autre.

— C'est mon directeur artistique, expliquai-je. Il vient pour la fin de ma session…

— Je ne vais pas rester alors, répondit Colin en se levant. Tu as du travail important à faire.

— Merci, dis-je, même si en cet instant, notre projet me semblait beaucoup moins important que d'habitude.

Colin sortit de la pièce et ferma la porte, me laissant comme vide, d'une certaine façon. Je savais déjà qu'il me serait impossible de me montrer enthousiaste pour travailler avec Micky ce soir.

Je me changeai les idées en téléchargeant le fichier audio que je venais d'enregistrer sur l'ordinateur du studio. J'exportai mes répliques et celles de Colin sur des fichiers séparés et mis les miennes de côté. Je les ferais écouter à Micky quand il serait là. Il aurait peut-être des retours constructifs.

— J'ai déjà eu affaire à des femmes comme toi, me susurra Colin à l'oreille. Je sais ce qui doit être fait…

Je fermai les yeux et laissai le son de sa voix me submerger. Peu importait qu'il soit en train de lire un texte, le contenu de ses mots était secondaire. C'était l'intensité de sa voix qui comptait. Son intention – plus intimiste, plus passionnée que dans son podcast.

Il s'était adressé à moi, et à personne d'autre.

20

Il était vingt heures passées, mais les couleurs vives du crépuscule avaient peint le ciel d'un rose magnifique, et le soleil en se glissant derrière l'horizon avait inondé la limite entre terre et ciel d'une lumière ambrée. Cette vue me rappela le cocktail que Colin m'avait préparé quand il avait fait montre de ses talents de barman, tout juste une semaine plus tôt.

Le fait que nous nous soyons réconciliés avait quelque peu apaisé mon anxiété, mais j'étais tout de même nerveuse en me rendant à l'étage pour m'occuper de Kara. Flora, toujours aussi suffisante, m'avait fait faire des pieds et des mains toute la semaine, persuadée qu'elle pouvait me faire chanter avec mon secret. J'avais peut-être raconté à Colin ma version de l'histoire, mais je ne savais pas quelle version Flora raconterait.

Il n'était pas tout à fait l'heure de prendre mon service auprès de Kara, mais je vis Flora descendre l'escalier avec son sac. Certains jours, si j'étais chanceuse, elle m'ignorait purement et simplement. Ce soir-là, c'est à peine si elle jeta un regard dans ma direction en passant. Je pris ça comme une petite victoire et montai promptement l'escalier vers la chambre de Kara.

En approchant de la chambre, j'entendis des voix.

J'entrouvris la porte. Je passai la tête et vis Colin, assis dans le lit à côté de Kara. Ils étaient nimbés par la lumière de l'écran de télé du mur opposé. Kara avait les yeux fermés. Colin regarda dans ma direction, sourit, et me fit signe d'entrer. Je me tournai pour voir ce qu'il regardait, et mon estomac se remplit de plomb quand je vis Kara, vêtue de blanc, dans les bras de Colin, en train de danser avec grâce.

Il regardait la vidéo de leurs noces.

J'essayai de sourire comme si je trouvais ça mignon, mais je bouillais de rage. Je résistai à mon envie subite de courir jusqu'au lecteur de DVD, d'arracher ce foutu disque et de le briser en mille morceaux.

Je savais que je n'étais pas rationnelle. Il était le mari de *Kara* après tout. Pas le mien.

Et pourtant…

— Oh, je ne veux pas m'immiscer, dis-je aussi amicalement que possible.

— N'importe quoi ! dit Colin. C'est presque fini de toute façon.

Il se redressa, attrapa la télécommande et arrêta la vidéo. L'image se figea sur Kara qui regardait Colin dans les yeux.

— En fait, dit-il en regardant sa montre, pourquoi tu n'irais pas te détendre pour une fois ? Je peux m'occuper de préparer Kara pour la nuit.

— D'accord, pas de souci, dis-je.

Je refermai la porte derrière moi, furieuse.

Je descendis jusqu'à ma chambre, où je me laissai tomber sur le lit tête la première.

Qu'est-ce qui pouvait bien le pousser à faire ça, à regarder la vidéo de leur mariage en sachant que j'allais arriver d'une minute à l'autre ? Après notre dernière conversation, j'avais pensé que nous étions sur la même longueur d'onde à propos de… l'état de Kara. Colin avait-il changé d'avis ? Était-il toujours convaincu qu'elle devait rester chez eux, qu'elle irait bientôt mieux ? Ou souhaitait-il me faire comprendre clairement qu'il était marié de manière irrévocable et que je ferais mieux d'arrêter de me faire d'idées ?

Dans tous les cas, je n'aimais pas ça.

~

Kara dormait dans sa chambre. Ses paupières tressaillaient légèrement tandis que je la regardais. J'ajustai ses couvertures et me glissai hors de la pièce, en refermant doucement la porte derrière moi.

Depuis qu'un intrus s'était introduit dans la propriété pendant la nuit, je ne me sentais plus à l'aise une fois le soleil couché. Je ne me sentais même pas en sécurité dans ma chambre.

Quand j'avais découvert qu'elle avait été vandalisée, j'avais d'abord été convaincue que le coupable le plus probable était Micky, ivre. Mais après mon tête-à-tête avec Colin, Micky était venu pour une session d'enregistrement et s'était montré parfaitement professionnel et aimable. Jouait-il la comédie ? Ou quelqu'un d'autre était-il responsable ?

Il s'agissait vraisemblablement d'une personne qui vivait dans la

maison, ou qui y avait accès. Mon suspect suivant était Flora. Mais si ce n'était ni elle, ni Micky ? L'idée d'un étranger en train de me surveiller en silence, sans que je ne m'en rende compte, me retournait l'estomac.

En suivant le couloir sombre, quelque chose attira mon attention. La lumière était allumée dans le dressing de Kara, celui que Flora avait mis en pagaille pour ensuite m'accuser du méfait.

Je m'approchai prudemment. Ce n'était pas le genre de Flora d'oublier d'éteindre la lumière. Elle était maniaque au possible. Comme Colin l'avait dit, elle prenait son travail bien trop au sérieux – suffisamment au sérieux pour essayer de me faire virer.

Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Je m'attendais à moitié à trouver Flora en train de mettre en place un piège à mon intention. Peut-être une caméra cachée pour me filmer en train de sortir de la pièce et m'incriminer. Quelque chose qu'elle pourrait montrer à Colin : *Regardez, Monsieur Harrington, Anna ne peut pas s'empêcher de fouiller dans les affaires de votre femme !*

Il est vrai que j'avais emprunté une chose ou une autre, de temps en temps. Mais je ramenais *toujours* ce que je prenais. Ou du moins, j'en avais l'intention.

En tout cas, je n'étais pas assez stupide pour laisser du désordre.

Mais il n'y avait pas de caméra derrière moi, et l'intérieur du dressing était parfaitement organisé : robes de couturier onéreuses, faites pour les tapis rouges, et rangées de chaussures de marque, bien ordonnées en lignes parfaitement espacées.

Peut-être que Flora avait vraiment oublié d'éteindre. Elle devait être vraiment secouée par ce qui était arrivé l'autre jour.

Bien fait.

J'avais encore du mal à croire qu'elle avait perdu le contrôle et mis Kara en danger de cette façon. Flora avait bien des défauts, mais elle n'était pas du genre à négliger la santé ou la sécurité de Kara. Mais apparemment, elle avait trouvé quelque chose qui lui tenait encore plus à cœur : s'assurer que je disparaisse du paysage.

Une fois sûre que ce n'était pas un piège de Flora, je me laissai aller à profiter de la pièce.

Pour moi, la garde-robe de Kara était comme un magasin de bonbons – un magasin où les bonbons étaient des vêtements griffés hors de prix. J'étais certaine que le prix d'un seul des sacs Hermès de

Kara m'aurait fait vivre pendant une année.

Kara avait peut-être été déterminée, ambitieuse et compétitive, et Mary adulée, mais quelque chose dans leur nature les avait toutes les deux empêchées d'apprécier la vie enchantée qu'elles vivaient.

Si j'avais cette vie, je ne prendrais jamais rien pour acquis.

Je tendis la main pour caresser le tissu d'une des robes de Kara, translucide avec des touches de bleu marine scintillant.

Sans réfléchir, je me déshabillai et décrochai avec soin la robe du cintre. Je l'enfilai, avec une grimace au moment de passer les hanches.

Remonter la fermeture éclair dans le dos fut un cauchemar. Mais une fois que j'eus réussi, je ne pus m'empêcher de m'admirer dans l'immense miroir au mur.

Le bustier asymétrique de la robe dénudait l'une de mes épaules, tandis qu'un profond décolleté révélait mes clavicules et la naissance de ma poitrine. Le tissu plissait autour de ma taille et retombait en éventail sur le sol.

Bien sûr, Kara avait des bras et des jambes monstrueusement longs, comme le prouvait l'excédent de tissu à mes poignets et autour de mes pieds. Mais même si elle ne m'allait pas parfaitement, la robe était *sublime*, et j'irais même jusqu'à dire que j'avais fière allure.

Juste au moment où j'envisageai de jouer le tout pour le tout et d'essayer des boucles d'oreilles, j'entendis un grand choc au bout du couloir. Ça venait de la chambre de Kara.

Je me figeai. J'avais déjà entendu ce son… La nuit où le stalker s'était introduit sur la propriété.

Et cela reprit. Des chocs répétés à intervalle régulier.

Il y avait quelqu'un dans la chambre de Kara.

Oubliant complètement la robe que je portais, je courus vers la chambre et manquai de trébucher sur la traîne à plusieurs reprises. Je tournai à gauche dans le couloir qui me conduisait tout droit à Kara, en réfléchissant à toute allure à ce que pouvait bien vouloir l'intrus.

Des photos compromettantes de Kara ? Cambrioler la maison ? S'en prendre à Colin ?

Quoi qu'il en soit, je ne voulais pas qu'il s'échappe comme la dernière fois.

Je fis irruption dans la chambre de Kara et m'arrêtai net, haletante, en regardant alentour pour repérer tout intrus. Il n'y avait personne. Seulement Kara, dans son lit.

Et en parlant de Kara…

Elle regardait tout droit vers moi avec une expression féroce, intense, sur son visage émacié. Dans la pénombre lugubre de sa chambre, ses yeux semblaient presque dépourvus de couleur, comme ceux d'un requin. Sa peau était luisante de perles de sueur. Et dans sa main, quelque chose de pointu reflétait la lumière du couloir derrière moi.

— Kara ? appelai-je prudemment.

J'avais passé des heures, parfois des jours entiers en compagnie d'une Kara complètement hébétée. Cette concentration soudaine, déterminée, me glaçait le sang.

Les yeux de Kara balayèrent la robe que je portais. Sa main se resserra sur ce qu'elle tenait – quelque chose de brillant. Ses doigts saignaient. De petites taches sombres maculaient déjà les draps de satin.

— Kara, s'il te plaît, calme-toi, suppliai-je.

Je tendis lentement le bras vers sa main. Elle tressaillit, et je sentis une douleur soudaine quand le bord tranchant du fragment réfléchissant me tailla l'avant-bras. De plus près, je pouvais voir qu'il s'agissait d'un morceau de DVD brisé.

Je saisis le poignet de Kara et distinguai son nom et celui de Colin écrits au marqueur noir sur l'éclat du DVD.

La vidéo de leur mariage.

— Kara ! Calme-toi !

Je luttai pour desserrer sa prise sur le fragment brisé. Quand ses doigts s'en détachèrent, je vis qu'ils étaient marqués de profondes entailles. Je parvins à lui faire lâcher le morceau de DVD qui tomba au sol en cliquetant.

Des filets rouges coulaient sur les doigts de Kara. Je cherchai autour de moi quelque chose pour stopper le saignement. Kara tremblait légèrement, mais ses yeux étaient toujours rivés sur moi.

— Comment t'es-tu procuré ça ? marmonnai-je tout en refermant ses doigts sur une petite serviette de toilette.

Kara resta silencieuse. Ses yeux me transperçaient avec la même expression qu'elle avait quand j'étais entrée dans la chambre : du

jugement et du dégoût. La puissance de son regard suffit presque à me faire reculer. Était-elle assez consciente pour reconnaître sa robe ?

À cet instant, j'entendis quelqu'un courir dans le couloir. Colin m'appela.

— Anna ? Est-ce que tout va bien ?

Merde. Je ne pouvais pas me laisser surprendre dans l'une des robes de Kara. J'aurais été incapable de m'expliquer. Paniquée, je descendis la fermeture éclair dans mon dos et me glissai péniblement hors de la robe.

21

Je venais juste de rouler en boule une bonne brassée de tissu et de fourrer le tout sous le lit quand Colin se précipita dans la pièce, les yeux écarquillés. Il ne portait rien d'autre qu'un boxer.

— Anna ?

— Kara est blessée, expliquai-je dans un souffle, mon cœur battant à cent à l'heure.

Maintenant que j'avais retiré la robe, je me trouvais en sous-vêtements, avec des traces de sang sur le bras. Ce devait être un sacré spectacle.

Colin me regarda, puis Kara.

— J'appelle Flora, dit-il.

Il ne fallut que cinq minutes à Flora pour arriver. Colin l'avait visiblement réveillée : elle ne portait pas son uniforme habituel mais un sweater gris ample et informe, et ses cheveux étaient attachés en une queue-de-cheval désordonnée dont des mèches s'échappaient çà et là. Si je ne l'avais pas autant détestée, j'aurais presque compati. Elle jeta un regard à ma tenue, et je vis sa bouche se pincer en une ligne encore plus fine que d'habitude.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en me repoussant avec force pour atteindre Kara.

Elle inspecta rapidement les doigts de Kara et prit sa trousse, en sortit du désinfectant et de la gaze.

— C'était… qu'est-ce que tu m'as dit, Anna ? demanda Colin, qui faisait les cent pas.

— Un morceau de DVD, répondis-je.

Je me rendis soudain compte qu'il était par terre, près du lit. Quiconque se pencherait pour le ramasser découvrirait inévitablement la robe que j'avais cachée sous le lit. Je l'attrapai précipitamment et le tendis à Colin.

Il le prit et lut les noms sur le disque.

Nous regardâmes Flora désinfecter les doigts de Kara en silence. Elle enveloppa chaque doigt de bandes de gaze.

— Heureusement, les coupures ne sont pas assez profondes pour avoir besoin de sutures. Elles devraient guérir avec les soins appropriés.

— Merci, Flora, dit Colin en cessant de faire les cent pas.

— C'est mon travail, dit-elle, avec un peu plus d'insistance que nécessaire.

— Eh bien, dit Colin, c'est grandement apprécié.

Un air de satisfaction traversa le visage de Flora, et j'eus une illumination.

Attends. Est-ce que Flora n'aurait pas arrangé cet accident pour conserver son poste ?

— La question est : comment cet incident a-t-il pu se produire ? lança-t-elle. Comment Mme Harrington a-t-elle eu accès à un objet aussi coupant ?

J'avais été trop lente. Flora était déjà en train de prendre l'initiative.

— Je venais d'aller la voir. Elle dormait profondément et n'avait rien à la main, dis-je pour me défendre.

— Est-ce que Mme Harrington vous a bipée pour avoir de l'aide ?

— Non, je… j'ai entendu quelque chose. Un bruit. J'ai pensé qu'il y avait peut-être quelqu'un dans la chambre de Kara.

— Tu pensais qu'il y avait un intrus dans la chambre de Kara ? intervint Colin, surpris.

— Vous avez entendu quelque chose depuis le sous-sol ? demanda Flora, soupçonneuse.

— Non, je…

Je m'interrompis. Que pouvais-je dire de raisonnable qui expliquerait pourquoi je me trouvais dans la chambre de Kara en sous-vêtements ? J'évitai désespérément de regarder vers le bord du lit.

— Peut-être, suggéra Flora, que vous êtes retournée en hâte et à moitié nue dans la chambre de Mme Harrington parce que vous vous êtes souvenue qu'elle avait accès à quelque chose qu'elle n'aurait pas dû avoir.

— Non, m'exclamai-je, furieuse de ce que Flora sous-entendait.

— Du calme, Flora, dit Colin. C'est une sacrée accusation. Ne tirons pas de conclusions hâtives. Je pense que c'est tout à l'honneur d'Anna de s'être précipitée dès qu'elle a entendu du bruit.

— Écoutez, poursuivit Flora, imperturbable, en se tournant vers Colin comme si je n'existais pas. Je dois être franche, comme je l'ai été pour les accompagnantes précédentes. Je ne pense pas qu'Anna soit faite pour ce poste.

Que Flora puisse dire ce genre de choses n'était pas vraiment une surprise, mais cela me fit tout de même l'effet d'une gifle. Je serrai les poings pour les empêcher de trembler. À demi-nue, je me sentais encore plus vulnérable que d'habitude aux réprimandes de Flora.

Cela avait été son plan tout du long. Elle voulait me discréditer.

Et maintenant, elle passait à l'action.

— Oh ? demanda Colin, son regard glissant sur moi avec curiosité.

— Il est évident qu'elle ne sait pas gérer des situations critiques comme celle-ci.

— Enfin… Elle n'a fait que désinfecter les coupures, commençai-je.

Je savais que je devais corriger chacune de ses accusations sur-le-champ, avant qu'elle puisse convaincre Colin de me licencier.

— J'aurais très bien pu le faire. Et hier…

— Mais vous ne l'avez pas fait, me coupa Flora. Vous avez dû m'appeler, moi. Et n'oublions pas qu'hier…

Elle prit une grande inspiration avant de continuer.

— Anna a mis la vie de Mme Harrington en danger.

~

— Ça ne s'est pas passé comme ça.

Ma voix tremblait suite aux accusations de Flora. Je n'allais pas la laisser faire croire à Colin que c'était par *ma* faute que Flora avait roulé sur la route.

— C'est Flora qui a laissé échapper le fauteuil—

— Oh, *je* l'ai laissé échapper ? Allons, Anna, intervint Flora en secouant la tête, comme si j'étais une petite fille en train de raconter des sottises.

— C'est vrai !

Je me tournai vers Colin en quête de soutien, en priant de toutes mes forces qu'il ne se laisse pas abuser par les mensonges ridicules de Flora.

— J'ai dû aller chercher Kara *au milieu de la route* après que Flora l'a laissée échapper !

— Et l'incident de la ceinture de sécurité ? poursuivit-elle, impitoyable. Comment vous expliquez *ça* ?

— C'était Flora aussi, dis-je, sans quitter Colin des yeux.

Son regard allait et venait entre Flora et moi. Son expression était indéchiffrable.

— Et votre petite habitude de voler des objets appartenant à Mme Harrington ? demanda Flora. C'est moi, ça aussi ?

— Je n'ai rien volé.

Le souvenir du rouge à lèvres emprunté revint me hanter.

— Et aussi…

Flora inspira, comme pour se préparer à présenter son argument final, le plus convaincant.

— Saviez-vous qu'elle a la réputation d'essayer de voler ses patrons à leurs épouses ?

— Anna m'a informé des rumeurs qui la concernent, déclara fermement Colin.

Je faillis pousser un cri de joie. J'avais pris la bonne décision en me confiant à Colin et en prenant de l'avance sur Flora.

— Mais est-ce qu'elle vous a dit que l'homme en question a subi un *accident* suspect après ses accusations ? Après avoir passé du temps seul avec Anna ?

Colin marqua une pause et me regarda d'un air circonspect, comme s'il se demandait *Pourquoi ne m'a-t-elle pas dit ça avant ?*

Je cherchai désespérément une explication à donner, mais Flora continua.

— Elle n'est pas celle que vous croyez, siffla-t-elle à Colin.

— Assez, dit Colin d'un ton définitif.

Ses yeux passèrent de l'une à l'autre, tandis que nous échangions des regards venimeux.

— Tout ça est allé trop loin.

— Mais ce n'est pas vrai, Colin, dis-je en essayant de garder une voix ferme. Je *suis* celle que tu crois.

Colin m'étudia intensément mais ne dit rien. Flora et moi ouvrîmes la bouche en même temps, mais il leva une main pour demander le silence. Nous nous tûmes aussitôt. Je me mordis la langue. Maintenant, je regrettais vraiment de ne pas être allée voir Colin juste après l'incident du fauteuil au lieu de laisser Flora me piéger de cette façon.

— La seule accusation qui importe ici est de savoir si quelqu'un a mis Kara en danger. Flora, vous clamez qu'Anna a lâché le fauteuil, et l'a laissé rouler sur la route ? Et qu'elle a laissé sa ceinture détachée ?

Flora renifla.

— Oui, c'est ce qui s'est passé.

— Non, ce n'est pas vrai, commençai-je, mais Colin me mit en garde d'un coup d'œil.

— Et Anna, tu dis que *Flora* s'est montrée négligente avec Kara et que c'est elle qui a oublié d'attacher sa ceinture ?

Flora secoua la tête.

— Oui, répondis-je avec insistance.

— Eh bien, je ne suis pas totalement surpris par cette histoire. Vous savez pourquoi ?

Flora et moi le dévisageâmes et secouâmes toutes les deux la tête avec vigueur.

Colin prit son téléphone et pianota sur l'écran avant de nous le montrer. Un gros titre affichait :

KARA HARRINGTON ÉCHAPPE À LA MORT ! Une star de Hollywood perturbe la circulation.

— Vous pensiez vraiment qu'il n'y aurait pas de paparazzis ? demanda Colin en ramenant l'écran vers lui et en faisant défiler l'article.

Flora et moi restâmes silencieuses, sous le choc.

— Pourquoi j'ai dû l'apprendre par un magazine à scandale plutôt que

par vous deux, je l'ignore. Maintenant, il est clair d'après cette image qu'Anna s'est précipitée sur la route. Mais que s'est-il passé juste avant que le photographe prenne ce cliché ?

— Flora— commençai-je.

— Comment osez-vous ? me coupa Flora.

— Une seule personne peut le dire, dit Colin d'une voix forte, nous interrompant toutes les deux.

Il se tourna vers Kara dans son lit.

— Kara, chérie. S'il te plaît. Y a-t-il quelqu'un ici avec qui tu ne te sens pas en sécurité ?

Il y eut un silence gêné. Je ne pouvais pas en être certaine, mais Flora devait penser la même chose que moi. Il n'y avait aucune chance que Kara soit assez lucide pour témoigner en faveur de l'une de nous. Mais Colin était notre patron, aussi nous nous tûmes.

Je me tournai pour regarder Kara. Elle était assise, appuyée contre les oreillers, ses doigts bandés pointant vers le plafond. Les draps autour d'elle étaient encore tachés de sang. Dans la pénombre de la chambre, elle avait l'air fantomatique, comme un de ces spectres peint à l'intérieur d'un faux miroir dans une maison hantée. Je me demandai combien de temps nous devrions attendre qu'elle fasse quelque chose.

Les yeux de Kara croisèrent les miens et je me rappelai l'expression qu'elle avait eue un peu plus tôt, quand j'étais entrée dans la chambre en portant sa robe : du jugement. De la haine. De l'envie ?

Je me rappelai ses yeux perçants posés sur Colin et moi quand nous nous trouvions ensemble.

Son regard fixe quand j'avais émergé de son dressing pendant ma première semaine.

La coupure faite par le DVD sur mon bras.

Les commentaires de l'ami de Colin sur la jalousie de Kara. Ceux de la réceptionniste du kiné sur le fait qu'elle terrorisait les femmes plus jeunes en studio.

Si Kara avait été capable de s'exprimer, elle n'aurait jamais parlé en ma faveur. Impossible.

Elle soutint mon regard.

Et puis elle leva la main de quelques centimètres et pointa un doigt

tremblant…

Sur Flora.

— Elle ne le pense pas, protesta Flora.

Je restai bouche bée à fixer le doigt de Kara, indéniablement pointé vers Flora. Depuis quand était-elle si réactive ?

Flora poursuivit désespérément.

— Elle veut dire—

— Je sais ce que ma femme veut dire, rétorqua Colin avant de se tourner à nouveau vers Kara. Est-ce que Flora a fait tout ce qu'il fallait pour assurer ta sécurité avant que ces photos ne soient prises ?

Kara leva le doigt et tapota sèchement par deux fois. *Non.*

— Troisième question : est-ce que Flora a négligé d'attacher ta ceinture ?

Un tapotement. *Oui.*

— S'il vous plaît, Monsieur Harrington, je vous en supplie. J'ai besoin de ce travail. Mon bébé… plaida Flora.

Colin l'ignora. Je n'avais jamais entendu Flora mentionner son bébé auparavant.

— Est-ce que Flora est responsable d'avoir laissé échapper ton fauteuil sur la route ?

Une pause. Puis Kara leva le doigt et l'abattit une seule fois.

Oui.

— Monsieur Harrington— commença Flora.

Elle avait l'air au bord des larmes.

— Flora, dit Colin en se tournant vers elle. Vous êtes virée. Prenez vos affaires et sortez de chez moi.

22

Flora avait fait ses bagages et pris congé dans l'heure. Je la regardais depuis la fenêtre de la chambre de Kara descendre l'allée et monter dans un taxi. Elle avait l'air si petite vue d'ici.

J'essayais de ne pas trop compatir. Après tout, elle m'avait prise en grippe dès le premier jour. Après ce qu'elle avait dit plus tôt, j'étais convaincue qu'elle était à l'origine du départ de toutes les accompagnantes qui m'avaient précédée, tant elle était prête à tout pour s'accrocher à son poste. Mais elle n'y avait pas réussi avec moi.

Je regardai le taxi s'éloigner dans la nuit en me disant que c'était probablement la dernière fois que je la voyais.

Victorieuse, je me glissai dans la salle de bains de Kara, et composai un numéro sur mon téléphone. J'attendis en écoutant la musique désormais familière, avant qu'une secrétaire ne décroche.

— Centre de soins Green Village, comment puis-je vous aider ?

— C'est Elsie Wyatt, dis-je. Je voulais savoir s'il y a du nouveau.

Ma voix résonnait légèrement dans la pièce carrelée.

— Bonsoir Elsie, répondit la secrétaire. Laissez-moi voir… Non, je ne pense pas qu'on ait demandé à quelqu'un de vous appeler pour discuter de son état. Il est stable, et ses constantes sont normales.

— Merci, dis-je. Eh bien, c'est tout. Je reviendrai lui rendre visite dès que possible.

— Je suis sûre que ça lui ferait plaisir.

Je raccrochai, déverrouillai la porte et retournai dans la chambre. Kara était dans son lit, profondément endormie, la bouche entrouverte et la respiration sifflante.

La porte s'ouvrit de quelques centimètres, et je vis Colin dans le couloir, qui jetait un coup d'œil dans la pièce. Avec un dernier regard pour Kara, je me faufilai hors de la chambre et refermai derrière moi.

— Elle dort, dis-je en réponse à sa question silencieuse.

— Tu es blessée ! s'exclama Colin en remarquant mon avant-bras.

Le sang sur l'entaille commençait déjà à coaguler, et la peau tout autour était barbouillée de traces en train de sécher.

— Oh, dis-je, hébétée. J'avais oublié…

— Suis-moi, dit Colin.

Il me conduisit dans sa chambre, où il me fit asseoir sur le bord du lit. J'attendis, soudain consciente du fait que nous étions en sous-vêtements, tandis qu'il allait chercher des bandages et du désinfectant.

— Je, euh, je suis désolée pour… commençai-je.

— Ne t'excuse pas, dit Colin tout en soulevant gentiment mon bras pour examiner la coupure. Et ne t'inquiète pas d'avoir à couvrir les heures de Flora. On trouvera vite quelqu'un pour te soulager.

La brûlure du désinfectant me fit grimacer.

— Non, vraiment, je suis désolée de ne pas t'avoir dit ce qui s'est passé avec Kara, sur la route. Mais Flora—

— Tu avais peur que je ne te croie pas, dit Colin.

Il commença à enrouler délicatement un bandage autour de mon bras. Ses doigts effleurèrent ma peau, et un frisson me parcourut.

— Eh bien… Oui. Flora travaillait ici depuis bien plus longtemps. Je pensais que tu aurais davantage confiance en elle qu'en moi.

— C'est vrai, Flora était ici depuis plus longtemps. Mais parfois on a besoin de sang neuf, de sortir de la routine, tu ne crois pas ? demanda Colin avec un sourire chaleureux.

Je souris aussi. Perdre ce poste aurait été un coup dur, mais l'idée que Colin puisse avoir une mauvaise opinion de moi aurait été encore plus douloureuse.

Colin finit de fixer le bandage autour de mon bras et me relâcha.

— Écoute, j'ai pensé à un moyen de te remercier de tout ce que tu fais pour moi. D'avoir plongé dans la circulation pour sauver Kara.

— Oh ? Tu vas m'augmenter ?

— Ce n'est pas ce que j'allais dire, mais d'accord. Je vais t'augmenter. Tu le mérites.

Je rayonnai, et Colin rit de ma réaction.

— Mais j'ai aussi pensé à autre chose. Anna, je veux que tu sois une invitée de mon podcast.

J'en restai bouche bée.

— Une— Quoi ?

— J'y ai réfléchi, et c'est la solution parfaite pour te remercier.

— Je ne veux pas avoir l'air ingrate, mais… Est-ce que tes invités ne sont pas plutôt des gens connus, d'habitude ?

— Ils sont généralement célèbres parce que j'interviewe mes amis et des gens que j'admire, et j'ai tendance à être entouré de célébrités, expliqua Colin. Mais c'est mon podcast, et je choisis qui je veux inviter. Et j'aimerais t'interviewer.

— Et euh… C'est ta façon de me remercier ? Tu sais, je me serais contentée d'une invitation à dîner.

— Réfléchis-y, Anna. Mon podcast a une énorme audience, des millions de personnes l'écoutent. C'est ta chance de partager ta version de l'histoire. De prendre le contrôle du récit. Le public adore les outsiders. En ce moment tu es rejetée par la communauté, au bout du rouleau, tu t'échines pour t'en sortir et poursuivre ton rêve. Tu as été malmenée par la vie, mais tu continues de te battre.

J'avais une autre plaisanterie sur le bout de la langue, mais elle m'échappa tandis que je regardais Colin. Il était *sérieux*. Se pouvait-il que ce soit effectivement une bonne idée ? Que, comme Colin l'avait dit, ce soit une chance de présenter ma version de l'histoire ?

Je repensai soudain à ce que mon père avait dit quand je lui avais annoncé avoir obtenu la place. *Grâce aux Harrington, tu pourrais aller loin. Si tu te montres intelligente. Si tu es suffisamment douée.*

— Je veux dire… Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, finis-je par dire. C'est une idée terrifiante, mais elle n'est pas forcément mauvaise.

Colin rit.

— Les meilleures idées sont souvent un peu intimidantes, mais c'est comme ça qu'on sait qu'elles en valent la peine. Les personnes les plus intelligentes, les plus accomplies que je connaisse me l'ont appris.

Il se pencha légèrement vers moi et ajouta :

— Écoute, il faut que je te prévienne. Je ne te ferai pas de cadeaux. Je ne veux pas qu'on pense que je te fais une faveur, ça nous retomberait dessus. Je suis toujours honnête, tu te rappelles ? C'est ce que mon public aime chez moi.

Je carrai les épaules.

— C’est d’accord. Je peux encaisser.

Colin sourit.

— Je sais. Tu es plus coriace que tu n’en as l’air.

23

Colin tint sa promesse quelques jours plus tard. Il avait engagé quelqu'un via une agence externe pour veiller sur Kara le temps de mon absence. Le remplaçant était froid et impersonnel. Avec son costume noir, il ressemblait plus à un garde du corps qu'à un infirmier. En même temps, pour Kara, ça ne ferait aucune différence.

Je le laissai s'occuper de Kara sans la moindre hésitation et me dirigeai vers le studio d'enregistrement, sans trop savoir ce qui m'attendait.

Bien sûr, j'avais déjà écouté les podcasts de Colin auparavant. Je connaissais ses habitudes, la façon dont il marquait une pause avant de poser les questions difficiles. Je savais qu'il tirait fierté de sa capacité à creuser pour arriver au cœur du sujet. Du point de vue d'un auditeur, son approche n'était pas trop agressive. Mais les choses sont toujours différentes quand on est soi-même sur la sellette.

Maintenant, assise en face de lui, je n'arrêtais pas d'ajuster nerveusement mon micro, de coiffer et recoiffer mes cheveux.

Colin me tira de ma transe nerveuse.

— Anna, dit-il.

— Hmm ?

Je levai la tête et le vis qui me souriait.

— Je n'ai encore jamais été interviewée pour un podcast. En fait, maintenant que j'y réfléchis, je ne me rappelle pas avoir jamais enregistré quoi que ce soit avec ma voix naturelle.

— Ça va bien se passer, dit-il.

Et à la façon dont il me regardait, il était difficile de ne pas le croire.

Il appuya sur *enregistrer*.

— Bienvenue dans un épisode en direct de *Tribune avec Colin Harrington*, commença Colin en se penchant sur son micro. Et ce soir, nous avons avec nous une invitée très spéciale – une comédienne de doublage prometteuse, Anna Albright.

— C'est un plaisir d'être ici dans ton émission.

— Anna, tu es une de mes amies les plus récentes, mais quand j'ai entendu parler du projet sur lequel tu travailles, j'ai immédiatement été impressionné par ton talent. Ta capacité à capturer l'essence d'un personnage uniquement par la voix est vraiment incroyable.

Une vague de fierté me submergea.

— Merci, Colin, dis-je.

Je pouvais sentir ma voix se raffermir et ma peur disparaître peu à peu.

— Venant de quelqu'un comme toi, c'est un sacré compliment.

Colin rit doucement.

— Oh, je t'en prie. Nous ne sommes pas si différents, toi et moi. J'étais un petit gars de province, mais j'ai rencontré un groupe de personnes partageant le même état d'esprit qui m'ont aidé à me développer pleinement. Qui m'ont poussé à être la meilleure version de moi-même. Et maintenant j'essaie de rendre la pareille.

Il me fit un sourire carnassier et leva son pouce pour savoir comment je me sentais. J'imitai son geste en retour. C'était agréable – pas vraiment différent d'une simple conversation avec Colin.

— Maintenant, Anna, parle-nous un peu de toi. Sur quoi travailles-tu en ce moment ?

Je commençai à expliquer le projet sur lequel je travaillais avec Micky, en essayant de ne pas trop donner l'impression de vendre un produit. Colin écoutait avec intérêt, en intervenant à l'occasion pour poser des questions. Micky allait être aux anges. Nous n'aurions pas pu trouver de meilleure plateforme pour faire la promotion de notre financement participatif à venir. Avec l'immense audience de Colin, nous étions quasiment *certains* de pouvoir financer le projet.

— Mes auditeurs savent que j'invite souvent des célébrités dans mon podcast. Ils se demandent peut-être ce que tu fais ici. Mais tu vois, ce qui m'a vraiment captivé chez toi, Anna, ce n'est pas seulement ton talent, mais aussi ton parcours. Ce qui t'a menée jusqu'ici, dit Colin.

Ses yeux bleus me fixaient avec une telle intensité que je me pris à remuer dans mon fauteuil.

— Ça a été un sacré parcours, en effet. Je viens d'une petite ville… commençai-je.

— Je ne parle pas de la façon dont tu as atterri à Los Angeles, Anna. Cette histoire est presque toujours la même, avec quelques petites

variations, tu ne penses pas ? La poursuite d'un rêve et tout le reste, non ?

— Si.

— Non, je veux dire que tu as eu ta part de défis et d'obstacles sur ton chemin, n'est-ce pas ?

Droit au but, donc. J'avais passé les derniers jours à me préparer pour ce moment, mais maintenant que j'y étais, j'avais du mal à voir la meilleure façon de l'aborder.

— C'est vrai, dis-je. Il y a eu de nombreux défis. Et j'ai certainement été naïve. Quand on désire quelque chose aussi ardemment, on croit que chaque opportunité peut être la bonne. Celle qui nous aidera à percer et à devenir une star…

— Il y a eu une opportunité de ce genre pour toi, non ? Raconte-moi ce qui s'est vraiment passé, car il y a beaucoup de rumeurs.

Je pris une profonde inspiration.

— Oui. J'ai rencontré un directeur artistique. Marcus Berg. Il m'a promis un rôle dans son projet. Ce que je ne savais pas… c'est qu'il y avait des conditions.

— Que s'est-il passé, alors ?

— Eh bien… J'ai refusé. Et il a retiré son offre.

— Nous ne craignons pas d'aborder les sujets en détail, ici, Anna. Qu'as-tu refusé exactement ?

— J'ai refusé de coucher avec lui. Mais ça ne l'a pas empêché de répandre des rumeurs sur mon compte…

Colin marqua une pause, en me regardant intensément.

— Mais ce n'est pas toute l'histoire, si, Anna ?

Il baissa les yeux vers un papier qu'il avait devant lui, avant de revenir vers moi, le regard perçant.

— Tu sais, je dois faire beaucoup de recherches pour ces podcasts. Vérifier les faits. Et il y a des photos, Anna. Des photos de M. Berg et toi, en ville. Dans des restaurants. Des hôtels.

Je savais que Colin ne me ménagerait pas, mais je ne me doutais pas qu'il irait aussi loin. Je n'aurais jamais pensé l'entendre prononcer ces mots-là. Ma bouche se dessécha. Mon sang se glaça.

Colin vérifia quelque chose sur son papier.

— Le projet pour lequel M. Berg a failli t'embaucher est *La Lame du Serpent*. Hum. Excellente série, qui a remporté plusieurs récompenses.

Il me jeta un regard et ajouta :

— Est-ce difficile d'en parler ?

— Oui, dis-je faiblement.

J'étais encore en train d'essayer de comprendre ce qui se passait. Depuis quand Colin était-il au courant ? Et que comptait-il faire de cette information ?

— Il est vrai que c'était avant qu'il annonce le casting, donc une partie de ton histoire peut être vraie. Évidemment, tu n'as pas eu le rôle. Mais as-tu refusé les avances de M. Berg ? Ou les as-tu encouragées ?

Ses yeux, d'ordinaire pétillants et pleins de charme, étaient désormais un puits d'acier impénétrable. L'air dans le studio sembla soudain se raréfier, comme privé d'oxygène.

Colin savait. Il savait ce que j'avais fait pour essayer de sortir du lot.

Et bientôt, le reste du monde le saura également.

— Oui, Colin, admis-je doucement, presque dans un murmure. J'ai encouragé son attention. Je… Je pensais que si je faisais ce qu'il voulait, j'obtiendrais le rôle à coup sûr. Il faut que tu comprennes, j'étais jeune et naïve, désespérée de faire mes preuves. J'avais travaillé si dur, et je n'arrivais à rien. Mais c'était mal, et je le regrette.

Colin plissa légèrement les yeux. Une ombre de déception joua sur son visage avant qu'il ne se reprenne promptement et me lance un sourire compréhensif.

— Ça a dû être une position difficile pour toi, Anna. Voir quelque chose que tu désirais, juste sous ton nez, mais devoir faire quelque chose de socialement inacceptable pour l'obtenir.

Je me tordis les mains tout en cherchant les mots justes.

— Je… je regrette d'avoir fait du mal à quelqu'un. Mon ex-fiancé, dis-je en serrant les poings si fort que mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes. Mais je refuse d'être réduite à ça pour toujours.

— Mais cette image te colle à la peau dans le milieu du doublage, n'est-ce pas ? Tu as perdu de nombreuses opportunités à cause de cette histoire.

Colin me regardait droit dans les yeux. Je soutins son regard.

— C'est vrai.

Au début j'étais effrayée, mais maintenant je commençais à être furieuse. Comment osait-il me faire ça ? Comment osait-il me piéger de cette façon ? Et tout ça pour quoi ? Pour faire de l'audience ? Pour prouver quelque chose ?

Je ris, amère.

— J'ai commis une erreur, oui, mais combien de temps vais-je être punie ? Est-ce qu'un seul faux pas va dicter toute ma carrière ? Et puis, si j'avais eu le rôle, personne ne s'en serait soucié. J'aurais prouvé mon talent à tout le monde, et personne n'aurait cherché à savoir ce que j'ai dû faire pour obtenir cette opportunité.

— Penses-tu vraiment avoir du talent, Anna ? demanda Colin en se penchant davantage sur son micro. Il me semble, à moi, que si une personne ressent le besoin de coucher pour obtenir un rôle, c'est qu'elle ne doit pas vraiment croire en son talent.

Il commençait à parler comme mon père. Mon père, qui n'avait jamais cru en moi. Soudain, je revis tous les visages de mes anciens amis et collègues qui s'étaient détournés de moi, qui m'avaient fuie comme la peste. Tous les e-mails et les appels restés sans réponse après le scandale.

— Je sais que je suis bonne dans ce que je fais, dis-je avec conviction. Et beaucoup de gens dans le milieu le sont. Le fait est que les personnes qui me jugent ont fait exactement la même chose, la différence est qu'elles ne se sont pas fait prendre ! Je n'ai pas été punie parce qu'elles étaient meilleures que moi. J'ai été punie pour qu'elles puissent se sentir supérieures. Pour leur permettre de tracer une ligne qui sépare mes actions des leurs. Mais nous ne sommes pas différents. Nous qui vivons dans cette ville, nous avons tous commis des bassesses pour atteindre les sommets.

Je pris une inspiration.

— Alors, comment me qualifierais-tu, Colin ? conclus-je en le regardant par-dessus mon micro. M'as-tu invitée dans ce podcast pour servir d'avertissement aux jeunes actrices ? Ou simplement pour le parfum de scandale ?

À ma surprise, Colin me fit un large sourire.

— Je t'ai invitée dans ce podcast parce que tu es ambitieuse, Anna, dit-il avec sincérité. Et cette ambition s'est retournée contre toi. Mais

ça n'aurait pas dû être le cas. Tu as parfaitement raison. Hollywood est un milieu impitoyable. Et hypocrite. Nous essayons tous de prendre le dessus.

Il marqua une pause avant de continuer :

— Mais je ne vois pas seulement ton ambition, je vois ta *résilience*. Malgré les obstacles et les murmures dans ton dos, tu es toujours là. Et c'est une source d'inspiration.

Je cillai, surprise, en assimilant ses mots. Était-il possible que Colin voie par-delà le scandale et la mauvaise réputation qui me suivait comme mon ombre ? Se pouvait-il qu'il croie vraiment en ma capacité à dépasser tout ça ?

— Je voulais te donner une chance d'exposer ta vérité, Anna. De te montrer, non pas telle que tu penses devoir être perçue, mais telle que tu es.

J'étais toujours sous le choc, silencieuse. Colin remarqua mon expression et rit.

— Je pense que c'est tout pour cet épisode. Que pensez-vous de l'hypocrisie de Hollywood, et du parcours d'Anna ? Dites-le moi ! Et merci à toi, Anna, d'avoir partagé tout ça, dit-il en se tournant vers moi.

— Merci, Colin, parvins-je à dire.

Colin se pencha et pressa un bouton pour stopper l'enregistrement.

Nous restâmes assis en silence quelques instants. Colin m'observait d'un air pensif.

— Je ne m'attendais pas à ça, dis-je doucement.

— Je sais que ça t'a fait un choc, Anna. C'est souvent le cas, avec mon style. Mais tu as été incroyable. Tu as tenu bon.

— Je ne sais pas si je le ressens de cette façon. Je subis les rumeurs et les railleries de mon entourage depuis un an maintenant. Dès que cet épisode sortira, c'est le pays tout entier qui se moquera de moi !

— Non, Anna, dit Colin en venant poser une main rassurante sur mon genou. Tu ne vois pas ? Tu n'as jamais eu le contrôle du récit. Tu peux être tout ce que tu veux à Hollywood, du moment que tu assumes tes choix. Et c'est le cas, maintenant. Tu as repris le contrôle.

Je me détendis, juste un peu. C'était vrai. J'avais repris le contrôle de mon histoire. Ce n'était plus un flou menaçant qui me poursuivait. Je

lui avais donné un nom. Seulement, je ne savais pas ce qui allait arriver maintenant.

— Anna, l'autre jour tu as dit que t'inviter à dîner aurait suffi. Alors, que dirais-tu de sortir ce soir ? L'intérimaire peut surveiller Kara encore un peu. Je pense que tu l'as bien mérité.

— Pourquoi pas ?

Maintenant que j'avais accepté ce qui s'était passé, j'étais comme électrisée, envahie par un flot d'adrénaline. Peut-être Colin avait-il raison. Peut-être était-ce nécessaire de laisser ce scandale derrière moi.

— J'ai *vraiment* besoin d'un verre, lui dis-je.

Colin sourit. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Je pense qu'on peut arranger ça.

24

Colin appela un taxi qui nous emmena au restaurant qu'il avait choisi, un endroit luxueux au sommet d'un gratte-ciel. Après de brèves négociations avec le maître d'hôtel, on nous plaça à une table avec une vue magnifique sur le coucher de soleil mourant. Nous l'admirâmes pendant que le garçon nous servait du vin.

— C'est une vue splendide, m'extasiai-je. Je pourrais la contempler éternellement.

— Tu pourrais. As-tu vu le tableau dans la chambre de Kara ? Je connais l'artiste – il expose à Art Basel cette année.

— Colin…

Je faillis lui rire au nez. Colin était de loin l'une des célébrités les plus terre à terre que j'avais jamais rencontrées, mais même lui avait tendance à oublier que tout le monde n'était pas plein aux as.

— Je ne peux pas vraiment me permettre d'acheter des œuvres d'art.

— Qui a dit qu'il fallait que tu les *achètes* ? dit Colin avec malice. Quelqu'un peut t'en offrir.

Je ris, même si je n'étais pas complètement certaine qu'il plaisantait.

— La toile dans la chambre de Kara. Tu l'as achetée pour elle ? demandai-je.

— Non, à vrai dire. C'est Mary qui la lui a offerte.

— Oh ?

C'était logique, au fond – l'œuvre avait l'air très différente de toutes les autres disséminées dans la maison, celles que Kara avait choisies. Elle était moins sinistre. Plus optimiste, peut-être ? Mais vu ce qui s'était passé entre elles, j'étais surprise que Kara ait gardé la toile dans sa chambre.

— Elles étaient… bonnes amies, n'est-ce pas ?

— Très, dit Colin. Ce qui a peut-être… compliqué les choses. Mais la vie est rarement aussi simple qu'on le voudrait. L'amour se montre souvent au mauvais moment, ou avec la mauvaise personne.

Mon cœur cessa de battre.

Colin secoua la tête, comme pour se distraire de ses pensées, et me sourit.

— Mais nous ne sommes pas ici pour parler de mon passé. Profitons de ce moment ensemble.

Pendant que Colin inspectait le menu, je jetai un œil à mon téléphone. Il n'avait cessé de vibrer depuis l'interview de Colin, diffusée en direct, au point que j'avais dû le mettre en mode silencieux. Je fis défiler les derniers commentaires sur mes comptes de réseaux sociaux.

Si courageuse et honnête

Ta vie et ton parcours sont vraiment dingues

Unique, sans concessions

J'adore !

Je viens juste de finir d'écouter l'interview… Je veux la suite !!!

Bien joué meuf, je suis trop fan

— Tout va bien ? demanda Colin avec un sourire rusé.

— Super, répondis-je.

J'étais sur un petit nuage. Colin avait raison, il fallait que je raconte mon histoire. Et que je l'*assume*.

— Alors nous avons une raison de faire la fête, dit Colin en faisant signe à un serveur.

Il m'interrogea sur mes préférences, avant de commander quasiment trois fois la quantité que j'avais demandée.

— Est-ce que tu n'essaierais pas de m'acheter avec de la nourriture ? demandai-je.

J'étais étonnée que le serveur n'ait quasiment pas réagi à la commande gargantuesque de Colin.

— Je veux que tu goûtes à tout, expliqua Colin.

Juste au moment où j'allais répondre, un homme d'une trentaine d'années en costume chic passa non loin et s'arrêta en entendant Colin.

Colin se leva pour le saluer.

— Rhett ! s'exclama-t-il. C'est bon de te voir. Rhett, je te présente—

— Anna Albright, termina l'homme à sa place.

Il me tendit la main. Le fait qu'il connaisse mon nom était surréaliste ; je savais exactement qui *il* était. Rhett Vaughn, la moitié d'un duo de réalisateurs à la tête de nombreux films des plus grandes franchises de ces dernières années.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, dis-je une fois remise de sa soudaine apparition. Je suis une grande fan.

— Moi de même, dit Rhett en riant. Cette interview, c'était quelque chose. Bien joué, Colin, dit-il en lui serrant la main.

— Écoutez, Anna, quand vous aurez terminé vos projets en cours, appelez-moi. Nous avons quelques films à venir avec des robots…

— Tu vas devoir faire la queue derrière Luke Worthe, intervint Colin avec malice.

— Luke ? s'exclama Rhett, légèrement agacé. Merde, vous savez quoi, demandez mon numéro à Colin. Mon numéro *personnel*. Appelez-moi quand vous pouvez.

— D'accord, dis-je, abasourdie.

— Continuez à aller de l'avant.

Il fit un clin d'œil à Colin, puis il s'éloigna, me laissant sous le choc.

— Je n'ai pas l'impression qu'il s'agit de ma vie. C'est comme un univers parallèle. Comme un rêve.

— J'en conclus que tu valides mon choix de restaurant, dit Colin avec un sourire taquin.

J'approuvais effectivement le choix de Colin. Les plats commencèrent bientôt à arriver, chacun plus exquis que le précédent. Il y avait des coquilles Saint-Jacques caramélisées, servies encore grésillantes sur un gril chaud, des pièces d'agneau parfumées avec des herbes dont je ne connaissais pas les noms mais que j'étais déterminée à me procurer, des oursins de Santa Barbara sur des toasts de brioche, et un tartare de bœuf Wagyu. Le temps que le serveur arrive avec une tarte garnie d'une ganache au chocolat onctueuse décorée de feuille d'or, j'avais l'impression d'être montée au paradis.

— C'est incroyable, murmurai-je. Je veux épouser le chef.

— On va éviter, d'accord ? dit Colin en riant. Viens, il faut que je te fasse sortir d'ici avant qu'un autre réalisateur ne nous aborde.

Il regarda alentour jusqu'à repérer un homme qu'il connaissait, de toute évidence, en train de travailler derrière le bar. Il s'excusa et alla échanger quelques mots avec lui, puis revint avec un sourire.

— J'ai une autre surprise pour toi, dit-il en me tendant la main.

— Tu vas m'arracher à cette ganache ? me plaignis-je.

À dire vrai, j'avais fini de racler mon assiette depuis un moment. Je l'aurais probablement léchée si j'avais été seule.

— Ça en vaudra la peine, je te le promets. Tu pourrais même préférer ça à la ganache.

— Ne fais pas de promesses que tu ne peux pas tenir, marmonnai-je.

Colin me guida par le bras, une main au creux de mon dos. Peut-être était-ce à cause des nombreux verres de vin, mais je ne pus m'empêcher de me laisser aller contre lui, mon sens de l'espace personnel émoussé par l'alcool.

Il me fit passer une porte derrière le bar et longer ce qui ressemblait au couloir d'un hôtel, jusqu'à ce que nous arrivions devant une porte qu'il ouvrit d'une poussée.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il en refermant derrière nous.

C'était tout simplement à couper le souffle. Colin m'avait emmenée jusqu'à une piscine nichée dans les hauteurs du gratte-ciel, dont les parois de verre offraient une vue dégagée sur les lumières de la ville au-dessous. L'eau scintillait sous les rayons de la lune, visible de l'autre côté des baies vitrées. La pièce n'était éclairée que par cette lueur lunaire, et en dehors de nos respirations, seul le clapotis de l'eau se faisait entendre.

— La piscine est officiellement fermée, mais j'ai joué de mes relations. Notre dernière baignade a été interrompue, alors je me suis dit que j'allais rattraper le coup.

Il repoussa les cheveux qui retombaient sur son visage, comme honteux de se rappeler ce moment si clairement. Je retins un sourire.

Je me tournai et le regardai par-dessus mon épaule.

— Aide-moi avec ma robe ? demandai-je.

Colin se rapprocha et commença à descendre la fermeture éclair. Je pouvais sentir ses mains à travers le fin tissu de ma robe. Une fois dézippée, elle glissa de mes épaules et tomba à mes pieds.

Je me retournai pour lui faire face. Un instant, Colin me regarda, comme figé sur place.

— À ton tour, dis-je doucement en reculant vers l'eau.

Je regardai Colin retirer ses vêtements et les laisser choir sur le sol un à un, tout en m'efforçant de ne pas déglutir trop visiblement. Pour cacher mon expression, je plongeai, et toute la tension de mon corps fut engloutie par l'eau tiède.

Je refis surface dans un remous de bulles et repoussai mes cheveux mouillés. Pendant ce temps, Colin descendait dans la piscine, les yeux rivés sur moi. Il nagea lentement jusqu'à moi. Les reflets de l'eau chatoyaient sur sa peau nue.

— C'est la meilleure soirée que j'ai passée depuis longtemps, lui dis-je.

— Je suis content, dit-il. Tu le mérites. Pour tout ce que tu as fait pour nous.

Mon cœur se serra légèrement en l'entendant évoquer Kara et mon travail. Kara était quelque part dans ce monde, et le lendemain je redeviendrais son accompagnante. Je continuerais à errer dans la maison et à jeter des regards en coin à son mari.

— Je voudrais que ça ne finisse jamais, soufflai-je.

— Je pense ce que je t'ai dit, Anna, dit Colin.

Il était si proche de moi que je pouvais presque sentir son souffle sur mon visage. Les lumières de la ville au-dehors peignaient son visage et son cou d'or et d'argent mouvants.

— Je pense que tu auras cette vie, d'une manière ou d'une autre.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui. Tu as un truc. Je ne sais pas comment décrire ça, mais tu as quelque chose de spécial.

— Qu'est-ce qui t'en rend si certain ? lui demandai-je en me rapprochant encore.

— C'est juste… quelque chose dans ta façon de parler. La façon dont tes yeux s'illuminent quand tu parles de ton travail. La façon dont tu bouges. La façon dont tu brûles de détermination, chuchota Colin, la voix rauque.

Dans la pénombre de la pièce, ses yeux étaient plus sombres que

d'habitude. Pleins de désir.

— Bon sang, Anna, souffla-t-il.

Il leva la main, repoussa une mèche de cheveux humides de mon visage. Son contact me fit frissonner, et je me pris à me pencher encore davantage vers lui.

— Quoi ? murmurai-je, presque inaudible.

— Tu es exaspérante.

— Exaspérante ? Moi ? Après le coup que tu m'as fait aujourd'hui ? demandai-je sans élever la voix.

Je murmurais chacun de mes mots contre les lèvres de Colin, presque au point de les toucher.

— Quand je suis près de toi, je ne peux pas me retenir, dit-il. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer…

— D'imaginer quoi ?

— Tu sais très bien de quoi je parle, rétorqua-t-il avec un sourire entendu. Mais nous ne pouvons pas.

— Tu as raison. Ça serait une très mauvaise idée.

— Même si j'en ai désespérément envie, ajouta-t-il.

— Même si je ferais n'importe quoi, répondis-je. N'importe quoi pour—

Avant que je puisse finir ma phrase, Colin m'attira contre lui et glissa les doigts dans mes cheveux. Je pressai mes lèvres contre les siennes dans un baiser avide et désespéré.

25

Nous n'étions rentrés qu'au petit matin. Je m'étais écroulée dans ma chambre et j'avais dormi d'un très profond sommeil jusqu'en début d'après-midi. À mon réveil, j'ouvris les yeux avec peine et cillai pour chasser les dernières ombres de mes rêves. J'avais rêvé que j'avais embrassé Colin…

Oh, minute. C'était vraiment arrivé.

Je grognai en me remémorant la nuit précédente.

Heureusement, Colin avait engagé un autre intérimaire pour la matinée, le temps que je me remette de ma gueule de bois - et de l'embarras qui avait suivi notre baiser.

Après le baiser, Colin s'était gentiment reculé en secouant la tête. J'essayais encore de reprendre mon souffle, le monde autour de moi brumeux à cause du vin et des endorphines.

— Je suis désolé, Anna. Je ne peux pas. Kara…

— Oh, avais-je dit, la gorge nouée. Je veux dire, bien sûr. Je comprends. Je suis désolée…

— Non, Anna. C'est moi qui suis désolé. Après ce que tu as traversé avec M. Berg, je ne veux pas te donner l'impression que tu n'es pas désirée. Mais Kara…

— C'est bon, avais-je dit avec une gaieté forcée qui sonnait faux, même à mes oreilles. Ce n'est rien de grave, n'est-ce pas ? On est juste allés un peu trop loin.

— S'il n'y avait pas Kara… murmura Colin d'une voix remplie de regrets.

S'il n'y avait pas Kara, Colin et moi pourrions être ensemble.

S'il n'y avait pas Kara, Colin pourrait me présenter à tous ses amis de Hollywood.

S'il n'y avait pas Kara, Colin et moi pourrions vivre dans sa magnifique villa qui serait parfaite sans la présence oppressante de sa femme.

S'il n'y avait pas Kara…

— S'il n'y avait pas Kara, avais-je répété avec un sourire forcé.

Le retour en taxi depuis le restaurant et la piscine avait été… eh bien, pas exactement gênant. Déchirant serait plus exact, même si je ne voulais pas admettre que j'étais désespérée à ce point.

Je me frottai les yeux et cherchai mon téléphone près de mon oreiller. Je le trouvai, et grimaçai en voyant l'heure, puis me rappelai que j'avais un remplaçant. Est-ce que Kara remarquerait que j'étais partie ? Serait-elle curieuse de savoir ce qui m'était arrivé ?

Après m'être rapidement douchée et avoir enfilé des vêtements propres, je montai à l'étage. L'intérimaire était assis dans un fauteuil devant la chambre de Kara, avec des écouteurs dans les oreilles. Il regardait quelque chose sur son téléphone.

— Elle dort ? demandai-je.

Il retira un écouteur et me regarda.

— Elle se repose, dit-il avant de retourner à son téléphone.

Je me glissai dans la chambre de Kara. Elle était assise dans son lit, habillée d'une de ses tenues beiges passe-partout et confortables. Quelqu'un avait posé un magazine people ouvert devant elle.

— Bonjour Kara, dis-je. Comment s'est passée la journée d'hier ? J'espère que tu ne t'es pas demandé où j'étais. J'ai juste pris ma soirée.

Kara continuait de fixer la page, qu'elle grattait distraitement du bout de l'ongle.

Je me tournai pour inspecter la pièce. À côté du lit se trouvaient un vase plein de fleurs en train de faner que j'avais oublié de remplacer, et une boîte remplie d'accessoires que j'avais pris pour elle dans le dressing du couloir. Sur le mur opposé au lit, il y avait la fameuse toile où le soleil se couchait derrière des gratte-ciel.

— J'ai entendu dire que c'est Mary qui te l'a offert, dis-je doucement. Je me demande pourquoi tu le gardes.

Je fixai le tableau. Il y avait si peu d'éléments dans cette maison qui semblaient rattachés à Mary. Le studio d'enregistrement où elle avait lu ses répliques avec Colin. Les récompenses qu'avait obtenues Kara pour le rôle que Mary avait perdu. Dans ces deux endroits, j'avais trouvé une cassette audio – une cassette qui en révélait davantage sur Mary et ses paranoïas. S'il s'agissait bien de paranoïa.

Prise d'une impulsion, je soulevai délicatement la toile à quelques centimètres de la tapisserie et passai la main derrière. Mes doigts

trouvèrent quelque chose.

Je suivis le bord de la bande adhésive et la décollai avec mes ongles. Je sortis le tout de derrière le tableau. Le boîtier en plastique était jauni par l'âge.

Je passai l'index sur l'étiquette délavée.

Encore une fois, la même inscription. *Kara.*

Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Kara n'avait pas bougé et continuait de gratter le magazine, le regard dans le vide, sans se rendre compte de ce que je faisais. Je glissai la cassette dans ma poche et m'approchai d'elle.

— Qu'est-ce que tu lis ? Quelque chose d'intéressant ?

Kara m'ignora. Je me penchai pour regarder – et me figeai instantanément.

Il me fallut un moment pour comprendre ce que j'avais sous les yeux. Ce n'était pas facile de reconnaître la scène sous un nouvel angle. Sur le magazine, je pouvais me voir en train de me précipiter au milieu de la circulation pour attraper les poignées du fauteuil de Kara. Je pouvais voir Flora en train de paniquer. Je ne m'étais pas rendu compte qu'elle avait porté les mains à sa bouche, prête à crier. Ce devait être l'article que Colin avait lu, grâce auquel il avait appris pour l'incident.

Mais ce n'était pas tout.

La partie que Kara était en train de gratter, encore et encore, était mon visage. Je ne pouvais me reconnaître que grâce au contexte, au titre racoleur sur l'accident manqué et à mes vêtements. Le reste de ma personne avait été frotté jusqu'à finir en pulpe.

Je reculai instinctivement, mais la main de Kara se referma soudain sur mon poignet. Son geste me prit par surprise, tout comme la fermeté de sa poigne. Elle ouvrit la bouche comme pour parler.

— Ah mhoa…

— Kara, lâche-moi, dis-je en tirant sur mon bras.

— Ah mhoa… répéta-t-elle.

Et soudain je compris ce qu'elle disait.

À moi.

Colin est *à moi.*

— Kara, dis-je dans un souffle. Lâche-moi s'il te plaît…

Je sentais ses ongles s'enfoncer dans ma chair. Ses yeux se braquèrent sur les miens, sombres et pleins de venin.

— *À moi.*

Puis ses doigts squelettiques s'ouvrirent avec un craquement. Je retirai ma main, et quittai la chambre en courant.

26

Je descendis les escaliers en toute hâte, haletante.

Kara me détestait. D'une façon ou d'une autre, elle avait compris qu'il se passait quelque chose entre Colin et moi. Elle voulait que je disparaisse.

Mais il n'y avait pas grand-chose qu'elle puisse faire.

Kara était gravement malade. Comment savoir si elle pensait réellement ce qu'elle disait ou sous-entendait ? Comme l'avait dit Colin, nous ne savions pas à quel point son cerveau était endommagé.

Mais une petite voix dans ma tête ne voulait pas laisser tomber. Et si Kara était plus consciente qu'elle ne le laissait paraître ? Et si elle était motivée par la jalousie, la vengeance et la possessivité ? Et si elle attendait simplement le bon moment ?

Je serrai la cassette entre mes doigts. Il fallait que je sache ce qui était arrivé à Mary.

Je me retirai dans le studio, branchai l'adaptateur et allumai l'ordinateur.

Je retins mon souffle et j'appuyai sur *play*. La voix familière, fatiguée, de Mary s'éleva des baffles.

Je crois savoir ce qui se passe maintenant. Je pense que mon mariage tout entier est une espèce d'épreuve tordue. Je pense qu'on me surveille depuis le début.

Sa voix se fit plus pressante.

Et j'ai échoué. Je ne sais même pas à quel moment, mais d'une manière ou d'une autre, j'ai échoué. Et maintenant, je suis remplacée.

Un murmure à peine audible sur la bande.

Kara n'est pas mon amie. Elle est dans le coup. Vous êtes tous dans le coup. Vous complotez tous contre moi.

La voix de Mary monta dans les aigus.

Vous aussi, vous êtes dans le coup, n'est-ce pas ?

Un autre murmure, plus apaisant.

Je ne vous crois pas. Il veut me remplacer. Il veut se débarrasser de moi et se trouver une nouvelle femme, meilleure que moi.

Il y eut un fracas soudain, comme si un objet en verre s'était brisé contre un mur ou au sol. Les protestations de l'interviewer furent noyées par la voix bouleversée de Mary.

Ne me mentez pas ! Je le sais ! Je le sais…

L'enregistrement se termina, le reste de la bande n'était que de la friture.

Je restai assise là un long moment, à assimiler le contenu de la cassette. Ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. Mary semblait délirante, paranoïaque, elle croyait que le monde entier en avait après elle.

Est-ce que Mary sous-entendait… que *Colin* était responsable de sa mort ?

27

Alors que j'étais assise dans le studio, perdue dans mes pensées, la porte s'ouvrit et une silhouette familière entra. C'était Micky, vêtu de son éternel cardigan, les lunettes légèrement de travers. Il resta près de la porte, rigide, les bras croisés.

— Je pensais bien que tu serais ici, dit-il.

— Micky !

Je m'éloignai de la table en retirant la cassette du lecteur. Micky n'y prêta pas attention, en fait, il me fixait avec une expression sérieuse. Depuis que je le connaissais, je ne me rappelais pas l'avoir vu entrer dans une pièce sans balancer une réplique humoristique. Mais aujourd'hui, toute trace du Micky décontracté que je connaissais avait disparu.

— On était censés enregistrer hier soir, tu te souviens ? Mais tu n'étais pas là.

Merde. J'avais complètement oublié.

— Oh, mince, Micky. Je suis désolée. Mais écoute, je ne sais pas si tu as entendu mon interview ? Les retours ont été fantastiques—

— De toute façon, je voulais te dire, m'interrompit Micky. Je ne pense pas que ça va marcher.

Je stoppai net, interloquée. Je ne parvins à prononcer qu'un seul mot.

— Quoi ?

— Tu n'es simplement… pas faite pour ce rôle, comme je l'avais cru.

— Mais Micky, dis-je en me levant. On a déjà enregistré l'épisode pilote. On a enregistré bien plus que ça, même. Tu as dit qu'on avait pratiquement terminé. Et *maintenant*, tu me vires ?

Micky n'avait pas l'air ébranlé.

— Tu seras remboursée, bien sûr.

C'était insensé. Je fis un pas vers lui, propulsée par l'injustice de la situation.

— C'est parce que je t'ai repoussé, Micky, c'est ça ? Tu sais pourtant à quel point ce projet est important pour moi !

Que je couche avec eux ou non, ça ne fait aucune différence. Au bout du compte, ils font ce qu'ils veulent et me laissent tomber sans y réfléchir à deux fois.

Soudain, il fit un pas en avant. Je reculai instinctivement.

— Non. Tire-toi d'ici, Anna. C'est fini. Tu n'as plus besoin du studio. *Rentre chez toi.*

— Arrête ça, Micky, murmurai-je, même si mon cœur battait à cent à l'heure dans ma poitrine. J'ai travaillé trop dur pour abandonner. Ma place est ici.

— Avec Colin ? demanda Micky, le regard sombre. Tu penses vraiment le connaître ?

— Colin est—

— On parle de moi ? s'exclama la voix de Colin derrière Micky.

28

Micky et moi pivotâmes et découvrîmes Colin, debout sur le pas de la porte du studio.

— Colin, dis-je d'une voix mal assurée. Voici—

— Je connais Micky, m'interrompit Colin.

Ses yeux allaient et venaient entre nous deux tandis qu'il essayait d'évaluer la situation.

— Vous… vous connaissez ? demandai-je, incrédule, mon regard allant de Colin à Micky.

Le visage de Micky était de marbre et ne révélait rien.

— Ouais. On est amis depuis des années, depuis qu'on s'est installés à Los Angeles, répondit Colin. Il m'a dit que vous travailliez ensemble, il t'a même recommandée quand je t'ai engagée…

Il marqua une pause et lança un regard interrogateur à Micky.

— Attends, c'est sur ton projet qu'Anna travaille dans le studio ?

J'en avais le tournis. Micky ne connaissait pas seulement les Harrington de nom, il les connaissait *vraiment*, et il me l'avait caché depuis le début.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais dans le studio, Micky ? Tu sais que j'adore te regarder travailler sur tes projets ici, dit Colin.

J'avais tellement de questions en tête, mais l'une d'elles vint immédiatement s'imposer au premier plan. C'était la raison pour laquelle j'avais si désespérément voulu obtenir ce poste chez les Harrington, au départ.

— Je te demande pardon, quoi ? demandai-je. Tu avais le droit d'utiliser le studio depuis le début ?

Ma voix avait grimpé de deux octaves en prononçant cette phrase.

Je m'attendais à ce que Micky dise quelque chose. Il devait bien y avoir une explication raisonnable à tout ça.

Mais il ne dit rien, et se contenta de nous regarder avec un air sombre.

Colin finit par répondre pour lui.

— Oui, Micky a les clés et tout. Il s'en sert depuis des années.

L'expression confuse de Colin se durcit et il ajouta :

— Écoutez, de toute évidence il se passe quelque chose ici et je ne suis pas au courant. Quelqu'un peut m'expliquer ?

— Micky… Micky m'a virée de son projet parce que j'ai repoussé ses avances, dis-je.

Comme Colin avait dit que Micky et lui étaient des amis de longue date, je craignais qu'il ne me croie pas.

Mais j'avais tort. Il vint se placer à côté de moi et posa une main sur mon épaule.

Je m'attendais à ce qu'il demande à Micky si c'était vrai. Je m'attendais à ce qu'il joue le médiateur, à ce qu'il essaie de comprendre pourquoi il y avait eu un malentendu.

— Va-t'en, Micky, dit Colin. Et pas la peine de revenir dans les parages.

Sans un mot, Micky ramassa son sac à dos et se dirigea vers la porte. Il me semblait étrange de lui avoir trouvé un côté rigolo, voire légèrement pathétique par le passé. Ses yeux étaient sombres maintenant, emplis d'une rage froide que je ne lui avais jamais vue.

— Je vous souhaite bien du bonheur, siffla-t-il en passant près de moi.

Puis il disparut.

Mon cœur continuait de battre violemment dans ma poitrine.

— Anna ? demanda prudemment Colin. Tu vas bien ?

— Non, dis-je. Est-ce qu'on peut… s'assurer qu'il est parti ? Qu'il ne pourra pas revenir ?

— C'est comme si c'était fait, dit Colin en quittant la pièce.

Je m'enveloppai de mes bras. Cinq minutes plus tard, alors que j'étais en train d'essuyer mes larmes, Colin revint.

— Micky et son projet peuvent aller se faire voir, dit Colin avec un regard sincère et passionné en me prenant par les épaules. Je vais t'aider. Tu as ce qu'il faut, Anna. Rien ne t'est impossible. Tu n'as qu'à tendre la main, tout est à ta portée, je te le promets.

— Il n'y a pas que ça, Colin… Je pense qu'il se passe quelque chose de

vraiment étrange.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, Micky m'a engagée pour de fausses raisons… Quelqu'un se moque de moi et joue à me faire peur, à vandaliser mes affaires…

Je m'essuyai les yeux une nouvelle fois avant de poursuivre.

— Et je ne sais pas… qu'est-ce que tu sais vraiment de la mort de Mary ? Tu as dit qu'elle s'est suicidée ? Et si ce n'était pas le cas ? Et si quelqu'un en avait eu après elle ?

— Hé, hé… dit Colin, en me soulevant le menton pour que je croise son regard. Du calme, Anna. Je suis là pour toi.

— J'ai vraiment peur, Colin.

— Je te protégerai. J'en fais mon affaire.

Il m'attira dans ses bras et je me laissai aller contre lui, les larmes aux yeux.

— Fais-moi confiance, dit-il.

C'était si bon de laisser quelqu'un prendre soin de moi. Prendre les décisions.

— Tout va bien se passer, souffla Colin dans mon oreille.

— Tu promets ? demandai-je en me blottissant contre lui.

— Anna… murmura-t-il d'une voix soudain douloureuse. On ne devrait pas…

Je le regardai dans les yeux.

— Si.

Il frémit et ses yeux tombèrent sur les miens, tandis qu'il réfléchissait frénétiquement.

Allait-il me repousser comme la fois d'avant ?

— Anna… Tu vas me tuer, dit-il.

Et puis il m'embrassa. Nous reculâmes jusqu'à heurter le bureau. D'un geste fluide, il me hissa dessus. Nous nous embrassâmes avidement, désespérément, comme s'il n'y avait rien ni personne d'autre au monde.

Cette fois, je n'allais pas le laisser me repousser.

29

Il y avait une nouvelle raison pour laquelle le studio était ma pièce préférée de la maison.

Après notre baiser, Colin m'avait demandé si nous ne ferions pas mieux d'aller dans sa chambre. Je n'étais pas sûre. Je me sentais plus à l'aise dans le studio insonorisé, en sous-sol, isolée du reste de la maison. J'avais l'impression que poursuivre ailleurs que dans une piscine privée en ville ou une pièce souterraine nous rendrait plus… vulnérable. Qu'une puissance décidée à détruire ce que nous avions finirait forcément par nous trouver.

Mais peut-être étais-je simplement paranoïaque. *Colin me protégera.*

Je le suivis donc, main dans la main, jusqu'à sa chambre. En entrant, il me souleva dans ses bras et me porta jusqu'au lit, et nous tombâmes au milieu des draps de satin en désordre dans lesquels nous nous perdîmes l'un dans l'autre.

Cette nuit, lovés l'un contre l'autre dans l'obscurité, je lui parlai de ma mère.

— Quel âge avais-tu ? demanda Colin.

D'une main paresseuse, il dessinait des cercles dans mon dos. Le contact de ses doigts sur ma peau nue me faisait frissonner. J'avais l'impression de rêver, je n'arrivais toujours pas à croire que c'était vraiment en train de se produire. Que Colin Harrington était ici. Avec *moi.*

Et j'étais prête à tout pour prolonger ce rêve un peu plus longtemps.

— Douze ans. Elle était déprimée depuis un moment, d'après ce que m'ont raconté mes tantes. Mais je suppose que je ne l'ai pas vraiment compris, à l'époque. Je pensais juste qu'elle était fatiguée.

— Je suis désolé, Anna, dit Colin en déposant un baiser sur mon épaule.

Je souris et j'inclinai la tête contre la sienne.

— Je suppose que je devrais me sentir triste quand je pense à ma mère. Mais la plupart du temps, je ne ressens que de la colère. Parce qu'elle m'a laissée avec mon père, qui n'avait même pas l'air de

vouloir de moi.

— Jamais je ne te ferai du mal comme ça, chuchota Colin.

— Alors ne me quitte pas, dis-je, si bas que je n'étais pas sûre qu'il m'ait entendu.

Colin continua de me caresser le dos.

— Tu sais… J'ai parlé de toi à mes amis, Anna.

Je ne pus m'empêcher de sourire, moqueuse.

— Tu l'as dit à tes amis ?

Je pouvais sentir son sourire, à défaut de le voir.

— Ils voient bien que je suis dingue de toi. Mais ils ne sont pas… aussi assurés, pour le moment. Ils sont indécis.

— Oh, dis-je, un peu déçue. Indécis dans quel sens ?

— Ils pensent que tu es prometteuse, mais…

Il fit une pause. Ses doigts remontèrent le long de mon dos et de mon cou, en m'effleurant à peine.

— Ils attendent quelque chose, je suppose. Un geste. Un signe de loyauté. Quelque chose qui prouve que tu vaux la peine…

De quitter Kara ?

Il cherchait les bons mots. Comment demander avec délicatesse si quelqu'un vaut la peine de quitter votre femme malade ?

Dans un sens, je comprenais. Ce n'était pas personnel. Ses amis veillaient simplement sur lui.

Avec douceur, il tourna mon visage pour que nos regards se croisent.

— Tu es sérieuse à ce sujet, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Colin.

— Et tu resterais avec moi ?

— Je ferais n'importe quoi pour toi.

Il sourit et m'attira à lui pour m'embrasser. J'oubliai très vite tout le reste.

~

Quand je m'éveillai au petit matin, Colin était en train de s'habiller en silence. Il se pencha sur moi. Sa chemise ouverte frôla ma joue, et il posa un baiser sur mon front.

— Il faut que j'aille en ville, Anna. Je dois m'occuper de certaines choses.

— Tu t'enfuis ? murmurai-je.

Il inclina la tête.

— Je me rattraperai, promis. Dîner ici, ce soir. Je trouverai quelqu'un pour te remplacer à ton poste.

— Tu ne peux pas continuer à me soudoyer avec de la nourriture éternellement, marmonnai-je avant de me rendormir.

Quand je me réveillai pour la seconde fois, le soleil projetait de longs rubans de lumière orange sur le lit et sur ma peau nue. Il était presque midi.

Je m'habillai, puis traversai discrètement la maison en priant pour ne pas tomber sur une bonne ou n'importe quel autre employé de Colin. Dieu merci, j'arrivai au sous-sol et jusque dans ma chambre sans incident.

C'est alors que je remarquai quelque chose qui m'attendait sur mon oreiller.

C'était une cassette audio. Je la fixai un moment, confuse, convaincue que malgré ses véhémentes protestations d'innocence la bonne avait de nouveau fouillé dans mes affaires et l'avait laissée là en guise d'avertissement. Mais quand je vérifiai les cassettes précédentes, elles étaient encore toutes soigneusement rangées dans les cachettes que je leur avais trouvées. Non, celle-ci avait été laissée à mon intention.

Encore une fois, le seul signe distinctif était la petite étiquette où était écrit, de la même main : *Kara*.

Il n'y avait plus de doute : quelqu'un avait voulu que je trouve ces cassettes. Mais qui ? Pourquoi ? Dans quel but ?

La personne qui les avait laissées avait de toute évidence accès à la maison.

Mary avait vécu dans la peur, sans savoir s'il s'agissait de paranoïa ou si elle avait des raisons d'être effrayée. Je n'en étais pas sûre, moi non plus. Je voulais des réponses.

Je me dirigeai vers le studio.

30

Vraiment… Je n'aurais jamais cru que ma vie serait ainsi. Si parfaite, vue de l'extérieur, et pourtant si terrible.

En me regardant, vous penseriez sans doute – elle a tout pour elle.

Mais vous ne comprendriez pas. Personne ne comprendrait.

Je n'ai pas les épaules pour supporter cette vie.

Je sais qu'ils ont des sentiments l'un pour l'autre. Je les ai entendus chuchoter l'autre jour. J'ai entendu Kara dire qu'elle aurait voulu avoir rencontré Colin avant moi. Elle est en train de me le prendre, comme elle m'a pris mon rôle.

Cela ne peut finir qu'ainsi.

Parce que quand elle veut quelque chose… elle l'obtient.

C'est l'histoire de ma mort.

Ça l'a toujours été, n'est-ce pas ?

31

Tout était clair maintenant, avec cette dernière cassette. Kara devait disparaître.

J'allais aborder le sujet avec Colin au dîner. C'est pourquoi il était important qu'il soit d'aussi bonne humeur que possible.

Mes doigts effleurèrent la soie de la robe que je portais. Elle était d'un bleu vif des plus flatteurs. Elle avait été déposée sur mon lit, comme une cascade sur les draps blancs. Colin avait également laissé avec un écrin à bijoux. J'attachai le collier autour de mon cou et il vint reposer, froid et lourd, entre mes clavicules. Je doutais que Colin ait eu ce genre de collier dans un tiroir. L'avait-il acheté pour moi, ou avait-il appartenu à Kara ?

Je m'examinai dans le miroir. Qui aurait cru que, quelques mois plus tôt, je n'étais qu'une petite actrice aux cheveux frisottés, sans emploi, sans domicile, une paria ? Maintenant, j'étais la coqueluche de la ville. Je tutoyais des réalisateurs célèbres. Habillée ainsi, je pouvais passer pour Mme Harrington.

Je montai les escaliers et trouvai Colin dans la salle à manger, où une vue étincelante s'étendait de l'autre côté des immenses baies vitrées, sous un ciel de velours violet qui s'assombrissait lentement.

Il se tenait à côté de la table, vêtu d'un costume sur mesure, baigné dans la lumière douce des lampes. Il m'observait de ses yeux bleu clair. Un homme derrière lui travaillait en cuisine, manipulait de multiples casseroles dont s'échappait une odeur d'épices torréfiées.

— Anna, tu es à tomber, dit Colin en me faisant signe de venir m'asseoir.

— Merci. J'ai reçu un peu d'aide d'un ami.

— Il doit avoir très bon goût, dit Colin avec un sourire.

— Mouais, minaudai-je.

Je portai une main au collier incrusté de diamants en feignant la déception, et suivis Colin pour prendre place devant l'immense table en verre.

— Il faudra faire avec.

— J'ai engagé un chef privé pour nous deux, dit Colin tout en tirant ma chaise.

Il indiqua l'homme derrière le comptoir. Ce dernier me jeta un regard étrange, avec un sourire nerveux. Était-ce parce qu'il savait qui j'étais, ou parce qu'il l'ignorait ?

— Ne t'en fais pas, ajouta Colin au creux de mon oreille. Je lui donnerai congé avant le dessert.

— N'y pense même pas, murmurai-je.

— Je ne prends aucun risque.

Colin sourit, puis fit le tour de la table pour prendre place en face de moi.

— Parce que cette soirée est pour nous, Anna.

— Vraiment ?

Je regardai Colin ouvrir une bouteille de vin d'une main sûre et nous verser à boire.

— Oui, si c'est ce que tu souhaites, dit-il en levant son verre. Trinquons à…

— Un potentiel illimité ! suggérai-je.

C'était un terme que Colin répétait souvent dans son podcast. Il saisit la référence et rit.

— Et à ceux qui ont le courage d'aller jusqu'au bout.

Nous bûmes. Un silence d'église suivit, seulement ponctué par les déplacements du chef dans la cuisine, qui émincait des ingrédients avec violence et efficacité ou remuait des préparations dans les casseroles. Un moment plus tard il émergea avec le premier plat, une pièce de poisson grillé.

— Votre arrangement, annonça-t-il en plaçant les assiettes devant nous.

Pourquoi ne pas appeler ça un plat ? J'échangeai un regard avec Colin, qui sourit. Cela me rappelait les plaisanteries que nous avions échangées aux dépens du Hollywood prétentieux lors de notre première rencontre, pendant mon entretien. Je baissai les yeux vers mon assiette et attaquai le poisson, perçant sa chair blanche et délicieuse de ma fourchette.

Peu importait le nom, le goût était divin.

— Tu sais, Anna. À propos de notre toast. Mes mentors disent toujours que l'ambition est devenue un mot tabou, alors même qu'elle est à la source de tous les progrès de l'humanité. Ils pensent qu'elle mérite d'être célébrée. Que les règles de la société ne sont, en fin de compte, que des suggestions.

Je souris.

— Comme se glisser dans une piscine interdite d'accès ?

— Parfois il faut contourner ou même enfreindre quelques règles pour réussir, répondit Colin, souriant.

— Dirais-tu que c'est ce que tu as fait, avec ton podcast ?

— Entre autres choses, dit-il avec un clin d'œil conspirateur.

Je pris une gorgée de mon vin.

Colin me dévisageait comme s'il attendait le moment propice.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Le moment était-il venu ? Allait-il me dire qu'il envoyait Kara en centre ? Je me demandais quelle expression serait la plus appropriée pour quand il me révélerait son plan. Choc ? Compassion ? Désir ?

— Anna. Il y a quelque chose que je dois te dire.

Je retins mon souffle et j'attendis que Colin prononce les mots.

J'envoie Kara ailleurs. Tu n'as plus à regarder sans cesse par-dessus ton épaule. Nous vivrons ici ensemble, et notre vie sera parfaite.

— J'ai espéré pendant si longtemps… espéré que l'état de Kara s'améliorerait, commença-t-il. Que je serais capable de l'aider à vivre pleinement son potentiel. Mais maintenant, j'ai perdu cet espoir.

J'acquiesçai pour l'encourager à poursuivre, tout en jouant nerveusement avec le pied de mon verre à vin.

— Je suis désolée, lui dis-je. Mais tu as fait tout ce que tu pouvais. Ce n'est pas de ton ressort.

— Je déteste échouer, dit Colin. À moins qu'il n'y ait un moyen de transformer cet échec en victoire.

C'était une drôle de formulation. Mais c'était du Colin tout craché, il cherchait toujours à voir le bon côté des choses.

— Alors… tu vas placer Kara en centre de soins ? demandai-je, pleine d'espoir.

La main de Colin vint trouver la mienne. Il la caressa du pouce tout en poursuivant.

— C'était la même chose avec Mary, tu sais. Elle était si talentueuse. Qui sait jusqu'où elle aurait pu aller, si elle n'avait pas été si fragile ? Si elle avait eu la volonté de se battre pour rester au sommet ?

Les mots de Colin me paraissaient étranges.

— Je… je ne comprends pas. Il me semble qu'elle n'était pas vraiment en état de se battre. Elle était malade. Elle avait besoin d'aide.

— Oh, elle a reçu beaucoup d'aide. Tant de gens ont essayé de l'aider. Elle a eu un tas d'opportunités d'agir pour s'en sortir.

Ses yeux bleus, bordés de cils sombres, cherchèrent les miens. Sa main se resserra sur la mienne.

— Mais toi, Anna. Tu n'es pas comme elles. Tu as ce qu'il faut pour réussir, n'est-ce pas ?

Je m'étais frayé un chemin vers le succès malgré mes origines provinciales et ma réputation ternie, et avec Colin à mes côtés, tout était à ma portée.

— Oui, dis-je, confiante. J'ai ce qu'il faut.

Colin se fendit d'un sourire féroce.

— Bien. Alors il ne reste qu'une chose à faire.

Notre conversation fut interrompue par l'approche du chef, porteur du second plat. Il était aussi joliment présenté que le premier et sentait encore meilleur, mais j'avais perdu mon appétit.

J'avais l'impression que Colin évitait mes questions. Pourquoi était-ce si difficile pour lui d'admettre qu'il devait se séparer de Kara ?

Le visage de Colin s'illumina devant les assiettes.

— Ça a l'air absolument sublime ! Vous vous êtes vraiment surpassé, dit-il au chef avec une appréciation sincère.

— Merci, Monsieur Harrington. Davantage de vin ? demanda le chef.

— Pas pour moi. Anna ?

— Oui, d'accord.

J'essayai de repousser toute pensée intrusive. Je voulais profiter de la soirée – de toute évidence, Colin s'était donné beaucoup de mal.

Le chef remplit mon verre de vin d'un geste fluide.

— Ce vin a un goût intéressant, dis-je.

Je ne voulais pas dire qu'il était mauvais, parce que j'appréciais ce que Colin avait fait, mais ce vin avait vraiment un drôle de goût. Peut-être était-il bouchonné ?

— Il est sans alcool, expliqua Colin.

Il échangea un regard avec le chef, qui sourit et se retira dans la cuisine. Je me demandai s'il avait commis une erreur en apportant le mauvais vin.

Colin entama son assiette avec ardeur. Je déplaçais la nourriture dans mon assiette avec ma fourchette tout en essayant de trouver la source de mon malaise. Était-ce parce que la promesse de faire partir Kara ne s'était pas encore manifestée ? Ou parce que j'avais l'impression que quelque chose m'échappait ? Ou échappait à Colin ?

Au moins, quelqu'un était en train de veiller sur Kara.

— Combien de temps va rester l'intérimaire pour s'occuper de Kara ? demandai-je à Colin.

Il prit un moment pour déglutir et s'essuyer la bouche, puis il plia soigneusement la serviette sur ses genoux.

— Je l'ai congédié il y a environ une heure. Kara dort.

— Personne ne la surveille ? demandai-je.

Pour une raison ou une autre, je n'étais pas à l'aise à l'idée de laisser Kara sans surveillance, et mon cœur s'emballa.

— Détends-toi, me dit Colin. Elle dort. On s'occupera bientôt d'elle, de toute façon.

— C'est juste que… je pense vraiment qu'elle ne devrait pas rester seule, Colin. L'autre jour, elle a défiguré ma photo et—

— Anna, s'il te plaît. Nous sommes censés profiter du temps que nous passons ensemble. Je vais avoir besoin que tu te *détendes*.

Je cessai de parler et pris une gorgée de vin, d'un geste nerveux qui faillit me faire renverser mon verre. Était-ce ce dont Colin parlait quand il avait dit qu'il fallait que je fasse quelque chose pour lui ?

Était-ce un test ?

32

Mais je ne pouvais pas lâcher le morceau. Pas après avoir écouté les cassettes. Et pas après la façon dont Kara m'avait saisi le bras. Peu importait qu'il me trouve insistante, il fallait que Colin comprenne.

— Écoute, Colin. Pour être franche, j'ai trouvé des cassettes audio çà et là dans la maison…

Une expression de surprise traversa le visage de Colin.

— Elles appartenaient à Mary… Je sais que c'était indiscret de les écouter, et je suis consciente que ce qu'y raconte Mary est probablement faussé par sa paranoïa… Mais j'ai peur. *Elle* avait peur. Peur que Kara lui vole sa vie. Micky m'a raconté les détails sordides de sa mort, et j'ai comme l'impression… que ce n'était peut-être pas un accident. Que Kara y est peut-être mêlée.

— C'est une sacrée théorie, Anna, dit Colin, imperturbable.

Il continuait de manger, comme si je venais de faire un commentaire sur le repas ou quelque chose de tout aussi banal.

Je décidai d'insister. Je *devais* lui faire comprendre.

— Écoute, il se passe des choses très étranges. Je suis inquiète au sujet de Kara. Je sais que tu penses qu'elle est inoffensive, mais j'ai la sensation qu'il se trame quelque chose. Qu'elle prépare quelque chose. Je ne me sens pas en sécurité avec elle, Colin. C'est comme si elle était toujours en train de m'épier, qu'elle attendait le moment parfait pour frapper.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, Anna. Je contrôle la situation.

Ses propos rassurants ne firent rien pour apaiser l'anxiété qui me nouait l'estomac – bien au contraire. Quelque chose n'allait pas. Pas du tout. Mais je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait. C'était comme si je me trouvais devant une équation complexe. Mon esprit luttait pour la résoudre, mais j'avais désespérément besoin de plus d'informations pour remplir les blancs.

Pendant ce temps, le chef était revenu de la cuisine et déposait le dernier plat devant nous : un soufflé glacé au chocolat immaculé. Il plaça une cuillère à côté de ma part, le métal cliquetant doucement

sur la table de verre. Le visage de Colin s'illumina avec ravissement.

— Ça a l'air divin. Vous êtes libre de partir. Merci d'avoir rendu cette soirée si spéciale.

Le chef s'inclina légèrement.

— Tout le plaisir était pour moi, Monsieur Harrington. J'espère que vous avez également apprécié le repas, Mademoiselle ? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

Je me forçai à sourire, mais les muscles de mon visage étaient étrangement peu coopératifs.

— C'était merveilleux, merci beaucoup, dis-je.

— J'espère que vous vous sentirez mieux bientôt.

Le chef nous sourit à tous les deux et prit congé. Je le regardai partir. Une part de moi voulait le rappeler et le supplier de rester, même si j'ignorais pourquoi. J'entendis le bruit de ses pas s'éloigner et la porte intelligente se refermer avec un sifflement à peine audible. Colin et moi nous retrouvâmes complètement seuls.

Colin saisit sa cuillère.

— Tu sais, je suis curieux. Qu'est-ce que tu as entendu au sujet de l'accident de Kara ?

Je déglutis. Je n'étais pas sûre d'aimer la façon dont Colin engageait cette conversation.

— Je… j'ai entendu dire qu'elle était ivre. Qu'elle est tombée d'un balcon.

Colin émit un petit *hmm* tout en plongeant la cuillère dans son soufflé, recouvrant l'argent d'un voile de chocolat brillant.

— C'est vrai. Tu sais que la plupart des accidents se produisent à la maison, n'est-ce pas, Anna ? Surtout dans une maison comme celle-ci. Si anguleuse. Pleine d'escaliers à pic. Tu as remarqué un manque certains de rambardes, non ? L'architecte trouvait qu'elles cassaient l'harmonie de la façade. Je dois dire que je suis d'accord.

— Colin, s'il te plaît. Je ne sais pas ce que tout ça a à voir avec le reste. J'ai besoin que tu me prennes au sérieux…

— Je te prends très au sérieux, Anna. Je suis toujours sérieux quant à mes projets potentiels.

Il s'inclina en arrière dans sa chaise et me fixa d'un regard pénétrant.

— Écoute, si tu ne veux pas parler architecture, parlons de quelque chose qui va t'intéresser. Je veux penser à ton futur. À la vie que tu pourrais avoir, ici, avec moi.

Malgré ma confusion, mon cœur s'emballa. Une vie avec Colin, c'était tout ce dont j'avais jamais rêvé. Une chance d'être quelqu'un. Une chance de vivre cette vie enchantée.

— Bien sûr que c'est ce que je veux, dis-je dans un souffle. Mais Kara… je ne peux pas simplement ignorer ce qui se passe, Colin.

— Eh bien, ne le fais pas. Peut-être pouvons-nous résoudre ton problème une fois pour toutes…

Je poussai un soupir de soulagement. *Enfin.*

— Tu vas envoyer Kara dans un centre de soins ?

Il sourit.

— Non. Tu vas t'occuper d'elle.

— Comme accompagnante… ? murmurai-je.

J'avais l'impression que ma voix m'avait abandonnée. Au fond, je savais pertinemment que ce n'était pas ce qu'il entendait par là.

— Anna, je t'en prie. Tu n'es pas stupide. Tu sais exactement ce que je veux dire.

Je le savais, mais je ne voulais pas l'entendre. Malgré tout ce que Colin avait dit ce soir, je ne pouvais pas accepter qu'il puisse évoquer une chose pareille.

Mais il poursuivit inexorablement.

— J'ai besoin que tu tues Kara. Après ça, je pourrai te donner la vie que tu as toujours voulue.

33

Nous restâmes figés un moment dans un silence tendu, qui ne fut interrompu que par le bourdonnement soudain de mon bipeur. Je m'en saisis instinctivement.

La main de Colin vint se refermer sur mon poignet avec une force qui me fit hoqueter. Je regardai désespérément la pièce autour de moi, fis l'inventaire des portes et des sorties. Toutes étaient trop éloignées.

— Colin, lâche-moi. Tu me fais mal.

J'essayai de dégager mon bras, mais la poigne de Colin était telle un étau. Implacable.

— Ignore-la, m'ordonna-t-il, la voix basse. Kara peut attendre. C'est de toi et moi qu'il s'agit, Anna. De *ton* futur.

Tout se bousculait dans mon esprit. Je regardais Colin en m'efforçant de concilier l'homme que je croyais connaître avec la personne qui se tenait devant moi. La chaleur familière et le charme insouciant qu'il irradiait avaient disparu, remplacés par une détermination glaçante qui me retournait l'estomac.

— Mais tu m'as demandé, pour le centre de soins, dis-je en luttant pour trouver un sens à tout ça. Là où se trouve mon parent. Je croyais…

Il y avait quelque chose d'un loup dans la façon dont il secoua la tête, sans me quitter des yeux. Un geste lent, réfléchi, comme un prédateur devant sa proie acculée.

— Je n'ai jamais eu l'intention de l'envoyer en centre, Anna. Kara est *mon* projet. *Mon* échec. Et elle restera sous ma garde jusqu'à son dernier souffle. Qui ne tardera pas, avec un peu de chance, termina-t-il en inclinant légèrement la tête.

Mon projet ? Mon échec ?

Mon cœur battait à tout rompre tandis que je commençais à comprendre.

— Mary avait raison. Elle avait si peur que tu veuilles la remplacer… et tu l'as fait. Avec Kara. Et maintenant tu veux que je remplace Kara ? Pourquoi ?

Colin lâcha ma main.

— Tu as tellement de potentiel, Anna. Je l'ai su dès que je t'ai vue. Je sais exactement comment te contrôler.

Je me frottai le poignet, là où je pouvais sentir un bleu se former.

— Comme tu as contrôlé Mary et Kara ?

Colin eut un petit rire moqueur et piocha dans son dessert.

— Ce n'était pas ma faute. Mary était adorable, mais elle était faible. Elle n'avait pas l'instinct de compétition, elle ne supportait pas le stress des manœuvres que nous avons dû faire pour l'amener à la gloire. Et Kara, eh bien, elle était compétitive, c'est certain. Impitoyable. Elle n'a jamais réprouvé les coups bas. Mais à un moment, elle a commencé à avoir des remords. Le fait que les gens la détestent a commencé à la déranger. Elle était déprimée et boudeuse, elle pétait les plombs et la presse la descendait de plus belle. C'était un cercle vicieux. Et puis elle s'est mise à boire…

Il secoua la tête.

— Au début, j'ai vu ça comme un défi. Comment pouvais-je reprendre le contrôle ? Qu'est-ce qui pouvait rendre Kara populaire et adulée ? Un jour, j'ai trouvé la réponse à ma question. Il fallait qu'elle subisse un événement profondément traumatique, et en émerge victorieuse. Quelque chose de suffisamment terrible pour l'absoudre de tous ses péchés, pour que les gens aient pitié d'elle. Pour que le public l'aime à nouveau.

— Tu… tu as orchestré la chute de Kara ? Pour la rendre *populaire* ?

— Nous l'avons aidée, même si elle était incapable de l'apprécier. Une fois ses os ressoudés, quand les médecins ont déclaré que tout allait bien physiquement, je me suis dit que ce ne serait qu'une question de temps avant que nous puissions relancer sa carrière. Mais maintenant qu'elle a échoué à se reprendre, elle a prouvé qu'elle est aussi inutile que Mary.

— Nous ? demandai-je.

Colin ignora ma question. Il lécha sa cuillère et la posa sur la table.

— Et, malheureusement, aussi inutile que toi, semble-t-il, continua-t-il.

Mon cœur cessa de battre.

— Colin, s'il te plaît…

Il poussa un profond soupir.

— Tu sais pourquoi je t'ai engagée ? Pourquoi j'ai engagé chacune des accompagnantes qui t'ont précédées ? Je voyais cela comme une dernière tentative pour motiver Kara. Elle a toujours été du genre jalouse. Fière. J'ai pensé… eh bien, que si une jolie jeune femme paradant devant elle ne la motivait pas à se lever et à prouver sa valeur, rien ne fonctionnerait jamais.

Je déglutis. J'avais un goût étrange dans la bouche. Était-ce à cause de la peur ?

— Mais ensuite, j'ai vu comment tu as saboté le CV d'une de tes concurrentes après ton entretien, continua Colin. J'ai chargé un enquêteur de fouiller ton passé, donc je sais ce que tu as fait à M. Berg.

Il hocha la tête avec admiration.

— Je ne parle pas seulement de la séduction, mais du fentanyl que tu as mélangé à sa cocaïne quand il a refusé de te donner le rôle que tu avais mérité.

Mes mains tremblaient. J'avais envie de vomir.

— Tu as fait preuve de *détermination*. Et ça a marché, n'est-ce pas ? Il est dans le coma, dans un centre de soins à présent.

Colin s'essuya les lèvres avec sa serviette et repoussa son assiette.

— Je t'ai offert de multiples opportunités sur un plateau, poursuivit-il. Tu aurais pu supplanter Flora bien plus tôt, et bien plus aisément. Tu aurais pu me forcer à envoyer Kara en centre de soins, ou peut-être arranger un petit accident. Bon sang, Anna, tu n'avais même pas à faire quoi que ce soit – juste à la laisser se faire écraser quand tu en as eu la chance.

Il haussa les épaules, légèrement déçu.

— Ils m'avaient prévenu que ça risquait d'arriver. J'ai insisté, j'étais sûr que tu en étais capable. Mais je suppose que j'avais tort à ton sujet. Tu n'as pas tout à fait ce qu'il faut. Tu n'es pas *vraiment* prête à te battre pour moi.

Ils l'avaient prévenu ? De quoi parlait-il ? Je fermai les yeux et fis tout mon possible pour me réveiller de ce cauchemar. Impossible. C'était bien réel.

— *Pourquoi* fais-tu ça ? demandai-je faiblement.

— Ne vois-tu pas, Anna ? Je suis doué pour aider les gens. C'est dans ma nature. Tu aurais dû me laisser t'aider aussi.

J'avais la nausée. Ma tête tournait.

— Maintenant que tu as rejeté cette vie, je vais devoir trouver quelqu'un d'autre. Quelqu'un de plus méritant. Et je ne peux pas faire ça si tu es encore dans les parages pour tout gâcher.

J'avais du mal à me concentrer sur les mots de Colin. La pièce tout entière semblait tournoyer lentement. À travers le brouillard, je pouvais voir Colin de l'autre côté de la table, qui continuait de parler.

— Ta mort éveillerait les soupçons. Mais celle de Kara ? Elle est impuissante. Comment pourrait-elle se défendre contre son accompagnante jalouse qui veut désespérément s'accaparer sa vie ? Qui craque pour son patron ?

— Non, murmurai-je. Non, non…

— Tu seras responsable de la mort de Kara, Anna, poursuivit Colin en ignorant ma détresse. L'accompagnante incompétente qui a menti pour obtenir un boulot pour lequel elle n'était pas qualifiée. Qui a falsifié des preuves contre sa collègue, une infirmière diplômée. Flora ne sera que trop heureuse de témoigner.

Il haussa les épaules avant de reprendre.

— Je n'ai toujours pas décidé comment tu vas t'y prendre. Est-ce que tu vas lui administrer une trop forte dose de médicaments ? Ou alors l'étouffer avec un oreiller ?

Je secouai à nouveau la tête. Il m'était de plus en plus difficile de relier les mots de Colin pour en faire des phrases qui avaient du sens.

— Tu ne vas pas— Je ne peux pas—

— Ou peut-être que tu vas lui tirer dessus ?

Là-dessus, Colin sortit un flingue et le posa sur la table. C'était l'arme qu'il m'avait montrée quand un intrus avait pénétré dans la maison. Celle avec laquelle il avait juré de me protéger.

Je me figeai, les yeux rivés sur le canon du flingue braqué sur moi.

— Enfin, je suppose que tu le découvriras bien assez tôt, dit Colin. Maintenant, Anna, tu vas faire exactement ce que je te dis…

Le monde entier était brouillé, les angles de la pièce se fondaient les uns dans les autres à mesure que la drogue que Colin avait glissée

dans mon vin circulait lentement mais sûrement dans mes veines. Je savais que je n'avais pas longtemps pour agir.

Aussi je fis la seule chose que je pouvais faire.

Je quittai ma chaise en titubant et courus.

34

Je courus. Je trébuchai. Je rampai.

Mes paupières se fermaient d'elles-mêmes. Mes membres n'avaient jamais été aussi lourds.

Je ne pouvais pas m'enfuir.

L'écho des pas de Colin me suivait lentement, sûrement, tandis que je titubais désespérément dans le couloir, vers la porte d'entrée. J'essayais de m'appuyer aux murs frais pour me stabiliser, mais mon corps me trahit et je tombai, en entraînant une toile avec moi. J'entendis le cadre se briser.

— Anna, fais attention, me réprimanda Colin. C'est un original de O'Keeffe.

Je voulais lui dire d'aller se faire foutre, mais ma langue était collée à mon palais.

Comme par miracle, j'arrivai jusqu'à la porte d'entrée. J'essayai frénétiquement de faire bouger la poignée en métal lisse. Je l'avais enclenchée des centaines de fois auparavant, mais cette fois, elle ne voulut pas bouger.

— Je suppose que tu n'as pas ta clé intelligente dans cette robe, remarqua Colin en se rapprochant de moi.

— Ouvre, sifflai-je à la porte. Laisse-moi sortir.

Rien ne se produisit.

— J'aurais dû te prévenir : j'ai changé ton accès à la porte et au portail. Ils ne reconnaissent plus ta voix, dit Colin avec un gloussement. Je t'avoue que j'avais hâte de voir ta réaction.

J'essayai à nouveau la poignée.

— S'il te plaît, murmurai-je.

— Allons, laisse-moi t'aider, dit Colin.

Je sentis son bras se refermer autour de ma taille et tirer d'un coup brusque, arrachant ma main à la poignée. Le métal froid de l'arme coincée dans sa ceinture se logea contre mon estomac, et me figea sur

place. J'essayai maladroitement de m'en emparer.

Il rit.

— Oh, Anna, ce n'est pas le moment de plaisanter. Nous avons du pain sur la planche !

Il m'entraîna à sa suite comme une poupée de chiffon, mes pieds glissant sur le sol de marbre. Il me ramena jusqu'à la cuisine et continua vers les escaliers menant au sous-sol.

— On descend, dit Colin en me soulevant.

Mes pieds cognaient contre chacune des marches de pierre froide. J'essayais faiblement de griffer le bras de Colin. Je croyais me rappeler avoir entendu quelque part qu'il fallait griffer ses agresseurs. Quelque chose à voir avec les ongles et l'ADN. Je n'arrivais pas à réfléchir.

Enfin, Colin me relâcha. Je dégringolai les dernières marches et m'effondrai mollement au pied des escaliers.

— Voyons, réfléchit Colin en se dirigeant vers le bar.

Arme au poing, il commença à fouiller dans les bouteilles de sa main libre.

— Tu tues Kara sous l'emprise de la drogue, puis tu te retires au sous-sol pour continuer de boire. Peut-être à cause des remords, peut-être par habitude.

— Tu ne vas pas… marmonnai-je.

— …t'en sortir comme ça ? Ce n'est pas très original, Anna.

Colin prit une bouteille, satisfait de son choix. Il vint vers moi et en retira nonchalamment le bouchon, avant de verser son contenu sur moi sans plus de cérémonie.

— J'ai dit au chef que nous fêtions ta décision d'aller en centre de désintoxication. Il a été très compréhensif. Je ne pense pas que ta rechute sera une grande surprise. Une actrice montante avec un sombre passé, enivrée par toute l'attention qu'on lui porte récemment. Je pense que son témoignage viendra confirmer mon histoire.

Il me saisit et commença à me traîner vers le studio d'enregistrement. Je savais que j'aurais dû lutter. J'aurais dû me débattre et crier, mais je n'en avais pas la force. Le simple fait de garder les yeux ouverts était une tâche herculéenne.

— Ce sera tellement plus facile de trouver ma prochaine protégée sans Kara pour jouer les épouvantails, dit Colin en ouvrant la porte du studio et en me jetant à l'intérieur. C'est vrai, elle fait peur aux gens.

Rassemblant mes forces, je pris appui sur mes bras tremblants pour m'asseoir. Mes cheveux retombaient sur mon visage. Je relevai légèrement la tête et regardai Colin avec autant de haine que j'en étais capable.

Il m'observait en se léchant les lèvres.

— Bon Dieu, j'aurais vraiment aimé que tu en sois capable.

Cette fois, je retrouvai le contrôle de ma bouche.

— Va te faire foutre, sifflai-je.

— Ne sois pas mauvaise perdante, chérie. Maintenant si tu veux bien m'excuser, je dois aller m'occuper de ma femme.

Colin ferma la porte et me laissa dans le silence. Même si j'avais eu l'énergie de crier, cela n'aurait servi à rien. La pièce était complètement insonorisée.

Je me traînai sur l'épaisse moquette en y enfonçant désespérément mes doigts.

Allez. Allez.

Je me hissai jusqu'à la console, passai les mains sur les cadrans et les boutons à la recherche du clavier. L'ordinateur s'éveilla avec un carillon mélodieux, complètement distordu dans mon esprit à peine conscient.

Je devais faire quelque chose, n'importe quoi.

Allez, Anna. Allez.

Réfléchis.

LE PASSÉ

KARA

Je pense que je suis tombée amoureuse de Colin la première fois que je l'ai vu.

C'était il y a trois ans. Au mois d'avril. Debout sur la pelouse, je lissais ma robe bleu sombre et faisais de mon mieux pour éviter de croiser le regard de la serveuse qui circulait dans la foule et ne cessait de proposer son plateau de petits fours dont chacun dépassait très largement mon quota de calories quotidiennes. J'étais justement en train de me demander combien de temps j'étais obligée de rester – j'avais fait acte de présence, c'était déjà bien – quand je le vis.

Il avait des cheveux noirs légèrement bouclés, un large sourire juvénile et des yeux bleus perçants bordés de cils sombres. À Hollywood, ce ne sont pas les hommes attirants qui manquent. Bon Dieu, le premier rôle masculin de mon projet du moment avait été élu Homme le Plus Sexy au Monde par au moins une demi-douzaine de magazines féminins, une distinction qu'il mentionnait bien trop souvent et sans aucune ironie.

Mais Colin n'était pas juste attirant. Il était magnétique.

Mon regard le suivit tandis qu'il se frayait un chemin dans le jardin, s'arrêtant ici ou là pour discuter avec les invités sur leur trente-et-un. Je le regardais repousser les cheveux de ses yeux, découvrir ses dents blanches en riant.

J'observais la générosité avec laquelle il faisait la conversation. J'étais suffisamment proche pour en entendre des bribes. Je remarquai qu'il avait la capacité de dire des choses vexantes avec une innocence et une franchise telles que son interlocuteur ne lui en tenait pas rigueur. Je le regardai s'intégrer aux conversations et s'en éclipser, être admis sans effort en toute compagnie, comme un poisson dans l'eau, parfaitement à l'aise.

J'admirai son aisance, peut-être parce que je l'enviais. Hollywood n'avait pas encore décidé que j'étais le diable incarné, mais nombre de producteurs, de réalisateurs et de collègues avaient déjà fait des allusions à mon *caractère difficile*, et je commençais à en ressentir les répercussions.

Il portait un costume de marié car il s'apprêtait à épouser l'une de mes plus anciennes amies.

Je regardai Mary l'entraîner dans ma direction et m'arrangeai pour me composer une expression d'indifférence froide, tout en sirotant ma flûte de champagne. Ce n'était pas difficile, apparemment c'était mon expression naturelle. Mais alors même que je regardai, impassible, le couple s'avancer vers moi, mon pouls s'accéléra.

— Kara ! Tu es venue ! s'exclama Mary en arrivant, un peu essoufflée.

Mary avait toujours été très petite, et Colin était vraiment grand, elle devait donc marcher deux fois plus vite pour rester à sa hauteur. Mais elle affichait un large sourire, incapable de dissimuler sa fierté tandis que son regard alternait entre Colin et moi.

Mary était si belle. Son visage de poupée aux joues roses et fraîches irradiait de bonheur. Je me penchai et l'embrassai sur la joue.

— Félicitations, *corazón.*

— Je suis si contente que tu aies pu venir. Ça signifie beaucoup pour moi que tu sois là. Je sais que tu dois vivre un cauchemar en ce moment avec le tournage…

— Le studio m'a sonné les cloches, et le réalisateur ne risque pas de m'inviter à passer Noël chez lui, mais je pense que je survivrai, dis-je. Mary, *nena,* tu es éblouissante.

Mary fit une petite pirouette, puis vint placer ses mains sur la poitrine de Colin.

— Kara, j'aimerais te présenter officiellement mon fiancé, Colin.

— Dans quelques minutes, tu vas devoir t'habituer à m'appeler « mari ».

Mary rayonnait. Colin me tendit la main.

— J'ai beaucoup entendu parler de toi, Kara.

— Tout le monde a entendu parler de moi, répondis-je froidement. Et uniquement en mal, je sais.

— Ah, je n'écoute pas les ragots.

Colin fit un geste de la main, écartant les ouï-dire de Hollywood comme il aurait chassé un insecte.

— J'ai entendu tout ce qui mérite de l'être de la bouche de Mary. Et puis, ajouta-t-il en se penchant vers moi avec un air conspirateur,

parfois, il faut rendre les coups.

Quelque chose ronronna au creux de mon estomac. Je dissimulai ma réaction en buvant une gorgée de champagne et en me tournant vers Mary.

— Tu es courageuse, lui dis-je. Est-ce qu'on ne dit pas que ça porte malheur que le marié voit sa promise avant la noce ?

— Je fais confiance à ma bonne étoile, dit Mary avec sincérité. Après tout, j'ai rencontré Colin, n'est-ce pas ?

Colin lui sourit affectueusement.

— Vous me dégoûtez, tous les deux, dis-je avec un petit sourire. Allez donc vous marier !

— C'était merveilleux de te voir, Kara. On s'appelle bientôt.

Elle me prit dans ses bras.

— J'ai besoin de toi, chuchota-t-elle.

J'oubliai aussitôt ce murmure. Je les regardai marcher jusqu'à l'autel au bout de l'allée, tandis que les invités prenaient place. Une fois la cérémonie terminée, je me glissai hors de la propriété et pris un taxi pour l'aéroport, tout en me demandant pourquoi j'avais fait tous ces efforts pour venir. Probablement à cause d'un léger sentiment de culpabilité, ou par obligation.

Après tout, Mary et moi avions été des amies proches. Il y avait de cela bien longtemps, quand nous étions toutes les deux fauchées et inconnues du public. Mais maintenant nous étions plus âgées, en concurrence pour les mêmes rôles. Malmenées par les mêmes magazines, que nous restions dans le rang ou que nous en fassions trop. Un million de règles tacites dictaient la conduite à adopter en public.

Je ne pensai pas à ce murmure quand Mary se suicida. Je n'y pensai pas non plus un peu moins d'un an plus tard, quand j'épousai Colin et emménageai dans la maison qui avait appartenu à Mary, en me disant que j'avais enfin la vie de mes rêves.

Je ne repensai à ce murmure que bien plus tard, juste après la chute, étendue sur le pavé sous notre balcon du premier étage, piégée dans mon corps brisé, au bord de l'inconscience.

Quelque part, très loin, résonnait la sirène d'une ambulance. Et près de moi, à travers le choc et la douleur, les chaussures en cuir de Colin allaient et venaient devant mes yeux. Les débris de verre crissaient

sous ses talons.

J’essayai de parler, mais les mots sortirent de mes lèvres sous forme d’une écume ensanglantée.

Colin était au téléphone avec les urgentistes.

— Oui, sanglotait-il. Oui, je pense qu’elle respire encore… S’il vous plaît, s’il vous plaît, dépêchez-vous.

Tout comme moi, il était un excellent acteur.

36

Un peu moins d'un an après le mariage de Mary et Colin, au début du printemps, j'arrivai sur la propriété des Harrington. Je payai le chauffeur de taxi et descendis l'allée, mon sac de voyage Chanel au bras.

Je ne savais pas trop ce que j'aurais dû prendre avec moi. Que mettez-vous dans vos bagages quand le nouveau mari de votre plus vieille amie vous envoie un e-mail alarmé qui vous supplie quasiment de venir lui rendre visite ? Qui vous dit que ses problèmes psychologiques se sont amplifiés ? Que tout ça a commencé quand elle a perdu un rôle dont vous avez hérité ? Qu'elle a besoin de sa plus ancienne amie ? Qu'est-ce que vous emmenez – deux sweaters en cachemire, un roller en jade, et un pot de crème de nuit à 300 dollars ?

J'avais du mal à croire à toute cette situation. Notre passé, tout comme les épisodes maniacodépressifs de Mary, me semblait être de l'histoire ancienne. Pas comme ce présent enchanté, où elle vivait dans une maison comme celle-ci avec un mari comme Colin Harrington.

Elle avait de bien meilleures ressources que quand nous étions toutes les deux de jeunes actrices fauchées, en galère pour payer le loyer et aux prises avec des petits amis et des colocs merdiques. Maintenant elle avait de quoi engager des psychologues renommés et se payer tous les meilleurs traitements.

Pourquoi avait-elle besoin de *moi* ?

Je ralentis ma progression en songeant au film. Le casting avait déjà été annoncé quand il était devenu évident que Mary n'était pas assez stable pour continuer les répétitions. Les producteurs avaient appelé la suivante sur la liste. Moi.

Ou peut-être était-ce moi qui les avais appelés, en soulignant le fait que j'étais disponible et motivée, quand j'avais entendu parler des problèmes de Mary.

Je secouai la tête pour dissiper toute trace de culpabilité. Hollywood était un milieu impitoyable, et telles étaient les règles du jeu. Si Mary n'avait pas réussi à convaincre les producteurs qu'elle était en assez bonne santé pour tourner le film, et si elle avait tant de mal à

encaisser la perte de ce rôle, alors peut-être n'était-elle pas faite pour ça.

Elle était jeune et jolie, et elle vivait dans une maison à plusieurs millions de dollars. Elle s'en remettrait.

Même si Mary Harrington n'était pas exactement un grand nom du cinéma, elle avait tout de même nombre de fans qui l'adoraient et qui n'avaient pas du tout apprécié le changement de casting. Aussi, quand j'avais parlé à mes producteurs et à mon agent de prendre quelques jours de congé au milieu des répétitions pour aller rendre visite à Mary, à mon grand étonnement, ils m'y avaient encouragée. Ils avaient même insisté. Mon agent m'avait dit de prendre des photos, si je le pouvais. Histoire de démontrer qu'il n'y avait pas de rancœur entre nous.

Je ne voulais pas admettre que c'était la véritable raison de ma présence. Je voulais penser que je valais mieux que ça.

J'avais à peine atteint la porte que Colin l'ouvrit. Il devait avoir suivi ma progression depuis la rue et dans l'allée. Je ne l'avais pas vu en personne depuis le mariage, mais sa présence médiatique avait explosé depuis que nous nous étions rencontrés, et il était partout. J'aurais dû être habituée à l'effet qu'il avait sur moi, depuis le temps, mais c'était différent de le voir en personne. Il était toujours beau à couper le souffle, même s'il avait l'air très fatigué.

Nous échangeâmes une brève étreinte gênée.

— Où est-elle ? demandai-je.

Je n'aurais pas dû me donner cette peine, car à cet instant, un violent fracas retentit à l'intérieur de la maison.

— Tu es prête ? demanda Colin.

Je me raidis, mais j'acquiesçai. Je n'étais pas du genre à fuir les problèmes. C'était l'un des traits dont j'étais le plus fière.

Cela ne voulait pas dire que j'étais prête à affronter ce qui nous attendait dans la cuisine.

Mary était encerclée par des tessons de verre et de céramique. Elle avait fait tomber un par un les verres et les assiettes des placards et des étagères. Elle devait avoir détruit la moitié de la vaisselle. Au vu de sa manière efficace de procéder, cela ressemblait presque davantage à une performance artistique qu'à une scène de la vraie vie. Ou qu'à une vieille amie.

Elle pivota sur elle-même en nous entendant arriver et se figea en me voyant. C'est choquant à quel point une personne peut changer en un an. La mariée rayonnante, souriante, aux joues roses, avait laissé place à une femme au regard fuyant, méfiant, aux joues creusées, aux cheveux gras, avec des cernes sombres sous les yeux. Si je ne l'avais pas déjà vue au plus bas, je ne l'aurais pas reconnue.

— Mary, dit prudemment Colin. Kara est là. Elle va rester chez nous quelque temps.

Le regard de Mary se porta sur Colin puis sur moi, puis elle secoua la tête avec véhémence.

— Non, Colin. Stop.

— Mary, commença Colin. Il faut que…

Mary brandit l'assiette qu'elle tenait au-dessus de sa tête.

Je regardai Colin et lui fis signe de partir.

— Tu es sûre ?

J'acquiesçai.

— Oui. Je t'appellerai si j'ai besoin de toi.

Colin nous regarda, l'une et l'autre, puis se retira dans un bureau non loin. Je n'entendis pas la porte se refermer complètement. Il devait écouter. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Sa femme faisait une crise d'hystérie au milieu d'un océan de tessons tranchants. Colin ne me connaissait pas ; dans les faits, j'étais une inconnue qui essayait de raisonner sa femme.

Mais il y avait une raison pour laquelle Mary et moi étions devenues si proches, à une époque. Oui, on me trouvait difficile, irritable, dépourvue de tact. Mais j'avais également quelque chose qu'aucun de nos amis si aimables ne possédait.

Quand Mary avait commencé à briser des assiettes dans notre appartement et à s'infliger des mutilations, j'étais la seule qui n'avait pas fui. J'avais enjambé les assiettes et je l'avais maintenue fermement par les poignets jusqu'à ce qu'elle cesse de s'agiter.

Je fixai Mary, pieds nus au milieu de sa cuisine épurée, anguleuse. Entourée d'immenses baies vitrées et de débris de verre épars au sol.

J'avais l'impression d'avoir été transportée dix ans plus tôt.

Sans un mot, je marchai sur le verre et pris Mary par les poignets. Elle

laissa immédiatement tomber l'assiette, qui se fendit sur le sol en marbre, et commença à sangloter.

— Il me *déteste*, siffla-t-elle. Il pense que je suis une déception. Et c'est vrai. Je déçois tout le monde.

— Chut, Mary.

Je n'avais pas bronché quand l'assiette s'était éclatée par terre. Je tenais le visage de Mary entre mes mains et le regardais dans les yeux.

— Ça va aller, lui dis-je. Tout va bien se passer.

— Je ne vaux rien. Je ne serai jamais assez bonne. Vous voulez tous que je disparaisse, dit-elle en pleurant.

Je la pris dans mes bras et sentis ses larmes tremper le tissu contre mon épaule.

— Moi aussi, je veux disparaître, murmura-t-elle faiblement. Je veux juste disparaître.

~

Je guidai Mary hors de la cuisine avec maintes précautions et l'entraînai dans sa chambre. Je la mis au lit, puis je m'assis à côté d'elle pour lui tenir compagnie. Elle était recroquevillée dans le lit, muette, le regard dans le vague. Je posai une main sur elle comme si je pouvais, en quelque sorte, lui servir d'ancre, l'empêcher de se perdre dans ses délires. Au bout d'un moment, elle ferma les yeux et plongea dans un sommeil agité. Je me glissai alors hors de la chambre. Dans le couloir je tombai sur Colin, qui attendait sur le palier.

— Alors ?

Inutile de prendre des gants. Je croisai les bras et m'appuyai contre le mur.

— C'est bien pire que tout ce que j'ai pu voir.

Colin se prit la tête entre les mains. J'eus l'envie de franchir la distance qui nous séparait pour venir poser une main sur son épaule. Un geste tout à fait naturel, mais quelque chose m'en empêcha. La culpabilité, peut-être ? Je n'étais que trop consciente du fait que je le trouvais attirant.

— Je ne sais pas quoi faire, Kara. J'ai tout essayé…

Je tapotai des doigts contre mon bras. Une habitude machinale, mais

j'avais remarqué que les autres l'interprétaient comme une expression de déplaisir ou d'impatience. La semaine précédente, par exemple, j'avais fait pleurer une stagiaire en faisant ce geste. Elle pensait que j'allais la faire virer. Je suppose que c'est ce qui se passe quand on a une réputation ; vous perdez le contrôle de votre image, celle-ci évolue indépendamment de vous et finit par devenir la réalité aux yeux des gens.

Je me forçai à cesser et passai les mains derrière mon dos en repoussant toute autre pensée. Ma carrière pouvait attendre un moment. Je devais me concentrer sur Mary.

— Est-ce qu'elle reçoit une aide professionnelle ?

Colin acquiesça.

— Nous avons une infirmière, Flora, qui vient pour prendre sa tension, lui donner son traitement et surveiller ses allergies.

Je hochai la tête. Il était bien connu que Mary était allergique à, eh bien, presque tout. C'était l'un des détails qui avait fait d'elle une colocataire difficile.

— Et un… Nous l'appelons un reprogrammeur, ajouta Colin. Il vient deux fois par semaine.

— Son psychologue ?

— Pour ainsi dire.

Je haussai un sourcil. Hollywood regorgeait de traitements psychologiques expérimentaux et pseudo-spirituels. Si Mary était généralement assez ouverte d'esprit à ce sujet, j'étais plutôt du genre sceptique.

Colin remarqua mon expression de doute.

— Il est la seule personne avec qui elle ne se montre pas agressive. Elle est visiblement plus… elle-même, après coup.

J'étais trop interloquée par la première phrase pour me concentrer sur le reste. Quand nous vivions ensemble, Mary avait eu des hauts et des bas. J'avais vu son moral dégringoler de façon subite, je l'avais même vue en proie à des pensées suicidaires. Mais *agressive* ? Ça, c'était nouveau.

— Elle est dangereuse ?

— Pas vraiment. Seulement pour elle-même. Mais tu as réussi à la calmer, n'est-ce pas ?

— En quelque sorte. J'ai seulement fait ce que je faisais quand nous vivions ensemble. Cela ne marchera pas éternellement, Colin. Je ne l'ai jamais vue dans un état pareil.

Colin acquiesça, pensif.

— Elle est généralement plus calme après ces sessions. Ce sont les périodes entre qui posent problème. C'est… difficile. Une fois, elle a bu une demi-brique de jus d'ananas. Tu sais qu'elle est allergique, pas vrai ? Si je n'avais pas trouvé l'EpiPen, et si…

Je me mordis la lèvre. C'était mauvais. À l'époque où nous étions colocataires, Mary faisait très attention à tout ce qui pouvait provoquer une réaction allergique. Les EpiPens étaient chers, et nous étions fauchées. Maintenant, elle pouvait se payer tous les EpiPens dont elle avait besoin. Mais cela semblait… dangereux.

— Tu peux rester un peu ?

Les yeux bleu vif de Colin étaient rivés sur moi. Son regard était si intense, si suppliant, que c'en était presque douloureux. Je dus détourner la tête.

Rester avec les Harrington ? C'était une suggestion bien téméraire de sa part. Mais cela semblait impossible. J'avais du travail par-dessus la tête, sans parler de mon attirance déplacée envers lui.

— Je ne sais pas, Colin. Ce n'est vraiment pas le moment pour moi. Je tourne un film…

— Ah. Bien sûr.

Je marquai une pause. Il n'y avait aucune trace d'accusation dans la voix de Colin, pourtant j'éprouvais une pointe de culpabilité. J'avais hérité de la place de Mary dans un blockbuster convoité, et je ne pouvais pas trouver le temps de l'aider ? Il n'y avait pas si longtemps, j'aurais volé à son secours sans la moindre hésitation.

Je repensai à l'époque où nous étions inséparables. Avant que le milieu ne nous sépare en nous dressant l'une contre l'autre à force de comparaisons. Elle avait été mon amie, peut-être ma seule véritable amie. En vérité, les choses n'étaient pas faciles pour moi à cette époque, et j'étais déterminée à faire n'importe quoi pour réussir. Je m'étais promis de ne plus jamais me sentir aussi démunie. Je m'étais battue bec et ongles pour ma position actuelle, j'avais accepté des rôles dont je n'étais pas fière, et coupé des ponts en chemin. Y compris celui qui me reliait à Mary.

Je n'étais pas certaine de vouloir me rappeler ce que ce désespoir

avait fait de moi. Mais maintenant, en la voyant ainsi…

Est-ce que Mary aurait tout plaqué pour passer du temps avec moi, si la situation avait été inversée ?

Je connaissais déjà la réponse. Bien sûr, elle l'aurait fait. Et elle *l'avait fait*, d'innombrables fois. Elle avait été là pour moi quand j'étais sur le point de renoncer. Elle m'avait persuadée de continuer, avec son humour tendre et son grand cœur.

Maintenant, c'était à moi de lui rendre la pareille. Et d'une façon ou d'une autre, j'allais devoir trouver un moyen d'ignorer mon attirance pour son mari. Il le fallait.

— Eh bien… commençai-je. Je devrai quand même me rendre aux studios pour les préparatifs. Je ne peux pas te dire exactement combien de temps, mais oui, je peux rester.

— Merci, dit Colin en me prenant dans ses bras.

Je me raidis contre lui, contre cette démonstration d'affection soudaine, mais Colin ne sembla pas se rendre compte de ma gêne.

— Merci, merci, répéta-t-il. C'est tout ce que je te demande.

37

Je finis par rester trois mois chez Colin et Mary.

Je n'en avais pas eu l'intention, et ce n'était pas facile. Les jours de tournage étaient longs et pénibles, et quand je rentrais à la maison, j'étais souvent confrontée à l'instabilité de Mary. Parfois elle me jurait qu'elle était heureuse que j'aie pris sa place dans le film, que j'étais la personne qu'il fallait pour ce rôle, que je le méritais. Je brossais ses cheveux emmêlés et la prenais dans mes bras jusqu'à ce qu'elle s'endorme et que l'infirmière, Flora, vienne veiller sur elle et me libère.

Un après-midi, dans l'un de ses bons jours, Mary me fit la surprise d'un cadeau : une immense toile qui représentait un coucher de soleil sur le centre de Los Angeles.

— Mary, *nena*, où as-tu trouvé cela ? demandai-je en admirant l'œuvre.

Ce n'était pas exactement mon style. Elle manquait de… sérieux. Mais elle possédait un genre de naïveté charmante. Rien d'expérimental, pas d'interprétations multiples, pas de contexte foisonnant. Uniquement la beauté d'un magnifique coucher de soleil.

— J'ai fait un petit tour dans une galerie en ville, me dit-elle. Ça m'a rappelé les couchers de soleil qu'on avait l'habitude de regarder quand on s'est rencontrées.

Ce jour-là, elle s'était coiffée et habillée seule. Elle était rayonnante et énergique, pleine de vie. En la regardant, vous n'auriez jamais cru qu'elle passait la plupart de ses journées au lit, à broyer du noir dans sa chambre, ou à déverser ses tourments devant je ne sais quel expert au nom stupide que Colin avait absolument tenu à engager.

Colin…

J'essayai de repousser cette pensée. J'étais ici pour Mary, pas pour son mari.

— Eh bien, j'apprécie le geste, dis-je en posant le tableau contre le mur. Mais tu n'avais pas à m'acheter quoi que ce soit.

— Et tu n'avais pas à venir ici. Mais tu l'as fait. Et ça me fait plaisir,

dit Mary.

Elle s'assit sur son lit. Je vins m'asseoir à côté d'elle, et elle posa la tête sur mon épaule.

— Tu sais, je ne t'en veux pas d'avoir pris le rôle. Tu as toujours été faite pour ça, bien plus que moi. J'aurais dû me contenter de jouer dans des petits théâtres underground au bord de la faillite.

— Il n'est jamais trop tard, dis-je avec un sourire.

— Mais c'est *lui* qui ne l'a pas supporté. Il déteste quand je perds des rôles, commença Mary. L'échec est inacceptable pour eux, et c'est pour ça que je dois être punie…

J'avais cessé de caresser ses cheveux. Comme elle était dans un de ses bons jours, je pensais que ses délires cesseraient momentanément, mais ça ne semblait pas être le cas. Elle pensait toujours que tout le monde en avait après elle. Elle pensait toujours que Colin et moi la détestions. À ce stade, j'avais passé suffisamment de temps avec Colin pour savoir qu'il était un homme bon. Pas seulement bon – remarquable. Un homme que j'essaierais de séduire sur-le-champ si les circonstances étaient différentes.

Mais pour que Mary ait ce genre d'idées au sujet de son mari si parfait alors qu'elle était dans un bon jour, son état devait vraiment être grave.

Elle prit une longue et profonde inspiration, comme pour se recentrer.

— Tout ça n'est que le fruit de mon imagination, c'est ça ? murmura-t-elle.

— Oui, dis-je avec soulagement avant de recommencer à lui caresser doucement les cheveux. Oui, c'est ça, *corazón.*

C'était une de ses meilleures journées.

Mais le plus souvent elle m'attendait, hagarde, en répétant encore et encore qu'elle était prisonnière, entourée d'ennemis qui la surveillaient, piégée. Elle m'accusait de comploter avec l'ennemi, de vouloir la remplacer.

Je ne savais jamais sur quelle Mary j'allais tomber.

Inévitablement, je retournais sur le plateau le lendemain fatiguée, irritable, de mauvaise humeur. Les assistants savaient qu'il fallait m'éviter. Les rumeurs de mes caprices commencèrent à se répandre dans la presse à scandale, malgré les clauses de confidentialité strictes incluses dans les contrats de l'équipe.

C'est après une journée particulièrement difficile que je me retrouvai aux prises avec la version la plus déraisonnable de Mary.

— Pourquoi vous ne me laissez pas partir, hurlait-elle. Je veux juste partir. S'il vous plaît.

— Mary, tu ne vas pas bien. S'il te plaît, nous voulons seulement prendre soin de toi…

— Non, ce n'est pas vrai. Vous me détestez… Je ne suis pas folle. Non, je ne suis pas folle. Et je vais le prouver !

— Tu es malade, Mary. Mais tu peux guérir, dis-je en lui prenant la main. Nous sommes tous les deux là pour toi.

Mary tressaillit comme si je l'avais giflée.

— Colin me hait. Il veut me tuer.

Je secouai la tête et me forçai à répéter calmement ce que je lui avais déjà dit un millier de fois.

— Personne ne veut te tuer. Colin t'aime et veut prendre soin de toi.

Mary renifla.

— Et toi, tu ne me hais pas ? demanda-t-elle.

Je la pris dans mes bras.

— Non, je ne te hais pas. *Je suis de ton côté.*

Elle prit le somnifère que je lui offrais à même ma paume, comme un animal. Je remontai les couvertures sur elle et la regardai en priant pour qu'elle s'endorme vite.

— Je ne suis pas folle, murmura-t-elle.

Puis, au bout d'un moment, elle ferma les yeux. Je pus enfin pousser un soupir de soulagement.

Je voulais un moment de paix. J'avais envie d'aller trouver Colin et de partager un verre de vin avec lui pour oublier cet horrible après-midi.

Une part de moi se demandait, et ce n'était pas la première fois, s'il ne serait pas mieux qu'elle ne se réveille jamais. Que Colin soit libre. Et si nous étions tous les deux libres…

Comme toujours, je dis à cette petite voix de la fermer. Mais je l'avais pensé quand même.

Je trouvai Colin dans le hall, en train de discuter avec un homme plus

âgé qui inclina la tête sans un mot en me voyant et s'éloigna dans le couloir en boitant légèrement. Je l'avais vu de temps en temps dans la maison, quand il emmenait Mary dans le bureau pour une de leurs sessions. Nous n'avions jamais parlé.

— Robocop a fait des progrès ? demandai-je alors que l'homme refermait la porte derrière lui.

— Le reprogrammeur, me corrigea Colin pour la énième fois. Et oui, je crois que oui.

— C'est bien, dis-je, même si j'étais incapable de mettre beaucoup de conviction dans ma voix.

D'après ce que j'avais compris, la méthode de cet homme consistait à écouter Mary parler et à enregistrer les conversations sur cassette audio, ce qui ressemblait beaucoup à de la thérapie, mais avec une technologie dépassée. D'un autre côté, avec ces cassettes les folies que racontait Mary lors de leurs entrevues ne risquaient pas de fuiter, ce qui était probablement pour le mieux.

Tout de même, je ne pouvais m'empêcher de penser que Colin se faisait arnaquer par quelqu'un qui proposait des séances de psychothérapie classiques sous un nom à la mode. Au moins, ça n'avait pas l'air de lui faire du mal. Et Mary était plus docile après les sessions.

Colin posa une main sur mon épaule. J'étais intensément consciente de son poids, de la chaleur de ses doigts qui se diffusait sous ma peau à travers le tissu.

— Comment va Mary ? demanda-t-il.

— Elle passe une sale journée.

Depuis que j'étais arrivée, Colin passait beaucoup moins de temps avec sa femme. J'aurais désapprouvé, mais pour être honnête, elle ne réagissait pas bien à sa présence. Pour que ce soit plus facile pour tout le monde, Colin voyait surtout Mary dans ses bons jours.

— Je suis désolé de l'entendre.

Colin s'éloigna pour aller s'appuyer contre le mur. J'en éprouvai une pointe de déception. Son contact me manquait.

— Comment ça va, le podcast ? demandai-je.

Je n'avais pas le cœur à ressasser en détail toutes les élucubrations dérangeantes de Mary.

— Bien ! Les chiffres continuent de grimper. Nous venons juste de signer un contrat exclusif avec Spotify.

J'aurais sans doute dû le féliciter, mais parfois je n'avais tout bonnement pas envie de me prendre la tête avec les conventions sociales futiles qu'on attendait de moi.

— J'en ai écouté un bout, tu sais. De ton dernier épisode.

— Oh ? Et tu en as pensé quoi ?

— Je trouve ça plat et nombriliste de passer une infinité d'heures à se demander comment devenir la meilleure version de soi. Il doit bien arriver un moment où tout a été dit sur le sujet, non ? Combien de temps encore crois-tu pouvoir t'y consacrer ?

Colin rit. Je me détendis un peu. C'était l'une des raisons pour lesquelles nous nous entendions. Colin ne se vexait jamais quand je me montrais dure. Au contraire, il prenait grand plaisir à être surpris.

— Eh bien, il y a beaucoup à dire. Et même si cela peut te sembler… prétentieux, je crois sincèrement que tout le monde a la capacité, si ce n'est l'obligation, de se perfectionner. Avec un peu d'aide, ajouta-t-il en se désignant d'un geste. Et quel est l'intérêt d'être ici, si nous ne faisons pas de notre mieux pour nous perfectionner ? Est-ce que ceux qui n'essaient pas *méritent* seulement d'être ici ?

Je hochai la tête. J'aimais voir Colin rayonnant d'enthousiasme.

— Je suis d'accord, lui dis-je. Mais certaines personnes diraient que c'est trop sévère.

Colin haussa les épaules.

— Bah, ces personnes-là ne font pas partie de mon public cible.

— Ne te méprends pas, je respecte ton podcast. Il t'a valu cette vie, ta situation, toutes tes opportunités. Je respecte ça.

— Tu sais que je suis parti de rien, non ? Mes parents étaient des toxicos qui vivaient dans une caravane. Si je n'avais pas rencontré les personnes qui m'ont appris tout ce que je sais… Eh bien, qui sait où je serais ? Je m'en suis sorti, contre toute attente. Donc je sais que n'importe qui en est capable, puisque je l'ai fait.

Je ne connaissais pas cette facette de sa vie. Le fait qu'il avait lutté si durement pour devenir quelqu'un, et qu'il avait réussi, me fit l'admirer encore davantage.

— Je comprends. Je viens d'un milieu difficile, moi aussi.

— Mary m'en a parlé, dit Colin. Tu es vraiment incroyable. Faire face à tout ça… et continuer à travailler sur le film ? Tu es forte, Kara. Tu es la personne la plus forte que je connaisse.

— Merci.

Ma voix était plus rauque que je ne l'aurais voulu. Étais-je… en train de pleurer ?

Je n'étais pas du genre émotive. J'avais toujours été fière de ma capacité à me montrer forte, à serrer les dents. C'était de cette façon que je m'étais fait une place dans ce milieu alors que mes parents étaient des immigrants illégaux qui avaient fini par être expulsés, me laissant livrée à moi-même.

Colin posa une main sur ma joue et essuya une larme avec son pouce.

Il me dévisagea. Ses yeux étaient si bleus, comme deux étangs d'eau claire. Ses lèvres s'entrouvrirent, comme s'il venait de se rendre compte de quelque chose à mon sujet. Mon cœur cessa de battre.

— Kara… murmura-t-il.

Sa bouche était à quelques centimètres de la mienne. Je pouvais sentir son souffle sur mes lèvres. Mon visage s'approcha du sien, instinctivement.

— J'aimerais qu'on se soit rencontrés… avant, dis-je. Que Mary ne soit pas…

— Je sais, me coupa Colin.

Il déposa un baiser au coin de mes lèvres, puis recula.

L'endroit où il m'avait embrassée picotait agréablement, comme le sceau d'un pacte secret que j'avais signé sans m'en rendre compte.

38

Oh Mary. Si j'avais su.
Si seulement je t'avais crue. Si j'avais compris ce que Colin t'avait fait. Comment il avait essayé de t'inspirer.

Peut-être qu'alors je n'aurais pas dit toutes ces choses.

Ou peut-être qu'il aurait quand même fallu que je me retrouve à ta place pour vraiment comprendre.

Mais ma patience était à bout le soir de la première d'un film sur lequel j'avais travaillé deux ans auparavant. Je m'y préparais depuis des semaines. J'avais travaillé avec un styliste pour me procurer la tenue parfaite. Un visagiste et une maquilleuse avaient fini de me préparer et se tenaient maintenant dans mon dos, mal à l'aise, tandis que je martelais la porte du studio où Mary s'était enfermée.

— Mary, c'est ridicule. Ouvre la porte. Mary ! criai-je en vain, la voix cassée.

— Kara, tu peux y aller, dit Colin en me regardant. Je vais m'en occuper.

— Mon sac à main est à l'intérieur, Colin, je ne peux pas partir sans.

Je tambourinai encore une fois sur la porte.

— Mary ! Ouvre cette foutue porte !

Elle s'entrouvrit de quelques centimètres. Je pouvais voir une partie du visage de Mary – sa joue pâle, un œil écarquillé, hagard.

— Non, dit-elle. Je ne veux pas que tu partes.

Je me figeai un instant, ne sachant pas trop comment répondre. Était-ce vraiment délibéré de sa part ?

— Tu es dégoûtée d'avoir perdu le rôle et maintenant tu essaies de me le faire payer, c'est ça ? m'exclamai-je.

Mary secoua la tête.

— Je ne veux pas rester ici… seule.

J'avais envie de hurler. De la secouer pour la sortir de son délire. Elle

avait saboté ma première juste pour me garder ici, et maintenant j'étais en retard. *Très* en retard. Le taxi attendait dehors depuis une bonne demi-heure, et j'étais certaine que mon téléphone, qui se trouvait avec Mary, débordait de messages furieux disant que j'étais une diva, que je me moquais de faire perdre du temps aux autres. Je pouvais déjà imaginer les gros titres qui allaient me descendre. Chaque minute passée ici était une minute où mon absence embrasait le tapis rouge.

Incapable de me retenir, je criai.

— Bordel, Mary ! Combien de fois faut-il que je te le dise ? Personne n'en a après toi. Colin n'est pas ton ennemi.

J'essayai de me glisser à travers l'entrebâillement de la porte.

— Donne-moi mon sac à main !

Mary leva la main, mon sac était sur ses genoux. Je voulus l'attraper et le tirer à moi, mais la sangle était enroulée autour de son poignet.

— Tu avais dit que tu m'aiderais, dit-elle d'une voix tremblante, tandis que je tirai vainement sur son bras.

L'espace d'un instant, j'hésitai. C'était bien ce que j'avais dit, n'est-ce pas ? J'avais promis que je l'aiderais. Mais pas ainsi – pas si cela voulait dire encourager ses délires et renoncer à tout ce pour quoi j'avais travaillé si dur.

Tandis que j'hésitais, Mary tira sur la sangle. Je ne m'y attendais pas et je trébuchai contre la porte, le bras piégé dans l'ouverture.

— Mary, stop !

Je pris une vive inspiration et tentai de ramener mon bras à moi, mais Mary s'y agrippait.

— Mary, lâche Kara, essaya Colin.

Mais Mary n'était pas près de me lâcher le bras. Et j'avais vraiment besoin d'en finir. *J'aurais dû partir il y a plus d'une heure.*

— Kara, j'ai besoin que tu restes, gémissait Mary. J'ai besoin que tu me croies.

Je ne pus empêcher les mots de sortir.

— Tout ça, c'est dans ta tête, Mary ! Tout ! Nous avons tous dû nous plier en quatre pour prendre soin de toi, et ce n'est pas juste ! Ce n'est pas juste qu'on doive supporter ça. Tu es *folle* !

La main de Mary retomba comme si je l'avais giflée. Elle libéra mon bras et le sac à main, que je tirai à moi par l'ouverture de la porte. Ses yeux immenses, peinés, croisèrent les miens un instant avant qu'elle n'ouvre la porte. Elle passa devant moi et s'éloigna lentement dans le couloir.

Je la regardai partir, à bout de souffle. Mon bras était engourdi là où elle s'y était accrochée. La pièce était silencieuse, les stylistes retenaient leur souffle.

— Ça va aller, dit Colin. Laisse-la partir.

— Colin… murmurai-je, incapable d'expliquer ce que je ressentais.

De la culpabilité, essentiellement. Il était vrai que s'occuper de Mary était pesant. Mais je n'avais jamais eu l'intention de lui dire ça. Je ne voulais pas qu'elle se sente rejetée.

— Je crois que tu en as assez fait, Kara. Je pense qu'elle a juste besoin d'être seule.

Je regardai Mary monter les escaliers, dans sa chemise de nuit en soie qui reflétait la lumière des lampes. Elle se déplaçait comme un fantôme – et tout comme un fantôme, elle disparut au bout du couloir.

C'était la dernière fois que je la voyais en vie.

39

MARY

Je montai les escaliers, la pierre froide sous mes pieds nus. Quelque part derrière moi la conversation de Colin et Kara se poursuivait, de plus en plus faible, comme si elle avait lieu loin au-dessous de moi et que je m'éloignai en flottant dans les airs.

Depuis longtemps, j'avais l'impression d'être un fantôme dans ma propre maison.

C'était en partie dû à qui j'étais. Je n'avais jamais été capable de faire confiance à mes émotions. La chimie de mon cerveau avait toujours été déséquilibrée : quand j'avais une vingtaine d'années, un médecin avait soupçonné que j'étais bipolaire. Mais je ne m'étais jamais fait officiellement diagnostiquer ni traiter. Je pensais que ça gâcherait mes chances de devenir actrice.

Et puis j'avais rencontré Colin. Et il pensait que j'étais parfaite comme j'étais.

Enfin, il pensait que je *pouvais* être parfaite.

Colin croyait que tout était possible si on y mettait du sien. Il s'était perfectionné lui-même et cherchait désormais un nouveau projet. C'était un cultivateur – il aimait façonner les choses pour qu'elles atteignent leur potentiel et j'étais sa chose, qu'il pouvait façonner à sa guise.

J'entrai dans mon étude et refermai la porte. Mes yeux se portèrent immédiatement sur les objets posés en rang sur le bureau. Je m'avançai et passai les doigts dessus. Les comptai…

Quand nous avions commencé à sortir ensemble, Colin travaillait dur pour m'obtenir des rôles et décrocher des entretiens avec les meilleurs agents de la ville. Il guettait des réalisateurs célèbres et faisait en sorte que je tombe sur eux au moment opportun. Il lisait mes textes avec moi. Il courait avec moi. Il faisait livrer nos repas à la maison, pour que je ne sois pas tentée de manger quelque chose d'inapproprié. Il me motivait avec des paroles d'encouragement et planifiait ma carrière sur cinq ans, sur dix ans, préparait ma trajectoire vers le sommet.

Et pendant tout ce temps, il consultait son cercle, ces hommes étranges qui allaient et venaient dans la maison, ceux avec qui il était toujours au téléphone.

Mon étoile commençait à s'élever. Ça fonctionnait.

Jusqu'au moment où ça ne fonctionna plus.

Peut-être avait-il pensé que je pouvais encaisser, mais à un certain point, il m'avait brisée. Certains jours, je ne pouvais pas sortir du lit. Certains jours, je n'arrivais plus à parler. Certains jours, je ne supportais pas son regard sur moi, trop intense, brûlant, comme un rayon ultra-violet. Et ces jours-là, quand je lui faisais faux bond, il m'assurait qu'il n'était pas en colère – non, il n'était jamais en colère après moi. Seulement déçu.

Mais quand il était déçu, des accidents m'arrivaient.

Pas à cause de lui, bien sûr. C'était toujours ma faute. Mais je ne me rappelais jamais comment ces accidents étaient survenus.

Je ne me rappelais pas comment je m'étais retrouvée avec une profonde coupure sur le bras après avoir « accidentellement » brisé la balance en verre de la salle de bains. Je ne me rappelais pas avoir renversé une casserole d'eau bouillante, et m'être brûlé le pied au point d'en avoir des cloques.

Je ne me rappelais que d'une chose : *lui.*

Micky aurait essayé de m'emmener loin d'ici, si seulement je lui en avais parlé. Il était amoureux de moi – je le voyais bien. Pauvre Micky, si gentil. Mais c'était trop dangereux. Si je lui en avais parlé, qui sait ce que Colin lui aurait fait ?

Quatre. Cinq. Six. Six EpiPens sur deux rangées. Le plastique brillait dans la lumière tamisée. Colin les avait laissés là pour moi. Il les avait probablement piqués à Flora. Si la négligence de Flora pouvait d'une manière ou d'une autre être impliquée dans ma mort, il n'en serait que plus ravi. Un petit poisson de plus dans son filet.

Je m'assis dans la chaise de bureau, étrangement gaie, et je tendis la main vers le premier EpiPen.

J'avais peut-être perdu la capacité de distinguer ce qui était réel, mais je savais que certaines choses étaient vraies.

Colin avait amené Kara ici. Au début, j'avais cru que c'était pour m'aider à aller mieux. Pour m'aider à rester dans le rang. Une carotte pour accompagner le bâton.

Mais Colin n'avait pas fait venir Kara pour m'aider. Il l'avait fait venir pour me remplacer.

Je refermai le poing sur l'injecteur.

Je le plaçai sur ma cuisse, retirai la sécurité, et poussai. Un faible déclic se fit entendre. Un. Deux. Trois.

Mon cœur commença à accélérer dans ma poitrine.

Les mains tremblantes, je m'emparai du second injecteur.

Si j'avais pu faire en sorte qu'elle me croie, peut-être aurait-elle pu me sauver. Mais Kara ne me croyait pas. Et elle ne me croirait jamais. Quand Kara voulait quelque chose, elle l'obtenait. Elle était trop concentrée sur son but pour voir quoi que ce soit d'autre. Pour me voir.

J'injectai la seconde dose. Puis, à la suite, rapidement, la troisième, la quatrième, la cinquième. *Clic, clic, clic.*

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Mon visage était chaud, le sang me montait à la tête. Je sentis à peine ma main se refermer sur le sixième injecteur. Je retirai le capuchon avec difficulté. Le portai à ma cuisse.

Je suis désolée, Micky. J'aurais dû te laisser m'emmener loin d'ici.

Bonne chance, Kara.

Tu as toujours obtenu ce que tu voulais. J'espère que ça te rendra heureuse.

Clic.

40

KARA

Quand j'épousai Colin, un peu moins d'un an plus tard, la cérémonie fut intime et discrète – bien moins fastueuse que son mariage extravagant avec Mary. Alors qu'ils avaient loué une villa à Malibu, notre mariage prit place dans un bar en terrasse d'un luxueux gratte-ciel, avec une vue panoramique sur le coucher de soleil.

La presse people dit que c'était « une fugue d'amoureux ». En vérité, ce n'était pas tout à fait ça – simplement une petite réception avec quelques personnes de confiance. J'avais dit à tout le monde que je préférais les cérémonies plus chics et exclusives, mais à vrai dire, je n'avais pas assez de famille ou d'amis pour justifier une fête plus imposante. Mes parents vivaient sur un autre continent ; je ne les avais pas vus depuis des années, mais la dernière fois que j'avais parlé avec eux, ils avaient des croyances superstitieuses à propos des remariages et des craintes quant aux effets de Hollywood sur ma psyché. La plupart de mes « amis » étaient des collègues du milieu qui me souriaient en face et colportaient des ragots dans mon dos.

Du côté de Colin, il aurait été mal vu d'inviter le cercle d'amis qu'il partageait avec Mary à son mariage, d'autant plus que cela faisait moins d'un an que Mary était morte. Son cercle d'amis proches composait la majeure partie de la liste d'invités.

La presse people n'avait pas très bien accueilli le fait que Colin se remarie moins d'un an après la mort de sa femme, mais pour une raison ou pour une autre c'était à *moi* que tout le monde s'en prenait. Les magazines qui prenaient tant de plaisir à écrire des articles cinglants à mon égard étaient prêts à tout – ce n'était pas vraiment un secret – pour obtenir la moindre bribe d'information au sujet de notre mariage à venir.

Eh bien, qu'ils continuent leurs commérages. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce que nous avions traversé ensemble. De ce à quoi nous avions *survécu.* Je jetai un regard au gigantesque diamant radiant et au fin anneau de platine à mon doigt, pour me rappeler tout ce que j'avais.

Je ne voulais pas que le souvenir de Mary refasse surface ce jour-là,

mais je supposais que c'était inévitable. Je le ravalai avec une gorgée de mon cocktail. J'étais sur le point de chercher un serveur pour faire passer le tout avec un autre verre de champagne quand je me heurtai à Micky. Le champagne se renversa sur mon bras, sur la jambe de mon tailleur-pantalon ivoire, et sur sa veste.

— Attention, Kara, dit Micky en me stabilisant. Ta tenue—

— Oh, c'est seulement un ensemble vintage d'Oscar de la Renta, dis-je avec un haussement d'épaules. Si l'assurance ne nous rembourse pas, je suis sûre qu'on pourra hypothéquer la maison.

Soit Micky ne comprit pas ma blague, soit il ne la trouva pas amusante. Ou peut-être que je recommençais à manger mes mots ? Eh bien, il pouvait prendre sa désapprobation et se la foutre au cul. J'avais bien le droit d'être un peu ivre, ou même beaucoup, à mon propre mariage, non ?

— Écoute, Kara, je suis venu ici pour toi.

— Pour moi ?

Je ne connaissais pas bien Micky – je l'avais seulement croisé de temps à autre dans la maison. Il était l'ami de *Colin*. Pourquoi serait-il ici pour *moi* ?

— Enfin… pas vraiment pour *toi*. Je suis venu pour Mary.

Je me figeai.

— C'est *mon* mariage, dis-je.

Simple. Clair. N'importe qui avec deux sous de jugeote aurait compris les implications : pas un mot sur l'ex-femme de mon mari. Je voulais juste une journée, une seule, où le fantôme de Mary ne hanterait pas mes rêves ou mon image publique.

Micky secoua la tête.

— Écoute, Kara, nous ne sommes peut-être pas amis, mais nous tenions tous les deux à Mary. Et je pense qu'il y avait quelque chose derrière tout ça. Quelque chose que nous avons manqué.

— Tais-toi, Micky. Je suis sérieuse.

— Je ne peux pas. Je dois encore te dire une chose.

— Je vais te foutre dehors, je te le jure.

— Nostromo.

Je ne m'attendais pas à ça. Cela lui fit gagner quelques secondes.

— Nostromo, Enterprise, Faucon Millénium, tu choisis. Et n'oublie pas – si ce n'est pas comme tu l'avais imaginé, fais-le moi savoir.

Je ne savais pas pourquoi Colin était ami avec cet idiot. Je ne lui fis même pas la grâce d'un remerciement ou d'un hochement de tête. Il battit maladroitement en retraite, fit demi-tour et s'éloigna, conscient d'avoir dépassé les bornes. Très bien.

Je le regardai s'en aller tout en hélant un serveur pour remplacer la flûte de champagne que j'avais renversée. Je regardai alentour : les invités étaient disséminés en petits groupes. Je pouvais voir Colin de l'autre côté de la salle, en train de jouer les hôtes.

Je devais irradier la rage parce que chacun restait dans son coin, personne n'osait m'approcher. Je n'aurais pas dû être surprise – c'était prévisible que les gens gardent leurs distances, même à mon mariage. Mes mains tremblaient un peu tandis que je sirotais mon champagne, en essayant d'effacer Micky et ce qu'il avait dit de mon esprit.

Bon Dieu, quel connard présomptueux.

41

Je regardais au-dehors par la fenêtre de ma chambre, le verre froid et inflexible sous mes doigts. La bague en diamant brillait toujours à mon annulaire, mais je ne la regardais plus autant qu'avant. Presque un an s'était écoulé depuis le mariage, et je n'avais plus besoin de ce rappel.

Je pris une autre gorgée de mon verre. Le liquide descendit dans ma gorge avec une brûlure plaisante.

La toile de Mary me narguait. Peut-être était-ce masochiste de ma part de la garder ici, accrochée au mur.

Je reposai le verre et sortis fumer une cigarette. J'arpentai machinalement la pelouse dans la lumière tombante. Le portail de fer noir s'élevait dans le lointain, projetait de longues ombres sur le gazon, mais je savais qu'il valait mieux que je ne sorte pas sans prévenir. Colin avait toujours des questions quand je le faisais. Il était plus simple de m'abstenir.

Je tirai une bouffée de ma cigarette, soufflai la fumée vers le ciel rose.

La culpabilité me rongeait. À propos de Mary. Je pensais que je me serais débarrassée de ce sentiment depuis le temps, comme s'il s'agissait d'une simple maladie dont il fallait attendre de guérir. Mais la culpabilité était un cancer. Elle trouvait toujours de nouveaux moyens de prospérer. Des métastases.

Des choses simples me faisaient penser à elle et éveillaient ma culpabilité. Une chanson que nous avions l'habitude d'écouter. L'odeur du pain grillé. Quelqu'un avec le même rire nasal. Même les flaques d'eau boueuses me rappelaient la couleur de ses yeux tristes.

Durant la journée, je pouvais mettre ces pensées de côté. Mais le soir venu, elles me submergeaient. C'était ainsi que cela fonctionnait, n'est-ce pas ? Le pouvoir de l'attrition. À force d'usure, on finit par abandonner.

Je n'avais pas abandonné, je m'étais abandonnée. À l'alcool, qui engourdissait et estompait tout. Aux cigarettes, qui occupaient mes doigts nerveux. À ma colère, qui se déchaînait dangereusement sur les plateaux de tournage.

De l'autre côté de la barrière métallique qui séparait nos propriétés, je vis notre voisin qui se promenait dans son jardin. Je n'avais pas pris la peine d'apprendre son nom, et je me fichais d'autant plus de lui depuis la fois où je l'avais vu échanger des murmures avec les paparazzis. Vous savez, quand la presse à scandale cite « une source proche » de leur victime ? Eh bien, dans mon cas, il fallait le prendre littéralement.

Je n'étais pas habillée pour sortir de la maison : je portais une nuisette en soie dont la bretelle tombait de mon épaule mince, mes cheveux sombres étaient en bataille. Je m'aperçus que le voisin me regardait. Je lui fis un doigt d'honneur, finis ma cigarette et rentrai dans la maison.

Je vis Flora dans la cuisine, qui réarrangeait nos bouteilles d'eau minérale. Elle passait son temps à aller et venir dans la maison, à effectuer des tâches complètement inutiles et à se cogner un peu partout maintenant qu'elle était presque au terme de sa grossesse. Franchement, je ne comprenais pas pourquoi elle était encore là. Sans ce travail, Flora aurait plus de mal à subvenir aux besoins de son bébé, et alors ? Elle pouvait trouver du travail ailleurs. Quelque part où sa patiente ne s'était pas suicidée.

Colin avait gardé Flora car elle lui était loyale. Il disait qu'elle pourrait être utile, mais je soupçonnais que ça avait plus à voir avec le fait que Colin aimait collectionner les gens.

Le bruit d'un bagage qu'on traînait interrompit mes réflexions. Micky apparut au coin du couloir avec sa valise. Un autre protégé de Colin. Il avait séjourné dans la chambre d'amis pendant quelques semaines, le temps de travailler sur un projet dans le studio d'enregistrement.

— Tu pars ?

C'était plus une remarque qu'une question.

— Le devoir m'appelle, répondit Micky.

Il prit un instant pour redresser ses lunettes et me regarder d'un air perplexe, comme s'il essayait de comprendre ce qui m'arrivait. Cela aurait dû me le rendre sympathique, mais ça ne fit qu'attiser ma fureur. Micky était du genre chevalier blanc, il se préoccupait trop des problèmes des autres. Colin faisait toujours attention à présenter une image impeccable en public, mais Micky était malheureusement très perceptif. Il sentait que j'avais du mal à tenir le coup.

Qui sait, peut-être que l'abus d'alcool était révélateur.

C'est ma vie, mes problèmes. C'est à moi de m'en occuper.

— À la prochaine, lui dis-je.

Les choses étaient claires entre nous maintenant : nous n'étions pas amis. J'étais soulagée que nous n'ayons plus à faire semblant.

Micky se fendit d'un demi-sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Puis il stoppa, comme s'il venait de se rappeler quelque chose. Il fouilla dans ses sacs un moment avant d'en tirer un paquet qu'il me tendit.

J'acceptai le sac en papier froissé.

— Charmant, dis-je sèchement.

— Je les ai trouvées en faisant du rangement. J'avais quelques cartons dans le studio, depuis des années maintenant. Je n'arrêtais pas de dire à Colin que je m'en occuperais.

Il marqua une pause.

— Ce sont des cassettes audio. Comme celles que le reprogrammeur faisait enregistrer à Mary. Colin avait l'air vraiment énervé de ne pas les avoir toutes trouvées. Elle a dû en cacher quelques-unes en bas, avant qu'elle…

Mary.

Je soupesai le sac dans ma main. Il ne pouvait pas y avoir plus de quatre ou cinq cassettes à l'intérieur.

— Et pourquoi est-ce que tu me les donnes ? demandai-je.

— Eh bien, dit Micky en dansant d'un pied sur l'autre. Il y a ton nom dessus.

Ma poitrine se resserra soudain. J'avais presque envie de rendre les cassettes à Micky, de lui dire de les emporter et de ne plus jamais m'en parler.

Mais ces cassettes contenaient la voix de Mary, venue d'outre-tombe. Et elle les avait laissées pour moi.

Qu'avait-elle voulu me dire ?

42

Quand j'entrai dans le bureau de Mary, le soleil s'était déjà couché. La pièce était restée pratiquement intacte depuis que Mary s'y était suicidée – figée dans le temps. J'avais changé le reste de la décoration dans l'espoir de laisser ma marque sur la maison, d'y affirmer ma place. Mais dans cette pièce, les couleurs que Mary avait choisies continuaient de régner.

Je m'assis dans le fauteuil de Mary, en faisant craquer doucement le cuir sous mon poids, et posai le sac en papier que Micky m'avait donné sur le bureau. Il y avait un magnétophone dans le tiroir. Les mains tremblantes, je sortis la première cassette et je la plaçai dans l'appareil, puis refermai le compartiment.

J'attrapai la bouteille que j'avais amenée et je pris une longue gorgée directement au goulot. Et puis j'appuyai sur « play ».

Le déclic du bouton résonna bruyamment dans le silence, comme une petite détonation.

La voix de Mary emplit la pièce.

~

J'en étais à ma cinquième rasade de vodka et à ma deuxième écoute des cassettes quand Colin entra dans la pièce.

— Kara ? Qu'est-ce que tu fais dans ce trou ?

Il avait l'air soucieux.

Je pressai le bouton du magnétophone, coupant net la confession de Mary.

— Tu as menti, dis-je en me tournant pour lui faire face.

Il soupira avec lassitude.

— Kara, on en a parlé. Tu dois oublier le passé.

Il traversa la pièce à pas mesurés, et s'arrêta près du bureau.

— Tu dois te concentrer sur ta propre vie. *Ton* futur. Va de l'avant, Kara.

Le doute désagréable qui m'avait hantée s'était dissous, laissant place à une certitude froide et sinistre.

— Elle m'a dit que tu lui faisais du mal. Elle m'a dit que tu la punissais quand elle ne t'obéissait pas. Je ne l'ai pas crue. Tu m'as fait croire qu'elle était folle !

— Eh bien, elle l'était, Kara, dit Colin en faisant un pas vers moi. Ou du moins elle croyait l'être. Quoi qu'il en soit, elle affaiblissait ses propres capacités à réussir dans sa vie. Je pensais vraiment pouvoir l'aider. Éliminer ses comportements les moins constructifs…

Je serrai les dents.

— Oh. Je comprends. C'est *toi* qui es fou. Tu as vraiment cru que tu pourrais « éliminer » la maladie mentale de Mary, contre laquelle elle s'est battue toute sa vie ? Tu as cru que tu pourrais relancer sa carrière en faisant preuve de sévérité ? « Qui aime bien châtie bien », c'est ça ? Tu crois vraiment qu'aimer, c'est enfermer une personne dans un placard avec un script et de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait fini d'apprendre son monologue à la perfection ? C'est déchirer un script et le lui faire manger morceau par morceau parce qu'elle a oublié une réplique sur le tournage ? Mary a dit qu'une fois, tu t'es violemment disputé avec elle pendant *une heure* et qu'ensuite, tu es allé chercher une caméra pour revisionner calmement l'engueulade, tout ça pour « l'aider » à préparer une scène de dispute ! C'est de la folie, Colin. Personne ne mérite d'être traité comme ça.

— Mary était paranoïaque, Kara. Elle inventait des histoires. Tu le sais.

J'agitai les bras, et m'aspergeai la manche de vodka au passage.

— Elle a parlé de jeûnes forcés. De séances de sport éreintantes. Elle a dit que tu lui avais fait écouter d'innombrables discours de motivation et que tu l'avais ensuite enfermée dehors dans le froid pour la punir d'avoir « manqué d'attention » !

Une lueur vacilla dans ses yeux bleus.

— Je suis navré de te le dire, Kara, mais tu commences à parler comme Mary. À imaginer des choses. À imaginer que le monde est contre toi. Pose-toi la question : est-ce que je t'ai traitée de cette façon ?

Je secouai la tête pour essayer de m'éclaircir les idées. Colin m'aidait bien à lire mes textes. Il me réveillait pour aller faire du sport et il s'assurait qu'il y ait toujours de la nourriture saine dans le frigo. Mais

un comportement aussi brutal que celui que Mary décrivait sur les cassettes ? Non.

Est-ce que Colin pouvait parfois se montrer dur ? Est-ce que certaines de ses méthodes pouvaient être considérées comme extrêmes ? Avais-je parfois pensé qu'il en faisait trop ? Peut-être. Mais j'étais plus coriace que Mary. J'avais plus de volonté.

Le brouillard de l'alcool rendait mes pensées confuses. Mary était si convaincante sur les cassettes. Était-il possible que sa paranoïa ait été bien plus grave que je ne l'avais cru ?

— Tu l'as voulu, disait Colin. Tu voulais que je t'aide.

— Je l'ai voulu. Je le veux. Mais… Mary a dit que ça avait commencé de la même façon. Innocemment. Puis ça a pris de l'ampleur…

Colin rit.

— Mary disait beaucoup de choses, protesta-t-il. Mary disait qu'il y avait tout un groupe qui la surveillait, qui l'évaluait, qui prenait les décisions pour nous. Est-ce que ça te semble réel ?

J'hésitai.

— Eh bien, non…

Colin tendit les bras.

— Toi, comme des milliers d'autres personnes, tu as confiance en moi. Et tu as raison. Tu ne vois donc pas tout ce que tu as déjà accompli avec mon aide ?

— Je suis une actrice rejetée par Hollywood, crachai-je.

Cette étrange soirée m'avait rendue irritable, j'étais à deux doigts d'exploser. J'essayai d'adoucir mon ton.

— Ma carrière est un désastre. Personne dans cette ville ne veut travailler avec moi.

Colin se pencha en avant, et son ombre me recouvrit.

— Par ta faute, n'est-ce pas ? Ton tempérament, ton incapacité à te faire des amis, l'alcool… dit-il avec un désignant la bouteille dans ma main. Et puis cette obsession pour Mary.

— Oui, peut-être que je suis obsédée par Mary. Peut-être que je suis déchirée par la façon dont elle nous a quittés, par le fait que je lui ai fait défaut. Mais tu ne trouves pas ça étrange qu'il n'y ait que moi qui le soit ? Que tu ne parles jamais d'elle ? Les rares fois où tu évoques

son souvenir, c'est pour parler de sa carrière – ce sur quoi elle travaillait, ce que tu l'avais aidée à accomplir. Mais elle était plus que sa carrière, plus que son talent. Mary était une belle personne. Est-ce que tu t'en es seulement aperçu ?

Colin inclina la tête et parla calmement, sans relever l'accusation.

— Je pense que tu es trop dure avec toi-même.

Son ton s'adoucit, se fit presque inquiet.

— Tu sais, Mary n'était pas aussi parfaite que dans tes souvenirs. Et n'oublie pas ce que tu m'as dit cette nuit-là, murmura-t-il en plongeant ses yeux dans les miens. Tu m'as confié que tu aurais aimé qu'elle ne soit pas là. Tu voulais une chance… d'être avec moi.

J'avais le feu aux joues. Je me levai et quittai la pièce, Colin sur mes talons. Ses chaussures claquaient violemment sur le marbre. Je sortis sur le balcon, posai la bouteille sur la rambarde et pris une cigarette, que j'allumai avec des doigts tremblants.

— Juste avant de m'embrasser, poursuivit-il inexorablement. Ne me dis pas que tu l'as oublié ?

— C'est *toi* qui m'as embrassée, dis-je tout bas.

Comme si ça avait la moindre importance.

— Tu étais si fière de faire mieux qu'elle, continua Colin en se rapprochant de moi. D'être plus forte. D'aller plus loin. Et tu pourrais aller encore beaucoup plus loin. Tu dois simplement me laisser *t'aider*.

Des cendres chaudes tombèrent sur ma main tandis que je tirai sur mon alliance et mon énorme diamant.

— Je ne veux pas de ton aide, sifflai-je.

Je retirai les bagues de mon doigt et les jetai du balcon.

Colin suivit leur trajectoire en arc de cercle, impassible. Nous restâmes immobiles. La braise de ma cigarette approchait de mes doigts. Le seul son qui brisait le silence était le martèlement de mon cœur qui résonnait dans mes oreilles.

— Tu sais, dit-il après un long moment, Mary avait quelque chose que tu n'as pas. Je ne l'ai pas appréciée à l'époque, mais sans cette qualité, tu es devenue difficile. Sans elle, le public ne te trouve pas… sympathique.

— Et tu veux bien me dire de quoi il s'agit ? demandai-je entre mes

dents serrées.

— De l'humilité, dit Colin.

Il jeta un œil par-dessus la rambarde.

— Tu devrais aller chercher tes bagues, dit-il comme si l'idée venait de lui traverser l'esprit.

Puis il me poussa.

Le monde entier pivota d'un seul coup, et je le regardai depuis un angle étrange. Quelque chose m'attira dans son étreinte : la gravité.

Étonnamment, on a le temps de penser à quantité de choses durant une chute. Ma première pensée fut une panique dévorante. La compréhension soudaine que j'étais en train de tomber en arrière vers le sol au-dessous.

Ma seconde pensée fut que ça allait être vraiment, vraiment affreux.

Ma troisième fut que Colin avait commis une terrible erreur.

J'avais entendu une légende urbaine un jour, sur un homme ivre qui était tombé d'une hauteur de cinq étages et ne s'était pas blessé, parce que son corps était complètement détendu. Il avait rebondi sur le sol, comme un chat.

Ce n'est absolument pas ce qui m'arriva.

Le sol sous le balcon était pavé de granit. Il se précipita vers moi comme une vague noire et expulsa tout l'air de mon corps.

Je m'écrasai.

J'aurais crié si j'avais pu, mais je ne parvins à émettre qu'un gargouillis sanglant.

Après ce qui sembla être une éternité, j'entendis le crissement du verre quand les chaussures de Colin s'avancèrent vers moi avant de s'arrêter. Il s'agenouilla à côté de moi, et passa les bagues à mon doigt.

43

La douleur de l'accident avait été si violente que j'avais cru que rien ne pourrait jamais l'égaler. Mais les mois qui suivirent furent tout aussi atroces.

Je ne savais pas trop ce que je préférais : la douleur instantanée, accablante et presque irréelle de mes os qui s'étaient tous brisés en même temps, ou le processus long et insoutenable des chirurgies pour les reconstituer.

J'avais perdu le compte du nombre de vis que j'avais dans mon corps. Avec les tendons de mon épaule déchirés, je ne pouvais pas bouger ni lever les bras. Mon cou fragile, protégé par une minerve, tenait par la grâce de ce que les médecins appelaient la vertèbre C1. Un des docteurs avait prudemment mentionné que l'abîmer aurait pu conduire à une paralysie totale. Ils ne savaient toujours pas l'étendue des dégâts, mais ils disaient que j'avais de la chance d'être en vie.

Pourtant, je ne me sentais pas chanceuse.

Mon corps tout entier hurlait en permanence, à tel point que j'en venais à souhaiter de ne pas être en vie. J'avais davantage de compassion pour Mary, je regrettais de l'avoir trouvée faible. C'était un des mantras que Colin m'avait fait gober : Mary était trop faible pour s'en sortir, ses idées noires et la pression du milieu l'avaient submergée, et elle avait choisi la voie de la facilité.

C'était une jolie explication au fait qu'elle n'était pas là. Une explication qui me déchargeait de ma responsabilité. Mais maintenant, je savais combien il était naturel de vouloir mourir… une simple réponse au fait que notre seuil de tolérance à la douleur avait été dépassé.

Mary méritait mieux. Elle méritait un entourage bon et attentif, un véritable diagnostic et un traitement.

Une pression intense crée des diamants, disait Colin. Apparemment, il se moquait que cette pression puisse également briser des personnes.

Le souvenir de Mary et la certitude de lui avoir fait défaut étaient presque aussi pénibles que la douleur constante qui irradiait de mon corps brisé. Heureusement, les médecins m'administraient de la morphine à intervalles réguliers, et je me laissais alors volontiers

sombrer dans un sommeil chaleureux et confortable.

Je m'éveillai de l'une de ces siestes favorisées par la drogue pour trouver Colin assis près de moi. Il était rasé de près, portait l'une de ses éternelles chemises de coton, et me regardait de ses yeux bleu vif. Il avait l'air tout droit sorti d'une publicité de parfum. Je cillai pour dissiper le cauchemar, mais il ne s'effaça pas. Il était bien réel.

Si j'avais pu arracher mes plâtres et mes perfusions et me jeter sur lui, je l'aurais fait. Mais je ne pouvais pas bouger.

— À la bonne heure, dit Colin en souriant. J'espérais que tu t'en sortirais. Tu es une battante.

Ne pouvant rien faire d'autre, je rageai silencieusement.

— Je sais que tu es en colère, ma chérie, commença-t-il d'une voix apaisante. Tu as traversé beaucoup d'épreuves et tu as besoin de te reposer, aussi je ne vais pas t'embêter très longtemps. Et comme tes blessures sont récentes, je sais que tu auras du mal à l'admettre… Tu as toujours été si têtue. Mais je pense vraiment que c'est pour le mieux. Je veux que tu saches que j'ai fait ça pour toi. Ta carrière dépérissait, Kara. Tu ne le voyais peut-être pas, mais c'est vrai. Aucune actrice ne fait long feu à Hollywood si elle est universellement détestée. Tu commençais à irriter beaucoup de monde. Les réalisateurs. Les producteurs. Le public. Tu buvais de plus en plus. Tu étais… dissipée.

Colin continua d'une voix presque hypnotique :

— Une fois rétablie, Kara… Ce sera différent. Tu seras meilleure. Tu seras aimée. Tout le monde aime les survivants, Kara. Tu reviendras après avoir survécu à l'alcoolisme et à un grave accident. Tu apprécieras à nouveau la vie à sa juste valeur. Tu auras plus d'humilité et de grâce. Tu t'en remettras à moi et tu écouteras mes conseils. Et il n'y aura aucune limite à ton ascension, Kara. Tu deviendras une légende.

Colin caressa mes cheveux, les repoussa gentiment de mon visage. Il n'y avait rien que je puisse y faire. Il soupira doucement, comme réticent à s'en aller.

Puis il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je ne te laisserai jamais tomber, Kara.

Mes doigts tressaillirent, impatients mais incapables de s'en prendre à lui. Je le regardai silencieusement, en plissant presque imperceptiblement les yeux. Bon Dieu, comme j'aurais aimé être

valide pour pouvoir défoncer l'arrière de cette tête parfaite avec un plateau en métal.

Mais c'est alors qu'une pensée me vint à l'esprit : me hâter de guérir n'était peut-être pas la meilleure des tactiques.

Si Colin était capable de me pousser du balcon, il me tuerait à coup sûr si je ne lui obéissais pas ou si je menaçais de lui échapper. En convalescence après l'accident, je serais plus vulnérable que jamais.

Mais il fallait que je trouve un moyen. Je n'allais pas le laisser s'en tirer.

44

Échafauder un plan pour assassiner son mari depuis un lit d'hôpital, puis un fauteuil roulant, c'est loin d'être facile. Il fallait que je récupère juste assez pour ne pas être placée dans une institution, mais pas suffisamment pour être vue comme une menace.

Savez-vous combien de fois un médecin a agité une lampe-stylo devant ma figure ? Combien d'infirmières, de kinés, d'amis, d'avocats, m'ont fait la leçon ? M'ont insultée ? Combien d'heures j'ai dû passer à regarder dans le vide ?

On essuyait la bave de mon menton. Je n'avais aucune intimité. On m'aidait à aller aux toilettes et on m'essuyait comme un bébé. J'étais habillée comme une poupée et baladée en fauteuil et prise de haut, et j'en détestais chaque seconde.

Mais le pire, c'était Colin. Colin qui jouait au mari éploré et recevait toute la sympathie des gens. Pauvre Colin, charmant Colin, coincé avec une femme invalide. Quel *héros*. Et tout ce qu'il me disait ! Que je devrais être reconnaissante. Que j'en deviendrais plus forte. Que j'avais appris ma leçon. Que je devais lui faire confiance. Que j'irais bientôt mieux, et que je serais populaire comme jamais auparavant. Que si seulement Mary et moi avions suivi ses instructions, il n'aurait pas eu à prendre des mesures aussi extrêmes. Il n'aurait pas été obligé de nous punir pour nous faire rentrer dans le rang.

Mais il m'aimait, disait-il. Et il croyait en moi. Il croyait en *nous*.

Savez-vous à quel point je devais me contrôler pour ne pas effacer son sourire d'un coup de poing ?

Quand je sentis les sensations revenir dans mes membres, quand je m'étirais dans le silence de la nuit et quand je finis par faire quelques pas maladroits dans ma chambre, je n'avais qu'une envie : me jeter contre la porte et me précipiter dans le couloir, hors de cette cage dorée. Sortir dans la rue et fuir loin, loin, très loin de l'homme qui avait anéanti la vie de ma plus vieille amie, puis la mienne.

Mais je choisis de rester. Je choisis de rester assise jour après jour dans ce maudit fauteuil. Parce que je savais qu'il devait y avoir un moyen de le faire payer. De l'abattre sans me faire prendre. Et pour cela il fallait que je ronge mon frein, que je batte Colin le mari éploré

à son propre jeu.

Une maîtrise de soi surhumaine. Voilà ce qu'il me fallait.

Je ne retrouverais jamais ma carrière. Je ne gagnerais jamais un Oscar.

Mais bon sang, je savais que j'en étais capable.

L'avantage d'être perçu comme un légume incapable de dire ou faire quoi que ce soit, c'est qu'on a énormément de temps pour réfléchir. Un autre avantage : on sous-estime toujours quelqu'un en fauteuil.

Depuis mon fauteuil, j'avais beaucoup de temps pour réfléchir au passé.

Après l'accident, j'avais pu compléter le puzzle. La maladie de Mary. Son étrange suicide. Ma conviction que Colin et moi étions destinés à être ensemble. Les étranges philosophies de Colin puis ses réactions violentes, qu'il mettait sur le compte de la frustration et du chagrin.

Les signes étaient là, mais je n'avais pas voulu les voir.

45

Au bout d'un mois, on me laissa quitter l'hôpital. Je passai les premières semaines à la maison à prétendre que je n'avais rien appris en kiné ou en rééducation. Je fis de mon mieux pour ignorer tout ce qui se passait autour de moi et m'en tenir au simple code que j'avais utilisé avec les infirmières – taper une fois pour oui, deux fois pour non – pour communiquer mes besoins de base, comme aller aux toilettes.

Parfois, je me souillais intentionnellement pour éviter de donner l'image d'un progrès excessif. C'était indigne, et j'avais horreur de ça, mais Colin aurait eu des soupçons si je montrais une maîtrise parfaite dans un domaine sans progresser dans aucun autre. Je me préparais donc à ignorer l'expression de dégoût de Flora et la gêne qui s'ensuivait. J'essayais de me souvenir de mon but ultime : faire payer Colin.

J'aurais supporté bien pire pour y parvenir.

En parlant de Flora, elle me quittait rarement. Même après mon long séjour à l'hôpital et la naissance de son bébé, Colin ne s'en était pas séparé. Je supposais que l'intérêt de Flora était double. D'abord, Colin l'avait gardée pour qu'elle puisse témoigner de mon alcoolisme et de mon comportement irritable. Et maintenant, il avait une employée loyale pour me surveiller.

Maintenant qu'elle avait un enfant à charge, Flora se cramponnait à son poste avec une poigne de fer. Même si Colin lui avait demandé de rapporter le moindre de mes progrès, j'étais sûre qu'elle n'en ferait rien. Il n'était pas dans son intérêt que j'aille mieux. Mais même si elle ne tenait pas compte du moindre de mes regards et de mes gestes, Flora était si dévouée à Colin que je devais me montrer prudente.

Avec Flora constamment à mes côtés, il était de plus en plus difficile de préparer ou de mettre en œuvre mes plans. Au début, Flora ou Colin venaient me voir pendant la nuit. Mais comme les mois passaient et je restais clouée au lit, on me donna un bracelet avec un bipeur, sur le bouton duquel je pouvais appuyer avec facilité, et on me laissa tranquille durant la nuit.

C'est à partir de ce moment que j'eus la possibilité de travailler sur moi-même.

Avant l'accident, j'étais plutôt en bonne forme. Oui, je buvais. Mais je suivais un programme d'exercices strict, et j'avais toujours été suffisamment disciplinée pour manger exactement ce que me prescrivait mon nutritionniste. Je faisais toujours une heure de sport par jour au minimum, en plus des longueurs dans la piscine. Je pouvais soulever mon propre poids sur la presse à cuisses.

Mais l'alitement fait des ravages sur les muscles et les os. J'avais perdu dix pour cent de ma masse musculaire durant ma première semaine à l'hôpital, et elle n'avait cessé de diminuer par la suite. La rééducation avait aidé, au début, mais je ne pouvais pas me montrer trop coopérative. Je ne pouvais pas être trop enthousiaste. Je ne pouvais pas avoir l'air capable d'en faire trop.

Colin commença à m'envoyer chez un kinésithérapeute onéreux en centre-ville. On m'y administrait des milk-shakes protéinés, et on soumettait mes muscles à des décharges électriques de moyenne intensité pour les empêcher de s'atrophier. C'était aussi désagréable que ça en a l'air, mais c'était pratique parce que soudain, Colin avait une explication au fait que mes muscles ne se dégradaient pas davantage et commençaient même à revenir.

Mais c'était surtout dû aux squats, aux abdos et aux pompes que j'effectuais dans ma chambre pendant la nuit. Je savais que quand viendrait le moment de confronter Colin, j'aurais besoin de tous les avantages possibles. Colin était plus grand, plus rapide, plus fort. J'avais l'élément de surprise, mais je n'aurais droit qu'à un seul essai.

Tel était mon plan.

J'allais attendre que Colin se lasse de m'avoir comme projet phare. Je pouvais déjà sentir son enthousiasme retomber. Au début, elle avait été une possibilité passionnante, cette Kara invalide. Quand il me rendait visite, Colin ne cessait de ressasser que mon come-back serait somptueux, que ce n'était qu'une question de supériorité de l'esprit sur la matière. Mais il ne pouvait pas passer sa vie à essayer de motiver quelqu'un qui refusait simplement de coopérer. Je ne lui donnais rien. Et je comptais bien tenir plus longtemps que lui.

Ensuite, j'allais attendre que Colin tombe à court d'idées pour m'inspirer. Il avait déjà essayé de parler, de marchander, de menacer… Il avait même acheté sa propre machine à électrochocs. C'était atrocement douloureux. « Qui aime bien châtie bien » n'est-ce pas ?

Mais je connaissais Colin. L'arme principale de son arsenal était psychologique. Il allait faire la même chose qu'avec Mary : tenter de

m'inspirer en trouvant quelqu'un d'autre sur qui reporter son attention.

Cet idiot croyait encore que j'avais un faible pour lui.

Mais je savais que pour que cela fonctionne, je devais faire semblant. Je devais avoir l'air d'enrager, donner l'impression que sa stratégie allait fonctionner. Que j'étais jalouse à en crever. Mais au bout d'un certain temps, il finirait par se lasser. Il m'enverrait en centre ou me pousserait d'un autre balcon, histoire de faire table rase pour le prochain diamant brut.

Je n'allais pas attendre que cela se produise. Je devais frapper avant, au moment où il serait le plus distrait. Quand il n'attendrait plus rien de moi.

Et cet autre diamant brut ? Cette « nouvelle Kara » ? Eh bien, y avait-il plus parfait bouc émissaire pour la mort de Colin ? Ce serait encore mieux s'ils couchaient ensemble. Je savais que Colin était disposé à me tromper. Et quoi de plus banal qu'une maîtresse qui tue son amant après s'être rendu compte qu'il n'avait aucune intention de quitter sa femme ? Du moins, j'étais sûre que c'était ce que penserait la police. Ce serait soit ça, soit admettre qu'une femme invalide était capable de tuer.

Voyez-vous, je n'avais pas l'intention d'être accusée du meurtre de Colin. Ce connard m'avait déjà volé tant de choses, il n'était pas question qu'il m'enlève aussi le reste de ma vie. Quelqu'un allait devoir porter le chapeau. Il fallait débarrasser le monde de Colin, et c'était là une bonne action qui justifiait de faire accuser quelqu'un d'autre.

Je ne pouvais pas le faire seule. J'avais besoin d'un complice.

Alors un jour, pendant que Flora s'occupait de moi, je lui vomis dessus.

— Oh mon Dieu, s'exclama Flora.

Elle prit plusieurs profondes inspirations, les narines palpitantes comme si elle essayait de maîtriser sa colère, tout en fixant les éclaboussures grumeleuses. Elle aurait pourtant dû avoir l'habitude, avec son bébé.

— Oh mon Dieu.

Je ne lui avais pas vraiment vomi dessus. J'avais juste gardé un peu de la bouillie qu'elle m'avait donnée au petit-déjeuner dans ma bouche pendant une heure, et j'avais attendu qu'elle soit assez proche de moi.

En vérité, c'était un miracle que je n'aie pas vomi pour de vrai.

Flora m'enleva mon haut taché, et en marmonnant quelques jurons dans sa barbe, se retira dans la salle de bains. J'attendis qu'elle ferme la porte et plongeai pour prendre son téléphone.

Je tapai le mot de passe. J'ouvris le navigateur internet.

Dans la salle de bains, Flora ouvrit le robinet.

Je ne connaissais pas le numéro de Micky, donc je dus le chercher en ligne. Sa page web mit une éternité à charger. Cela prenait trop longtemps…

J'entendis l'eau cesser de couler.

Enfin, le numéro de Micky. Je le copiai et fermai la fenêtre, puis j'ouvris la messagerie. Je tapai le message. Mes doigts tremblaient.

J'entendis Flora se diriger vers la porte. Je n'avais plus le temps. Je me figeai.

Flora sortit de la salle de bains et tourna à droite, en direction de ma garde-robe, sans un regard vers le lit sur lequel j'étais assise, son téléphone à la main. Elle devait être si habituée à ce que je ne bouge pas qu'elle n'avait même pas pensé à me regarder. Je la suivis des yeux une seconde avant de retourner à ma tâche.

Appuyer sur envoi. Effacer la conversation.

Je venais de reposer le téléphone sur la chaise et de me réinstaller dans le lit quand Flora revint dans la chambre avec des vêtements propres.

— Très bien, Madame Harrington, dit-elle. On va vous changer, d'accord ?

Je me fis molle tandis que Flora me reposait contre elle et passait le haut sur ma tête, en me guidant comme une enfant. Pour une fois, cela ne me dérangea pas. J'étais trop occupée à penser à mon message, à me demander si Micky se souvenait encore de la conversation que nous avions eue plus d'un an auparavant. Lors de mon mariage.

« Si ce n'est pas comme tu l'avais imaginé… Fais-le moi savoir », avait dit Micky.

Je lui avais envoyé un mot, un seul.

Nostromo.

46

Après mon retour de l'hôpital, je n'avais vu aucune trace des cassettes de Mary, nulle part. J'étais à peu près sûre que Colin les avait détruites. Après tout, même si on ne pouvait pas se fier à ce que disait Mary, elle mettait à mal l'image de mari aimant et attentionné de Colin. Et le récit qu'elle faisait de la pression que Colin lui infligeait pour qu'elle se perfectionne était si détaillé qu'il était difficile d'imaginer que ce n'était que de la fiction.

Bien sûr, il avait été facile pour moi de croire sa voix. J'avais reconnu ce qui était arrivé à Mary, parce que ça m'était arrivé aussi. Si une autre personne écoutait ces cassettes, la croirait-elle ?

Il y avait bien quelqu'un qui l'avait crue.

Un jour, par ma porte entrebâillée, j'entendis une conversation.

— Ça fait longtemps. Je pensais que tu m'avais oublié, disait Colin.

— Jamais. Ça faisait juste beaucoup à encaisser, tu sais ? L'accident de Kara… Il m'a fallu du temps.

Une voix familière. *Micky.* Avait-il vu mon message ?

— Tu as ignoré mes appels.

La voix de Colin avait quelque chose de coupant. Son ton était jovial, mais porteur d'une accusation sous-jacente. Je connaissais Colin. Même si Micky n'était pas le centre de son attention, Colin aimait que les gens gravitent autour de lui, s'en remettent à lui. Que Micky suive sa propre voie et ne vienne pas lui demander conseil avait dû l'irriter.

Micky hésita.

— J'étais… gêné. Tu es si confiant dans ton podcast, si honnête… Je ne sais pas comment tu fais, mec. Nous ne sommes pas tous aussi forts que toi.

Malin. Flatte son ego.

Le ton de Colin se fit plus léger quand il répondit.

— Allez, tu vas me faire rougir. C'est bon de te voir, Micky. Tu veux boire quelque chose ?

— Oui ! S'il te plaît, s'exclama Micky.

J'écoutai le son des discussions et des rires venus du bord de la piscine pendant des heures, tandis que Flora poussait mon fauteuil sur le balcon pour me faire prendre l'air et me ramenait dans ma chambre, où elle préférait me garder. Elle m'amena aux toilettes, me doucha, me fit enfiler une tenue propre, et me mit au lit. Elle avait récemment commencé à me doucher deux fois par jour dans sa croisade désespérée pour me débarrasser de l'odeur de sueur rance qui me collait inévitablement à la peau après mes séances de sport secrètes au milieu de la nuit.

J'attendis au lit, le souffle court, pendant des heures. Enfin, j'entendis des pas. Je me recouchai au cas où, mais quand la porte s'entrouvrit, je vis qu'il s'agissait de Micky. Il se glissa à l'intérieur et referma derrière lui.

— Kara ?

Je me redressai légèrement.

— Salut, dis-je, la voix rauque.

— Kara, répéta Micky, les yeux écarquillés.

Il s'approcha du lit et s'agenouilla à côté, prit ma main dans la sienne.

— C'était vraiment toi. Je n'ai pas osé répondre au message…

— J'y comptais.

— Tout le monde pense que tu es un légume. Depuis quand es-tu—

— Lucide ? Depuis le début.

— Tout ce temps ! s'exclama Micky avant de baisser la voix. Bon sang, Kara, ça fait bientôt dix mois…

— Neuf mois et quinze jours, croassai-je. Je suis au courant.

J'aurais bien ajouté quelques jurons si parler n'avait pas été aussi douloureux.

— Mais… pourquoi ?

J'avais le sentiment qu'il savait déjà, mais qu'il avait besoin d'une confirmation.

— Il m'a poussée, Micky, dis-je simplement.

Micky ferma les yeux en prenant une profonde inspiration. Quand il les rouvrit, ils étaient pleins de larmes.

— Je pense qu'il a détruit les cassettes… continuai-je.

— Pas toutes, m'interrompit Micky. J'en ai gardé quelques-unes.

— Pourquoi ?

— Je voulais un souvenir d'elle. De sa voix.

— Tu les as écoutées ?

— Oui, et celles que je t'avais données aussi. Mais je ne savais pas quoi en faire. Ça aurait été ma théorie complotiste contre la parole de Colin. Je pensais que tu serais plus à même d'agir, et que tu déciderais quoi faire après avoir entendu la vérité. Mais ensuite, tu as eu ton accident…

— Ça ne t'a pas semblé suspect que ça arrive à ce moment-là ?

— Eh bien, les circonstances avaient l'air claires. Flora et un voisin ont juré t'avoir vue te promener avec une bouteille d'alcool. Je… je m'en souvenais aussi, ajouta Micky, honteux. Et Colin avait l'air si déchiré. Effondré. Quand j'ai vu tout ce qu'il faisait pour prendre soin de toi, je me suis dit que j'avais été dingue d'imaginer qu'il aurait pu vous faire du mal, à Mary ou à toi.

— Il est un excellent acteur, soufflai-je. Il savait que la comédie du mari éploré allait booster son image.

Micky resta silencieux un moment.

— Tu penses qu'il a tué Mary ?

— Oui, ou tout comme. Il a trouvé un moyen de la *pousser* à sauter le pas.

Micky se hérissa.

— Seigneur, je le déteste, murmura-t-il.

C'était la première fois que je voyais Micky l'air sombre. Il avait toujours été si gai et jovial, avec son petit côté intello, que je confesse ne l'avoir jamais pris au sérieux auparavant. C'était la première fois que j'envisageais que Micky puisse avoir un monde intérieur bien à lui, dont je ne savais rien.

— Je me suis fait embarquer dans au moins une demi-douzaine de projets stupides en attendant qu'il soit ivre et aille se coucher, grommela Micky. Il est comme le diable, il faut lui vendre son âme pour obtenir quoi que ce soit de lui.

— J'en sais quelque chose, marmonnai-je.

— Alors, comment va-t-on te faire sortir d'ici ?

Je ris. Je ris vraiment, sincèrement, même si le son qui émanait de moi ressemblait plus à la toux d'un chat qu'on étrangle. Je ne me rappelais pas avoir ri depuis plus d'un an, longtemps même avant mon accident.

— Je n'ai pas l'intention de partir, Micky. Je n'ai pas passé neuf mois dans un fauteuil, à me reconstruire à partir de rien, pour simplement m'en aller. Non, je vais le faire *tomber*.

— Tomber ? demanda Micky, hésitant.

— L'*éliminer*, répondis-je avec un ton qui ne laissait pas de place à l'interprétation. Alors, tu vas m'aider ?

Micky réfléchit un moment.

— D'accord, dit-il, avec plus de force que je ne m'y étais attendue, en me serrant la main.

Il ne l'avait pas lâchée depuis qu'il était arrivé.

— D'accord, dis-je. J'ai un plan.

~

Micky n'aimait pas mon plan. Plus spécifiquement, il n'aimait pas l'idée de faire accuser quelqu'un d'autre de la mort de Colin.

— Tu ne devrais pas avoir plus de compassion pour quelqu'un dupé par Colin ? me demanda-t-il un soir.

Il était facile pour lui de venir dans la maison sous prétexte d'utiliser le studio d'enregistrement et de passer la nuit dans la chambre d'amis après avoir travaillé tard.

— Non, dis-je simplement.

Je mangeais un burger que Micky m'avait apporté. Enfin, quelque chose de solide. C'était la meilleure chose que j'avais mangée de toute ma vie, et j'avais dîné dans des restaurants étoilés sur quatre continents.

— Écoute, Colin doit être stoppé. Il est puissant et il a de l'influence. Ça ne va pas être propre.

— Mais c'est si extrême…

— Ouais, comme tuer une épouse et agresser la suivante.

J'avalai une bouchée de mon burger.

— Écoute, Micky. Nous savons tous les deux de quoi Colin est capable. Nous savons qu'il y a des millions de gens qui boivent ses paroles. Qui sait quel genre de dégâts il sera capable de causer dans le futur ? Il *doit* être stoppé.

— Eh bien, la personne que Colin va engager pourrait se rendre compte qu'il n'est pas un type bien, contrairement aux apparences. Elle pourrait découvrir ce qui est arrivé à Mary. Que feras-tu alors ?

Je fixai Micky avec sérieux.

— Tu ne peux pas la prévenir, Micky. Je te l'interdis.

— C'est possible… murmura Micky.

— Micky. Tu aurais aimé que Mary te dise à l'époque quel genre de monstre était Colin, n'est-ce pas ? Même si c'était risqué pour toi ? Même si après ça, tu aurais dû faire quelque chose au sujet de Colin ?

— Oui, dit Micky sans hésitation.

— Eh bien, je te le dis, maintenant. Colin est un monstre. Nous sommes les seuls qui le savent. Nous sommes les seuls à être assez proches de lui pour l'arrêter. Aide-moi à faire ce que tu n'as pas été capable de faire pour Mary. Je te donne l'occasion de te rattraper.

Micky soupira lourdement et ajusta ses lunettes. Il avait perdu la volonté de protester.

— D'accord, d'accord. Je te fais confiance, Kara. Tu me dis où et quand…

Je froissai l'emballage du burger en boule et le jetai à Micky.

— Parfait. Maintenant excuse-moi, il faut que j'aille me débarrasser de l'odeur de ce burger.

Je me glissai dans la salle de bains sans faire de bruit et commençai à me brosser les dents avec force. J'étais dans le noir, avec un verre d'eau que Micky avait apporté ; je ne pouvais pas prendre le risque que quelqu'un voie de la lumière sortir de ma chambre ou entende l'eau couler.

Le sens moral de Micky m'inquiétait, mais je devais lui faire confiance. Je devais croire qu'il ne laisserait pas Colin s'en sortir, maintenant qu'il connaissait enfin la vérité – et qu'il avait une chance de venger Mary.

47

Il aurait été facile de faire accuser Flora. Mais même je la trouvais désagréable au possible, Flora était une mère célibataire qui faisait de son mieux pour s'en sortir et subvenir aux besoins de son bébé. Elle était sans-papiers, et je savais ce que c'était que d'avoir ses parents expulsés. Elle léchait les bottes de Colin parce qu'elle n'avait pas le choix. Lui faire porter le chapeau aurait été ignoble. Je ne pouvais pas enlever sa mère à un enfant innocent.

Mais faire accuser quelqu'un d'autre ? Une de ces aspirantes actrices désespérées ? Ça, je pouvais vivre avec.

Je n'eus pas à attendre longtemps avant que Colin commence à jouer avec l'idée d'engager quelqu'un pour me tenir compagnie. Il se montrait de plus en plus frustré envers moi depuis quelque temps.

— Tu dois tellement t'ennuyer cloîtrée dans ta chambre, Kara. Il m'est venu une idée. Je vais engager une accompagnante, commença-t-il, quelqu'un de jeune et plein d'énergie pour te tenir compagnie. Pour t'insuffler un peu de joie de vivre.

Je restai muette, mais je portai mes yeux sur lui. Je projetai un sentiment d'agacement.

Colin sembla surpris de mon attention soudaine. Mais ensuite, lentement, il commença à sourire.

— Mes amis sont d'accord. Ils ont déjà commencé à chercher. Nous trouverons quelqu'un qui t'inspirera. Peut-être une autre actrice, hein ? Quelqu'un avec une carrière prometteuse. Quelqu'un que tu pourras admirer.

Ses *amis*. Colin avait toujours été apprécié et il avait beaucoup de relations, mais chaque fois qu'il consultait son cercle proche, je détestais ce qui en découlait. Parfois je n'arrivais pas à savoir si Colin agissait simplement de manière impulsive, ou si ses décisions étaient guidées.

Bon Dieu, j'aurais aimé pouvoir l'étrangler sur-le-champ. Mais je n'étais pas assez forte. Pas encore.

Je ne répondis pas à sa provocation.

Une semaine plus tard, Colin avait une ribambelle de candidates désireuses de devenir mon accompagnante.

~

Micky aidait Colin à trier les candidates au poste. Ce n'était pas une tâche facile, j'en suis sûre. Colin voulait une jeune femme talentueuse et belle, mais également assez fragile pour être contrôlée.

Il avait engagé et viré une poignée de filles, jolies mais facilement intimidées, avant qu'une candidate ne se démarque.

— Kara, fais-moi confiance, celle-ci est parfaite. Je l'ai croisée à une conférence, il y a un moment. J'ai parlé avec elle parce que personne d'autre ne voulait le faire. Elle est vraiment désespérée.

Micky me montra la photo de profil d'une jeune femme avec un visage rond, des traits délicats et des cheveux blond cendré. Mon cœur cessa de battre un instant, jusqu'à ce que je reconnaisse les détails uniques qui la distinguaient de Mary.

— Woah, dis-je.

— Ouais, hein ? Elle ressemble beaucoup à Mary, pas vrai ?

La ressemblance était un bon point. C'était ce que Colin avait toujours voulu : quelqu'un de pas tout à fait comme Mary, et pas tout à fait comme moi, à mi-chemin entre nous deux.

— Et ce n'est pas tout, continua Micky. C'est une paria dans le milieu parce qu'elle a essayé de coucher avec un directeur artistique pour décrocher un rôle. Un type *marié*. Peu de temps après l'avoir recalée, il a fini dans le coma. La rumeur dit qu'elle a quelque chose à voir là-dedans, et maintenant elle a un mal fou à trouver du travail.

Cela éveilla ma curiosité.

— Intéressant.

Je réfléchis un moment. Au bout du compte, c'était Colin qui ferait le choix. Mais Micky et moi pouvions influencer sa décision, d'une manière ou d'une autre.

— Tu es sûr qu'elle est prête à tout ? demandai-je.

La personne que Colin embaucherait devait l'être. Elle devait pouvoir tenir le coup dans un environnement hostile – pas seulement à cause de moi, mais aussi à cause de Flora. Elle aurait besoin d'une vraie motivation pour rester.

— Elle le sera si elle pense que ce boulot peut l'aider à réintégrer le milieu du doublage. Je lui ferai miroiter un rôle. Je lui dirai qu'il faut qu'elle fournisse un studio d'enregistrement, et ce poste d'accompagnante lui apparaîtra comme la solution idéale.

— Et pourquoi aurait-elle besoin de trouver un studio ? Tu peux utiliser celui de Colin quand tu veux.

— Parce que c'est un projet indépendant, l'adaptation d'un jeu vidéo horreur-fantasy culte, et nous devons économiser au maximum. Nous avons un public assuré, et le financement participatif va sûrement finir par décoller, mais en attendant, je paye tout de ma poche. L'autre actrice en vue pour le rôle dispose d'un studio d'enregistrement gratuit. Je ne peux pas laisser passer ça. Je veux vraiment travailler avec toi, Anna, mais tu dois au moins égaler cette offre.

— Tu as répété ton speech ?

J'avais failli éclater de rire en entendant le petit laïus de Micky.

— Peut-être.

— Hmm. Ça pourrait la convaincre. Mais comment persuader Colin ?

— J'ai déjà commencé à y travailler. Elle est plutôt talentueuse, en fait. Je pensais montrer à Colin des exemples de son travail. Je le convaincrai qu'elle est spéciale – qu'elle mérite son attention. Il voudra la voir en action dans le studio. Il sera conquis, je te le garantis.

Je n'étais pas complètement convaincue. Il fallait qu'elle soit charismatique, que Colin la trouve attirante, et bien d'autres choses encore pour que cela fonctionne. Je ne pouvais pas savoir si elle faisait l'affaire, simplement en me basant sur ce que Micky me racontait. Il fallait que je voie par moi-même.

48

Debout à la fenêtre de ma chambre, je regardais Anna Albright descendre l'allée qui menait à la maison pour son entretien. Flora venait juste de sortir pour aller chercher quelque chose dans son sac, et je profitais d'un moment béni de solitude.

Bien sûr, cette jeune femme se présentait pour un poste qui avait pour but d'interrompre tout ça.

Anna leva les yeux vers la maison et se figea en voyant ma fenêtre. Je me figeai en réponse. M'avait-elle vue ? Mais je me détendis. On ne pouvait rien voir d'en bas, j'en étais certaine. Ou du moins, rien qui puisse mettre en péril ma couverture. Si elle avait vu quelque chose, ce n'était qu'une ombre.

Je laissai retomber le rideau et me rassis dans mon fauteuil, me replaçant avec précautions dans la position où m'avait laissée Flora. Chaque doigt disposé avec précision. J'avais pris un risque en me levant, mais j'étais curieuse au sujet de ces nouvelles prétendantes au poste. Anna en particulier, dont Micky m'avait tant parlé.

Environ quinze minutes plus tard, elle fit enfin son apparition.

J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi.

— Kara, voici Anna, dit Colin. Elle est venue pour te rencontrer et voir si vous pourriez vous entendre.

— Bonjour Kara, c'est un plaisir de vous rencontrer, intervint Anna.

Même si je gardais mes yeux mi-clos, je pouvais la voir à la limite de mon champ de vision une femme jeune aux traits délicats, étrangement semblable à Mary. Pas étonnant qu'elle ait retenu l'attention de Micky.

— Peut-être pourriez-vous lui lire quelque chose ? suggéra Colin.

Elle avait une voix agréable. Elle était même douée. Je jetai un regard à Colin. Son expression polie avait disparu un instant, remplacée par un air calculateur. Je connaissais ce regard – il était déjà en train d'évaluer son potentiel. De se demander ce qu'il pourrait faire d'elle.

Et puis il me regarda.

Place au spectacle.

Je tournai mon regard vers Anna, avec toute la haine et le mépris dont j'étais capable. J'imaginai que je regardais Colin. J'imaginai que je me regardais, moi, quelques années plus tôt, en train d'ignorer les appels à l'aide de Mary.

Mon expression devait être terrifiante. Anna hésita, faillit faire tomber le livre.

— Je pense que ça suffit pour aujourd'hui, dit gentiment Colin, en m'embrassant sur le front avant de sortir avec elle.

Je réprimai un frisson.

Il fallait que Colin croie qu'Anna pouvait m'atteindre – que je me sentais suffisamment menacée pour m'améliorer.

Deux jours plus tard, Anna arriva dans sa vieille voiture avec un sac de voyage bon marché. Je ne lui avais rien trouvé de remarquable, mais quelque chose avait impressionné Colin.

Seigneur, pensai-je. Ça pourrait marcher.

~

Flora détesta instantanément Anna, comme cela avait été le cas avec toutes les autres accompagnantes avant elle. Après tout, elle n'était pas stupide. L'insistance de Colin à trouver une nouvelle personne pour partager ses responsabilités et ses heures de travail ne pouvait signifier qu'une chose : sa position était menacée, et elle le savait.

Quand Anna demanda ce que je comprenais, Flora répondit sèchement que je *n'avais pas coopéré aux examens neurologiques.* On pouvait dire ça. Après mon accident, j'avais été trimbalée auprès d'innombrables spécialistes qui avaient tous tenté de provoquer une quelconque réaction de ma part avec leurs lumières, leurs cartes, et autres stimuli exaspérants. Il m'avait fallu un sang-froid incroyable pour ne pas hurler, ou me lever et partir.

Donc vous pouvez me croire quand je dis que la condescendance de Flora me faisait presque regretter les spécialistes. Parfois, elle me tapait *vraiment* sur les nerfs.

— Alors, continua Flora, ne vous attendez pas à une conversation passionnante.

Je dois dire que je me sentais de moins en moins coupable à l'idée de

me débarrasser de Flora. Je savais qu'elle allait interférer entre Colin et Anna. Il fallait que je trouve un moyen de la faire virer, le plus tôt possible.

Dans les semaines qui suivirent, Anna ne cessa d'essayer de communiquer avec moi. Cela aurait presque pu m'inciter à la prendre en pitié, sachant ce qui allait arriver, mais je m'interdis tout sentimentalisme. Il fallait que je suive le plan. Pour Mary. Pour moi-même. Pour toutes les personnes à qui Colin avait fait du mal – ou *ferait du mal un jour*.

Ce n'était pas comme si Anna était une personne honnête. Si, contre toute attente, elle se découvrait soudain un sens moral, elle partirait. Mais je savais déjà qu'elle n'en ferait rien. Elle était désespérée.

Dès la première fois qu'elle changea mes vêtements et qu'elle m'accompagna aux toilettes, je compris qu'elle avait menti sur son CV quand elle avait déclaré avoir pris soin d'une personne malade.

— Bien, je vais baisser votre pantalon maintenant, dit-elle d'une voix tremblante. Et puis on pourra vous installer sur les toilettes.

Je restai silencieuse pendant qu'elle baissait maladroitement mon pantalon. Je dus me concentrer sur un point au loin pour ne pas laisser transparaître mon humiliation. J'avais toujours détesté cette partie de mon rôle, mais c'était nécessaire. Si je commençais à aller aux toilettes de manière autonome, l'attention que me portait Colin redoublerait. Je ne pouvais pas prendre ce risque.

Dans la salle de bains, Anna me souleva contre son épaule, et essaya de m'installer sur le siège des toilettes. Laissé à l'abandon, mon fauteuil glissa sur le carrelage et s'éloigna.

— Merde, dit-elle, ne sachant trop quoi faire.

Finalement, elle réussit à me faire asseoir. J'agrippai instinctivement les poignées avec force pour ne pas basculer, vu la maladresse avec laquelle elle m'avait installée. Pour que ça ait l'air convaincant, je m'assurai que mes mains tremblent.

J'avais vraiment envie d'aller aux toilettes. Merde, en effet.

Un aspect de la comédie que je jouais qui avait toujours été difficile à jauger était les limites de ma mobilité. De quoi était capable une Kara à demi-paralysée ? Eh bien, je laissais planer l'incertitude. Contrairement aux autres aspects de la vie, la régularité n'était *pas* la clé. Un jour j'ouvrais sagement la bouche pour avaler ma nourriture, le lendemain non ; certains jours, je suivais ce qui se passait du

regard, et d'autres, je restais les yeux dans le vague, indéfiniment.

Cette approche aidait à dissimuler les erreurs et les comportements étranges de ma part. Flora et Colin mettaient les anomalies sur le compte des lésions cérébrales. Ajoutez à cela le fait que je ne coopérais pas durant les examens neurologiques et les rendez-vous médicaux, et Dieu seul savait ce qui se passait dans ma tête.

— Pas mal, non, pour briser la glace ? plaisanta Anna en me ramenant dans ma chambre.

Je dus faire appel à tous mes talents d'actrice pour ne pas lever les yeux au ciel.

— Je m'améliorerai avec la pratique. Vous verrez.

Je me préparai mentalement pour les mois à venir, en essayant d'imaginer l'aboutissement de mon travail et de mes efforts. Le jour où je quitterais ce fauteuil. Le regard dans les yeux de Colin, quand il comprendrait ce que j'avais fait.

Cela allait lui faire un choc.

~

Au cours des mois qui suivirent, je jouai le rôle d'une épouse jalouse et dérangée à la moindre occasion. Je suivais Colin du regard. Je brisai le cadre de notre photo de mariage. Je ne lâchais pas Anna des yeux quand elle discutait avec mon mari. Parfois, je la fixais pendant vingt minutes d'affilée, juste pour être sûre de la regarder quand elle poserait les yeux sur moi.

Et Flora ? Eh bien, il ne fut pas difficile d'attiser les flammes de l'animosité entre Anna et Flora. Je demandai à Micky de fouiller dans les affaires d'Anna dans sa chambre. Je l'avais vue s'attarder dans mon dressing avec mes robes de soirée et mes tenues de couturier, alors j'y mis la pagaille puis j'écoutai Flora lui passer un savon. Quand Anna me conduisit au centre de kinésithérapie, je défis discrètement ma ceinture de sécurité. Quand elle vit dans le rétroviseur que ma ceinture n'était pas bouclée, je vous jure qu'elle faillit faire une crise cardiaque.

Colin était son seul ami dans la maison. L'hostilité de Flora et les événements étranges, inexpliqués, dérangeants qui ne cessaient de se produire la pousseraient inévitablement à se tourner vers lui.

Et ensuite, une fois que Flora et Anna seraient en désaccord, Colin serait obligé de faire un choix. S'il choisissait de prendre le parti

d'Anna, il se rapprocherait certainement d'elle. Colin adorait sauver les gens, sentir qu'il les possédait. Qu'il avait la liberté de contrôler leurs vies.

~

Je n'étais pas sans cœur. Il y eut des moments où je voulus cesser de jouer la comédie et crier à Anna de se tirer d'ici, de partir loin, très loin de Colin et de ne jamais regarder en arrière.

Surtout dans les moments où elle me rappelait Mary.

Les moments où elle me brossait les cheveux. Où elle choisissait des boucles d'oreilles ou des vêtements colorés pour rompre la monotonie des tons neutres et ternes de ma garde-robe. Quand elle parlait de sa vie ou s'enthousiasmait soudain pour mon travail.

— Ce sont tous des films dans lesquels vous avez joué ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme en découvrant les livres sur ma table de chevet. Attendez, est-ce que c'est le roman du film qui se passe dans l'espace ? Celui où vous jouez une astronaute ?

On frappa à la porte. Colin entra, et Anna rougit instantanément. Il lui sourit. Les voir tous les deux ensemble, c'était comme regarder un chef d'orchestre à l'œuvre. Les yeux d'Anna suivaient ses moindres gestes. Son corps se déplaçait pour l'accommoder. Je me demandais si elle se rendait compte à quel point elle était transparente.

Elle était ici depuis moins d'un mois, et Colin la menait déjà par le bout du nez.

— Vous avez assez travaillé pour aujourd'hui. Je peux prendre le relais, dit Colin en prenant un livre sur la table de chevet.

Je sentis le duvet sur mes bras de dresser. Je n'avais aucune idée de ce que Colin comptait faire, mais j'étais sûre qu'il n'était pas venu me lire de la science-fiction.

Colin continua à lire une minute ou deux avant de reposer calmement le livre sur ses genoux.

— Elle est bien, n'est-ce pas ? Jeune. Jolie. *Docile.*

Je voulais lui cracher dessus, mais je devais contrôler mes expressions. Je me contentai d'un regard noir.

Ma réaction sembla le satisfaire. Il se pencha en avant.

— Quand tu la regardes, je veux que tu imagines tout ce que je

pourrais faire pour elle. Personnellement *et* professionnellement. Elle serait un projet si agréable. Je parie qu'elle suivrait tous mes conseils. Elle serait… reconnaissante.

Je conservai la même expression, même quand Colin tira quelque chose de sa poche. Un objet de la taille d'un étui à lunettes, d'où sortaient des câbles reliés à des carrés de tissu épais. Il fit tourner les câbles entre ses doigts.

— Tu te souviens de ça, n'est-ce pas ? C'est la même machine que celle que ton kiné utilise pour stimuler tes muscles.

Il ouvrit ma chemise, retira la protection autocollante des coussinets, et les colla sur les côtés de mon estomac.

— Mais cet appareil est un peu différent. Modifié. Il est un peu plus… puissant, si tu vois ce que je veux dire.

Colin appuya sur un bouton, et les coussinets commencèrent à bourdonner. Je tressaillis. Je dus serrer les poings pour ne pas crier sous l'effet de la surprise et de la douleur. Colin pressa le bouton une seconde fois, et les chocs cessèrent.

— Normalement, les médecins ne recommandent ce traitement qu'à brefs intervalles, une fois par semaine maximum, et à une intensité deux fois moindre pour ne pas surmener les muscles. Mais je pense que c'est un peu trop facile, non ?

Il pressa une nouvelle fois le bouton. Je serrai les dents et comptai les secondes. Mes doigts se crispèrent sur les draps jusqu'à ce que mes phalanges blanchissent.

— J'ai été trop tolérant avec toi. Je pensais que ton ambition naturelle serait suffisante pour te permettre de récupérer, mais tu stagnes. Tu n'as pas envie d'aller mieux ?

Colin pressa le bouton et se pencha encore une fois sur moi, si près que je pouvais sentir son souffle dans mon oreille.

— Je sais que tout ça, c'est dans ta tête, Kara. L'esprit contrôle le corps, Kara. L'esprit contrôle le corps. Tu es plus forte que ça. Prouve-moi que tu as la volonté de guérir, et je renverrai Anna. Tu auras droit à un come-back en fanfare.

Il sourit.

— Toi et moi. Un couple de géants. Comme nous étions avant, n'est-ce pas ?

Je ne dis rien. Il était impossible d'imaginer que je l'avais un jour

trouvé charmant. Irrésistible. Comme si nous étions faits l'un pour l'autre.

Colin se laissa aller dans son fauteuil et reprit le livre. Il tourna la page le plus naturellement du monde, comme si rien ne s'était passé.

— Tu as jusqu'à la fin du chapitre pour dire quelque chose, Kara, dit-il nonchalamment, le livre dans une main et l'appareil dans l'autre. Sinon, je continue. Tu n'as qu'à me dire d'arrêter, et je le ferai.

C'est toi *qui vas me supplier d'arrêter quand tout ça sera fini.*

49

— Elle pose des questions sur Mary.

Micky était accroupi près de moi à côté de mon lit, sa silhouette sombre à peine visible dans la pénombre. Les reflets sur ses lunettes étaient la seule indication que je parlais à une personne. Nous ne nous risquions jamais à allumer les lumières.

Micky me rendait toujours visite la nuit. Parce qu'il était un vieil ami de Colin et qu'il avait le droit d'utiliser le studio, il avait une clé : il pouvait aller et venir à sa guise. Mais puisqu'il ne voulait pas qu'Anna sache à quel point il nous connaissait bien tous les deux, il avait pris l'habitude d'entrer et de sortir subrepticement, quand nous supposions qu'elle dormait.

Mon plan marchait parfaitement : la peur avait poussé Anna dans les bras de Colin. Le temps passant, de plus en plus de gens pourraient témoigner de leur relation. Puis, quand la maison serait vide, Colin serait assassiné et Anna serait la seule coupable plausible.

Mais maintenant elle posait des questions sur Mary, alors qu'elle n'aurait pas dû s'en préoccuper.

— Tu n'aurais pas quelque chose à voir avec ça ? demandai-je.

Micky secoua la tête, mais je continuai à l'observer. Dans le noir, il était impossible de lire son expression. Il avait probablement fait quelque chose de stupide. Mais Micky se trompait s'il pensait que le mystère autour de la mort de Mary allait faire changer Anna d'avis. Je l'avais vue avec Colin, il l'avait à sa botte, elle était complètement folle de lui.

— Tu ne penses pas qu'elle mérite une chance de découvrir ce qui se passe ?

— On en a déjà parlé, Micky. On est trop près du but. Je ne veux pas prendre le risque de l'effrayer maintenant.

— Mais c'était bien ton but, non, de l'effrayer ?

— Juste assez pour qu'elle se tourne vers Colin. Et ça fonctionne.

— Elle pourrait comprendre, marmonna Micky. Elle n'est pas stupide.

— L'amour rend tout le monde stupide, dis-je franchement.

— On verra, grommela Micky.

Il n'allait pas abandonner. L'idée me vint que Micky était peut-être attiré par Anna. Cela pourrait tout faire capoter. Il pourrait être tenté de la sauver.

Micky était gentil, et il n'était pas laid. Mais il n'était pas de taille face à Colin, aux yeux d'Anna. Il s'en rendrait bientôt compte.

~

Micky était d'une aide précieuse, même s'il remettait parfois en question la moralité du plan. Je lui demandai de se faufiler dans le jardin et de se faire passer pour un paparazzi, de prendre des photos d'Anna. Elle courut se réfugier auprès de Colin après ça.

— Elle est complètement sous son charme, chuchota Micky quand nous nous retrouvâmes dans ma chambre quelques jours plus tard.

— Oui, comme prévu.

Micky hésita un moment.

— J'ai essayé de lui faire peur. J'ai mis sa chambre à sac.

Je dus lutter contre mon envie de lever la voix.

— Quoi ? Micky, c'est trop. Tu aurais pu tout gâcher.

— Détends-toi. Ça a joué en ta faveur. Une chose de plus qui l'a fait courir dans les bras de Colin, dit Micky.

Il avait l'air écœuré, sa voix était légèrement pâteuse. Avait-il bu ?

— Micky, je comprends l'envie de s'oublier dans l'alcool mieux que personne. Mais ce n'est pas le moment. Nous devons nous concentrer.

— Ouais, ouais, marmonna-t-il en se levant. Je ferai ce que tu dis. Mais ça ne veut pas dire que ça me fait plaisir.

— Écoute, je ne veux pas que tu refasses ce genre de trucs dans mon dos, dis-je d'une voix ferme. Plus de combines, d'accord ?

— D'accord.

Il alla jusqu'à la porte.

— Mais souviens-toi, je ne fais pas ça pour toi. Je le fais pour Mary.

~

À plusieurs reprises, tout faillit échouer. Alors qu'Anna était chez nous depuis quelques mois, je sentis une tension s'installer entre elle et Colin, mais pas du bon genre.

Je devais agir vite. Je devais faire quelque chose de drastique.

L'opportunité parfaite se présenta quand Anna m'emmena déjeuner. N'ayant pas quitté la maison pour aller au restaurant depuis plus d'un an, je m'autorisai un moment de détente tandis qu'Anna me lisait un magazine et cancanait sur les célébrités dont il était question.

J'avais toujours été fière d'être indépendante, de n'avoir besoin de rien ni de personne. Mais peut-être n'était-ce pas tout à fait vrai. Pendant quelques années après ma rencontre avec Mary, j'avais eu l'impression qu'une faille avait été comblée en moi, une faille dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Pour la première fois de ma vie, j'avais une meilleure amie. Jusqu'à ce que nous nous éloignions, séparées par la vie, les projets et l'esprit de compétition.

Être assise ici avec Anna me rappelait des jours meilleurs.

Le téléphone d'Anna sonna et elle regarda l'écran. Je pus voir la panique s'installer sur son visage tandis qu'elle décrochait. La voix sèche de Flora portait, alors même que le téléphone d'Anna était pressé contre son oreille. Après une brève négociation avec Flora et un détour par les toilettes, Anna me fit sortir du restaurant et nous attendîmes sur le trottoir, dans la chaleur.

Peu de temps après, Flora arriva en taxi. Sans dire un mot, elle vint vers nous à grands pas et s'empara de la poignée de mon fauteuil.

Je regardais droit devant moi, mais suivais l'échange entre Anna et Flora avec toute l'attention captivée d'un spectateur à un match de tennis. J'étais presque sûre que Colin préférait Anna à Flora, mais à quelles bassesses Flora était-elle prête pour garder sa place ?

J'observai la circulation. Flora devait disparaître, elle était un obstacle plus important pour Anna que je ne l'avais anticipé. Mais pour que Colin vire Flora, il fallait qu'elle fasse une bourde. Une grosse.

Comme me laisser rouler au milieu de la route.

Je réfléchis à mes options. Le trottoir était en pente – je n'avais qu'à tirer un bon coup sur les roues, suffisamment pour que Flora relâche sa prise, et je roulerais dans la rue. Si je calculais bien mon timing, les voitures seraient assez loin de moi pour avoir le temps de s'arrêter. En

tout cas, je l'espérais.

J'étais consciente que c'était dingue – un peu comme tout ce que j'avais fait jusque-là.

Eh bien, pourquoi pas ? Peut-être étais-je un peu dingue.

— Vous n'êtes pas une infirmière qualifiée, disait Flora. Vous êtes une arnaqueuse et une menteuse, vous vous êtes introduite dans cette maison et—

Je tirai sur les roues.

Flora poussa un cri. Mon fauteuil descendit le long du trottoir incliné et gagna de la vitesse. Des klaxons retentirent, et je m'aperçus que j'avais mal calculé mon coup. Une voiture arrivait tout droit sur moi, et elle ne ralentissait pas assez vite.

Je me préparai à l'impact.

Soudain, je sentis qu'on tirait fortement le fauteuil en arrière, et ma trajectoire fatale s'interrompit. Anna devait s'être élancée à ma poursuite. Je l'entendais haleter.

— Oh mon Dieu, marmonnait-elle. Oh mon Dieu.

J'avais de la chance que ce soit la pagaille tout autour de nous. Cela me donna le temps de me reprendre avant qu'elle ne s'agenouille devant moi quelques secondes plus tard.

— Vous allez bien ?

Je regardais au loin, mais mon cœur battait frénétiquement dans ma poitrine. Et pas seulement parce que j'avais frôlé l'accident.

Anna m'avait sauvé la vie.

Pouvais-je vraiment détruire la sienne ?

~

Mais au moment même où je commençai à avoir des doutes, une fois de plus, Anna refusa de se sauver. Une fois de plus, elle choisit Colin.

La nuit suivante, j'étais en pleine session de musculation quand j'entendis quelqu'un se déplacer dans la maison. J'arrêtai ma série de jumping jacks et tentai de calmer ma respiration haletante. Ce devait être Anna. Que faisait-elle debout à cette heure ?

Puis j'entendis les pas se rapprocher. Merde. Elle serait là dans

quelques secondes.

J'eus un soudain éclair de génie. Je pouvais retourner la situation à mon avantage.

Rapide comme l'éclair, je me ruai vers mon lit et fouillai pour récupérer le débris que j'avais caché dans mon matelas.

Plus tôt dans la soirée, Colin m'avait forcée à regarder la vidéo de notre mariage. Peut-être pensait-il que cela me motiverait, en me faisant regretter la vie que nous avions eue ensemble.

J'avais fait semblant de dormir tout le long.

Sans surprise, cela avait mis Colin en colère. Il s'était montré charmant quand Anna nous avait trouvés dans la chambre. Mais après son départ, il s'était dirigé à grand pas vers le lecteur de DVD et en avait sorti le disque. En entrouvrant les yeux, j'avais pu le voir casser le DVD en deux, puis le jeter dans la corbeille à côté de ma table de chevet.

J'avais récupéré l'un des morceaux, en espérant qu'un moment comme celui-ci se présenterait.

Je n'eus même pas le temps d'essuyer la sueur de mon front avant que la porte ne s'ouvre, et je vis Anna, auréolée de la lumière des veilleuses automatiques du couloir.

Et elle portait ma robe de bal bleu nuit de chez Armani. Je ne m'attendais certainement pas à ça.

— Kara ?

Je serrai les dents pour lutter contre la douleur et pressai ma paume contre l'arête effilée du disque. Elle mordit dans ma peau, et des filets de sang coulèrent le long de mon bras.

— Kara, s'il te plaît, calme-toi.

Anna tendit le bras vers moi. Je tressaillis et lui tailladai le bras. Je n'avais pas eu l'intention de lui faire mal, mais l'éclat de disque était tranchant et au mauvais angle.

— Kara ! Calme-toi !

Anna détacha mes doigts du morceau de DVD, qui tomba au sol avec un tintement. À ce moment, une voix s'éleva dans le couloir.

— Anna ? appelait Colin. Est-ce que tout va bien ?

Anna se figea et baissa les yeux vers sa – *ma* – robe, maintenant

éclaboussée de sang. Elle prit une décision. En un éclair, elle retira la robe et la fourra sous mon lit. Maintenant elle était dans ma chambre en petite tenue. Un instant plus tard Colin entra, lui aussi en sous-vêtements.

Je m'étais attendue à ce qu'Anna se précipite pour aller chercher Colin après m'avoir découverte avec le morceau de disque, mais c'était encore mieux comme ça. Ils étaient tous les deux dans la même pièce, à demi nus, en proie à l'adrénaline.

Peu de temps après, Flora arriva à son tour. Je vis son regard se poser sur Anna puis sur Colin en sous-vêtements. Elle ne pouvait pas ignorer l'attraction qu'il y avait entre eux. Si elle laissait courir trop longtemps, Colin choisirait Anna, sans aucun doute. Je la vis prendre sa décision et se tourner vers Colin.

— Je dois être franche, comme je l'ai été pour les accompagnantes précédentes. Je ne pense pas qu'Anna soit faite pour ce poste.

— Oh ?

— Et n'oublions pas qu'hier… Anna a mis la vie de Mme Harrington en danger.

— Ça ne s'est pas passé comme ça, protesta Anna. C'est Flora qui a laissé échapper le fauteuil…

— Oh, *je* l'ai laissé échapper ? Allons, Anna.

Elles continuèrent ainsi pendant un moment jusqu'à ce que Colin se tourne vers moi.

— Kara, chérie. S'il te plaît. Y a-t-il quelqu'un ici avec qui tu ne te sens pas en sécurité ?

Il y eut un silence gêné. Je regardai Colin, puis Anna, en me demandant ce qu'il cherchait. Puis je compris.

J'aurais pu désigner Anna. J'étais sûre que c'était ce qu'il voulait. Il voulait que je lui prouve que je désirais me débarrasser de la concurrence, que j'allais travailler dur pour reprendre ma place. Mon mariage. Ma carrière. À cet instant précis, j'aurais pu la renvoyer chez elle.

Mais j'étais allée trop loin pour m'arrêter là.

Je levai un doigt et le pointai sur Flora.

Le visage de Colin changea, et je compris.

Il avait enfin renoncé à moi.

~

Ça ne serait plus long, maintenant.

Il y avait suffisamment de preuves accumulées contre Anna ; elle avait été vue dans plusieurs endroits avec Colin. Flora, amère, n'hésiterait pas à témoigner de leur relation. Même Micky pourrait témoigner, s'il arrivait à surmonter ses remords. Il était passé brièvement dans ma chambre après un incident avec Anna pour m'informer que Colin l'avait jeté dehors. Il ne pourrait plus aller et venir dans la maison.

J'étais seule.

Mais j'avais toutes les preuves nécessaires.

Il ne me manquait plus qu'à attendre le bon moment.

50

ANNA

Je me réveillai au son de la porte du studio qui s'ouvrait, avec le soupir d'un joint hermétique rompu. J'entendis des pas décidés, puis une pause. Il observe la scène, pensai-je.

Il m'observe.

Je dois me lever.

J'essayai de pousser sur mes bras, mais mon corps était faible et ne répondait pas. J'avais la bouche sèche, et quelque chose de rêche pressait contre ma joue. La moquette.

En regardant autour de moi, je vis que j'étais étendue sur le sol près de la console. Mes membres étaient tordus selon des angles peu naturels, et j'avais mal au dos. Je puais l'alcool.

Sans avoir à me tâter pour la sentir, je savais que j'avais une bosse sur la tête. J'avais dû me cogner à la table en tombant. Ça aurait expliqué la migraine qui martelait mes tempes. Mon crâne semblait sur le point de se fendre. Je ne m'étais jamais sentie aussi fatiguée de toute ma vie.

Mais c'était le cadet de mes soucis. Le retour de Colin me remplissait de terreur. Horrifiée, je me rendis compte qu'il avait sans doute fini ce qu'il était parti faire. Il avait tué Kara.

Et maintenant il était ici pour me faire accuser du meurtre.

Je repensai à ma tentative désespérée de mettre en ligne les répliques de Colin, enregistrées la fois où nous avions répété le script de Micky. À ce stade, je les avais écoutées suffisamment souvent pour les connaître par cœur.

Je n'ai pas eu d'autre choix que de tuer mon premier amour, et je te ferai subir le même sort si tu ne m'obéis pas.

J'ai regardé s'éteindre la lumière dans ses yeux. Je la regarderai s'éteindre dans les tiens avec joie.

Tente quoi que ce soit… et je te réduirai à néant. Il ne restera rien de toi.

Et ensuite, un cri à vous glacer le sang. *Mon* cri. J'y avais mis tout ce que j'avais.

Je connaissais le mot de passe de Colin. Il m'avait montré comment télécharger les épisodes de son podcast. Mais tout dansait devant mes yeux…

Avais-je réussi le téléchargement ? Les paroles accablantes de Colin étaient-elles en ligne, là où tout le monde pouvait les écouter ? Peut-être n'était-ce pas important. Même si j'avais réussi, Colin l'aurait effacé dès qu'il s'en serait rendu compte.

Ma faible tentative de revanche n'aurait servi à rien.

J'attendis sa voix, ses menaces ou ses ordres, mais rien ne vint. Peut-être n'était-il pas en position de me faire du mal. Peut-être y avait-il des policiers à côté de lui, en train de se démancher le cou pour apercevoir la folle qui avait tenté de se frayer un chemin jusqu'au sommet en infiltrant cette famille hollywoodienne.

Je voulais dire quelque chose pour me défendre. Ou peut-être valait-il mieux que je garde le silence ? Qu'est-ce que disait la police dans ces situations ? *Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous*.

Je me préparai à sentir le métal froid des menottes contre mes poignets.

Au lieu de ça, j'entendis des pas s'approcher doucement et je sentis une main se poser délicatement sur mon épaule.

— Anna ? Tu vas bien ?

Je relevai la tête, juste assez pour l'apercevoir malgré les larmes qui brouillaient ma vue à cause de la vive lumière de la pièce.

Ses pommettes saillantes étaient rougies, et elle portait une de ses éternelles tenues beiges. Ses cheveux sombres étaient emmêlés, nimbés d'un halo de lumière fluorescente.

C'était impossible, et pourtant elle était là. Kara.

Sa poitrine s'élevait et s'abaissait rapidement ; elle était presque à bout de souffle, comme si elle s'était précipitée au sous-sol – pour moi. Elle n'avait pas les yeux dans le vague, comme à son habitude, mais rivés sur moi, perçants comme ceux d'un aigle.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Étais-je en train de rêver ? Et était-ce du *sang* sur son pull en cachemire ?

Tellement de questions se bousculaient dans mon esprit. J'essayai de

parler, mais la fatigue, l'alcool, et ce que Colin avait bien pu mettre dans mon verre rendaient ma langue pâteuse.

Dans un croassement rauque, je parvins à prononcer la seule question qui importait.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Kara se pencha sur moi et passa un bras sous mon aisselle pour m'aider à me lever. C'était étrange. J'avais l'impression d'avoir traversé un miroir pour me retrouver dans un monde où tout était à l'envers et rien n'avait de sens. Je m'agrippai à elle et la laissai me remettre sur pied. Rien n'aurait dû me surprendre à ce stade, mais je fus choquée de sentir à quel point elle était forte. Mince, mais forte.

— Il faut qu'on fasse vite, Anna, dit-elle d'une voix pressante. On n'a pas beaucoup de temps.

~

Kara me guida hors du studio et à travers le sous-sol en direction de l'escalier. Je me tenais les côtes et grimaçais de douleur. Elle attendit quelques instants que je reprenne mon souffle avant de poursuivre. Elle semblait exaspérée par ma lenteur. J'aurais ri de cet étrange retournement de situation si ça n'avait pas été complètement déplacé, si je n'avais pas été à demi morte de trouille, si ça n'avait pas été aussi douloureux.

C'était si étrange. Kara s'impatientait parce que *je* me déplaçais trop lentement.

— Tiens-toi à moi.

Je fis ce qu'elle me demandait, je passai un bras autour des épaules de Kara et m'accrochai à son bras de l'autre main, et montai l'escalier en titubant à côté d'elle. Mes jambes étaient endolories et j'avais l'impression de marcher sur des aiguilles à chaque pas.

— Ne touche à rien, ordonna-t-elle.

Puis, plus gentiment, elle ajouta :

— Au cas où.

Au cas où quoi ? J'étais trop fatiguée pour protester. Et puis, je me retenais désespérément à Kara des deux mains. Je n'avais pas de main supplémentaire pour toucher quoi que ce soit.

— Où est-ce qu'on va ? demandai-je d'une voix éraillée.

— En haut, dit-elle simplement en continuant de me faire monter les marches.

— Pourquoi ?

Elle attendit que nous soyons au sommet pour répondre.

— Pour m'aider à décider ce que je dois faire.

J'ouvris la bouche, puis je la refermai. J'étais trop faible pour protester. Et peut-être était-il plus facile de me laisser guider. C'était ce qui s'était passé pendant tout ce temps, n'est-ce pas ? J'avais cru prendre mes propres décisions, mais Colin m'avait manipulée tout le long à des fins tordues. Pour me faire remplacer Kara. Se débarrasser d'elle.

Je jetai un regard à Kara.

— Colin voulait te faire du mal, murmurai-je.

Kara acquiesça, tout en me guidant par-delà la cuisine en acier brossé étincelant. Je me rendis compte avec horreur que nous nous rendions vers un deuxième escalier. Elle marqua une pause devant les marches et me regarda.

— Et je voulais lui en faire, dit-elle.

J'en restai bouche bée.

— Depuis quand es-tu—

Kara rit, amère, puis son expression se fit grave.

— Depuis un moment, dit-elle simplement en m'aidant à monter l'escalier.

Parler en montant était trop douloureux, aussi me concentrai-je sur la grimpée. Au sommet, je me figeai.

— Micky ?

Il était occupé à débrancher quelque chose avec des gestes fluides. Il jeta un regard vers Kara et moi, mais ne sembla pas surpris de nous voir.

— J'ai presque fini avec les caméras, dit-il à Kara.

Je me tournai vers elle, sous le choc.

— Mais Micky… Il—

— Ne t'en fais pas, Anna. Il est de notre côté.

— J'ai nettoyé les étages et ta chambre, continua Micky en s'adressant à Kara. Il y en a autre part ?

— Je ne crois pas.

Kara se pencha sur un seau plein de produits ménagers et en tira deux paires de gants en silicone. Elle marqua une pause pour jeter à Micky un regard lourd de sens.

— Tu devrais partir, Micky.

Il acquiesça. Une touche d'inquiétude transparut sur son visage décidé.

— Tu es pas mal amochée, lui dit-il.

C'était vrai. Maintenant que je pouvais la voir clairement, des hématomes sombres étaient en train de se former autour de son cou et sous ses oreilles. Ses avant-bras étaient maculés d'empreintes de doigts couleur d'encre. Je frissonnai.

— Je m'occuperai de ça plus tard, dit-elle.

Elle enfila les gants et m'entraîna dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demandai-je alors que nous laissions Micky derrière nous.

— Il désinstalle les caméras. On n'en a plus besoin, et elles pourraient éveiller les soupçons.

J'avais la tête qui tournait.

— Des caméras ?

— Il y en avait une dans le studio, tu sais. C'est comme ça que Micky a su qu'il devait venir. Il a vu Colin t'y enfermer.

J'avais du mal à recoller les morceaux.

— Mais pourquoi ?

— Pour récolter des images compromettantes, dit Kara comme si c'était évident.

Pendant tout ce temps, Kara avait su que Colin était dangereux. Elle avait œuvré contre lui.

— Des images de Colin ?

Kara hésita avant de répondre.

— De toi.

Je pensai à tout ce qui s'était produit dans le studio. Ma tentative de séduction quand j'avais lu le script avec Colin. Nous deux… en plein rapport sexuel.

— Je ne comprends pas…

Kara s'arrêta pour me faire face.

— Je dois confesser quelque chose, Anna. Je t'ai sous-estimée. Je pensais que tu te ferais embobiner par Colin – que tu deviendrais son nouveau petit animal de compagnie.

Ma gorge se serra sous l'effet de la honte et de la culpabilité.

— C'est ce qui s'est passé, murmurai-je.

— Mais tu lui as tenu tête. Tu t'es débattue. Sans parler du fait que tu m'as sauvé la vie. Et j'ai dû… revoir l'opinion que j'avais de toi.

Elle soupira et secoua la tête.

— Tu lui as porté un sacré coup, dit-elle.

Mon cœur tressauta dans ma poitrine.

— Le téléchargement ?

— Oui, acquiesça Kara. Colin était trop occupé à s'en prendre à moi pour le remarquer. Mais l'enregistrement se répand en ce moment même. Bientôt, il sera partout. Le jardin sera envahi par la presse.

Je déglutis. Je n'étais pas encore prête à imaginer toutes les répercussions que cela aurait sur ma vie, mais au moins j'étais toujours là. J'étais vivante, et je ne serais pas accusée d'un meurtre que je n'avais pas commis.

— Où est Colin ? demandai-je prudemment.

— Il est ici, dit Kara. Et maintenant j'ai besoin de ton aide. Encore une fois.

— Pour quoi ?

— Pour décider quoi faire de lui.

Je n'étais pas sûre de vouloir continuer cette conversation.

— Qu'est-ce que tu comptes lui faire ?

— Ce qu'il avait prévu de me faire, répondit-elle.

Elle réfléchit un moment, puis poursuivit.

— Je ne vais pas te forcer la main, Anna. Mais je pense que tu voudras être là.

Dans un sursaut, je me rendis compte que nous nous étions arrêtées devant une porte familière. C'était celle devant laquelle Kara était tombée, la pièce poussiéreuse que j'avais inspectée. Celle qui avait un mobilier différent du reste de la maison. L'ancien bureau de Mary.

Kara poussa la porte, et je le vis. Il nous tournait le dos, attaché à un fauteuil.

Mon patron. Mon amant. Mon ennemi.

Colin.

LE PRÉSENT

— Enfile ça, dit Kara en me tendant une paire de gants.

J'obéis. Le silicone collait à ma peau moite. Kara me regarda en silence, puis elle me fit passer la porte et referma derrière nous.

L'air à l'intérieur était étouffant, les rideaux tirés ne laissaient passer qu'un rayon de lumière orange. Dans quelques heures il ferait jour, le soleil était déjà sur le point d'apparaître à l'horizon. Une lampe sur le bureau projetait un halo de lumière jaunie sur ses environs immédiats. En dehors de la lampe, la seule chose sur le bureau était un étui en cuir sans signe distinctif.

Au centre de la pièce, à côté du bureau, se trouvait Colin, avachi dans un fauteuil en cuir. Il était retenu à mi-corps par une ceinture, mais j'avais l'impression que c'était surtout pour le maintenir assis.

Kara contourna le fauteuil pour lui faire face. Colin leva lentement la tête. Il eut un petit rire moqueur en voyant où il se trouvait.

— Le bureau de Mary ? Comme c'est nostalgique, Kara, dit-il avec mépris.

— C'était ça ou le balcon d'où tu m'as jetée.

— Tu étais ivre, grogna Colin. Tu es tombée.

Kara se pencha sur lui, ses yeux sombres luisant dans la semi-obscurité.

— C'est facile de tomber quand quelqu'un nous pousse, tu ne crois pas ?

Elle se tourna vers moi et ajouta :

— J'ai amené une invitée.

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Même si Colin avait l'air sans défense, je ne savais pas si j'étais prête à l'affronter. Mais je n'avais pas le choix.

Tremblante, je m'avançai, le bruit de mes pas étouffé par l'immense tapis. Je me tins à côté de Kara et baissai les yeux vers lui, en m'efforçant de garder la tête haute.

La lumière de la lampe projetait une lueur sinistre sur son visage hagard.

Il avait un coquard et la lèvre fendue, mais ce n'est pas son apparence échevelée qui lui donnait l'air d'un homme complètement différent. C'était l'expression dans ses yeux. Son regard chaleureux, affectueux avait été remplacé par celui d'un prédateur. Ses sourcils étaient froncés au-dessus de ses yeux bleus, les plongeaient dans l'ombre et les faisaient paraître bien plus sombres qu'ils n'auraient dû l'être.

Puis, de manière inattendue, il se fendit d'un petit sourire et se tourna vers Kara.

— Alors ça a marché, n'est-ce pas ?

Je regardai Kara, qui pinçait les lèvres.

— De quoi parle-t-il ?

Colin laissa échapper un petit rire étranglé, une version distordue du rire que j'avais tant aimé. J'avais du mal à croire que, la veille encore, j'étais follement amoureuse de cet homme. J'étais emballée par notre futur, et terrifiée à l'idée que quelque chose puisse me l'arracher.

C'est fou comme les choses peuvent changer en une nuit.

— Je sais que tu trouves mes méthodes extrêmes, mais admets-le : ça a fonctionné, dit Colin. Tu avais perdu toute volonté de guérir, mais quand Anna est arrivée…

— Espèce d'idiot, siffla Kara en montrant les dents. Tu penses vraiment que j'ai quelque chose à faire de ta petite liaison avec Anna ? Ne sois pas naïf. Je suis valide depuis bien plus d'un an.

— Alors l'habillage, les douches… chuchotai-je en me rappelant tout le temps que j'avais passé avec Kara. Tu jouais la comédie ?

Kara me jeta un coup d'œil.

— Je n'aurais jamais pu avoir l'avantage, autrement, dit-elle sans afficher le moindre remords.

Colin fit la moue.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? se plaignit-il. Nous avons perdu énormément de temps. Nous aurions pu travailler ensemble sur ton come-back. Ta carrière…

— Tu n'écoutes pas ? l'interrompit Kara d'un ton glacial mais féroce. Je me moque de ma carrière. Je me fiche de tout ce que tu as à

m'offrir.

— Qu'est-ce que tu *veux*, alors ?

— Je veux que tu me rendes Mary, sale enfoiré.

Cela fit disparaître le sourire du visage de Colin. Mais il se reprit rapidement.

— Oh, il s'agit de Mary, alors ? dit-il avec une moue dédaigneuse. Tu ne t'es toujours pas débarrassée de cette obsession bizarre. Ne prétends pas que vous étiez les meilleures amies du monde, Kara. Tu ne t'inquiétais pas tant pour elle quand vous étiez en concurrence pour les mêmes rôles. Quand tu laissais échapper devant les agents qu'elle était bipolaire, et que l'engager pouvait être risqué. Je suis au courant de tout, Kara. J'ai mes sources.

Kara fulminait à côté de moi. Elle n'avait jamais été aussi terrifiante, et ce n'était pas peu dire.

Mon regard passa de Kara à Colin, qui nous regardait. Toujours confiant, malgré les circonstances. Calculateur.

— On devrait appeler la police, dis-je au bout d'un moment.

C'était la seule chose à faire, n'est-ce pas ? Mais alors même que je prononçais ces mots, je n'en étais pas si sûre. Colin avait de l'argent, il était influent. Il avait les moyens d'engager les meilleurs avocats qui soient. Et quelles preuves avions-nous ?

— La police ne met pas toujours la main sur le coupable, Anna, répondit calmement Kara en observant mon expression. Et même si c'était le cas…

Elle marqua une pause et me dévisagea avant de terminer sa phrase.

— Est-ce que ça te semblerait suffisant ?

— Bien essayé, Kara, gloussa Colin. Si Anna en était capable, tu serais déjà morte.

Une bouffée de colère m'envahit. Je me tournai vers Colin.

— Tu m'as sous-estimée, Colin. Vous m'avez tous les deux sous-estimée, dis-je d'une voix plus forte.

Je fis un pas vers lui.

— Mais il y a une chose que je déteste par-dessus tout : être trahie. Et tu sais que je ne crains pas de faire justice moi-même.

52

J'avais fait confiance à Colin. Il m'avait promis le monde, et j'avais été assez bête pour le croire.

Mais il avait été idiot de me décevoir.

Quelques années plus tôt, alors que j'essayais désespérément d'obtenir des rôles, j'avais rencontré un directeur artistique. Il s'appelait Marcus Berg. Il m'avait dit que j'étais parfaite pour un rôle, tout en me faisant comprendre qu'il attendait *quelque chose* en retour. C'était complètement inapproprié. J'avais quelqu'un dans ma vie – j'étais même fiancée – et il était vieux et marié. Mais j'avais pesé le pour et le contre, et j'avais décidé de ne pas faire ma difficile.

Oui, je voulais vraiment décrocher ce rôle.

J'avais peut-être omis quelques détails en racontant l'histoire à Colin, mais dans l'ensemble, il s'agissait bien de la même chose. Je m'étais promenée au bras de Berg, j'avais ri à ses blagues salaces. Mon fiancé n'aimait pas l'idée que mon patron pervers me forçait à assister à toutes ses soirées, mais je lui avais expliqué que ça faisait partie du boulot. Que Berg était un produit de son époque. Qu'il n'avait rien à craindre : je trouvais mon patron répugnant.

Et c'était vrai, la plupart du temps. Mais il y avait des moments où Berg me complimentait. Où il me disait à quel point j'étais talentueuse, et quelle grande star j'allais devenir. Que ce rôle allait me propulser en haut de l'affiche. Dans ces moments-là, il était le plus bel homme du monde à mes yeux.

Si j'avais pu me payer un psy, il aurait probablement compris la véritable source de cette attirance : Berg était une figure paternelle qui m'admirait et me complimentait. Je n'avais jamais connu ça en grandissant. Peut-être était-ce pour cette raison que je n'avais jamais fait de thérapie. Personne n'a envie d'être réduit à un cliché, pas vrai ?

Et voici un autre cliché : j'aurais dû savoir que c'était trop beau pour être vrai.

Le personnage qui m'avait été promis, Elsie Wyatt, se réduisit comme peau de chagrin et fut relégué aux seconds rôles. Puis il disparut entièrement. J'attendis que Berg m'offre un autre rôle dans sa

production, mais cela n'arriva pas. Il cessa d'appeler.

Tout aussi vite que j'avais été choisie, je fus rejetée sans cérémonie. Et le pire, c'est qu'il avait commencé à raconter partout que j'avais *essayé* de coucher avec lui pour avoir le rôle, mais qu'il avait dû refuser. Ça allait à l'encontre de son *éthique*.

Aurais-je dû rester les bras croisés et le laisser faire ? Oh que non. Il y avait une petite voix familière dans ma tête qui me harcelait, me poussait à agir. Une voix qui ressemblait beaucoup à celle de mon père. *Saisis l'occasion. Utilise ton environnement. Trouve une ouverture.*

Et c'était ce que j'avais fait. J'avais profité de l'addiction à la cocaïne de Berg, et j'avais coupé sa came. Pour le faire taire. Pour me protéger.

C'est vrai, ça n'avait pas fonctionné exactement comme je l'avais prévu. Il n'était pas mort. Mais il avait quand même fini dans un coma prolongé. Pendant plus d'un an, je lui avais rendu visite sous le nom d'Elsie Wyatt, après avoir baratiné quelques infirmières en leur disant que j'étais sa fille illégitime. Allais-je le voir par culpabilité, ou parce que je craignais qu'il se réveille et dise à tout le monde ce que j'avais fait ? Je n'en étais pas certaine moi-même. Peut-être ne le saurais-je jamais.

Les rumeurs étaient vraies sur certains points. J'avais bien coupé sa cocaïne avec du fentanyl pour qu'il la boucle quant au fait que j'avais couché pour obtenir le rôle. C'était la vérité, mais pas toute la vérité.

J'avais aussi voulu le faire payer. Non pas parce que c'était la meilleure chose à faire…

Mais parce qu'il aurait été injuste qu'il s'en tire.

53

Colin se raidit en réponse à ma déclaration. Je vis une incertitude nouvelle s'insinuer dans son expression.

— Excellent ! dit Kara, comme si elle dirigeait un conseil d'administration. Maintenant que c'est décidé, j'ai quelques idées.

Elle alla jusqu'au bureau et déverrouilla l'étui posé dessus. Le couvercle s'ouvrit avec un déclic, et révéla une rangée d'EpiPens sous plastique. Je les reconnus aussitôt : ils provenaient du kit de Flora. Celui qu'elle m'avait formellement interdit de toucher.

— Ce sont ceux de Flora…

— Elle était toujours parano à l'idée que quelqu'un touche à ses affaires. Probablement parce qu'il en disparaissait toujours, dit Kara avec détachement, en prenant l'un des injecteurs. Tu y étais pour quelque chose, pas vrai, Colin ?

Colin lui jeta un regard noir et ne dit rien.

— Alors, la première punition que je te propose est celle que je vais appeler *le choix de Mary*. Tu t'injectes une demi-douzaine d'EpiPens, et tu peux partir librement. Qu'est-ce que tu en penses, Anna ?

— C'était bien le choix de Mary de se les injecter ! l'interrompit Colin avec un grondement. Rien ne l'obligeait à le faire.

— Tu l'as maltraitée, tu l'as isolée, tu lui as fait croire qu'elle n'avait aucune valeur, et puis tu l'as laissée seule dans une pièce avec un moyen efficace de se suicider. J'ai écouté la cassette, Colin.

Kara fit tournoyer l'EpiPen entre ses doigts.

— Mais ne t'inquiète pas, tu vas toi aussi avoir le choix, Colin. Tu peux choisir l'injection, ou alors l'autre option. Celle que j'appelle *la méthode Kara*. Tu peux te jeter du même balcon dont tu m'as poussée. C'est une longue chute. Et crois-en mon expérience, ça fait mal. Très mal. Mais c'était quoi, déjà, cette phrase que tu disais toujours ? L'esprit contrôle le corps ?

Pour la première fois, un éclair de peur apparut dans les yeux de Colin.

— Qu'est-ce que tu en penses, Anna ? Ça te semble juste ?

— Anna, m'implora Colin. C'est insensé. Tu ne vas pas aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

Je me forçai à le regarder droit dans les yeux.

— Tout à l'heure, tu m'as dit que je n'avais pas été assez audacieuse. Et maintenant, Colin ? Est-ce que tu me trouves assez audacieuse ?

Je le giflai de toutes mes forces. J'en gardai une sensation cuisante dans la main après coup.

— Je me suis peut-être trompé à ton sujet, Anna. Tu as fait tes preuves. On était bien ensemble, non ? Je peux encore te donner tout ce que tu désires…

Je ne répondis pas mais me tournai vers Kara. Le soleil se levait rapidement, projetant une lueur orangée dans la pièce. Quelle que soit notre décision, nous devions agir vite.

— Tic, tac, Colin, dit Kara en tapant du pied, comme si elle avait lu dans mes pensées. On n'a pas toute la journée.

— Et si je refuse de choisir ?

Les lèvres de Kara se retroussèrent légèrement.

— Nous choisirons pour toi, dit-elle d'une voix neutre. Et je sais ce que je vais choisir.

Elle se pencha sur lui et lui pinça la joue.

— Ce n'est pas si mal, roucoula-t-elle. La douleur est juste pire que tout ce que tu peux imaginer.

Le regard de Colin était rivé à la fenêtre qui apparaissait entre les rideaux. Il semblait incapable d'en détacher les yeux, et la peur se lisait sur chaque trait de son visage.

— Tu te souviens que les médecins ont dit que j'avais de la chance d'avoir survécu ? continua-t-elle. Alors, dis-moi, Colin : est-ce que tu penses être quelqu'un de chanceux ?

— Mary, Mary. Les EpiPens, dit rapidement Colin.

— Tu sais, je me suis toujours doutée que tu la préférais.

Il y avait une note d'amusement dans la voix de Kara, mais elle ne souriait pas. Elle poussa le fauteuil de Colin vers le bureau et posa l'étui devant lui.

— Très bien. Il y a six EpiPens, Colin. Ça a suffi pour tuer Mary, mais est-ce que ça suffira pour toi ?

Colin observa les injecteurs.

— Et si je fais ça, c'est fini ? souffla-t-il. C'est ça ?

Kara se tourna vers moi. Je hochai la tête.

Elle se retourna vers Colin.

— Œil pour œil.

54

L'épinéphrine est un médicament qui réduit la réaction allergique du corps. Elle détend les muscles et facilite la respiration. Pour les personnes qui ont des allergies graves, cela peut sauver la vie. C'est pourquoi Flora en avait toujours sous la main quand elle prenait soin de Mary.

Les effets secondaires peuvent inclure étourdissements, maux de tête, palpitations, faiblesse musculaire, nausées, suées, tremblements et vomissements. Et ce ne sont que ceux qui ne nécessitent pas d'attention médicale particulière. Il y a d'autres effets plus sérieux : hausse dangereuse de la tension artérielle. Accident vasculaire.

Mort.

Mais une seule injection, ou même plusieurs, a peu de chances d'être fatale à un adulte en bonne santé – à moins que la personne ait des problèmes cardiaques passés inaperçus. À moins de se faire des injections répétées sans aucune raison valable.

Et que se passe-t-il alors ?

À la troisième injection, toute couleur avait disparu du visage de Colin, ses mains tremblaient et ses respirations étaient sifflantes, comme s'il n'arrivait pas à inhaler suffisamment d'air.

— Écoutez, dit-il, la voix rauque et essoufflée. J'essayais juste de vous aider. Vous vouliez – vous avez apprécié mon aide. Toutes les deux.

— Tu crois encore que tes petits jeux machiavéliques étaient un genre de faveur ? dit Kara en secouant la tête. Continue, Colin. Si j'étais toi, je me dépêcherais d'en finir.

Les doigts tremblants, Colin tendit la main vers un autre EpiPen.

Colin m'avait menti. Il m'avait laissé tomber. J'aurais dû le laisser continuer à faire ses injections en silence. Cependant, quelque chose me dérangeait.

— Je ne comprends pas, Colin. Tu semblais m'apprécier. Tu disais que nous serions ensemble. Et soudain tout a changé. Tu as voulu te débarrasser de moi…

Colin leva la tête vers moi, le regard dans le vague.

— Je n'avais pas le choix, dit-il avec une petite toux.

Ça n'avait pas de sens.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'il essaie de détourner l'attention. D'esquiver sa responsabilité, cracha Kara. Va de l'avant, Colin.

Colin jeta un regard noir à Kara, et avec un déclic, s'administra le quatrième EpiPen. Il laissa tomber l'injecteur sur le tapis.

— Tu n'étais simplement pas à la hauteur de nos attentes, Anna, continua doucement Colin.

Je me demandai s'il avait déjà perdu l'esprit.

— Comment ça, *nos* attentes ?

Colin avait l'air sur le point de vomir.

— C'est son groupe flippant, dit Kara, la voix basse et sinistre. Ces hommes étranges. Ceux qui rendaient visite à Mary. Ceux qui n'arrêtaient pas d'aller et venir dans la maison.

Est-ce que ce groupe étrange avait décidé collectivement qu'il était temps pour Mary de disparaître ? Pour Kara de tomber du balcon ? Qu'il était temps pour moi de remplacer Kara ? Temps de se débarrasser de moi aussi ?

— Qui sont-ils ? insistai-je.

— Un club pathétique de mecs qui se croient tout-puissants, avec un hobby malsain, cracha Kara.

— Nous sommes plus influents que tu ne le crois, dit Colin, avachi dans son fauteuil. Et plus proches que tu ne le penses.

— Ouais, eh bien, tes amis ne sont pas ici pour t'aider, dit Kara. Alors je te suggère de continuer.

Péniblement, Colin saisit le cinquième EpiPen. Ses mains tremblaient tellement que c'était surprenant qu'il soit capable de placer l'injecteur contre sa cuisse. Il administra l'épinéphrine avec un *clic* sonore.

— Brave garçon, dit sèchement Kara. Encore un.

Colin eut un haut-le-cœur.

— J'appellerai la police quand tu auras fini. Ils viendront avec une ambulance qui t'emmènera à l'hôpital. Ou à la morgue. Peu importe.

— Tu vas le regretter, Kara, marmonna Colin. On va te le faire payer.

Ses lèvres étaient presque bleues. Il respirait rapidement. Trop rapidement.

Kara haussa un sourcil, mais ne dit rien.

— Anna, implora Colin d'une voix éraillée, son attitude confiante envolée. Tu sais que si tu t'allies à Kara, tu es fichue. Plus personne ne voudra jamais travailler avec toi. Mais il n'est pas trop tard. Tu peux encore faire tes preuves – grâce à moi, grâce à *nous*.

Kara me regarda. Elle ne dit rien mais son expression était parlante. S'était-elle trompée à mon sujet ? Étais-je toujours la gourde pour laquelle elle m'avait prise quand tout ceci avait commencé ?

Colin se débattait avec le dernier EpiPen, mains tremblantes, visage pâle et trempé de sueur.

— Qu'est-ce que tu veux, Anna ? Dis-moi ton prix.

Mon prix ? Après tout ce qu'il m'avait fait ? Après les mois qu'il avait passés à me manipuler, à me faire passer une espèce de test tordu sous prétexte de m'aimer ?

— De l'argent, dis-je froidement. Une quantité d'argent indécente.

— D'accord, dit Colin en hochant frénétiquement la tête.

— Je veux que tu chantes mes louanges à tous tes amis réalisateurs, producteurs. Je veux une carrière.

— Bien sûr. Tout ce que tu veux. On va arranger ça. On fera de toi la star que tu mérites de devenir. Je leur expliquerai tout…

Le regard de Kara oscillait entre Colin et moi, incertain. Colin lui sourit, triomphant.

— Anna a toujours été meilleure que toi, exulta-t-il. Et je peux lui offrir tout ce qu'elle a toujours voulu. Tu m'as choisi, n'est-ce pas, Anna ?

Son air victorieux s'altéra quand il remarqua mon expression.

— Anna ?

Je m'avançai vers lui et refermai les doigts sur l'injecteur dans sa main. Il écarquilla les yeux.

— Je suis désolée, Colin, murmurai-je d'une voix douce, mortelle. Mais non. Tu m'as trop déçue.

Et je pressai l'EpiPen contre sa poitrine, en appuyant de tout mon poids. J'éprouvai la résistance de sa chair sous l'aiguille qui avait jailli. Il hoqueta, et son corps tressauta, tandis que l'épinéphrine se diffusait dans ses veines. Dans son cœur.

Faiblement, sa main vint essayer de déloger l'EpiPen planté dans sa poitrine. Sa bouche s'ouvrit et se referma en silence.

Même si je m'y étais préparée, je grimaçai instinctivement, et je me couvris la bouche de mes mains pour contenir le cri étranglé qui menaçait de s'échapper. Ou peut-être le vomi.

Un silence sinistre régnait dans la pièce, seulement interrompu par le faible son de la respiration haletante de Colin, qui ralentissait de plus en plus. Jusqu'à ce que finalement, elle cesse. Le corps de Colin se fit flasque. Ses yeux étaient vitreux, fixés sur un point derrière moi.

À mes côtés, Kara avait fermé les yeux, peut-être pour éviter le spectacle, ou peut-être pour savourer le moment – je n'aurais pas su dire. Quand elle les rouvrit, son regard passa de moi à Colin, puis revint sur moi.

— Bon Dieu, dit-elle en croisant les bras. Je *tuerais* pour une cigarette.

55

Le policier s'appelait Carver. Je ne me souvenais pas qu'il se soit présenté comme ils le font à la télé ou au cinéma, mais son nom de famille était brodé sur son uniforme. Facile à distinguer, surtout quand il se penchait sur moi comme pour ponctuer ses questions, qu'il répétait encore et encore.

— Donc, vous dites que vous étiez enfermée dans la cabine d'enregistrement depuis hier soir ?

— Oui, dis-je, pour ce qui me semblait être la centième fois.

J'essayai de ne pas gigoter sur la chaise inconfortable où on m'avait fait asseoir. J'étais épuisée, à bout, et j'avais désespérément besoin de prendre une douche. Je portais encore la robe de la veille. Elle était froissée, puait la sueur et me collait à la peau.

Après une longue discussion pour décider où ils allaient m'interroger, les flics m'avaient conduite au poste de police. Je soupçonnais que c'était en partie pour faciliter la fouille de la maison. On m'avait fait monter à l'arrière d'une voiture de police au moment où d'autres officiers arrivaient – techniciens de la police scientifique, flics en uniforme venus placer les rubans de balisage. J'avais aperçu le voisin dans son jardin, avec son jogging de marque et ses baskets immaculées, en train de se démancher le cou pour distinguer ce qu'il se passait. La presse avait commencé à se montrer, elle aussi, mais pas à temps pour voir les flics m'embarquer.

Même si le ventilateur sur le bureau de l'inspecteur Carver était plutôt rudimentaire, et même si je pouvais encore ressentir la chaleur relative de Los Angeles sur ma peau, je frissonnai. J'avais suffisamment frissonné ces deux dernières heures pour que l'inspecteur le plus jeune, celui qui était debout dans un coin de la pièce, soit venu draper un sweat-shirt sur mes épaules.

Ce n'était pas la première fois que j'étais interrogée par la police – après l'incident avec Berg, j'avais passé des heures dans un commissariat comme celui-ci. À l'époque, les officiers avaient eu l'air plus soupçonneux et moins compatissants. Cela dit, cette fois comme maintenant, j'avais eu la nette impression que tous les inspecteurs remettaient en cause mes choix de vie.

— Et c'est M. Harrington qui vous y avait enfermée ? poursuivit l'inspecteur Carver, qui avait apparemment décidé de changer d'approche.

Les policiers avaient enfoncé la porte du studio d'enregistrement quand ils m'avaient trouvée. J'étais exténuée, j'avais la gueule de bois, et j'étais à moitié hystérique.

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai aucune idée du pourquoi. Nous venions de dîner…

J'hésitai à ajouter un reniflement dramatique, mais décidai que ça ferait trop.

— Il ne m'a même pas laissé d'eau. Je ne pouvais pas aller aux toilettes.

Avant de partir, Kara m'avait dit de me soulager sur la moquette. *Cela ajoutera de l'authenticité à la scène*, avait-elle dit d'un ton très professionnel, avant de m'enfermer. Elle en connaissait un rayon, pour ce qui était de créer des moments authentiques – je l'avais accompagnée aux toilettes suffisamment souvent pour savoir qu'elle avait l'habitude d'être vue sous son jour le plus vulnérable.

— Hmm. Le chef privé que M. Harrington avait engagé a dit que vous… éprouviez des symptômes de sevrage alcoolique. Pensez-vous que ça a pu affecter vos souvenirs de la nuit dernière ?

— J'ai eu des problèmes avec la boisson, admis-je, en m'appuyant sur le scénario que Colin avait créé pour moi.

S'il y avait bien une chose que j'avais apprise de Kara, c'était qu'avoir l'air faible vous rendait moins menaçant.

— Colin – je veux dire, M. Harrington – avait dit qu'il m'aiderait à décrocher. Mais j'ai recommencé. C'est peut-être pour ça qu'il m'a enfermée, pour me sevrer ou je ne sais quoi. Mais je n'arrive pas à croire qu'il m'a juste… oubliée.

— Et avant que M. Harrington parte… il a téléchargé quelque chose sur sa chaîne ?

J'acquiesçai. Je commençai à avoir mal à la tête à force de me répéter.

— Hmm. Cet enregistrement est très incriminant, dit Carver. Admettre qu'il a tué sa première femme… Vous n'avez pas trouvé ça suspect, qu'il mette quelque chose comme ça en ligne ?

— Je ne sais pas. Je n'avais pas les idées claires à ce moment-là. Mais Colin avait des humeurs bizarres. Et il parlait souvent de Mary ces

derniers temps.

— Hmm.

L'inspecteur Carver échangea un regard avec l'officier qui se tenait dans le coin.

— Ce n'est pas la première fois que vous avez une relation avec un homme marié, Mademoiselle Albright. Et les deux hommes ont mal fini. Ne trouvez-vous pas que c'est une coïncidence suspecte ?

Je m'efforçai d'avoir l'air choquée par son insinuation.

— Eh bien… Je ne l'avais pas vu sous cet angle. Je dois être terriblement malchanceuse avec les hommes.

J'entendis l'officier dans le coin étouffer un rire. L'inspecteur Carver lui jeta un regard sombre.

— Et Mme Harrington ?

— Kara ? Eh bien, quoi ?

— Vous avez été embauchée pour être son accompagnante personnelle, mais la nuit dernière, vous dîniez avec son mari. Personne n'était là pour veiller sur Mme Harrington. Que pensez-vous de cette négligence ?

Je baissai les yeux et fis montre de culpabilité.

— Je n'en suis pas fière. Mais Colin a dit qu'il avait la situation sous contrôle. Je ne pensais pas—

J'hésitai, essayai de jouer la femme sans défense.

— Je ne pensais pas qu'il essaierait de lui faire du mal. Je pensais qu'il allait… Je croyais qu'il tenait à elle.

— Voici ce que nous savons, Mademoiselle Albright. M. Harrington vous a enfermée dans la cabine d'enregistrement. Il s'en est pris à sa femme invalide, puis il a utilisé des EpiPens pour se suicider. Mais pourquoi ?

— Comme je vous l'ai dit, je… je pense que ça avait un rapport avec Mary. Il ne s'est jamais vraiment remis de sa mort. Elle le hantait.

— Peut-être qu'il se sentait coupable, intervint l'autre inspecteur en haussant les épaules.

Carver soupira, hésitant.

— Je suis vraiment désolé de vous faire rabâcher tout ça encore et

encore, Mademoiselle Albright. Vous devez être épuisée après les épreuves de cette nuit.

Je reniflai.

— J'aurais aimé pouvoir empêcher tout ça…

J'aurais surtout aimé qu'ils me proposent un petit-déjeuner.

— Et ce Micky ? demanda Carver en se tournant vers le jeune inspecteur.

— Il a été aperçu sur la vidéo surveillance de la nuit dernière en train d'entrer dans un club à Santa Barbara.

— À quelle heure ?

— Vingt-deux heures trente. Il en est parti quelques heures plus tard.

Carver acquiesça.

— Il y a autre chose, ajouta le jeune inspecteur en lui tendant un papier. Les contacts sur le téléphone de M. Harrington.

Carver prit le papier et parcourut la liste de noms en fronçant les sourcils. Un moment son expression de bouledogue s'adoucit, remplacée par autre chose. De la lassitude, peut-être ?

— Vous pouvez y aller, Mademoiselle Albright. Je suis désolé de vous avoir troublée. Nous vous appellerons si nous avons besoin de plus de précisions.

Je me levai, regardai autour de moi pour rassembler mes affaires, mais je n'avais rien d'autre qu'un gobelet de café, froid depuis longtemps. Je me tournai pour partir.

— Mademoiselle Albright, me héla Carver au moment où j'atteignis la porte.

— Oui ?

— M. Harrington était connecté à certains individus… intéressants. Je serais prudent si j'étais vous.

Une sensation glacée m'envahit. *Tu n'étais simplement pas à la hauteur de nos attentes, Anna.*

De qui parlait-il ?

— Ne vous en faites pas, lui dis-je. Je ferai attention.

En suivant le couloir qui menait à l'extérieur, j'entendis les deux

inspecteurs échanger quelques mots avant que la porte ne se referme derrière moi.

— Quel bordel.

— Bah. Tu sais, ces gens célèbres sont tous plus ou moins tarés.

56

Durant la semaine qui suivit, Colin fit la une de tous les journaux. Son visage me fixait depuis la couverture de chaque magazine people, avec ses grands yeux bleus et ses cheveux en bataille qui retombaient sur son front, ses traits distordus sur le papier froissé par quelque curieux qui avait déjà feuilleté les pages à la recherche des ragots les plus croustillants.

Les titres criaient au scandale : *Le monstre derrière la voix – La chute choquante de Colin Harrington.*

C'était une question idiote, mais je me demandais où ils avaient trouvé autant d'images où il paraissait hagard. Je n'avais vu Colin sous le choc qu'une seule fois : au moment où j'avais pressé l'EpiPen contre sa poitrine.

Et ce n'était pas seulement Colin. Kara était partout aussi. Émaciée. Hautaine. Sa silhouette floue dans son fauteuil roulant avait été capturée par quelques paparazzi audacieux depuis le portail. Depuis que la confession de Colin avait été diffusée, la presse à scandale avait du mal à déterminer quel rôle donner à Kara. Celui d'une victime tragique ? D'une survivante ? J'avais même vu des gens porter des badges *Sauvez Kara Harrington !*

Kara aurait détesté ça.

Pire que tout, il y avait des photos de moi. Prises à travers la fenêtre, alors que j'errais en nuisette dans la maison. En train de me disputer avec Flora au bord de la route. Au restaurant avec Colin.

J'étais devenue malgré moi une célébrité de la presse à sensation. *Anna Albright : La femme qui a survécu à Colin Harrington.*

Qui est vraiment Anna Albright ?

Le charme de Colin Harrington et la face cachée du Rêve Hollywoodien !

Les couvertures des magazines étaient de petites fenêtres donnant sur les derniers mois – une période que je m'efforçais de repousser hors de mon esprit chaque fois qu'elle menaçait de s'y manifester. C'est-à-dire tout le temps. Chaque fois que je fermais les yeux, je voyais Colin. Colin qui me souriait, qui riait avec moi. Colin qui se penchait pour m'embrasser. Colin au-dessus de moi, menaçant, sinistre. Colin qui

s'affaissait sur sa chaise. Le clic de l'EpiPen. La vie qui disparaissait de ses yeux.

Pour empirer les choses, toute cette pagaille avait fait ressurgir le scandale Marcus Berg. *Le sombre passé d'Anna Albright : Un parcours basé sur la manipulation ?* Même si l'article ne me dépeignait pas comme la méchante, cela ne rendait pas l'attention suffocante plus facile à supporter.

En outre, il ne m'était plus possible de me glisser dans le centre de soins pour vérifier son état, maintenant que mon visage était affiché dans tous les kiosques à journaux. Ma carrière, qui avait commencé à reprendre vie grâce à l'intervention de Colin, était maintenant enterrée pour de bon. J'avais trop de casseroles. Toutes les relations prometteuses que j'avais cultivées en me rapprochant de Colin étaient grillées. Je n'essayai même pas d'appeler qui que ce soit – je ne savais pas qui de ces relations pouvait faire partie du cercle tordu de Colin.

Et puis il y avait l'avertissement de l'inspecteur Carver. *M. Harrington était connecté à certains individus intéressants.*

Il n'avait pas donné de noms, mais je me rappelais la façon dont il avait froncé les sourcils en parcourant la liste des contacts du téléphone de Colin. Son expression résignée. Il fallait que je quitte la ville.

J'évitais la propriété des Harrington, qui était assaillie de reporters agglutinés devant le portail. Les médias avaient filmé assez d'images de l'extérieur pour les siècles à venir, mais ils n'avaient pas l'air de s'en rendre compte. Je me demandais combien de temps ils comptaient rester. Peut-être qu'ils campaient là dehors dans l'espoir que le fantôme de Colin fasse irruption et leur donne un résumé complet de ce qui s'était passé.

Ils finiraient bien par tourner la page et s'intéresser à un nouveau scandale, mais Colin avait été populaire – une voix écoutée par des millions de personnes – et cette mort sordide ne faisait qu'attiser la curiosité morbide du public. Tout le monde voulait davantage de détails, mais il ne restait personne à interviewer. Mon téléphone, que la police m'avait rendu dans un sachet en plastique, n'avait pas cessé de sonner depuis que je l'avais rechargé. J'avais abandonné les réseaux sociaux et ignoré tous les appels.

Même ceux de mon père.

Je savais que son appel était inévitable – il me jugerait, il déformerait les faits pour que la situation soit de ma faute. Ou peut-être qu'il m'accuserait de ne pas l'avoir tournée à mon avantage.

Je ne voulais pas l'admettre, mais c'était douloureux. Je voulais être distante, immunisée contre mon besoin de lui plaire. Mais il était toujours présent, malgré moi – insidieux, persistant. Je ne savais pas si j'arriverais un jour à m'en débarrasser.

En fin de compte, il me surprit. Quand j'ouvris enfin ma messagerie, et fis défiler les innombrables demandes d'interview et les spams, je trouvai un texto de sa part. Très court.

Rentre à la maison.

~

Micky vint me chercher à l'hôtel. Je n'avais aucun moyen de contacter Kara, et il n'était pas prudent d'essayer – elle jouait encore la comédie. Mais j'avais besoin de récupérer mes affaires et ma voiture.

Je montai à l'arrière de sa Volvo noire et attachai ma ceinture ; Micky surveillait attentivement son rétroviseur, à l'affût du moindre signe de paparazzi. Il portait un bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils. Il ajusta ses lunettes, toujours la même paire cerclée de métal. Vu le mal qu'il se donnait pour essayer de passer inaperçu, des lunettes de soleil auraient mieux convenu.

— Je croyais que tu étais au Régence ? demanda-t-il, nonchalant mais curieux.

J'y avais été prise en photo la semaine précédente, malgré tous mes efforts pour me fondre dans la foule avec un sweat à capuche et des lunettes noires. Ce n'était pas un hôtel extraordinairement onéreux, mais je l'avais choisi pour ses promesses d'une sécurité haut-de-gamme. Ça ne s'était pas déroulé comme je l'avais prévu.

— Je change souvent d'endroit, répondis-je.

— Malin, dit Micky avec un hochement de tête.

Il fit avancer la voiture dans la rue. Le temps était maussade, le ciel gris était bas au-dessus de la ville, comme un couvercle annonciateur de pluie. Les rues étaient luisantes après une averse, et une rafale de vent occasionnelle agitait les branches des arbres qui longeaient la route.

Nous roulâmes un moment en silence, dans les vrombissements étouffés de la circulation, alors que la ville palpitait tout autour de nous.

— Vitres teintées, remarquai-je en toquant dessus.

— Ouais.

— Malin.

Micky me fit un petit sourire.

— On va devoir parler, n'est-ce pas ?

C'était peu de le dire. Micky m'avait caché des choses tout le temps où j'avais travaillé pour lui. Si je n'avais pas été impatiente d'avoir des réponses, je lui aurais probablement crié dessus.

— J'attendais que tu commences, lui dis-je.

Micky soupira et resserra sa prise sur le volant.

— Comme tu l'as probablement deviné, je côtoie les Harrington depuis longtemps. J'ai connu Colin en premier, bien avant qu'il soit impliqué dans… tout ça. Avant la célébrité.

— Pourquoi mentir ? demandai-je.

Je le regardai ajuster une nouvelle fois ses lunettes. Son regard passait nerveusement de la route à mon visage.

— Tu aurais postulé si tu n'avais pas eu besoin d'un studio d'enregistrement ? demanda-t-il simplement.

Je secouai la tête.

— Probablement pas. Mais je déteste que vous m'ayez envoyée au casse-pipe comme ça. Vous m'avez piégée !

— Je savais que c'était mal, dit doucement Micky. C'est pour ça que j'ai caché les cassettes de Mary là où tu les trouverais. J'espérais que tu reconstituerais le puzzle.

— C'est une façon plutôt pathétique de se racheter, marmonnai-je.

Micky baissa la tête, honteux, et ne dit rien. Même si j'avais très envie de lui crier dessus, quelque chose m'en empêchait.

— Certaines de ces cassettes n'étaient vraiment pas flatteuses pour Kara, dis-je au bout d'un moment.

— Je voulais juste que tu entendes toute l'histoire de Mary.

— Je ne connais toujours pas toute l'histoire. Je n'ai pas trouvé les dernières cassettes. En tout cas, je n'ai jamais entendu celle dont parlait Kara.

— Colin en a trouvé certaines et les a détruites, mais il savait qu'il en

manquait. Je pense qu'il avait commencé à me soupçonner. C'est pour ça qu'il m'a expulsé de la maison.

— Oh.

Je repensai à Colin qui nous avait découverts, Micky et moi, en train de nous disputer. À la façon dont il avait ordonné à Micky de partir, de ne plus jamais revenir. J'avais attribué ça à son côté chevaleresque, mais en fin de compte ça n'avait rien à voir.

Nous roulâmes en silence un moment. La circulation ralentit considérablement lorsque nous approchâmes un carrefour très fréquenté. Je regardai par la fenêtre la file de feux stop devant nous ; les klaxons étouffés des conducteurs impatients s'élevaient à un rythme soutenu, frénétique. J'avais la sensation que le trajet allait être long et pénible.

— Tu as dit que tu étais l'ami de Colin. Depuis combien de temps tu travaillais pour Kara ?

Une expression peinée traversa le visage de Micky.

— Depuis que je me suis rendu compte que ce qui est arrivé à Mary n'était pas un accident.

Je commençais à reconstituer le puzzle.

— Tu étais amoureux d'elle.

Il acquiesça.

— Depuis très longtemps. Je ne savais pas pourquoi elle était si malheureuse, mais je lui ai dit qu'on pourrait partir ensemble. Que je l'emmènerais n'importe où. Mais elle ne voulait pas partir.

Il réfléchit un moment, avant de se corriger.

— Elle ne pensait pas *pouvoir* partir.

— Ça me rappelle quelqu'un, marmonnai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pourquoi est-ce que Kara n'est pas juste *partie* ? Pourquoi est-elle restée si longtemps ?

— Eh bien, je suppose que c'est une des raisons pour lesquelles j'ai accepté tout ça. Kara n'aurait jamais laissé Colin s'en tirer. Elle devait en finir, quitte à en mourir.

— Moi aussi, j'aurais pu *mourir*, m'exclamai-je.

Micky grimaça.

— Je n'ai jamais voulu que tu sois blessée. Je voulais seulement que Colin soit démasqué. Mais nous n'aurions jamais dû nous servir de toi. Je suis désolé.

Je ne pouvais pas dire que je lui pardonnais, parce que ce n'était pas le cas. Mais peut-être qu'avec le temps, j'arriverais à le comprendre.

Lentement, progressivement, la circulation reprit son cours et nous nous remîmes en route.

57

Micky conduisit la voiture jusque devant le portail, où une demi-douzaine de journalistes morts d'ennui passèrent subitement à l'action. Il fit de son mieux pour ignorer leurs signes et les coups frappés aux vitres le temps que le portail glisse sur son rail, puis il nous fit descendre l'allée.

— Tu crois qu'ils m'ont vue ? demandai-je en jetant un œil dans le rétroviseur à la meute qui s'éloignait.

— Peut-être. Ils seront bien plus insistants au retour s'ils se rendent compte que tu es ici, remarqua Micky tandis que nous entrions sous le couvert du garage, dont la porte se referma automatiquement.

Micky se gara et enclencha le frein à main d'un geste définitif, comme pour ponctuer sa phrase. Je sortis de la voiture et marquai une pause pour contempler la collection de voitures de luxe.

— Que va devenir tout ça ? demandai-je en suivant Micky vers l'ascenseur.

— C'est à Kara maintenant. Quoique je doute qu'elle garde grand-chose, dit Micky.

Il pressa un bouton pour aller à l'étage. Les portes se refermèrent, et seule la sensation de mouvement sous mes pieds m'indiqua que nous étions en train de monter.

J'avais été si préoccupée par la façon dont ma vie était partie en vrille que je n'avais pas passé beaucoup de temps à réfléchir à ce que Kara allait décider pour la suite.

— Qu'est-ce qu'elle va faire maintenant ?

— Pourquoi tu ne lui demandes pas toi-même ? me répondit Micky, pile au moment où les portes s'ouvraient et révélaient le couloir qui menait à la chambre de Kara.

Il était tel que dans mes souvenirs : les mêmes meubles, le même éclairage, les mêmes œuvres d'art contemporain sinistres que Kara avait tant aimées accrochées au mur. Mais maintenant, tout cela paraissait différent, incongru. Comme un décor créé pour un film dont j'avais fait partie sans m'en rendre compte.

Micky s'attarda derrière moi tandis que j'allai jusqu'à la porte de la chambre de Kara, comme je l'avais fait des centaines de fois. Étrangement nerveuse, je frappai, puis j'ouvris, sans trop savoir ce qui m'attendait.

— Kara ?

Elle était bien là, allongée dans le lit avec une fine couverture sur les genoux, dans la même position où je l'avais vue d'innombrables fois – mais cette fois-ci, son regard était vif et clair. En voyant que c'était moi, elle se détendit visiblement et se redressa.

— Salut, Anna.

— Tu attendais quelqu'un d'autre ? demandai-je.

— On n'est jamais trop prudent.

Kara s'étira langoureusement, les bras tendus au-dessus de la tête.

— Je n'ai pas passé plus d'un an dans un fauteuil roulant pour être démasquée par une bonne un peu trop curieuse.

— C'est un sacré exploit, remarquai-je.

— J'ai bien été prise sur le fait par une de nos bonnes, une fois. Je lui ai dit que si elle en soufflait mot à quiconque, je détruirais sa vie et ferais expulser toute sa famille. Je n'en suis pas fière, mais j'ai fait ce que je devais faire.

Je repensai à la jeune bonne que j'avais vue durant mes premières semaines dans la maison. Elle voulait à peine me regarder, et encore moins me parler. J'avais pensé qu'elle fouillait dans mes affaires, mais en fin de compte elle était simplement terrifiée par Kara, comme nous tous.

Ceci expliquait cela.

— Combien de temps penses-tu continuer à jouer la comédie ? demandai-je.

— Un moment. Surtout maintenant que Colin est mort et que la police continue d'enquêter. Ce serait terriblement suspect si je retrouvais ma mobilité maintenant. Mais il se trouve que mes avocats ont déniché des documents qui détaillent mes volontés, et des suggestions pour une mise sous tutelle en cas de décès de Colin. Mes avocats vont gérer la propriété, tandis que Micky aura la responsabilité de me trouver un centre de soins confortable. J'y passerai environ six mois, avant de guérir graduellement comme par miracle.

Elle rit de mon expression.

— Rien de trop extravagant, ajouta-t-elle. Ça ne sera pas le come-back flamboyant dont rêvait Colin – cela attirerait trop l'attention. Pas seulement des autorités, mais des personnes avec qui travaillait Colin. Non, mon rétablissement restera un secret connu de très peu. Quand je serai en public, ce sera toujours en fauteuil.

Je pensai à la vie de Kara, avant : les galas sans fin, les cérémonies de récompenses, les tournées de presse. Être photographiée en train de bronzer sur le pont d'un yacht sous le soleil de la Riviera. Elle avait sacrifié tout ça pour pouvoir prendre sa revanche. Elle allait jouer un rôle pour le restant de ses jours.

— C'est… cher payé, dis-je.

— Ça en valait la peine, répondit-elle fermement.

— Au moins, tu as Micky.

— Oui. Je pense que je vais le prendre comme nouvel accompagnant. Ce sera un soulagement de ne pas avoir à jouer la comédie en permanence.

Elle fit une pause, puis ajouta :

— Il a un faible pour toi, tu sais. C'est un mec bien.

— Je sais. Mais je ne pense pas pouvoir jamais le pardonner de m'avoir menti. Toi non plus, d'ailleurs. Vous vouliez me faire accuser de *meurtre*…

C'est drôle, ils voulaient me faire tomber pour un meurtre que je n'avais pas commis, mais au final, je l'avais vraiment fait. J'étais coupable, même si je n'en avais pas la sensation.

Kara acquiesça lentement.

— Je comprends.

Elle m'étudia un moment, puis son regard se porta, presque malgré elle, sur le paysage de gratte-ciel au mur – celui que Mary lui avait offert.

— Tu sais, j'ai essayé de te détester, Anna. Ça m'aurait beaucoup facilité la tâche. Mais il y a eu des moments où j'ai sincèrement apprécié ta compagnie.

— Moi aussi, dis-je doucement.

Dans d'autres circonstances, nous aurions pu être amies.

Elle fit rouler ses épaules, comme pour se débarrasser de toute vulnérabilité.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? demanda-t-elle.

— Moi ? Je vais rentrer à la maison.

— Et pour Marcus Berg ? Le directeur artistique que tu as drogué ?

Elle haussa un sourcil devant ma surprise.

— Je t'en prie. J'étais au courant bien avant que tu n'entres dans cette maison. Je sais aussi que tu lui rendais visite sous un faux nom. Pourquoi ?

— Je voulais garder un œil sur lui, admis-je. Pour avoir l'avantage, s'il se réveillait un jour. Pour être préparée.

— Il l'a mérité, dit-elle immédiatement, avec une sincérité étonnante. Colin et lui n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Tu ne dois pas te sentir coupable une seule seconde.

Je ne savais pas quoi dire. Berg était un menteur et un manipulateur avec la réputation de se servir des jeunes actrices. Colin était un abuseur. Tous les deux méritaient d'être punis, mais je ne pouvais effacer le malaise que je ressentais en me remémorant leurs derniers instants. Colin et sa respiration sifflante tandis que je pressais un EpiPen contre son cœur. Le visage de Berg quand il avait sniffé la cocaïne coupée au fentanyl, puis quand il était tombé, les mains crispées sur sa poitrine.

Qu'est-ce qui était le plus effrayant ? Être responsable de la douleur de quelqu'un, ou admettre que je trouvais une partie de l'histoire – celle où j'avais voulu les punir pour m'avoir fait du mal – satisfaisante ?

Finalement, je me contentai de dire :

— Je ne sais pas si je suis d'accord avec toi. Mais merci, Kara.

— Micky va te donner du liquide. Sois prudente avec. Les autorités vont te garder à l'œil un moment.

— D'accord.

J'allai vers la porte.

— Bonne chance pour ton nouveau rôle, lui dis-je avant de partir. Je suppose que tu dois en avoir assez de jouer la comédie depuis le temps.

— Tu n'as pas idée, répondit-elle avec un sourire fatigué.

Elle repoussa les cheveux de ses épaules.

— Mais ça a ses avantages, ajouta-t-elle, les yeux pétillants.

~

Micky m'escorta hors de la chambre jusqu'au sous-sol, où mes affaires – mes vêtements en cachemire, ma lingerie, mes accessoires – étaient entassées dans les vieux cartons que j'avais utilisés quand j'avais emménagé chez les Harrington. Nous les rassemblâmes, puis nous nous dirigeâmes vers le garage. Je fis de mon mieux pour ne pas regarder le bar en passant. Si je l'avais regardé un peu trop longtemps, j'aurais été capable d'évoquer l'image de Colin debout derrière, rayonnant, en train de me préparer un cocktail.

Maintenant il était quelque part dans une morgue, rangé dans un réfrigérateur.

Dans le garage, nous chargeâmes le tout dans ma vieille voiture. Une fois que j'eus refermé le coffre et essuyé mes mains sur mon jean, je me tournai vers Micky. C'était l'heure des adieux.

— Je suppose que le projet est foutu, dis-je pour rompre le silence.

Nous n'avions pas échangé une parole pendant que je rangeais mes affaires.

— En effet. J'ai peur que ce ne soit pas une interprétation fidèle du jeu vidéo original, dit Micky en se frottant la nuque, gêné. Je me suis beaucoup inspiré de ma propre vie, des gens de mon entourage. Les fans seraient très déboussolés.

À ce stade, je m'en doutais un peu.

— Tu t'es inspiré de Mary, n'est-ce pas ? La Comtesse était Mary, et le Comte était Colin ?

Micky hocha la tête.

— Exact. Mais il n'y a pas que ça. Le projet pourrait attirer une attention malvenue, vu que ton nom y est rattaché. Nous ne savons toujours pas exactement qui étaient les relations de Colin – même si j'ai ma petite idée – ni s'ils soupçonnent… quelque chose.

Je m'y attendais, mais ça faisait quand même mal. Maintenant je n'avais vraiment plus rien qui me rattachait au monde du doublage ; à ce qui avait été mon rêve pendant si longtemps.

— Je comprends, dis-je tristement.

— Pour ce que ça vaut, je trouvais que tu faisais une super Comtesse. Et tiens…

Micky sortit une enveloppe de sa poche. Elle était épaisse, fermée avec un élastique – comme un de ces pots-de-vin qu'on voit dans les films.

— Pour tout le travail que tu as fait jusqu'ici.

Je fixai l'enveloppe. Les Harrington m'avaient bien payée pour le temps passé à m'occuper de Kara, et cette liasse semblait contenir plus d'argent que je n'en avais jamais eu. Il y avait probablement trente mille dollars, au bas mot. Mais même avec tout ça, mon rêve de carrière était mort. J'étais dans une position encore plus précaire que quand tout ça avait commencé.

— Merci.

— Et… Tu sais, si tu cherches du travail, d'ici quelque temps, je pourrais te mettre en contact avec une de mes relations. Tu pourrais peut-être repartir de zéro, sous un nouveau nom. Des petits projets. Un nouveau départ.

Je secouai la tête.

— Tu sais, je pense que je vais tirer un trait sur ce métier. Sur ce monde. Il fait ressortir ce qu'il y a de pire chez moi. Non, je crois que je vais rentrer à la maison.

Micky acquiesça lentement.

— Je comprends. Je pense.

Il hésita un moment, avant de fouiller à nouveau dans sa poche. Cette fois, il en tira un paquet plus imposant et me le tendit.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en le prenant et en l'inspectant.

Je savais ce que c'était, bien sûr, mais je ne savais pas pourquoi Micky me le donnait.

— Un magnétophone. Et l'une des cassettes de Mary. Je les ai écoutées en boucle pendant des années, mais je n'y comprends toujours rien. En dehors de Kara, tu es la seule autre personne à avoir écouté les cassettes de Mary. Peut-être que tu découvriras quelque chose que nous avons manqué.

— Je ne suis pas sûre de vouloir écouter d'autres cassettes de Mary, grommelai-je, mais je fourrai quand même le paquet dans ma poche.

— Tiens-moi au courant si jamais, dit Micky. Et Anna… Je suis désolé.

Pour tout.

Je regardai Micky – ses yeux fatigués, ses traits profondément marqués, sa posture avachie sous le poids de tout ce qui s'était passé. J'aurais dû être en colère contre lui, furieuse à cause du rôle qu'il avait joué dans tout ça. Mais s'il ne m'avait pas fait parvenir ces cassettes, je n'aurais peut-être jamais donné à Kara une chance de me faire confiance. À sa façon, Micky avait au moins essayé de m'aider.

— Merci, Micky. On s'appelle.

C'était le genre de choses qu'on disait à quelqu'un qu'on était presque sûr de ne jamais revoir.

— Prends soin de toi, Anna, dit-il doucement.

Je montai dans ma voiture et mis le contact. J'appuyai sur la pédale et m'éloignai, laissant Micky dans le garage, seul avec le fantôme de Mary.

Quand j'arrivai dans l'allée, les journalistes présents se précipitèrent sur leurs appareils photo et mitraillèrent à tout va. Mais je passai devant eux et les abandonnai derrière moi.

Sans me retourner.

58

KARA

Le centre de soins Green Village était un établissement tout à fait correct, mais il y avait une note d'incrédulité dans la voix du directeur quand Micky les appela pour leur dire qu'il espérait me placer chez eux.

De l'incrédulité, et peut-être un peu d'hésitation. Après tout, depuis la mort de Colin quelques semaines plus tôt, j'étais entourée d'un tout nouveau miasme de notoriété, ajouté à toutes les rumeurs qui avaient circulé auparavant et à la mauvaise publicité qui faisait encore rage. Mais il finit par accepter.

Nous arrivâmes par un après-midi d'automne ensoleillé. Je portais un costume bleu sombre avec une écharpe bleue et des lunettes de soleil pour dissimuler mon visage. J'avais demandé à Micky de se débarrasser de tout ce que Colin m'avait acheté. Je ne porterais plus jamais de beige de toute ma vie.

Micky poussa mon fauteuil à travers le parking, en évitant la demi-douzaine de paparazzis apparus comme par magie. Quelqu'un avait dû suivre notre voiture et prévenir la presse. Je continuai de regarder droit devant moi tandis que nous avancions et que Micky criait aux photographes de reculer. Leurs clameurs s'estompèrent quand nous franchîmes les portes du centre, remplacées par le son de l'eau qui coulait doucement d'une fontaine.

Le directeur du centre, David Colburn, nous attendait avec deux infirmiers. Il nous accueillit, tout en jetant un regard vers la porte et la rumeur étouffée des paparazzis de l'autre côté. Je me demandais s'il regrettait sa décision, mais il sourit. Après tout, un client célèbre est un client célèbre, et toute publicité est bonne à prendre. C'est du moins ce que quelqu'un m'avait dit un jour.

Quelle idée risible.

Après tout, c'était une mauvaise publicité qui avait anéanti la carrière d'Anna, qui avait stoppé ce qui aurait pu être une ascension prometteuse et l'avait rendue désespérée, prête à se raccrocher à n'importe quelle opportunité. C'était ça qui avait fait d'elle une proie facile pour Colin. Et – je l'admets – pour moi, avant que je ne me

ravise.

Une infirmière prit le contrôle de mon fauteuil et me poussa vers l'intérieur du bâtiment tandis que Micky et David nous suivaient en discutant.

— Des temps de loisirs sur la terrasse…

— Lumineux, aéré… un système de sonorisation ambiante intégré, à la pointe de la technologie…

— Des repas préparés sur place avec des ingrédients bio de première fraîcheur… nous connaissons personnellement tous nos fournisseurs…

Mais je n'étais pas ici pour écouter les bruits de la forêt sortis d'amplis sophistiqués pendant que quelqu'un me ferait manger des biscuits salés et de la purée de carottes bio. J'étais ici parce que j'avais une dette envers quelqu'un.

Envers Anna.

L'infirmière me fit traverser un couloir aux murs de grès baigné par une belle lumière naturelle, et nous arrêta dans une salle commune pour me présenter les résidents. Tous étaient plus vieux que moi, probablement de plusieurs décennies. Elle se pencha vers moi et retira mes lunettes. J'aurais préféré qu'elle n'en fasse rien ; derrière mes lunettes, il m'était plus facile d'étudier discrètement leurs visages, de voir si j'en reconnaissais certains. Ce n'était pas le cas.

— La plupart de nos résidents ont eu de longues et illustres carrières dans le show-business, dit gaiement l'infirmière. Vous aurez beaucoup en commun. Je suis sûre que vous vous ferez plein d'amis.

J'en doutais. Me faire des amis n'était pas mon fort. Pendant longtemps, je n'avais pas eu une seule personne à qui j'aurais donné ce titre. Mary avait été ma première et probablement ma seule véritable amie, même si le monde nous avait séparées. À sa mort, je m'étais sentie perdue.

Je ne pardonnerais jamais à Colin de nous avoir fait du mal, à elle comme à moi. D'ici vingt ans, je continuerais probablement de me rendre sur sa tombe pour la vandaliser. Mais je l'admets, découvrir ce qu'il avait fait à Mary m'avait donné un but. La venger avait été la plus grande réussite de ma vie, celle dont j'étais la plus fière.

Mais maintenant, j'avais une nouvelle amie à protéger. Anna.

Même si elle ne me voyait pas de la même façon.

L'infirmière continua de me pousser dans le couloir ; nous dépassâmes

quelques portes fermées et nous arrêtâmes devant une chambre agréable et spacieuse, assez semblable à la suite où j'avais séjourné dans un hôtel de luxe au Mexique.

— Évidemment, nous avons beaucoup de clients prestigieux, donc naturellement, le public est curieux. Mais ne vous inquiétez pas – nous avons un tout nouveau système de sécurité de haut niveau pour garantir l'intimité de nos clients, disait Colburn.

Quelque chose dans sa façon d'insister sur ce point me dit que lorsque le scandale de la mort de Colin avait éclaté, Colburn avait été mis au courant des visites d'Anna. Il avait dû avoir le choc de sa vie en apprenant qu'une suspecte de meurtre s'était introduite dans sa clinique privée sous un pseudonyme.

— C'est un soulagement. L'établissement est complet, donc ? demanda Micky en désignant du menton les portes à côté de ma nouvelle chambre.

— Nous sommes un centre de soins très demandé, dit Colburn.

Je mourais d'envie de lever les yeux au ciel, malgré mes années passées à pratiquer la retenue. Pitié… Il n'y avait pour ainsi dire pas eu d'attente ! Alors, à moins qu'il ne se soit vraiment plié en quatre pour m'accueillir ici, Colburn nous baratinait.

— Sur votre droite, vous avez Elvira Anna. Plusieurs Oscars du meilleur scénario dans les années 70. Et à gauche, Marcus Berg, un directeur artistique renommé…

Colburn hésita. Il se rappelait probablement qu'Anna avait travaillé pour moi, et se demandait dans quelle mesure j'étais liée à sa situation.

— Quelle coïncidence ! s'exclama Micky pour dissiper la tension. Je suis un grand fan de son travail.

Quelle coïncidence incroyable, en effet.

— Nous allons vous laisser quelques minutes pour vous installer, et puis quelqu'un viendra vous voir pour vous aider à compléter le reste du dossier.

— Parfait, dit Micky.

Il attendit que le personnel s'en aille avant de s'agenouiller devant moi.

— Il n'est pas trop tard pour changer d'avis.

— Je dois bien me rétablir quelque part. Alors pourquoi pas ici, où je peux faire quelque chose d'utile ?

Micky soupira.

— Tu n'en as pas assez de faire semblant d'être malade ? Tu aurais pu rester à la maison. Avec moi. Et ne pas avoir à faire semblant.

— J'ai joué cette comédie si longtemps… autant que ça me serve une dernière fois.

— Je ne vois toujours pas en quoi c'est nécessaire.

Je ne répondis pas. Mon silence ne rassura pas Micky. Un pli se forma sur son front, au-dessus de ses lunettes.

— Pas d'actions irréfléchies, d'accord ?

Pauvre Micky. Il essayait toujours de réprimer mes élans les plus sombres.

Mais je n'étais pas ici seulement pour observer.

Il était temps de payer mes dettes.

59

ANNA

La télévision dans le salon de mon père déblatérait les nouvelles, avec des gros titres en majuscules et des présentateurs au sourire d'une blancheur aveuglante, tandis que la pluie martelait la pierre de la maison. La lumière chaude venue de l'intérieur s'étendait sur cinq mètres au-delà des fenêtres encadrées d'acier, et baignait d'orange le porche traditionnel avec ses colonnes avant de se dissiper dans les ombres du jardin. Le ciel était différent de celui auquel je m'étais habituée à Los Angeles, mais j'appréciais ce changement. C'était agréable d'être n'importe où ailleurs que là-bas.

Mon père et sa nouvelle femme Dina vivaient dans une petite maison contemporaine – une retraite urbaine à la décoration minimaliste en blanc, noir et gris, accentuée par les parquets de chêne. C'était élégant, mais ils n'avaient pas fait grand-chose pour y apporter leur touche personnelle.

— Tu ferais une bonne institutrice. Il est important d'avoir une voix agréable quand on enseigne, disait mon père.

Nous venions de finir de dîner, et nous nous étions retirés sur les canapés de cuir sombre avec nos cafés. Le repas avait encore une fois été exceptionnel, si ce n'est un peu impersonnel. J'avais vu Dina mesurer ses pièces d'agneau avec un décimètre. Elle ne m'avait pas beaucoup parlé depuis que j'étais arrivée. Je me demandai si, après des années d'interactions froides mais polies, elle sentait que j'étais en train de m'incruster dans leur vie, en jugeant en silence son comportement maniaque avec la viande. Mais au moins, elle m'avait fait un café.

J'étais assise en tailleur sur le sofa, ma tasse entre les mains, des chaussettes épaisses aux pieds. Le bois crépitait dans la cheminée, que mon père allumait dès les premiers frimas de l'automne. Il était étrange de penser que seules quelques semaines avaient passé depuis que j'avais quitté la Californie ensoleillée. Encore plus étrange était le fait que je sois si détendue en présence de mon père. Je m'étais attendue à ce qu'il me réprimande, me fasse la morale, mais son accueil avait été plus chaleureux que prévu. C'était comme s'il avait compris que j'avais fait de mon mieux, et que ça valait bien quelque

chose.

Il était déterminé à m'orienter vers une autre carrière. Ces dernières semaines, il avait suggéré différents plans et possibilités pour mon futur. Pour la première fois, je ne protestais pas. D'une certaine façon, c'était agréable qu'il se soucie de moi pour changer. Pendant tant d'années j'avais eu l'impression de ne pas être digne de son attention.

— … et nous continuons d'apprendre de nouveaux développements après la mort du directeur artistique Marcus Berg dans un centre de soins de Los Angeles…

Je faillis lâcher ma tasse.

— Fais attention. Le tapis est neuf, dit mon père, mais son regard était rivé sur l'écran.

Nous continuâmes de regarder dans un silence fasciné. Mes doigts se crispèrent sur l'anse en porcelaine.

J'avais craint pendant si longtemps que Berg se réveille et cherche à se venger. J'avais redouté de finir en prison, ou qu'il joue de ses relations pour me faire subir un sort bien pire. Je m'étais introduite dans le centre de soins en désespoir de cause, convaincue que je trouverais quoi faire s'il montrait des signes de réveil. J'aurais pu essayer de négocier avec lui. Ou alors, trouver un moyen de prolonger son coma…

Mais maintenant je n'avais pas à faire ce choix. J'étais libre.

—… un nom que vous reconnaissez peut-être, associé à des séries comme *Scott ! Un Chien Libre !* ou des films d'animation comme *Robot Redux*. Les autorités essaient de reconstituer les circonstances et de déterminer s'il y a des raisons de soupçonner une négligence volontaire ou une erreur médicale…

— C'est un monde étrange, Hollywood, remarqua mon père. Il faut être particulièrement tordu pour s'y faire une place.

Je posai ma tasse sur la table basse, en essayant d'empêcher mes doigts de trembler.

— Eh bien, j'ai laissé ce monde derrière moi maintenant, murmurai-je.

— Un choix intelligent. Il n'y a pas besoin d'exceller dans une industrie glamour pour réussir. Il suffit d'exceller à quelque chose. Regarde les occupations de Dina – la cuisine, le ménage, la salle de sport. Des tâches frivoles en soi, mais la maîtrise d'une chose, quelle qu'elle soit, en vaut toujours la peine.

Sa femme avait l'air sur le point de fondre en larmes.

— Le dîner était excellent, Dina, dis-je à son dos qui s'éloignait.

Je la regardai quitter la pièce et jetai un regard à mon père.

— Elle sait qui elle a épousé, dit-il froidement.

— Tu vas repartir en voyage, alors ? demandai-je.

J'espérais éviter le sujet de mon développement personnel et de sa relation particulière avec sa femme. C'était presque plus facile quand il me traitait comme une cause perdue – au moins, il n'était pas aussi impliqué dans ma vie.

Je devais tout de même admettre qu'être accueillie par un père chaleureux et intéressé était fort agréable. C'était comme si quelque chose que j'avais recherché toute ma vie se manifestait enfin.

— New York, dit-il en portant la tasse à ses lèvres et en prenant une longue gorgée. Seulement quelques semaines. J'ai une cliente qui a des pensées nocives et qui a besoin d'être reprogrammée.

Mon cœur cessa de battre.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— New York. Pourquoi, qu'est-ce que tu voulais savoir ?

— Ce n'est rien, dis-je en me levant. Je pense que je vais aller me détendre un moment dans ma chambre.

— Il serait bon pour toi de te trouver un but, Anna. L'oisiveté est la mère de tous les vices.

Je me forçai à sourire.

— J'y réfléchirai demain.

~

Un escalier à la rampe d'acier noirci montait à la chambre d'amis. Je n'avais jamais eu de chambre dans cette maison, même si nous avions emménagé ici après la mort de ma mère, et qu'à l'époque je n'étais pas assez âgée pour quitter la maison. J'avais passé la plupart de mon temps chez ma tante, avec la sensation d'être une invitée indésirable ou une intruse chaque fois que je visitais ce qui était officiellement mon foyer.

Je fermai la porte de la chambre et passai mes affaires en revue, à la

recherche de ce que Micky m'avait donné : un magnétophone avec une des cassettes de Mary.

Peut-être que tu découvriras quelque chose que nous avons manqué.

Je n'avais pas voulu l'écouter. Je ne voulais pas donner à Kara et Micky la satisfaction de m'impliquer encore davantage dans leur monde. Je ne voulais pas penser un moment de plus à quoi que ce soit ayant trait à Colin Harrington, l'homme que j'avais aidé à tuer. L'homme qui avait voulu me faire plonger pour meurtre. L'homme que j'avais aimé.

Tu n'étais simplement pas à la hauteur de nos attentes, Anna…

Mais la même curiosité qui m'avait poussée à fouiller frénétiquement la maison des Harrington pour trouver d'autres cassettes m'avait empêchée de m'en débarrasser. Le paquet était donc resté, intact, au fond de ma valise durant le long trajet entre Los Angeles et le Minnesota, et ces quelques semaines que j'avais passées dans la maison de mon père. Innocemment niché dans le sweater de marque bleu pervenche que j'avais acheté quand j'essayais de m'intégrer dans le monde des Harrington.

Je pris le magnétophone et le retournai entre mes mains. Écouter les cassettes de Mary m'avait semblé différent quand je pensais que Kara était peut-être coupable. Quand j'étais désespérée de prouver que je n'étais pas folle, qu'elle mijotait bien quelque chose. Avant que je sache que Colin était le véritable responsable.

Mais d'après ce qu'il avait dit, il n'était pas le seul coupable. Il y avait un genre d'organisation plus vaste derrière lui, des gens qui l'aidaient à prendre et à appliquer ses décisions.

Mais qui étaient-ils ?

Redoutant ce que j'allais découvrir mais résolue à me débarrasser du nœud dans mon estomac, je pris une inspiration et j'appuyai sur la touche *lecture*.

La première voix, celle de l'interlocuteur, était plus claire sur cette cassette. Mais toujours étouffée, comme s'il était incliné contre le dossier de son fauteuil et qu'il parlait hors de portée du micro.

Je pouvais distinguer quelques mots : séance, développement, progrès.

Je perçus la fin d'une phrase :

— …perdu de vue de qui il s'agit, n'est-ce pas ?

La voix de Mary était tendue.

— La personne que je suis vraiment ? Je ne suis pas sûre que vous sachiez seulement ce que ça veut dire, Docteur. En tout cas, moi, je l'ignore.

— …pourquoi je suis là — vous reconstruire — pas — vous êtes confuse. Perdue — qui vous êtes — condition—

Mary fit une pause, et reprit d'une voix plus douce.

— Colin dit que je suis paranoïaque. Parfois j'arrive à voir pourquoi. Parfois je pense que tout ça fait partie d'un grand complot. Que tout le monde me ment, même vous.

L'autre voix rit doucement, amusée.

— C'est la paranoïa — fait son chemin — des techniques éprouvées — pour votre bénéfice.

— Vous dites que je dois faire confiance au processus. Mais parfois, ce que fait Colin, soi-disant pour mon bien, ressemble plus à un test… Que se passera-t-il si j'échoue ?

La voix de l'interlocuteur était trop distante pour que je puisse reconstituer sa réponse. Mais Mary lui renvoya certains de ses mots, avec un rire incrédule.

— « Révéler la version de vous que vous avez oubliée » ? On dirait que ça sort d'un scénario de science-fiction.

Mais alors sa voix se brisa légèrement et sa vulnérabilité perça à nouveau.

— Je… je ne sais plus qui je suis. Peut-être que vous avez raison. Peut-être que je me suis perdue en cours de route. Et j'ai besoin de quelqu'un pour me dire qui je suis… Mais je n'arrive pas à me défaire de cette sensation… de cette petite voix qui me souffle que rien de tout ça n'est réel.

— …pourquoi nous faisons cela — vous me remercierez à la fin — verrez que j'étais toujours — votre côté.

Les derniers mots de Mary étaient un murmure, presque pour elle-même.

— Il va m'arriver malheur, n'est-ce pas ?

L'interlocuteur dut se pencher en avant, et le microphone enregistra clairement sa voix quand il répondit :

— Non, Mary. Vous allez renaître. Maintenant, êtes-vous prête à

commencer votre nouvelle vie ?

Le magnétophone tomba de mes mains et rebondit sur le lit. Il siffla et crachota un instant avant que la bande ne prenne fin.

Cette voix. Le reprogrammeur. Je connaissais cette voix.

Comme je regardais dans le vide, cette même voix retentit à nouveau. Mais cette fois, elle venait du rez-de-chaussée.

— Anna ? Tu peux descendre ?

Une voix que je connaissais aussi bien que ma propre voix.

Celle de mon père.

60

Sous le choc, je restai figée sur place, mes doigts encore ouverts après avoir relâché ma prise sur le lecteur de cassettes. Le lecteur qui venait juste de dévoiler un dernier terrible secret.

Voilà ce que je savais : Colin avait eu une jeunesse difficile. Il avait perdu le contact avec ses amis d'enfance et sa famille, mais il avait fini par trouver un groupe d'individus qui partageaient la même vision du monde, dont les philosophies lui parlaient. Il avait bâti un empire – avec son podcast – autour de ces idéologies, se délectant de les diffuser dans le grand public.

Ce groupe était une présence constante, obscure, dans sa vie. Ses membres allaient et venaient librement chez lui, se servant les uns des autres pour manipuler leurs partenaires et leurs amis au cours de ce qu'ils appelaient des sessions de « reprogrammation ». Ils sélectionnaient et validaient entre eux leurs employés, leurs amis, leurs partenaires. Ils prétendaient prôner le développement personnel et l'auto-assistance, mais leurs méthodes étaient violentes, brutales, manipulatrices et abusives. C'était la théorie de Kara, ce qu'elle avait reconstitué grâce au temps qu'elle avait passé dans la maison et aux cassettes de Mary.

Au début, sa théorie ne m'avait pas entièrement convaincue. J'avais vu quelques amis et connaissances de Colin aller et venir, mais je n'avais aucune preuve concrète de l'existence d'un autre membre de ce groupe.

Mais je venais d'apprendre que l'un d'entre eux était mon père.

Ce n'était pas une coïncidence s'ils se connaissaient. Et on ne m'avait pas suggéré cet emploi par hasard : j'avais été *nominée*.

Mon père m'avait envoyée tout droit dans la tanière du lion.

— Anna ? appela encore mon père.

— Une minute ! criai-je en réponse.

Je cachai le magnétophone sous une pile de vêtements. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Il y avait une porte et un escalier entre nous. Impossible qu'il ait entendu quoi que ce soit, n'est-ce pas ?

J'ouvris la porte de la chambre et commençai à descendre les escaliers, en m'agrippant à la rampe pour empêcher mes doigts de trembler. À mi-chemin, je vis mon père qui m'attendait en bas. Sa silhouette se détachait dans la faible lumière du couloir.

Ce n'était pas seulement ma vie qu'il avait mise en péril. J'avais passé des années à me demander pourquoi ma mère s'était tuée, pourquoi elle m'avait abandonnée. Je pensais que les membres de la famille de ma mère, qui soutenaient que mon père l'avait laissée tomber, étaient des gens tristes et amers qui reportaient leur chagrin sur un homme peu aimable et plein de défauts, qui n'était pourtant pas le méchant de l'histoire.

Mais maintenant, je savais que je m'étais trompée. J'avais moi-même fait l'expérience de la façon dont quelqu'un comme mon père pouvait attirer une femme dans ses filets. Leur seul objectif était de la rendre agréable, de lui donner une utilité, de la valeur. À n'importe quel prix.

— Désolée, dis-je en me forçant à prendre un air détaché. C'est difficile d'entendre avec le vacarme que fait la pluie.

Il m'étudia intensément avant de jeter un regard vers la fenêtre trempée. La tempête au-dehors faisait rage, il pleuvait à verse et les immenses panneaux de verre tremblaient.

— Oui, c'est vrai. La tempête est vraiment en train d'empirer. Les gouttières sont bouchées. Il y a de nouveau de l'eau qui s'infiltre dans le grenier, et si nous n'arrangeons pas ça ce soir, nous aurons de très grosses fuites demain matin.

Je le dévisageai. J'essayai de donner un sens à ses mots. *La tempête est vraiment en train d'empirer. Des techniques éprouvées pour votre bénéfice. Les gouttières sont bouchées. Révéler la version de vous que vous avez oubliée. Reprogrammer. Fuites demain matin.* Tout était en train de se mélanger dans un brouillard chaotique.

Mon père était ce *nous* mystérieux. Je ne savais pas combien d'hommes faisaient partie de ce groupe que Colin et Kara avaient mentionné, mais je savais que l'un d'eux était en face de moi.

La pluie tombait en trombes, et le tonnerre gronda au loin.

— Viens me tenir l'échelle, Anna. Je vais avoir besoin que quelqu'un la stabilise.

Sa voix était calme, mais vaguement menaçante – impatiente, comme s'il en avait assez des politesses. Comme si j'aurais dû savoir qu'il ne fallait pas le faire attendre.

Il se dirigea vers la porte en claudiquant, prit une veste au portemanteau de l'entrée et l'enfila. Je me glissai dans le fin coupe-vent que j'avais acheté en Californie et le suivis silencieusement, le cœur battant. Voulait-il vraiment s'occuper des gouttières ? Ou savait-il quelque chose ? Avait-il entendu l'enregistrement ? Était-il en train de me tester ?

Nous sortîmes dans la tempête ; la pluie froide traversa instantanément mes vêtements, me collant comme une seconde peau particulièrement déplaisante. Le vent hurlait, faisait craquer et grogner la maison comme si nous étions piégés dans un tunnel géant. Mon père se dirigea avec détermination vers le côté de la maison, et attrapa l'échelle qui reposait contre le mur.

— Je vais monter, dit-il. Tu me stabiliseras en bas.

La pluie avait rendu le métal de l'échelle glissant. Il luisait dans la pénombre comme une nappe de pétrole. J'avais du mal à y voir à travers le rideau d'eau qui dégoulinait sur mon visage. Mon père saisit le premier barreau et commença à grimper. Je m'accrochai instinctivement aux montants de l'échelle pour la stabiliser.

La pluie martelait le toit sans répit. Elle avait fait un marécage du sol sous mes pieds. Mon père était à mi-hauteur maintenant, son corps vacillait dangereusement sur les barreaux glissants.

La pluie s'intensifia, déchirant la nuit. Un éclair traversa le ciel et illumina brièvement le visage de mon père, déformé sous l'effet de la concentration. Il atteignit le sommet de l'échelle, et tendit les mains vers la gouttière.

Mon père devait bientôt se rendre à New York. *Une autre cliente qui a des pensées nocives et qui a besoin d'être reprogrammée.* Avec combien de personnes avait-il travaillé ? Combien d'entre elles étaient piégées, comme Dina ou comme Kara, et combien avaient été poussées au suicide, comme Mary ou ma mère ?

Un autre éclair aveuglant, suivi par un grondement de tonnerre qui fit trembler la terre sous mes pieds. Dans cette lumière sinistre, je vis les mains de mon père s'agripper à la gouttière, prêtes à la dégager.

Il y avait une chose qu'il m'avait apprise, et avec laquelle je ne pouvais qu'être d'accord.

Parfois, tout ce dont les gens ont besoin, c'est d'une bonne poussée.

FIN DE L'ACCOMPAGNANTE

FAIS PLAISIR À UNE AUTEURE…

Rien ne me fait plus plaisir que de lire d'excellents avis écrits par des lecteurs ou lectrices comme toi. Mais si les avis sont importants, ce n'est pas uniquement pour me donner le sourire. Je l'avoue : en tant qu'auteure indépendante, je n'ai pas franchement les moyens financiers d'une grande maison d'édition new-yorkaise, et je ne suis pas non plus suffisamment connue pour passer à la télévision. Mais je ne suis pas complètement seule pour autant, parce que j'ai mon arme secrète : vous, mes lecteurs du tonnerre !

Si tu as aimé ce livre, je te serais profondément reconnaissante d'écrire un commentaire rapide à son sujet. Il te suffira de CLIQUER ICI et d'écrire un avis lorsqu'Amazon te le demandera à la fin du livre. Tu peux aussi te rendre directement sur la page produit de ce livre sur Amazon pour y laisser un avis, il te suffira de cliquer sur ÉCRIRE UN COMMENTAIRE CLIENT.

Tous les avis sont les bienvenus, même s'ils ne sont pas forcément longs ou détaillés (même un petit paragraphe me conviendra !), ton commentaire contribuera à la promotion de ma série afin que d'autres lecteurs puissent également la découvrir. Et puis c'est vrai, les avis positifs illuminent ma journée, alors surtout n'hésite pas à me dire ce que tu as préféré dans mon livre.

AU SUJET DE JO

La plume de Jo Crow donne vie à des thrillers psychologiques glaçants qui explorent les ombres du quotidien, celles qui regorgent de sinistres secrets et de sombres desseins. Ses romans s'imprègnent des tensions angoissantes qui régissent la vie de famille, où ce qui est familier peut à tout moment se révéler dangereux.

En plus d'être écrivaine, Jo est également mère de deux enfants et s'inspire souvent du caractère imprévisible de la parentalité pour ses livres. Sur son temps libre, elle aime se détendre avec un bon roman policier, promener son golden retriever par des soirées brumeuses et imaginer les peurs secrètes qui empêchent les gens de fermer l'œil la nuit.

Vous pouvez retrouver Jo sur Facebook, et elle peut être contactée à l'adresse e-mail suivante : authorjocrow@gmail.com

Elle traîne souvent sur :